

30 b 12

ŒUVRES K PHILOSOPHIQUES.

Deus nobis haec otia fecit.

Virgil.

Par
La Mettrie

A LONDRES,
CHEZ JEAN NOURSE.
MDCCLI.

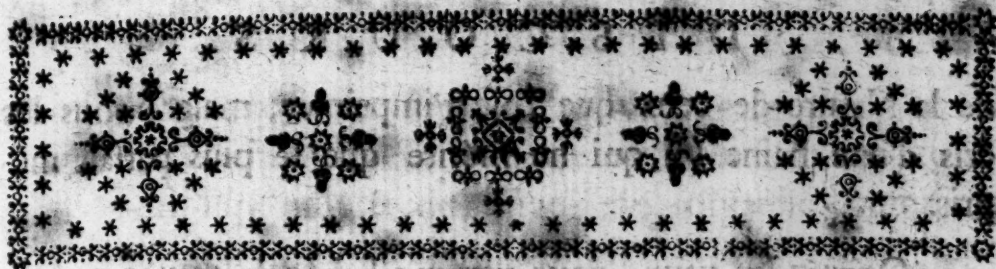
PHILOSOPHICAL
QUESTIONS

By

Par

La Mettrie





DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



Je me propose de prouver que la Philosophie, toute contraire qu'elle est à la Morale & à la Religion, non seulement ne peut détruire ces deux liens de la Société, comme on le croit communément, mais ne peut que les resserrer & les fortifier de plus en plus. Une dissertation de cette importance, si elle est bien faite, vaudra bien, à mon avis, une de ces Préfaces triviales, où l'Auteur humblement à genoux devant le Public, s'encense cependant avec sa modestie ordinaire: Et j'espère qu'on ne la trouvera pas déplacée à la tête d'Ouvrages

de la Nature de ceux que j'ose r'imprimer, malgré tous les cris d'une haine (*) qui ne mérite que le plus parfait mépris.

Ouvrez les yeux; vous verrez affichés de toutes parts:

„Preuves de l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature.

„Preuves de l'immortalité de l'Âme par la Géométrie & l'Algèbre.

„La Religion prouvée par les faits.

„Théologie Physique.

Et tant d'autres Livres semblables. Lisez-les, sans autre préparation, vous serez persuadé que la Philosophie est par elle-même favorable à la Religion & à la Morale, & qu'enfin l'étude de la Nature est le plus court chemin pour arriver, tant à la connoissance de son adorable Auteur, qu'à l'intelligence des vérités morales & révélées. Livrez-vous ensuite à ce genre d'étude; & sans embrasser toute cette vaste étendue de Physique, de Botanique, de Chymie, d'Histoire naturelle, d'Anatomie, sans vous donner la peine de lire les meilleurs Ouvrages des Philosophes de tous les siècles, faites vous Médecin seulement, & à coup sûr vous le serez comme les autres. Vous reconnoîtrez la vanité de nos Déclamateurs, soit qu'ils fassent retentir nos Temples, soit qu'ils se récrient éloquentement dans leurs Ouvrages sur les merveilles de la Nature; & suivant l'Homme pas à pas, dans ce qu'il tient de ses Pères, dans ses divers âges, dans ses passions, dans ses mala-

(*) Odium Theologicum,

P R E L I M I N A I R E. v

maladies, dans la structure, comparée à celle des Animaux, vous conviendrez qu'ela foi seule nous conduit à la croiance d'un Etre suprême; & que l'Homme, organisé comme les autres Animaux, pour quelques degrés d'intelligence de plus, soumis aux mêmes loix, n'en doit pas moins subir le même sort. Ainsi du faite de cette immortalité glorieuse, du haut de cette belle Machine Théologique, vous descendrez, comme d'une *Gloire* d'Opera, dans ce Parterre physique, d'où ne voyant par-tout autour de vous que matière éternelle, & formes qui se succèdent & périssent sans cesse, confus, vous avouerez qu'une entière destruction attend tous les corps animés. Et enfin ce Tronc du Système des mœurs parfaitement déraciné par la Philosophie, tous les efforts qu'on a faits pour concilier la Philosophie avec la Morale, & la Théologie avec la Raison, vous paroîtront frivoles & impuissans.

Tel est le premier point de vüe, & le Plan de ce Discours; avançons & dévelopons toutes ces idées vagues & générales.

La Philosophie, aux recherches de laquelle tout est soumis, est soumise elle-même à la Nature, comme une fille à sa Mère. Elle a cela de commun avec la vraie Médecine, qu'elle se fait honneur de cet esclavage, qu'elle n'en connoit point d'autre, & n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'est pas puisé dans le sein même de la Nature, tout ce qui n'est pas Phénomènes, Causes, Effets, Science des choses en un mot, ne regarde en rien la Philosophie, & vient d'une source qui lui est étrangère.

Telle est la Morale; fruit arbitraire de la Politique, qui peut à juste titre revendiquer ce qu'on lui a injustement usurpé. Nous verrons dans la suite, pourquoi elle a mérité d'être mise au nombre des parties de la Philosophie, à laquelle il est évident que proprement elle n'appartient pas.

Les Hommes aiant formé le projet de vivre ensemble, il a fallu former un Système de moeurs politiques, pour la sûreté de ce commerce: Et comme ce sont des Animaux indociles, difficiles à dompter, & courant *spontanément* au Bien-être *per fas & nefas*, ceux qui par leur sagesse & leur génie ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont sagement appelé la Religion au secours de Régles & de Loix, trop froides & trop sensées, pour pouvoir prendre une Autorité absolue sur l'impétueuse imagination d'un Peuple turbulent & frivole. Elle a paru les yeux couverts d'un Bandeau sacré; & bientôt elle a été entourée de toute cette multitude qui écoute bouche béante & d'un air stupéfait les merveilles dont elle est avide; merveilles qui la contiennent, ô prodige! d'autant plus, qu'elle les comprend moins.

Au double frein de la Morale & de la Religion, on a prudemment ajouté celui des supplices. Les bonnes, & surtout les grandes Actions n'ont point été sans récompense, ni les mauvaises sans punition; & le funeste exemple des coupables a retenu ceux qui alloient le devenir. Sans les Gibets, les Rouës, les Potences, les Echaffauts, sans ces Hommes vils, rebut de la Nature entière, qui pour de l'argent étrangleroient l'Univers, malgré le jeu de toutes ces merveilleuses machines, le plus foible n'eût point été à l'abri du plus fort.

Puis-

P R E L I M I N A I R E. vii

Puisque la Morale tire son Origine de la Politique, comme les Loix & les Bourreaux; il s'ensuit qu'elle n'est point l'ouvrage de la Nature, ni par conséquent de la Philosophie, ou de la Raison, tous termes synonymes.

De là encore il n'est pas surprenant que la Philosophie ne conduise point à la Morale, pour se joindre à elle, pour prendre son parti, & l'appuyer de ses propres forces. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle nous y conduise, comme à l'Ennemi, pour l'exterminer; si elle marche à elle, le flambeau à la main, c'est pour la reconnoître en quelque sorte, & juger de sang froid de la différence essentielle de leurs intérêts.

Autant les choses sont différentes des mœurs, le sentiment, des Loix, & la vérité, de toute convention arbitraire, autant la Philosophie est différente de la Morale; ou, si l'on veut, autant la Morale de la Nature (car elle a la sienne) diffère de celle qu'un Art admirable a sagement inventée. Si celle-ci paroît pénétrée de Respect pour la céleste source dont elle est émanée (la Religion;) l'autre n'en a pas un moins profond pour la vérité, ou pour ce qui en a même la simple apparence, ni un moindre attachement à ses goûts, ses plaisirs, & en général à la Volupté. La Religion est la Boussole de l'une: le plaisir celle de l'autre, en tant qu'elle sent; la vérité, en tant qu'elle pense.

Ecoutez la première: elle vous ordonnera impérieusement de vous vaincre vous-mêmes; décidant sans balancer que rien n'est plus facile, & que „pour être vertueux, il ne faut „que vouloir.” Prêtez l'oreille à la seconde; elle vous invitera

tera

tera à suivre vos penchans, vos Amours, & tout ce qui vous plaît; ou plutôt dès-lors vous les avez déjà suivis. Eh! que le plaisir qu'elle nous inspire, nous fait bien sentir, sans tant de raisonnemens superflus, que ce n'est que par lui qu'on peut être heureux!

Ici, il n'y a qu'à se laisser doucement aller aux agréables impulsions de la Nature; là, il faut se roidir, se *régimber* contre elle. Ici, il suffit de se conformer à soi-même, d'être ce qu'on est, & en quelque sorte, de se ressembler; là, il faut ressembler aux autres malgré soi, vivre, & presque penser comme eux. Quelle Comédie!

Le Philosophe a pour objet ce qui lui paroît vrai, ou faux, abstraction faite de toutes conséquences; le Législateur, peu inquiet de la Vérité, craignant même peut-être (faute de Philosophie, comme on le verra) qu'elle ne transpire, ne s'occupe que du juste & de l'injuste, du Bien & du Mal Moral. D'un côté, tout ce qui paroît être dans la Nature, est appelé vrai; & on donne le nom de faux à tout ce qui n'y est point, à tout ce qui est contrédict par l'observation & par l'expérience: de l'autre, tout ce qui favorise la Société, est décoré du nom de juste, d'équitable, &c. tout ce qui blesse ses intérêts, est flétri du nom d'injuste; en un mot, la Morale conduit à l'Équité, à la Justice &c. & la Philosophie, tant leurs objets sont divers, à la Vérité.

La Morale de la Nature, ou de la Philosophie, est donc aussi différente de celle de la Religion & de la Politique, Mère de l'une & de l'autre, que la Nature l'est de l'Art.

Dia-

P R E L I M I N A I R E. IX

diamétralement opposées, jusqu'à se tourner le dos, qu'en faut-il conclure, sinon que la Philosophie est absolument inconciliable avec la Morale, la Religion & la Politique, Rivaux triomphantes dans la Société, honteusement humiliées dans la solitude du Cabinet & au flambeau de la Raison: humiliées sur-tout par les vains efforts mêmes que tant d'habiles gens ont faits pour les accorder ensemble.

La Nature auroit-elle tort d'être ainsi faite, & la Raison de parler son langage, d'appuyer ses penchans & de favoriser tous ses goûts? La Société d'un autre côté auroit-elle tort à son tour de ne pas se mouler sur la Nature? Il est ridicule de demander l'un, & tout à fait extravagant de proposer l'autre.

Mauvais moule sans doute, pour former une Société, que celui d'une Raison, si peu à la portée de la plupart des hommes, que ceux qui l'ont le plus cultivée, peuvent seuls en sentir l'importance & le prix! Mais aussi, plus mauvais moule encore pour former un Philosophe, celui des préjugés & des erreurs qui sont la baze fondamentale de la Société!

Cette réflexion n'a point échappé à la prudence des Législateurs éclairés; ils ont trop bien connu les Animaux qu'ils avoient à gouverner.

On fait aisément croire aux hommes ce qu'ils désirent; on leur persuade sans peine ce qui flatte leur amour propre; & ils étoient d'autant plus faciles à séduire, que leur supériorité sur les autres Animaux, les avoit déjà aidés à se laisser éblouir. Ils ont cru qu'un peu de bête organisée pouvoit être immortelle.

La Nature désavoue cependant cette Doctrine puérile: c'est comme une écume qu'elle rejette & laisse au loin sur le rivage de la mer Théologique; &, si l'on me permet de continuer de parler métaphoriquement, j'oserois dire que tous les rayons qui partent du sein de la Nature, fortifiés & comme réfléchis par le précieux miroir de la Philosophie, détruisent & mettent en poudre un Dogme qui n'est fondé que sur la prétendue utilité morale dont il peut être. Quelle preuve en demandez-vous? Mes Ouvrages mêmes, puisqu'ils ne tendent qu'à ce but, ainsi que tant d'autres beaucoup mieux faits ou plus savans; s'il faut l'être pour démontrer ce qui saute aux yeux de toutes parts: qu'il n'y a qu'une vie, & que l'homme le plus à projets, l'homme le plus superbe, les établit en vain sur une vanité mortelle comme lui. Oûi, & nul Sage n'en disconvient, l'orgueilleux Monarque meurt tout entier, comme le sujet modeste & le chien fidèle: Vérité terrible, si l'on veut, mais pour ces Esprits dont l'enfance est l'âge éternel, ces Esprits auxquels un fantôme fait peur; car elle ne laisse pas plus de doute que de crainte chez ceux qui sont tant soit peu capables de réfléchir, chez ceux qui ne détournent pas la vue de ce qui la frappe à chaque instant d'une façon si vive & si claire, chez ceux enfin qui ont acquis, pour le dire ainsi, plus de maturité que d'adolescence.

Mais si la Philosophie est contraire aux conventions Sociales, aux principaux Dogmes de la Religion, aux moeurs, elle rompt les liens qui tiennent les hommes entr'eux! Elle sappe l'édifice de la Politique par ses fondemens!

Esprits

Esprits sans profondeur, & sans justesse, quelle terreur panique vous effarouche! Quel jugement précipité vous emporte au delà du but & de la vérité! Si ceux qui tiennent les rênes des Empires, ne réfléchissoient pas plus solidement, o! le bel honneur, & la brillante gloire qui leur en reviendrait! La Philosophie prise pour un poison dangereux, la Philosophie, ce solide pivot de l'Eloquence, cette lymphe nourricière de la Raison, seroit proscrite de nos Conversations, & de nos Ecrits; impérieuse & tyrannique Reine, on n'oseroit en prononcer même le nom, sans craindre la Sibérie: & les Philosophes chassés & bannis, comme Perturbateurs, auroient le même sort qu'autrefois les prétendus Médecins de Rome.

Non, erreur sans doute, non, la Philosophie ne rompt, ni ne peut rompre les chaînes de la Société. Le poison est dans les Ecrits des Philosophes, comme le Bonheur dans les chansons, ou comme l'Esprit dans les Bergers de Fontenelle. On chante un Bonheur imaginaire; on donne aux Bergers dans une Eglogue un Esprit qu'ils n'ont pas: on suppose dangereux ce qui est bien éloigné de l'être; car la sappe dont nous avons parlé, bien différente de celle de nos Tranchées, est idéale, métaphysique, & par conséquent elle ne peut rien détruire, ni renverser, si ce n'est hypothétiquement. Or qu'est-ce que renverser dans une hypothèse les usages introduits & & accredités dans la vie civile? C'est n'y point toucher réellement, & les laisser dans toute leur vigueur.

Je vais tâcher de prouver ma Thèse par des raisonnemens sans réplique.

De la contradiction de Principes d'une Nature aussi diverse que ceux de la Philosophie & de la Politique; de Principes dont le but & l'objet sont essentiellement différens, il ne s'en suit nullement que les uns réfutent ou détruisent les autres. Il n'en est pas des spéculations philosophiques, aux principes reçus dans le monde, & à la croïance nécessaire (je le suppose) à la sûreté du commerce des hommes, comme de la Théorie de la Médecine, à la Pratique de cet art. Ici, l'une a une influence si directe & si absolue sur l'autre, que malheur aux malades, dont quelque Chirac a enfilé le mauvais chemin! Là, des méditations philosophiques, aussi innocentes que leurs Auteurs, ne peuvent corrompre ou empoisonner la Pratique de la Société, qui n'a point d'usages respectés par le peuple, si comiques & si ridicules qu'ils soient, auxquels tout Philosophe n'applaudisse aussi volontiers, quand il le faut, que ceux qui le sont le moins; fort fâché sans doute de porter le moindre échec à ce qui fait, ou plutôt passe pour faire la tranquillité publique.

La Raison pour laquelle deux choses aussi contraires en apparence, ne se nuisent cependant en aucune manière, c'est donc que leurs Objets n'ont rien de commun entr'eux, leur but étant aussi divers, aussi éloigné l'un de l'autre, aussi opposé, que l'Orient & l'Occident. Nous verrons dans la suite que loin de se détruire, la Philosophie & la Morale peuvent très bien agir & veiller de concert à la sûreté du Public; nous verrons que si l'une influe sur l'autre, ce n'est qu'indirectement, mais toujours à son avantage; de sorte que,
comme

comme je l'ai dit d'abord, les noeuds de la Société sont res-
ferrés par ce qui semble à la première vûe devoir les rompre
& les dissoudre: Paradoxe plus surprenant encore que le pre-
mier, & qui ne sera pas moins clairement démontré, à ce que
j'espère, à la fin de ce Discours.

Quelle lumière affreuse seroit celle de la Philosophie, si
elle n'éclairoit les uns, qui sont en si petit nombre, que pour
la perte & la ruine des autres, qui composent presque tout
l'Univers!

Gardons-nous de le penser. Les Perturbateurs de la
Société n'ont été rien moins que des Philosophes, comme
on le verra plus loin; & la Philosophie, amoureuse de la seule
vérité, tranquille contemplatrice des beautés de la Nature, in-
capable de témérité & d'usurpation, n'a jamais empiété sur
les droits de la Politique. Quel est le Philosophe en effet,
si hardi qu'on veuille le supposer, qui en attaquant le plus
vivement à force ouverte tous les principes de la Morale,
comme j'ose le faire dans mon *Anti-seneque*, disconviene que
les intérêts du Public ne soient pas d'un tout autre prix que
ceux de la Philosophie?

La Politique, entourée de ses Ministres, va criant dans
les places publiques, dans les Chaires, & presque sur les toits:
*Le corps n'est rien, l'Ame est tout; Mortels, sauvez-vous, quoiqu'il
vous en coûte.* Les Philosophes rient, mais ils ne troublent
point le service; ils parlent, comme ils écrivent, tranquille-
ment; pour Apôtres & pour Ministres, ils n'ont qu'un petit
nombre de sectateurs aussi doux & aussi paisibles qu'eux, qui

peuvent bien se réjouir d'augmenter leur troupeau, & d'enrichir leur domaine de l'heureuse acquisition de quelques beaux génies, mais qui feroient au désespoir de suspendre un moment le grand courant des choses civiles, loin de vouloir, comme on l'imagine communément, tout bouleverser.

Les Prêtres déclament, échauffent les Esprits par des promesses magnifiques, bien dignes d'enfler un Sermon éloquent; ils prouvent tout ce qu'ils avancent, sans se donner la peine de raisonner, ils veulent enfin qu'on s'en rapporte à Dieu, fait quelles autorités apocrifas; & leurs foudres sont prêts à écraser & réduire en poudre quiconque est assez raisonnable pour ne pas vouloir croire aveuglément tout ce qui révolte le plus la Raison. Que les Philosophes se conduisent plus sagement! Pour ne rien promettre, ils n'en sont pas quittes à si bon marché; ils paient en choses sentées & en raisonnemens solides, ce qui ne coûte aux autres que du poumon, & une éloquence aussi vaine & aussi vaine que leurs promesses. Or le raisonnement pourroit-il être dangereux, lui qui n'a jamais fait, ni Enthousiasme, ni Secte, ni même Théologien?

Entrons dans un plus grand détail, pour prouver plus clairement, que la Philosophie la plus hardie n'est point essentiellement contraire aux bonnes mœurs, & ne traîne en un mot aucune sorte de danger à sa suite.

Quel mal, je le demande aux plus grands ennemis de la liberté de penser & d'écrire, quel mal y a-t-il d'acquiescer à ce qui paroît vrai, quand on reconnoît avec la même candeur,

&

& qu'on fuit avec la même fidélité ce qui paroît sage & utile? A quoi serviroit donc le flambeau de la Physique? A quoi bon toutes ces curieuses observations d'Anatomie comparée, & d'Histoire naturelle? Il faudroit, éteindre l'un, & dédaigner les autres; au lieu d'encourager, comme font les plus grands Princes, les Hommes qui se dévouent à ces laborieuses recherches. Ne peut-on tâcher de deviner & d'expliquer l'Enigme de l'Homme? En ce cas plus on seroit Philosophe, plus, ce qu'on n'a jamais pensé, on seroit mauvais Citoyen. Enfin quel funeste présent seroit la vérité, si elle n'étoit pas toujours bonne à dire? Quel appanage superflu seroit la Raison, si elle étoit faite pour être captive & subordonnée! Soutenir ce Systême, c'est vouloir ramper, & dégrader l'espèce humaine: croire qu'il est des vérités qu'il vaut mieux laisser éternellement ensevelies dans le sein de la Nature, que de les produire au grand jour, c'est favoriser la superstition & la Barbarie.

Qui vit en Citoyen, peut écrire en Philosophe.

Mais écrire en Philosophe, c'est enseigner le Matérialisme! Eh-bien! Quel mal! Si ce Matérialisme est fondé, s'il est l'évident résultat de toutes les observations & expériences des plus grands Philosophes & Médecins; si l'on n'embrasse ce Systême, qu'après avoir attentivement suivi la Nature, fait les mêmes pas assidûement avec elle dans toute l'étendue du Règne Animal, & pour ainsi dire, après avoir approfondi l'Homme dans tous ses âges & dans tous ses états? Si l'Ortodoxie fuit le Philosophe plutôt qu'il ne l'évite; s'il ne cherche ni ne forge exprès sa Doctrine, s'il la rencontre en quelque sorte, qu'elle se trouve à la suite de ses recherches & comme

comme sur ses pas, est-ce donc un crime de la publier? La vérité même ne vaudroit-elle donc pas la peine qu'on se baissât en quelque sorte pour la ramasser?

Voulez-vous d'autres Argumens favorables à l'innocence de la Philosophie? Dans la foule qui se présente, je ne choisirai que les plus frappans.

La Mort le Vayer a beau dire que la mort est préférable à la mendicité. Non seulement cela ne dégoûte point de la vie ces *Objets dégoûtans de la pitié publique*, (eh! quel si grand malheur, s'il étoit possible que ces malheureux, accessibles à cette façon de penser, délivraient la Société d'un poids plus qu'inutile à la terre!) mais quel est l'infortuné mortel, qui du faite de la fortune précipité dans un abyme de misère, ait, en conséquence de cette proposition philosophique, attenté à ses jours?

Les Stoïciens ont beau crier: *Sors de la vie, si elle t'est à charge; il n'y a ni raison, ni gloire à rester en proie à la douleur, ou à la pauvreté; délivres-toi de toi même, rends-toi insensible, comme heureux, à quelque prix que ce soit.* On ne se tue pas plus pour cela, qu'on ne tue les autres; & on n'en vole pas davantage, soit qu'on ait de la Religion, soit qu'on n'en ait pas. L'instinct, l'espérance (Divinité qui sourit aux malheureux, sentiment qui meurt le dernier dans l'Homme,) & la Potence, y ont mis bon ordre. On ne se prive de la vie, que par un sentiment de malheur, d'ennui, de crainte, ou de certitude d'être encore plus mal qu'on n'est; sentiment noir, production atrabilaire, dans laquelle les Philosophes & leurs Livres n'entrent pour rien. Telle est la source du Suicide, & non

non tout Systême solidement raisonné, à moins qu'on ne veuille y ajouter cet enthousiasme, qui faisoit chercher la mort aux Lecteurs d'Hégésias.

C'est ainsi que, quoiqu'il soit permis, suivant la loi de Nature & Puffendorff, de prendre par force un peu de ce qu'un autre a de trop, dans la plus pressante extrémité, on n'ose cependant se faire justice à soi-même par une violence si légitime & si indispensable en apparence, parce que les loix la punissent, trop sourdes, hélas! aux cris de la Nature aux abois. Tant il est vrai, pour le dire en passant, que si les loix ont en général raison d'être sévères, elles trouvent aussi quelquefois de justes motifs d'indulgence; car puisque le Particulier renonce sans cesse à lui-même en quelque sorte, pour ne point toucher aux droits du Public; les loix qui les protègent, ceux qui ont l'autorité en main, devroient à leur tour, ce me semble, rabattre de leur rigoureuse sévérité, faire grace avec humanité à des malheureux qui leur ressemblent, se prêter à des besoins mutuels, & enfin ne point tomber en des contradictions si barbares avec leurs frères.

Le moien de souscrire aux moindres inconvéniens d'une Science qui a mérité le suffrage & la vénération des plus grands Hommes de tous les siècles! Les Matérialistes ont beau prouver que l'Homme n'est qu'une Machine, le peuple (*) n'en croira jamais rien. Le même Instinct qui le

c

retient

(*) Quel si grand mal, quand il le croiroit? Grace à la sévérité des Loix, il pourroit être *Spinofiste*, sans que la Société eût rien à craindre de la destruction des Autels, où semble conduire ce hardi Systême.

retient à la vie, lui donne assés de vanité pour croire son Ame immortelle, & il est trop fol, & trop ignorant pour jamais dédaigner cette vanité là.

J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime dans lequel il a été entraîné, comme on l'est surtout par ce qu'on nomme premier mouvement; il en aura cependant, il en sera poursuivi; on ne se dépouille point sur une simple lecture, de *principes si accoutumés*, qu'on les prend pour *naturels*. La conscience ne se racornit qu'à force de scélératesse & d'infamie, pour lesquelles, loin d'y inviter, à Dieu ne plaise! j'ai taché d'inspirer toute l'horreur, dont je suis moi-même pénétré. Ainsi Chançons pour la multitude, que tous nos Écrits; raisonnemens frivoles, pour qui n'est point préparé à en recevoir le germe; & pour ceux qui le sont, nos hypothèses sont également sans danger. La justesse & la pénétration de leur génie a mis leur coeur en sûreté, devant ces hardiesses, & si, j'ose le dire, ces *nudités d'Esprit*.

Mais quoi! les hommes vulgaires ne pourroient-ils être enfin séduits par quelques lueurs philosophiques, faciles à entrevoir dans ce torrent de lumières, que la Philosophie semble aujourd'hui verser à pleines mains? Et comme on prend beaucoup de ceux avec lesquels on vit, ne peut-on pas facilement adopter les Opinions hardies, dont les Livres philosophiques sont remplis, moins à la vérité, (quoiqu'on pen-

pense ordinairement le contraire,) aujourd'hui qu'autrefois.

Les Vérités philosophiques ne sont que des Systèmes, dont l'Auteur qui a le plus d'art, d'esprit, & de lumières, est le plus séduisant; Systèmes, où chacun peut prendre son parti, parceque le pour n'est pas plus démontré que le contre pour la plupart des Lecteurs; parce qu'il n'y a d'un côté & de l'autre, que quelques degrés de probabilité de plus & de moins, qui déterminent & forcent nôtre *assentiment*, & même que les seuls *bons* Esprits, (Esprits plus rares que ceux qu'on appelle *beaux*,) peuvent sentir, ou saisir. Combien de disputes, d'erreurs, de haines, & de contradictions, a enfanté la fameuse question de la liberté, ou du fatalisme! Ce ne sont que des hypothèses cependant. L'Esprit borné, ou illuminé, croiant à la doctrine de mauvais cayers qu'il nous débite d'un air suffisant, s'imagine bonnement que tout est perdu, Morale, Religion, Société, s'il est prouvé que l'Homme n'est pas libre. L'Homme de génie au contraire, l'Homme impartial & sans préjugés, regarde la solution du Problème, quelle qu'elle soit, comme fort indifférente, & en soi, & même eü égard à la Société. Pourquoi? C'est qu'elle n'entraîne pas dans la pratique du monde les relations délicates & dangereuses, dont sa Théorie paroît menacer. J'ai cru prouver que les remords sont des préjugés de l'éducation, & que l'Homme est une Machine qu'un fatalisme absolu gouverne impérieusement: J'ai pû me tromper, je veux le croire: mais supposé, comme je le pense sincèrement, que cela soit philosophiquement vrai, qu'importe? Toutes

ces questions peuvent être mises dans la Classe du point Mathématique, qui n'existe que dans la tête des Géomètres, & de tant de problèmes de Géométrie & d'Algèbre, dont la solution claire & idéale montre toute la force de l'Esprit humain; force qui n'est point ennemie des loix, Théorie innocente, & de pure curiosité, qui est si peu réversible à la Pratique, qu'on n'en peut faire plus d'usage, que de toutes ces Vérités Métaphysiques, de la plus haute Géométrie.

Je passe à de nouvelles Réflexions naturellement liées aux précédentes, qu'elles ne peuvent qu'appuyer de plus en plus.

Depuis que le Polythéisme est aboli par les loix, en sommes-nous plus honnêtes gens? Julien, Apostat, valoit-il moins, que Chrétien? En étoit-il moins un grand Homme, & le meilleur des Princes? Le Christianisme eût-il rendu Caton le Censeur, moins dur, & moins féroce? Caton d'Utique, moins vertueux? Cicéron, moins excellent Citoyen, &c. Avons-nous en un mot plus de vertus que les Payens? Non, & ils n'avoient pas moins de Religion que nous; ils suivoient la leur, comme nous suivons la nôtre, c'est à dire, fort mal, ou point du tout. La Superstition étoit abandonnée au Peuple & aux Prêtres, croyans (*) mercénaires; tandis que les honnêtes Gens sentant bien que pour l'être, la Religion leur étoit inutile, s'en moquoient. Croire un Dieu, en croire plusieurs, regarder la Nature comme la cause aveugle & inexplicable de tous les Phénomènes; ou séduit par l'ordre merveilleux qu'ils nous offrent, reconnoître une Intelligence suprême

(*) Pour la plupart.

prême, plus incompréhensible encore que la Nature; croire que l'homme n'est qu'un Animal comme un autre, seulement plus spirituel; ou regarder l'Ame, comme une substance distincte du corps, & d'une essence immortelle: voilà le champ, où les Philosophes ont fait la guerre entr'eux, depuis qu'ils ont connu l'art de raisonner; & cette guerre durera, tant que cette *Reine des Hommes*, l'Opinion, régnera sur la Terre; voilà le champ, où chacun peut encore aujourd'hui se battre, & suivre parmi tant d'Etendarts, celui qui rira le plus à sa fortune, ou à ses préjugés, sans qu'on ait rien à craindre de si frivoles & si vaines Escarmouches. Mais c'est ce que ne peuvent comprendre ces Esprits qui ne voient pas plus loin que leurs yeux: Ils se noient dans cette Mer de raisonnemens. En voici d'autres qui par leur simplicité seront peut-être plus à la portée de tout le monde.

Comme le silence de tous les anciens Auteurs prouve la nouveauté de certain mal immonde, celui de tous les Ecrivains sur les maux qu'auroit causés la Philosophie, (dans la supposition qu'elle en cause, ou en peut causer,) dépose en faveur de sa bénignité & de son innocence.

Quant à la communication, ou si l'on veut, à la contagion que l'on craint, je ne la crois pas possible. Chaque homme est si fortement convaincu de la vérité des Principes dont on a imbu, & comme abreuvé son enfance; son amour propre se croit si intéressé à les soutenir, & à n'en point démordre, que quand j'aurois la chose aussi fortement à coeur, qu'elle m'est indifférente, avec toute l'Eloquence de Cicéron,

je ne pourrois convaincre personne d'être dans l'erreur. La raison en est simple. Ce qui est clair & démontré pour un Philosophe, est obscur, incertain, ou plutôt faux pour ceux qui ne le sont pas, principalement s'ils ne sont pas faits pour le devenir.

Ne craignons donc pas que l'Esprit du peuple se moule jamais sur celui des Philosophes, trop au dessus de sa portée. Il en est comme de ces Instruments à sons graves & bas, qui ne peuvent monter aux tons aigus & perçans de plusieurs autres, ou comme d'une Basse-taille, qui ne peut s'élever aux sons ravissans de la Haute-Contre. Il n'est pas plus possible à un Esprit sans nulle teinture philosophique, quelque pénétration naturelle qu'il ait, de prendre le tour d'Esprit d'un Physicien accoutumé à réfléchir, qu'à celui-ci de prendre le tour de l'autre, & de raisonner aussi mal. Ce sont deux Physionomies qui ne se ressembleront jamais, deux instrumens dont l'un est tourné, cizelé, travaillé; l'autre brut, & tel qu'il est sorti des mains de la Nature. Enfin le pli est fait; il restera; il n'est pas plus aisé à l'un de s'élever, qu'à l'autre de descendre. L'ignorant, plein de préjugés, parle & raisonne à vuide; il ne fait, comme on dit, que battre la Campagne; ou, ce qui revient au même, que rappeler & remâcher, (s'il les fait) tous ces pitoiables Argumens de nos Ecoles & de nos Pédans; tandis que l'habile homme suit pas à pas la Nature, l'observation, & l'expérience, n'accorde son suffrage qu'aux plus grands degrés de probabilité & de vraisemblance, & ne tire enfin des conséquences rigoureuses & immédiates, dont tout bon

bon Esprit est frappé, que de faits qui ne sont pas moins clairs, que de principes féconds & lumineux.

Je conviens qu'on prend de la façon de penser, de parler, de gesticuler, de ceux avec qui l'on vit; mais cela se fait peu à peu, par imitation machinale, comme les cuisses se remuent à la vue & dans le sens de celles de certains Pantomimes: On y est préparé par degrés, & de plus fortes habitudes surmontent enfin de plus foibles.

Mais où trouverons-nous ici cette force d'habitudes nouvelles, capables de vaincre & de déraciner les anciennes? Le peuple ne vit point avec les Philosophes, il ne lit point de Livres philosophiques. Si par hazard il en tombe un entre ses mains, ou il n'y comprend rien, ou s'il y conçoit quelque chose, il n'en croit pas un mot; & traitant sans façon de fous, les Philosophes, comme les Poètes, il les trouve également dignes des petites Maisons.

Ce n'est qu'aux Esprits déjà éclairés, que la Philosophie peut se communiquer, nullement à craindre pour ceux là, comme on l'a vû. Elle passe cent coudées par dessus les autres-têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

Mais voyons en quoi consiste l'Essence de la fameuse dispute qui régne en Morale entre les Philosophes & ceux qui ne le sont pas. Chose surprenante! Il ne s'agit que d'une simple distinction, distinction solide, quoique scholastique; elle seule, qui l'eût cru? peut mettre fin à ces espèces de guerres civiles; & reconcilier tous nos Ennemis: je m'explique.

plique. Il n'y a rien d'absolument juste, rien d'absolument injuste. Nulle équité réelle, nuls vices, nulle grandeur, nuls crimes absolus. Politiques, Religioneux, accordez cette vérité aux Philosophes, & ne vous laissez pas forcer dans des retranchemens où vous ferez honteusement défauts. Convenez de bonne foi que celui-là est juste, qui pèse la Justice, pour ainsi dire, au poids de la Société; & à leur tour, les Philosophes vous accorderont, (dans quel tems l'ont-ils nié?) que telle action est relativement juste, ou injuste, honnête, ou des-honnête, vicieuse, ou vertueuse, louable, infâme, criminelle, &c. Qui vous dispute la nécessité de toutes ces belles relations arbitraires? Qui vous dit que vous n'avez pas raison d'avoir imaginé une autre vie, & tout ce magnifique Système de la Religion, digne sujet d'un Poëme Epique? Qui vous blâme d'avoir pris les hommes par leur foible, tantôt en les *piquant*, comme dit Montagne, en les prenant à l'amorce de la plus flatteuse espérance; tantôt en les tenant en respect par les plus effrayantes menaces. On vous accorde encore si vous voulez, que tous ces Bourreaux imaginaires de l'autre vie, sont cause que les nôtres ont moins d'occupation: que la plupart des gens du peuple n'évitent *une de ces (*) manières de s'élever dans le monde*, dont parle le Docteur Swift, que parcequ'ils craignent les tourmens de l'Enfer.

Où, vous avez raison, Magistrats, Ministres, Législateurs, d'exciter les Hommes par tous les moyens possibles, moins à faire un bien, dont vous vous inquiétez peut-être fort peu, qu'à concourir à l'avantage de la Société, qui est votre point capital,

(*) La Potence.

pital, puisque vous y trouvez votre sûreté. Mais pourquoi ne pas nous accorder aussi avec la même candeur & la même impartialité, que des vérités spéculatives ne sont point dangereuses, & que quand je prouverai que l'autre vie est une chimère, cela n'empêchera pas le Peuple d'aller son train, de respecter la vie & la bourse des autres, & de croire aux préjugés les plus ridicules, plus que je ne crois à ce qui me semble la vérité même. Nous connoissons comme vous cette Hydre à cent & cent mille têtes folles, ridicules, & imbécilles; nous savons combien il est difficile de mener un Animal qui ne se laisse point conduire; nous applaudissons à vos Loix, à vos mœurs, & à votre Religion même, presque autant qu'à vos Potences & à vos Echaffauts. Mais à la vue de tous les hommages que nous rendons à la sagesse de votre gouvernement, n'êtes-vous point tenté d'en rendre à votre tour à la vérité de nos observations, à la solidité de nos expériences, à la richesse enfin, & à l'utilité qui plus est, de nos découvertes? Par quel aveuglement ne voulez vous point ouvrir les yeux à une si éclatante lumière? Par quelle bassesse dédaignez-vous d'en faire usage? Par quelle barbare tyrannie, qui plus est, troublez-vous dans leurs Cabinets, ces hommes tranquilles qui honorant l'Esprit humain & leur Patrie, loin de vous troubler dans vos fonctions publiques, ne peuvent que vous encourager à les bien remplir, & à prêcher, si vous pouvez, même d'exemple.

Que vous connoissez peu le Philosophe, si vous le croyez dangereux!

Il faut que je vous le peigne ici des couleurs les plus
d vraies.

vraies. Le Philosophe est Homme, & par conséquent il n'est pas exempt de toutes passions; mais elles sont réglées, & pour ainsi dire, circonscrites par le Compas même de la Sagesse; c'est pourquoi elles peuvent bien le porter à la Volupté, (eh! pourquoi se refuseroit-il à ces étincelles de bonheur, à ces honnêtes & charmans plaisirs, pour lesquels on diroit que ses sens ont été visiblement faits?) mais elles ne l'engageront, ni dans le crime, ni dans le désordre. Il seroit bien fâché qu'on pût accuser son cœur, de se ressentir de la liberté, ou, si l'on veut, de la licence de son Esprit. N'ayant pour l'ordinaire pas plus à rougir d'un côté, que de l'autre; modèle d'humanité, de candeur, de douceur, de probité, en écrivant contre la loi naturelle, il la suit avec rigueur; en disputant sur le juste, il l'est cependant vis à vis de la Société. Parlez, Ames vulgaires, qu'exigez-vous de plus?

N'accusons point les Philosophes d'un désordre dont ils sont presque tous incapables. Ce n'est véritablement, suivant la réflexion du plus Bel-Esprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoza, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke, & autres Métaphysiciens de la même trempe; ce ne sont point aussi tous ces aimables & voluptueux Philosophes de la fabrique de Montagne, de St. Evremond, ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur Patrie; ce sont des Théologiens, Esprits turbulens qui font la guerre aux Hommes, pour servir un Dieu de paix.

Mais tirons le rideau sur les traits les plus affreux de nôtre Histoire, & ne comparons point le Fanatisme & la Philo-
loso-

lophilie. On fait trop qui des deux a armé divers Sujets contre leurs Rois, Monstres vomis du fond des Cloîtres par l'aveugle superstition, plus dangereuse cent fois, comme Bayle l'a prouvé, que le Déisme, ou même l'Athéisme; Systèmes égaux pour la Société, & nullement blamâbles, quand ils sont l'ouvrage, non d'une aveugle débauche, mais d'une réflexion éclairée: mais c'est ce qu'il m'importe de prouver en passant.

N'est il pas vrai qu'un Déiste, ou un Athée, comme tel, ne fera point à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de quelque source que parte ce principe, que je crois rarement *naturel*, soit de la crainte, comme l'a voulu Hobbes, soit de l'amour propre, qui paroît le principal moteur de nos Actions? Pourquoi? Parce qu'il n'y a aucune relation nécessaire, entre ne croire qu'un Dieu, ou n'en croire aucun, & être un mauvais Citoyen. De là vient que dans l'Histoire des Athées, je n'en trouve pas un seul qui n'ait mérité des autres & de sa patrie. Mais si c'est l'humanité même, si c'est ce sentiment inné de tendresse, qui a gravé cette loi dans son coeur, il sera humain, doux, honnête, affable, généreux, désintéressé; il aura une vraie grandeur d'Ame, & il réunira en un mot toutes les qualités de l'honnête homme, avec toutes les vertus sociales qui le supposent.

La vertu peut donc prendre dans l'Athée les racines les plus profondes, qui souvent ne tiennent, pour ainsi dire, qu'à un fil sur la surface d'un coeur dévot. C'est le sort de tout ce qui part d'une heureuse Organisation; les sentimens qui

naissent avec nous sont ineffaçables, & ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pû mettre en question, si un Déiste, ou un Spinosiste, pouvoit être honnête homme? Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irréligion? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *totò caelo distanti*. J'aimerois autant m'étonner, comme certains Catholiques, de la bonne foi d'un Protestant.

Il n'est pas plus raisonnable, à mon avis, de demander si une Société d'Athées pourroit se soutenir. Car pour qu'une Société ne soit point troublée, que faut-il? Qu'on reconnoisse la Vérité des principes qui lui servent de Baze? Point du tout. Qu'on en reconnoisse la sagesse: Soit. La nécessité? Soit encore, si l'on veut, quoiqu'elle ne porte que sur l'ignorance & l'imbécilité vulgaire. Qu'on les suive? Oüi; oüi sans doute, cela suffit. Or quel est le Déiste, ou l'Athée, qui pensant autrement que les autres, ne se conforme pas cependant à leurs moeurs? Quel est le Matérialiste, qui plein, & comme gros de son Système, (soit qu'il garde intérieurement sa façon de penser, & n'en parle qu'à ses Amis, ou à des Gens versés comme lui dans les plus hautes sciences, soit que par la voie de la conversation, & sur-tout par celle de l'impression, il en ait accouché & fait confidence à tout l'Univers,) quel est, dis-je, l'Athée, qui aille de ce même pas voler, violer, bruler, assassiner, & s'immortaliser, par divers crimes? Hélas! Il est trop tranquille, il a de trop heureux penchans pour chercher une odieuse & exécration
immor-

immortalité; tandis que par la beauté de son génie, il peut aussi bien se peindre dans la mémoire des Hommes, qu'il a été agréable pendant sa vie par la politesse & la douceur de ses mœurs.

Qui l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu, de l'exercice de la quelle il n'attend aucune récompense? Qui l'empêche de se livrer à des vices, ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort?

O! l'ingénieuse & admirable Réflexion! Qui vous en empêche vous mêmes, ardens *Spiritualistes*? Le Diable. La belle machine & le magnifique *Epouvantail*! Le Philosophe, que ce seul nom fait rire, est retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui, lorsqu'il a le malheur, ce qui est rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre: ainsi ne partageant point vos frayeurs de l'Enfer, qu'il foule à ses pieds, comme Virgile & toute la savante Antiquité, par là même il est plus heureux que vous.

Non seulement je pense qu'une Société d'Athées Philosophes se soutiendrait très bien, mais je crois qu'elle se soutiendrait plus facilement qu'une Société de Dévots, toujours prêts à sonner l'alarme sur le mérite & la vertu des Hommes souvent les plus doux & les plus sages. Je ne prétends pas favoriser l'Athéisme, à Dieu ne plaise! mais examinant la chose en Physicien désintéressé, Roi, je diminuerois ma garde avec les uns, dont le coeur patriote m'en serviroit, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés

sont les premiers Rois. Le moien de refuser sa confiance à des Esprits amis de la paix, ennemis du désordre & du trouble, à des Esprits de sang froid, dont l'imagination ne se s'échauffe jamais, & qui ne décident de tout qu'après un mûr examen, en Philosophes, tantôt portant l'étendart de la vérité, en face même de la Politique, tantôt favorisant toutes ses conventions arbitraires, sans se croire, ni être véritablement pour cela coupables, ni envers la Société, ni envers la Philosophie.

Quel sera maintenant, je le demande, le subterfuge de nos Antagonistes? Les Ouvrages licencieux & hardis des Matérialistes; cette Volupté, aux charmes de laquelle je veux croire que la plupart ne se refusent pas plus que moi? Mais quand du fond de leur coeur, elle ne feroit que passer & couler lubriquement dans leur plume libertine; quand, le livre de la Nature à la main, les Philosophes montant sur les épaules les uns des autres, nouveaux Géants, escaladeroient le Ciel, quelle conséquence si facheuse en tirer! Jupiter n'en fera pas plus détroné, que les usages de l'Europe ne seroient détruits par un Chinois qui écriroit contr'eux. Ne peut-on encore donner une libre carrière à son génie, ou à son imagination, sans que cela dépose contre les moeurs de l'Ecrivain le plus audacieux? La plume à la main, on se permet plus de choses dans une solitude qu'on veut égayer, que dans une Société qu'on n'a pour but que d'entretenir en paix.

Combien d'Ecrivains masqués par leurs Ouvrages, le coeur en proie à tous les vices, ont le front d'écrire sur la
Vertu,

Vertu, semblables à ces Prédicateurs, qui sortant des bras d'une jeune Pénitente qu'ils ont convertie (à leur manière) viennent dans des Discours moins fleuris que leur teint, nous prêcher la continence & la chasteté! Combien d'autres, croiant à peine en Dieu, pour faire fortune, se sont montrés dans de pieux Ecrits les Apôtres de Livres Apocriphes, dont ils se moquent eux-mêmes le soir à la Taverne avec leurs amis: ils rient de ce pauvre Public qu'ils ont *leuré*, comme faisoit peut-être Seneque, qu'on ne soupçonne pas d'avoir eu le coeur aussi pur & aussi vertueux que sa plume. Plein de vices & de richesses, n'est il pas ridicule & scélérat de plaider pour la vertu & la pauvreté?

Mais pour en venir à des Exemples plus honnêtes, & qui ont un rapport plus intime à mon sujet, le sage Bayle, connu pour tel par tant de gens dignes de foi aujourd'hui vivans, a parsemé ses ouvrages d'un assez grand nombre de passages obscènes, & de réflexions qui ne le sont pas moins. Pourquoi? Pour réjouir & divertir un Esprit fatigué. Il faisoit à peu près comme nos Prudes, il accordoit à son imagination un plaisir qu'il refusoit à ses sens; plaisir innocent, qui réveille l'Ame & la tient plus longtems en haleine. C'est ainsi que la gayeté des Objets, dont le plus souvent dépend la nôtre, est nécessaire aux Poètes; c'est elle qui fait éclôre ces graces, ces Amours, ces fleurs, & toute cette charmante Volupté qui coule du pinceau de la Nature, & que respirent les Vers d'un Voltaire, d'un d'Arnaud, ou de ce Roi fameux qu'ils ont l'honneur d'avoir pour rival.

Com-

Combien d'Auteurs gais, voluptueux, ont passé pour tristes & noirs, parce qu'ils ont paru tels dans leurs Romans, ou dans leurs Tragédies! Un Hommes très aimable, qui n'est rien moins que triste, (Ami du plus grand des Rois, allié à une des plus grandes maisons d'Allemagne, estimé, aimé de tous ceux qui le connoissent, jouissant de tant d'honneurs, de Bien, de Réputation, il seroit sans doute fort à plaindre, s'il l'étoit :) a paru tel à quelques Lecteurs, dans son célèbre *Essai de Philosophie morale*. Pourquoi? Parce qu'on lui suppose constamment la même sensation que nous laissent des vérités philosophiques, plus faites pour mortifier l'amour propre du Lecteur, que pour le flatter & le divertir. Combien de Satyriques, & notamment Boileau, n'ont été que de vertueux Ennemis des vices de leur tems! Pour s'armer & s'élever contr'eux, pour châtier les méchans & les faire rentrer en eux-mêmes, on ne l'est pas plus, qu'on n'est triste, pour dire des choses qui ne sont ni agréables, ni flatteuses: Et comme un Auteur gai & vif peut écrire sur la mélancolie & la tranquillité, un Savant heureux peut faire voir qu'en général l'Homme est fort éloigné de l'être.

Si j'ose me nommer après tant de grands Hommes, que n'en a-t-on pas dit, o bon Dieu! Et que n'en a-t-on pas écrit? Quels cris n'ont pas poussé les Dévots, les Médecins & les Malades mêmes, dont chacun a épousé la querelle de son Charlatan. Quelles plaintes amères de toutes parts? Quel Journaliste a refusé un *glorieux* azyle à mes Calomniateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même! Quel vil Gazetier de

de Göttingen, & même de Berlin, ne m'a pas déchiré a belles dents? Dans quelle maison dévote ai-je été épargné, ou plutôt n'ai-je pas été traité, comme un autre Cartouche? Par qui? Par des gens qui ne m'ont jamais vû; par des gens irrités de me voir penser autrement qu'eux, surtout désespérés de ma seconde fortune: par des gens enfin qui ont cru mon coeur coupable des démangeaisons systématiques de mon Esprit. De quelle indignité n'est pas capable l'amour propre blessé dans ses préjugés les plus mal fondés, ou dans sa conduite la plus dépravée! Foible Roseau transplanté dans une eau si trouble, sans cesse agité par tous les vents contraires, comment ai-je pû y prendre une si ferme & si belle racine? Par quel bonheur entouré de si puissans Ennemis, me suis-je soutenu, & même élevé malgré eux, jusqu'au Trône d'un Roi, dont la seule protection déclarée pouvoit enfin dissiper, comme une vapeur maligne, un si cruel acharnement?

Osons le dire, je ne ressemble en rien à tous ces Portraits qui courent de moi par le monde, & on auroit même tort d'en juger par mes Ecrits; certes ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entr'eux qui le sont le plus, l'est encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais coeur, ni mauvaise intention à me reprocher; & si mon Esprit s'est égaré, (il est fait pour cela,) mon coeur plus heureux ne s'est point égaré avec lui.

Ne se désabusera-t-on jamais sur le compte des Philosophes & des Ecrivains? Ne verra-t-on point qu'autant le

e

coeur

coeur est différent de l'Esprit, autant les moeurs peuvent différer d'une Doctrine hardie, d'une Satire, d'un Système, d'un Ouvrage quel qu'il soit.

De quel danger peuvent être les égaremens d'un Esprit sceptique qui vole d'une hypothèse à une autre, comme un oiseau de branche en branche, emporté aujourd'hui par un degré de probabilité, demain séduit par un autre plus fort.

Pourquoi rougirois-je de flotter ainsi entre la vraisemblance & l'incertitude? La Vérité est-elle à la portée de ceux qui l'aiment le plus, & qui la recherchent avec le plus de candeur & d'empressement? Hélas! non; le sort des meilleurs Esprits est de passer du Berceau de l'ignorance où nous naissons tous, dans le Berceau du Pirrhonisme, où la plupart meurent.

Si j'ai peu ménagé les préjugés vulgaires, si je n'ai pas même daigné user contre eux de ces ruses & de ces stratagèmes qui ont mis tant d'Auteurs à l'abri de nos Juifs & de leurs Synodes, il ne s'ensuit pas que je sois un mauvais sujet, un Perturbateur, une *Peste* dans la Société; car tous ces *éloges* n'ont rien coûté à mes adversaires. Quelle que soit ma spéculation dans le repos de mon Cabinet, ma Pratique dans le monde ne lui ressemble guères; je ne moralise point de bouche, comme par écrit. Chez moi, j'écris ce qui me paroît vrai; chez les autres je dis ce qui me paroît bon, salutaire, utile, avantageux; ici, je préfère la vérité, comme

Phi-

P R E L I M I N A I R E. xxxv

Philosophe; là, l'erreux, comme Citoyen; l'erreux est en effet plus à la portée de tout le monde; nourriture générale des Esprits, dans tous les tems, & dans tous les lieux, quoi de plus digne d'éclairer & de conduire ce vil troupeau d'imbéciles Mortels! Je ne parle point dans la Société de toutes ces hautes vérités philosophiques, qui ne sont point faites pour la multitude. Si c'est deshonorer un grand remède, que de le donner à un Malade absolument sans ressource, c'est profaner, c'est prostituer l'auguste Science des choses, que de s'en entretenir avec ceux qui n'étant point initiés dans ses mystères, ont des yeux sans voir, & des oreilles sans entendre. En un mot, Membre d'un Corps dont je tire tant d'avantages, il est juste que je me conduise sans répugnance sur des principes auxquels, (posée la méchanceté de l'Espèce,) chacun doit la sûreté de sa personne & de ses biens. Mais Philosophe, attaché avec plaisir au char glorieux de la sagesse, m'élevant au dessus des préjugés, je gémis sur leur nécessité, fâché que le Monde entier ne puisse être peuplé d'Habitans qui se conduisent par Raison.

Voilà mon Ame toute nue. Pour avoir dit librement ce que je pense, il ne faut donc pas croire que je sois ennemi des bonnes mœurs, ni que j'en aie de mauvaises. *Si impura est pagina mihi, vita proba.* Je ne suis pas plus Spinoziste, pour avoir fait *l'Homme Machine*, & exposé le *Système d'Epicure*; que méchant, pour avoir fait une Satyre contre les plus Charlatans de mes confrères; que vain, pour avoir critiqué nos Beaux Esprits; que débauché, pour avoir osé ma-

nier le délicat pinceau de la Volupté. Enfin, quoique j'aie fait main basse sur les remords, comme Philosophe; si ma Doctrine étoit dangereuse, (ce que je défie le plus acharné de mes Ennemis de prouver) j'en aurois moi-même comme Citoyen.

J'ai bien voulu au reste avoir une pleine condescendance pour tous ces Esprits foibles, bornés, scrupuleux, qui composent le *savant* Public; plus ils m'ont mal compris & mal interprété, plus ils ont représenté mon dessein avec une injustice odieuse; moins j'ai cru devoir leur remettre devant les yeux un Ouvrage qui les a si fort & si mal à propos scandalisés, séduits sans doute par ces espèces d'abbattis philosophiques que j'ai faits des vices & des vertus; mais la preuve que je ne me crois pas coupable envers la Société que je respecte & que j'aime; c'est que, malgré tant de plaintes & de cris, je viens de faire r'imprimer le même Ecrit, retouché & refondu; uniquement à la vérité pour me donner l'honneur de mettre aux pieds de Sa Majesté un Exemplaire complet de mes Ouvrages. Devant un tel Génie, on ne doit point craindre de paroître à découvert, si ce n'est à cause du peu qu'on en a.

Ah! si tous les Princes étoient aussi pénétrants, aussi éclairés, aussi sensibles au don précieux de l'Esprit, avec quel plaisir & quel succès, chacun suivant hardiment le Talent qui l'entraîne, favoriseroit le progrès des Lettres, des Sciences, des Beaux-Arts, & sur-tout de leur auguste Souveraine, la Philosophie. On n'entendrait plus parler de ces facheux préjugés où

où l'on est, que cette Science trop librement cultivée, peut s'élever sur les débris des Loix, des Mœurs, &c. on donneroit sans crainte une libre carrière à ces beaux & puissans Esprits, aussi capables de faire honneur aux Arts par leurs lumières, qu'incapables de nuire à la Société par leur Conduite. Enfin, loin de gêner, de chagriner les seuls Hommes, qui dissipant peu à peu les ténèbres de nôtre ignorance, peuvent éclairer l'Univers, on les encourageroit au contraire par toutes sortes de récompenses & de bienfaits.

Il est donc vrai que la Nature & la Raison humaine, éclairées par la Philosophie, & la Religion soutenue & comme étayée par la Morale & la Politique, sont faites par leur propre constitution pour être éternellement en guerre; mais qu'il ne s'ensuit pas pour cela, que la Philosophie, quoique théoriquement contraire à la Morale & à la Religion, puisse réellement détruire ces liens sages & sacrés. Il est aussi prouvé que toutes ces guerres philosophiques n'auroient au fond rien de dangereux sans l'odieuse haine théologique qui les suit; puisqu'il suffit de définir, de distinguer & de s'entendre, (chose rare à la vérité!) pour concevoir que la Philosophie & la Politique ne se croisent point dans leurs marches, & n'ont en un mot rien d'essentiel à démêler ensemble,

Voilà deux branches bien *élaguées*, si je ne me trompe: passons à la troisième, & mon Paradoxe sera prouvé dans toute son étendue.

Quoique le resserrement des noeuds de la Société par les heureuses mains de la Philosophie, paroisse un problème plus

difficile à comprendre à la première vüe, je ne crois cependant pas, après tout ce qui a été dit ci-devant, qu'il faille des réflexions bien profondes pour le résoudre.

Sur quoi n'étend-elle pas ses aîles? A quoi ne communique-t-elle pas sa force & sa vigueur? Et de combien de façons ne peut-elle pas se rendre utile & recommandable?

Comme c'est elle qui traite le corps en Médecine, c'est elle aussi qui traite, quoique dans un autre sens, les Loix, l'Esprit, le Coeur, l'Ame, &c. c'est elle qui dirige l'art de penser, par l'ordre qu'elle met dans nos idées; c'est elle qui sert de baze à l'art de parler, & se mêle enfin utilement par-tout, dans la Jurisprudence, dans la Morale, dans la Métaphysique, dans la Rhétorique, dans la Religion, &c. Oûi utilement, je le répète, soit qu'elle enseigne des vérités, ou des erreurs.

Sans ses lumières, les Médecins seroient réduits aux premiers tâtonnemens de l'aveugle Empirisme, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'Art Hippocratique.

Comment est-on parvenu à donner un air de Doctrine, & comme une espèce de corps solide, au Squélette de la Métaphysique? En cultivant la Philosophie, dont l'art magique pouvoit seul changer un *vuide Toricellien*, pour ainsi m'exprimer, en un *plein apparent*, & faire croire immortel ce souffle fugitif, cet air de la vie, si facile à pomper de la Machine pneumatique du Thorax.

Si la Religion eût pû parler le langage de la Raison, Nicole, cette belle plume du siècle passé, qui l'a si bien contrefait, le lui eût fait tenir. Or par quel autre secours?

Com-

Combien d'autres, soit excellens usages, soit heureux abus de l'industrie des Philosophes! Qui a érigé la Morale à son tour en espèce de Science? Qui l'a fait figurer, qui l'a fait entrer avec sa Compagne, la Métaphysique, dans le domaine de la sagesse dont elle fait aujourd'hui partie? Elle même, la Philosophie. Oûi, c'est elle qui a taillé & perfectionné cet utile instrument; qui en a fait une Boussole merveilleuse, sans elle Aïman brut de la Société: c'est ainsi que les arbres les plus stériles en apparence, peuvent tôt ou tard porter les plus beaux fruits. C'est ainsi que nos travaux Académiques auront peut-être aussi quelque jour une utilité sensible.

Pourquoi Moysé a-t-il été un si grand Législateur? Parce qu'il étoit Philosophe. La Philosophie influe tellement sur l'art de gouverner, que les Princes qui ont été à l'école de la Sagesse, sont faits pour être, & sont effectivement meilleurs que ceux qui n'ont point été imbus des préceptes de la Philosophie, témoin encore l'Empereur Julien, & le Roi Philosophe, aujourd'hui si célèbre. Il a senti la nécessité d'abroger les Loix, d'adoucir les peines, de les proportionner aux crimes; il a porté de ce coté cet oeil philosophique qui brille dans tous ses Ouvrages. Ainsi la Justice se fait d'autant mieux dans tous les Etats où j'écris, qu'elle a été, pour ainsi dire, *raisonnée*, & sagement réformée par le Prince qui les gouverne. S'il a pros crit du Barreau un art qui fait ses délices, comme il fait ceux de ses Lecteurs, c'est qu'il en a connu tout le séduisant prestige; c'est qu'il a vû l'abus qu'on peut faire

faire de l'Eloquence, & celui qu'en a fait Ciceron lui même (*).

Il est vrai que la plus mauvaise cause, maniée par un habile Rhéteur, peut triompher de la meilleure, dépouillée de ce souverain Empire que l'art de la Parole n'usurpe que trop souvent sur la Justice & la Raison.

Mais tous ces abus, tout cet harmonieux Clinquant de Périodes arondies, d'expressions artistement arrangées, tout ce vuide de mots qui périssent pompeusement dans l'air, ce lait pris pour de l'or, cette fraude d'Eloquence enfin, comment pourroit-on la découvrir, & séparer tant d'alliage du vrai Métal?

S'il est possible de tirer quelquefois la Vérité de ce puits impénétrable, au fonds duquel un Ancien l'a placée, la Philosophie nous en indique les moyens. C'est la pierre de touche des pensées solides, des raisonnemens justes; c'est le creuset où s'évapore tout ce que méconnoît la Nature. Dans ses habiles mains, le Peloton des choses les plus embrouillées se développe & se dévide en quelque sorte, aussi aisément qu'un grand Médecin débrouille & démasque les maladies les plus compliquées.

La Rhétorique donne-t-elle aux Loix, ou aux Actions les plus injustes, un air d'équité & de Raison, la Philosophie n'en est pas la dupe; elle a un point fixe pour juger sainement de ce qui est honnête ou deshonnête, équitable ou injuste, vicieux ou vertueux; elle découvre l'erreur & l'injustice des

(*) Voyez les excellens Mémoires que le Roi a donnés à son Académie.

des Loix, & met la veuve avec l'Orphelin à l'abri des pièges de cette Sirène, qui prend sans peine, & non sans danger, la Raison à l'appât d'un Discours brillant & fleuri. Souffle pur de la Nature, le poison le mieux apprêté ne peut vous corrompre!

Mais l'Eloquence même, cet art inventé par la Coquetterie de l'Esprit, qui est à la Philosophie ce que la plus belle forme est à la plus précieuse matière, quand elle doit trouver sa place, qui lui donne ce ton mâle, cette force véhémente avec laquelle tonnent les Démosthènes & les Bourdaloues? La Philosophie. Sans elle, sans l'ordre qu'elle met dans les idées, l'Eloquence de Cicéron eût peut-être été vaine; tous ces beaux plaidoyers qui faisoient pâlir le crime, triompher la vertu, trembler Verrés, Catilina &c. tous ces Chefs-d'oeuvres de l'Art de parler n'eussent point maîtrisé les Esprits de tout un Sénat Romain, & ne fussent point parvenus jusqu'à nous.

Je fais qu'un seul trait d'Eloquence chaude & pathétique, au seul nom de *Patrie*, ou de *François* bien prononcé, peut exciter les Hommes à l'Héroïsme, rappeler la victoire, & fixer l'incertitude du sort. Mais ces cas sont rares, où l'on n'a affaire qu'à l'imagination des Hommes, où tout est perdu, si on ne la remue fortement; au lieu que la Philosophie qui n'agit que sur la Raison, est d'un usage journalier, & rend service, même lorsqu'on en abuse en l'appliquant à des erreurs reçues.

Mais pour revenir, comme je le dois, à un sujet important sur lequel je n'ai fait que glisser; c'est la Raison éclairée

par le flambeau de la Philosophie, qui nous montre ce point fixe dont j'ai parlé; ce point duquel on peut partir pour connoître le juste & l'injuste, le Bien & le Mal Moral. Ce qui appartient à la loi, donne le droit; mais ce droit en soi, n'est ni droit de Raison, ni droit d'Equité; c'est un droit de force, qui écrase souvent un misérable qui a de son côté la raison & la justice. Ce qui protège le plus foible contre le plus fort, peut donc n'être point équitable; & par conséquent les loix peuvent souvent avoir besoin d'être rectifiées. Or qui les rectifiera, réformera, pésera, pour ainsi dire, si ce n'est la Philosophie? Comment? Où? Si ce n'est dans la Balance de la Sagesse & de la Société; car le voilà, le point fixe, d'où l'on peut juger du juste & de l'injuste; l'Equité ne se connoît & ne se montre que dans ce seul point de vue, elle ne se pèse, encore une fois, que dans cette Balance, où les loix doivent par conséquent entrer. On peut dire d'elles, & de toutes les Actions humaines, que celles-là seules sont justes, ou équitables, qui favorisent la Société; que celles-là seules sont injustes, qui blessent ses intérêts. Tel est encore une fois le seul moyen de juger sainement de leur mérite & de leur valeur.

En donnant gain de cause à Puffendorff sur Grotius, Personnages célèbres qui ont marché par des chemins divers dans la même carrière, la Philosophie avoue que, si l'un s'est montré meilleur Philosophe que l'autre, en reconnoissant tout acte humain indifférent en soi, il n'a pas plus directement frappé au but, comme Jurisconsulte, ou Moraliste, en donnant aux loix ce qui est réversible à ceux pour lesquels elles
sont

P R E L I M I N A I R E. XXXXIII

faites. Osons le dire, ces deux grands Hommes, faute d'idées claires & de nôtre point fixe, n'ont fait que battre la campagne.

C'est ainsi que la Philosophie nous apprend que ce qui est absolument vrai, n'étouffe pas ce qui est relativement juste, & que par conséquent elle ne peut nuire à la Morale, à la Politique, & en un mot à la sûreté du Commerce des Hommes; conséquence évidente à laquelle on ne peut trop revenir dans un Discours fait exprès pour la développer & la mettre dans tout son jour.

Puisque nous savons, à n'en pouvoir douter, que ce qui est vrai, n'est pas juste pour cela; & réciproquement que ce qui est juste, peut bien n'être pas vrai; que ce qui tient du légal, ne suppose absolument aucune équité, laquelle n'est reconnoissable qu'au signe & au caractère que j'ai rapporté, je veux dire l'intérêt de la Société; voilà donc enfin les ténèbres de la Jurisprudence & les chemins couverts de la Politique, éclairés par le flambeau de la Philosophie. Ainsi toutes ces vaines disputes sur le Bien & le Mal Moral, à jamais terminées pour les bons Esprits, ne seront plus agitées que par ceux dont l'entêtement & la partialité ne veulent point céder à la sagacité des réflexions philosophiques, ou dont le fanatique aveuglement ne peut se désiller à la plus frappante lumière.

Il est tems d'envisager nôtre aimable Reine sous un autre aspect. Le feu ne dilate pas plus les corps, que la

Philosophie n'agrandit l'Esprit: propriété par laquelle seule, quelques Systèmes qu'on embrasse, elle peut toujours servir.

Si je découvre que toutes les preuves de l'existence de Dieu ne sont que spécieuses & éblouissantes; que celles de l'immortalité de l'Âme ne sont que Scholastiques & frivoles; que rien en un mot ne peut donner d'idées de ce que nos sens ne peuvent sentir, ni nôtre foible Esprit comprendre, nos illuminés *Abadistes*, nos poudreux *Scholares*, crieront vengeance, & un *Cuisfre à rabat*, pour me rendre odieux à toute une Nation, m'appellera publiquement *Athée*: mais si j'ai raison, si j'ai prouvé une vérité nouvelle; réfuté une ancienne erreur, approfondi un sujet superficiellement traité, j'aurai étendu les limites de mon savoir & de mon Esprit; j'aurai, qui plus est, augmenté les lumières publiques, & l'Esprit répandu dans le monde, en communiquant mes recherches, & en osant afficher ce que tout Philosophe timide ou prudent se dit à l'oreille.

Ce n'est pas que je ne puisse être le jouet de l'erreur; mais quand cela seroit, en faisant penser mon Lecteur, en aiguillant sa pénétration, j'étendrois toutefois les bornes de son génie: & par là même je ne vois pas pourquoi je serois, si mal accueilli par les bons Esprits.

Comme les plus fausses hypothèses de Descartes passent pour d'heureuses erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & découvrir bien des vérités qui seroient encore inconnues sans elles; les Systèmes de Morale ou de Métaphysique les plus mal fondés, ne sont pas pour cela dépourvus d'utilité, pourvû-
qu'ils

qu'ils soient bien raisonnés, & qu'une longue chaîne de conséquences merveilleusement déduites, quoique de principes faux ou chimériques, tels que ceux de Leibniz & de Wolff, donne à l'Esprit exercé la facilité d'embrasser dans la suite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en résultera-t-il? Une plus excellente longue-vüe, un meilleur Télescope, & pour ainsi dire, de nouveaux yeux, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands services.

Laissons le peuple dire & croire, que c'est abuser de son Esprit & de ses talens, que de les faire servir au triomphe d'une Doctrine opposée aux principes, ou plutôt aux préjugés généralement reçus; car ce seroit dommage au contraire que le Philosophe ne les tournât pas du seul côté par lequel il peut acquérir des connoissances. Pourquoi? Parce que son génie fortifié, étendu, & après lui tous ceux, auxquels ses recherches & ses lumières pourront se communiquer, seront plus à portée de juger des cas les plus difficiles; de voir les abus qui se glissent ici; les profits qu'on pourroit faire là; de trouver enfin les moiens les plus courts & les plus efficaces de remédier au désordre. Semblable à un Médecin, qui faute de Théorie, marcheroit éternellement à tâtons dans le vaste Labyrinthe de son Art; sans ce nouveau surplus de lumières, auxquelles il ne manquoit qu'une plus heureuse application, l'Esprit moins cultivé, plus étroit, n'auroit jamais pû découvrir toutes ces choses. Tant il est vrai que suivant les divers usages qu'on peut faire de la Science des choses par leurs effets, (car c'est ainsi que je voudrois la Philosophie modestement définie), elle a une infinité de Rameaux qui s'étendent au loin & semblent pouvoir tout protéger: la Nature; en puisant mille thrésors dans son sein,

thréfors que son ingénieuse pénétration fait valoir, & rend encore plus précieux: l'art; en exerçant le génie & reculant les bornes de l'Esprit humain.

Que nous serviroit d'augmenter les facultés de nôtre Esprit, s'il n'en résulroit quelque Bien pour la Société, si l'accroissement du génie & du savoir n'y contribuoit en quelque manière, directe, ou indirecte?

Il n'est donc rien de plus vrai que cette maxime: que le peuple sera toujours d'autant plus aisé à conduire, que l'Esprit humain acquerra plus de force & de lumières. Par conséquent comme on apprend dans nos manéges à brider, à monter un Cheval fougueux, on apprend de même à l'école des Philosophes l'art de rendre les Hommes dociles & de leur mettre un frein, quand on ne peut les conduire par les lumières naturelles de la Raison. Peut-on mieux faire que de la fréquenter assiduëment? Et quelle aveugle barbarie d'en fermer jusqu'aux avenues?

De tous côtés, de celui de l'erreur même, comme de la vérité, la Philosophie a donc encore une fois une influence sur le Bien public, influence le plus souvent indirecte à la vérité; mais si considérable, qu'on peut dire que, comme elle est la Clé de la Nature & des Sciences, la gloire de l'Esprit, elle est aussi le flambeau de la Raison, des loix, & de l'humanité.

Faisons nous donc honneur de porter un flambeau utile à ceux qui le portent, comme à ceux qu'il éclaire.

Législateurs, Juges, Magistrats, vous n'en vaudrez que mieux, quand la saine Philosophie éclairera toutes vos démarches;

ches; vous ferez moins d'injustices, moins d'iniquités, moins d'infamies; enfin vous contiendrez mieux les Hommes, Philosophes, qu'Orateurs, & Raisonnans, que Raisonneurs.

Abuser de la Philosophie, comme de l'Eloquence, pour séduire & augmenter les deux principales facultés de l'Ame, l'une par l'autre, c'est savoir habilement s'en servir. Croyez vous que la Religion mette le plus foible à l'abri du plus fort? Pensez-vous que les préjugés des hommes soient autant de freins qui les retiennent? Que leur bonne foi, leur probité, leur justice, ne tiendroient qu'à un fil, une fois dégagées des chaînes de la superstition? Servez-vous de toute votre force pour conserver un aveuglement précieux, sur lequel puissent leurs yeux ne jamais s'ouvrir, si le malheur du monde en dépend! Raffermissiez par la force d'Argumens captieux leur foi chancelante; ravalez leur foible génie par la force du vôtre à la Religion de leurs Peres; donnez, comme nos sacrés *Josses*, un air de vraisemblance aux plus répugnantes absurdités: que le Tabernacle s'ouvre; que les loix de Moïse s'interprètent, que les Mystères se dévoilent, & qu'enfin tout s'explique. L'Autel n'en est que plus respectable, quand c'est un Philosophe qui l'encense.

Tel est le fruit de l'arbre philosophique, fruit mal à propos défendu, si ce n'est que j'aime à croire, & encore plus à voir que la défense ici, comme en tant d'autres choses, excite le Esprits généreux à les cueillir, & à en répandre de toutes parts le délicieux parfum & l'excellent goût.

Je ne prétends pas insinuer par là qu'on doive tout
met-

mettre en œuvre pour endoctriner le peuple & l'admettre aux Mystères de la Nature. Je sens trop bien que la Tortue ne peut courir, les Animaux rampans voler, ni les Aveugles voir. Tout ce que je désire, c'est que ceux qui tiennent le timon de l'Etat, soient un peu Philosophes; tout ce que je pense, c'est qu'ils ne sauroient l'être trop.

En effet j'en ai déjà fait sentir l'avantage par les plus grands Exemples, plus les Princes, ou leurs Ministres seront Philosophes, plus ils seront à portée de sentir la différence essentielle qui se trouve entre leurs caprices, leur Tyrannie, leurs loix, leur Religion, la vérité, l'équité, la justice; & par conséquent plus ils seront en état de servir l'humanité & de mériter de leurs sujets, plus aussi ils seront à portée de connoître que la Philosophie, loin d'être dangereuse, ne peut qu'être utile & salutaire; plus ils permettront volontiers aux Savans de répandre leurs lumières à pleines mains; plus ils comprendront enfin, qu' Aigles de l'Espèce humaine, faits pour s'élever, si ceux-ci combattent philosophiquement les préjugés des uns, c'est pour que ceux qui seront capable de saisir leur Doctrine, s'en servent, & les fassent valoir au profit de la Société, lorsqu'ils les croiront nécessaires.

Plein d'un respect unique & sans bornes pour cette Reine du Sage, nous la croirons donc bienfaisante, douce, incapable de traîner à sa suite aucun inconvénient facheux; simple, comme la vérité qu'elle annonce; nous croirons que les Oracles de cette vénérable Sibille ne sont équivoques, que pour ceux qui n'en peuvent pénétrer le sens & l'esprit; toujours

jours utiles, directement, ou indirectement, quand on fait en faire un bon usage.

Sectateurs zélés de la Philosophie, pour en être plus zélés Patriotes, laissons donc crier le vulgaire des Hommes, & semblables aux Jansénistes qu'une excommunication injuste n'empêche pas de faire ce qu'ils croient leur devoir, que tous les cris de la haine théologique, que la puissante cabale des préjugés qui l'attisent, loin de nous empêcher de faire le nôtre, ne puissent jamais éteindre ce goût dominant pour la sagesse, qui caractérise un Philosophe.

Ce devoir, si vous le demandez, c'est de ne point croire en imbécile, qui se sert moins de la Raison, qu'un avare de son argent; c'est encore moins de feindre de croire; l'Hypocrisie est une Comédie indigne de l'Homme; enfin c'est de cultiver une Science, qui est la Clé de toutes les autres, & qui, grâce au bon goût du siècle, est plus à la mode aujourd'hui que jamais.

Oùi, Philosophes, voilà votre devoir: le vôtre, Princes, c'est d'écarter tous les obstacles qui effraient les génies timides, c'est d'écarter toutes ces Bombes de la Théologie & de la Métaphysique, qui ne sont pas pleines de vent, quand c'est un saint Homme en fureur qui les lance: *tantæ animis cœlestibus iræ!*

Encourager les travaux philosophiques par des Bienfaits & des Honneurs, pour punir ceux qui y consacrent leurs veilles, quand par hazard ces travaux les éloignent des sentiers de la multitude & des Opinions communes, c'est refuser

la Communion & la sépulture à ceux que vous payez pour vous amuser sur leurs Théâtres. L'un, il est vrai, ne devrait pas m'étonner plus que l'autre: mais à la vue de pareilles contradictions, le moien de ne pas s'écrier avec un Poète-Philosophe!

Ah! verrai-je toujours ma folle Nation
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos mœurs avec nos Loix toujours se contredire
Et le foible Français s'endormir sous l'Empire
De la superstition?

Le tonnerre est loin; laissons gronder, & marchons d'un pas ferme à la Vérité; rien ne doit enchaîner dans un Philosophe la liberté de penser; si c'est une folie, c'est celle des grandes ames: pourvû qu'elles s'élèvent, elles ne craignent point de tomber.

Qui sacrifie les dons précieux du génie, à une vertu politique, triviale, & bornée, comme elles le sont toutes, peut bien dire qu'il a reçu son Esprit en stupide Instinct, & son Ame en sordide intérêt. Qu'il s'en vante au reste, si bon lui semble; Pour moi, disciple de la Nature, Ami de la seule Vérité, dont le seul fantôme me fait plus de plaisir, que toutes les erreurs qui menent à la fortune; moi qui ai mieux aimé me perdre au grand jour par mon peu de génie, que de me sauver, & même de m'enrichir dans l'obscurité par la prudence; Philosophe généreux, je ne refuserai point mon hommage aux charmes qui m'ont séduit. Plus la mer est couverte d'écueils, & fameuse en naufrages, plus je penserai qu'il est beau d'y chercher l'immortalité au travers de tant de périls: oui, j'oserai dire librement

ment ce que je pense; & à l'exemple de Montagne, paroissant aux yeux de l'Univers, comme devant moi-même, les vrais Juges des choses me trouveront plus innocent que coupable dans mes opinions les plus hardies, & peut-être vertueux dans la confession même de mes vices.

Soions donc libres dans nos Ecrits, comme dans nos actions; montrons y la fière indépendance d'un Républicain. Un Ecrivain timide & circonspect, ne servant ni les Sciences, ni l'Esprit humain, ni sa Patrie, se met lui-même des entraves qui l'empêchent de s'élever; c'est un Coureur dont les fouliers ont une semelle de Plomb, ou un Nageur qui met des vessies pleines d'eau sous ses aisselles. Il faut qu'un Philosophe écrive avec une noble hardiesse, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui ne le sont pas.

O! Vous qui êtes si prudents, si réservés, qui usez de tant de ruses & de stratagèmes, qui vous masquez de tant de voiles & avec tant d'adresse que les Hommes simples, persifflés, ne peuvent vous deviner, qui vous retient? Je le vois, vous sentez que parmi tant de Seigneurs qui se disent vos Amis, (*) avec qui vous vivez dans la plus grande familiarité, il ne s'en trouvera pas un seul qui ne vous abandonne dans la disgrâce; non, pas un seul qui ait la générosité de redemander à son Roi le rappel d'un Homme de génie; vous craignez le sort de ce jeune & célèbre Savant, à qui un *Aveugle* a suffi pour éclairer l'Univers, & conduire son Auteur à Vincennes: ou de cet autre (Toussaint)

g 2

(*) Donec eris felix, multos numerabis amicos
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Ovid.

saint) moins grand génie, que des *mœurs* pures, toujours estimables, quoique quelquefois bizarres, trouvées indiscretement sur les traces du Paganisme, ont relegué, dit-on, à cette autre affreuse Inquisition (la Bastille). Quoi donc! de tels Ecrits n'excitent point en vous cette élévation, cette grandeur d'Ame, qui ne connoît point le danger? A la vüe de tant de beaux Ouvrages, êtes-vous sans courage, sans amour propre? A la vüe de tant d'Ame, ne vous en sentez-vous point?

Je ne dis pas que la liberté de l'Esprit soit préférable à celle du corps; mais quel homme, vraiment Homme, tant soit peu sensible à la belle gloire, ne voudroit pas à pareil prix être quelque tems privé de la dernière?

Rougissez, Tyrans d'une Raison sublime; semblables à des Polypes coupés en une infinité de morceaux, les Ecrits que vous condamnez au feu, sortent, pour ainsi dire, de leurs cendres, multipliés à l'infini. Ces Hommes que vous exilez, que vous forcez de quitter leur Patrie, (j'ose le dire, sans craindre qu'on me soupçonne d'aucune application vaine, ni de vifs regrets,) ces Hommes que vous enfermez dans des prisons cruelles, écoutez ce qu'en pensent les Esprits les plus sages & les plus éclairés! Ou plutôt, tandis que leur personne gémit emprisonnée, voiez la gloire porter en triomphe leurs noms jusqu'aux Cieux! Nouveaux Augustes, ne le soiez pas en tout, épargnez vous la honte des crimes littéraires, un seul peut flétrir tous vos lauriers; ne punissez pas les Lettres & les Arts de l'imprudence de ceux qui les cultivent le mieux;

ou

ou les Ovides Modernes porteront avec leurs soupirs vos cruels traitemens à la postérité indignée, qui ne leur refusera ni larmes, ni suffrage. Et comment pourroit-elle sans ingratitude lire d'un oeil sec les *Tristes* & les complaints de Beaux-Esprits, qui n'ont été malheureux que parce qu'ils ont travaillé pour elle?

Mais ne peut-on chercher l'immortalité, sans se perdre? Et quelle est cette folle yvresse où je me laisse emporter! Oûi, il est un milieu juste & raisonnable, (*Est modus in rebus* &c.) dont la prudence ne permet pas qu'on s'écarte. Auteurs, à qui la plus flatteuse vengeance ne suffit point, je veux dire l'applaudissement de l'Europe éclairée, voulez-vous faire impunément des Ouvrages immortels? Pensez tout haut, mais cachez (*) vous. Que la Postérité soit vôtre seul point de vûe; qu'il ne soit jamais croisé par aucun autre. Ecrivez, comme si vous étiez seul dans l'Univers, ou comme si vous n'aviez rien à craindre de la jalousie & des préjugés des hommes; ou vous manquerez le but.

(*) C'est la nécessité de me cacher, qui m'a fait imaginer la *Dédicace* à Mr. Haller. Je sens que c'est une double extravagance de dédier amicalement un Livre aussi hardi que *l'Homme Machine*, à un Savant que je n'ai jamais vû, & que 50. ans n'ont pû délivrer de tous les préjugés de l'enfance; mais je ne croyois pas que mon style m'eût trahi. Je devrois peut-être supprimer une pièce qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle est adressée, mais elle a reçu de si grands Eloges publics d'Ecrivains dont le suffrage est infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage. Je prends la liberté de la faire reparoître, telle qu'on l'a déjà vûe dans toutes les Editions de *l'Homme Machine*, cum *bonâ veniâ céleberrimi, SAVANTISSIMI, PEDANTISSIMI professoris.*

Je ne me flatte pas de l'atteindre; je ne me flatte pas que le son qui me désigne, & qui m'est commun avec tant d'hommes obscurs, soit porté dans l'immensité des Siècles & des Aires: si je consulte même, moins ma modestie, que ma foiblesse, je croirai sans peine que l'Ecrivain, soumis aux mêmes loix que l'Homme, périra tout entier. Qui fait même, si dans un projet si fort au dessus de mes forces, une réputation aussi foible, que la mienne, ne pourroit pas échouer au même écueil, où s'est déjà brisée ma fortune,

Quoiqu'il en soit, aussi tranquille sur le sort de mes Ouvrages, que sur le mien propre, j'attesterai du moins que j'ai regardé la plupart de mes contemporains, comme des préjugés ambulans; que je n'ai pas plus brigué leur suffrage, que craint leur blâme, ou leur censure; & qu'enfin content & trop honoré de ce petit nombre de Lecteurs dont parle Horace, & qu'un Esprit solide préférera toujours au reste du monde entier, j'ai tout sacrifié au brillant Spectre qui m'a séduit. Et certes, s'il est dans mes Ecrits quelques beautés neuves & hardies, un certain feu, quelque étincelle de génie enfin, je dois tout à ce courage philosophique qui m'a fait concevoir la plus haute & la plus téméraire entreprise.

Mon Naufrage, & tous les malheurs qui l'ont suivi, sont au reste faciles à oublier dans un port aussi glorieux & aussi digne d'un Philosophe: j'y bois à longs traits l'oubli de tous les dangers que j'ai courus. Eh! le moien de se repentir d'une aussi heureuse faute que la mienne!

Mais

Mais quelle plus belle invitation aux Amateurs de la Vérité! On peut ici, Apôtre de la seule Nature, braver les préjugés & tous les ennemis de la saine Philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans une rade tranquille. Je n'entends plus gronder les miens que de loin, & comme une tempête qui bat le vaisseau dant je me suis sauvé. Quel plaisir de n'avoir à faire la Cour qu'à cette Reine immortelle! Quelle honte qu'on ne puisse ailleurs librement faire voile sur une Mer qui conduit à l'acquisition de tant de richesses, & comme au Perou des Sciences! Beaux Esprits, Savans, Philosophes, Génies de tous les genres, qui vous retient dans les fers de vos Contrées? Celui que vous voyez, celui qui vous ouvre si libéralement la Barrière, est un Héros, qui jeune encore est arrivé au Temple de Mémoire par presque tous les chemins qui y conduisent. Venez... Que tardez-vous? Il sera votre guide, votre modèle & votre appui, il vous forcera par son illustre exemple à marcher sur ses traces dans la pénible sentier de la gloire; *Dux, & exemplum & necessitas*, comme dit Pline le Jeune en un autre sujet. S'il ne vous est pas donné de le suivre, vous partagerez du moins avec nous le plaisir de l'admirer de plus près. Certes, je le jure, ce n'est pas la Couronne c'est son Esprit que j'envie.

Vous que ces sacrés Perturbateurs d'un repos respectable

LVI DISCOURS PRELIMINAIRE.

ble n'ont point troublés, sous de si glorieux Auspices, paroissez hardiment, Ouvrages protégés; vous ne le seriez point, si vous étiez dangereux, un Philosophe ne vous eût point faits, & le plus Sage des Rois ne vous eût point permis de paroître. Un Esprit vaste, profond, accoutumé à réfléchir, sait trop bien que ce qui n'est que philosophiquement vrai, ne peut être nuisible.

Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triste manteau, vous étiez, hélas! réduits à vous montrer seuls, timides en quelque sorte, & comme autrefois les vers d'Ovide exilé, sans votre Auteur, que vous craigniez même de démasquer; semblables à ces tendres enfans qui voudroient dérober leur Père à la poursuite de trop cruels Créanciers, Aujourd'hui, (pour parodier cet aimable & malheureux Poëte,) libres & plus heureux, vous n'irez plus en Ville sans lui, & vous marcherez l'un & l'autre, tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un Navigateur (pour parler en Poëte) sûr de la Protection de Neptune, entend gronder les flots.

F I N.





A V E R T I S S E M E N T
D E
L' I M P R I M E U R.



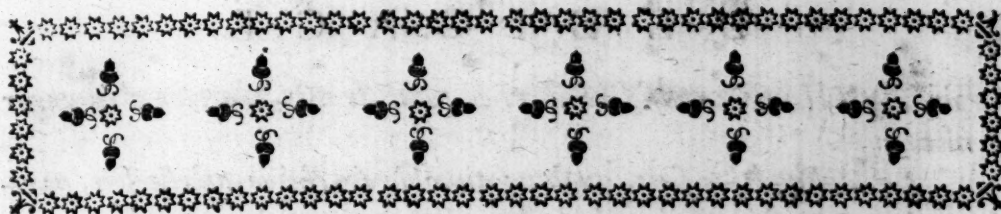
N sera peut-être surpris que j'aie osé mettre mon nom à un livre aussi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois certainement pas fait, si je n'avois cru la Religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverser ; & si j'eusse pu me persuader, qu'un autre Imprimeur n'eut pas fait très volontiers ce que j'aurois refusé par principe de conscience. Je sai que la Prudence veut qu'on ne donne pas occasion aux Esprits foibles d'être séduits. Mais en les supposant tels, j'ai vu à la première lecture qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux. Pourquoi être si attentif, & si alerte à supprimer les Argumens contraires aux Idées de la Divinité & de la Religion ? Cela ne peut-il pas faire croire au Peuple qu'on le *leurre* ? & dès qu'il commence à douter, adieu la conviction, & par conséquent la Religion ! Quel moien, quelle espérance, de confondre jamais les Irréligionnaires, si on semble les redouter ? Comment les ramener, si en leur défendant de se servir de leur raison, on se contente de déclamer contre leurs mœurs, à tout hazard, sans s'informer si elles méritent la même censure que leur façon de penser.

A

U N E

„UNE telle conduite donne gain de cause aux Incrédules ; Ils se moquent d'une Religion, que notre ignorance voudroit ne pouvoir être conciliée avec la Philosophie : ils chantent victoire dans leurs retranchemens, que notre manière de combattre leur fait croire invincibles. Si la Religion n'est pas victorieuse ; c'est la faute des mauvais Auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume ; qu'ils se montrent bien armés ; & la Théologie l'emportera de haute lutte sur une aussi foible Rivale. Je compare les Athées à ces Géans qui voulurent escalader les Cieux : ils auront toujours le même sort.

VOILA ce que j'ai cru devoir mettre à la tête de cette petite Brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de réfuter ce que j'imprime ; ni même de dire mon sentiment sur les raisonnemens qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoisseurs verront aisément que ce ne sont que des difficultés qui se présentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'Âme avec le Corps. Si les conséquences, que l'Auteur en tire, sont dangereuses, qu'on se souvienne qu'elles n'ont qu'une Hypothèse pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire ? Mais, s'il m'est permis de supposer ce que je ne crois pas ; quand même ces conséquences seroient difficiles à renverser, on n'en auroit qu'une plus belle occasion de briller. *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*



A
MONSIEUR HALLER,
PROFESSEUR EN MEDECINE
à GOTTINGUE.



E n'est point ici une Dédicace; vous êtes fort au-dessus de tous les Eloges que je pourrois vous donner; & je ne connois rien de si inutile, ni de si fade, si ce n'est un Discours Academique. Ce n'est point une Exposition de la nouvelle Méthode que j'ai suivie pour relever un sujet usé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite; & vous jugerez au reste si votre Disciple & votre ami a bien rempli sa carrière. C'est le plaisir que j'ai eu à composer cet ouvrage, dont je veux parler; c'est moi-même, & non mon livre que je vous adresse, pour m'éclairer sur la nature de cette sublime Volupté de l'Etude. Tel est le sujet de ce Discours. Je ne serois pas le premier Ecrivain, qui, n'ayant rien à dire, pour réparer la Stérilité de son Imagination, auroit pris un texte, où il n'y en eût jamais. Dites-moi donc, Double Enfant d'Apollon, Suisse Illustre, Fracastor Moderne, vous qui savez tout à la fois connoître, mesurer la Nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer: savant Médecin, encore plus grand Poëte, dites-moi par quels charmes l'Etude peut changer les Heures en momens; quelle est la Nature de ces plaisirs de l'Esprit, si différens des plaisirs vulgaires Mais la lecture de vos charmantes Poësies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré.

inspiré. L'Homme, considéré dans ce point de vue, n'a rien d'étranger à mon sujet.

La Volupté des sens, quelque aimable & chérie qu'elle soit, quelques éloges que lui ait donné la plume apparemment reconnoissante d'un jeune Medecin françois, n'a qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si le plaisir parfait ne la tue point sans retour, il lui faut un certain tems pour ressusciter. Que les ressources des plaisirs de l'esprit sont différentes! plus on s'approche de la Vérité, plus on la trouve charmante. Non seulement sa jouissance augmente les desirs; mais on jouit ici, dès qu'on cherche à jouir. On jouit long-tems, & cependant plus vite que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner si la Volupté de l'Esprit est aussi supérieure à celle des sens, que l'Esprit est au dessus du Corps? L'Esprit n'est-il pas le premier des Sens, & comme le rendez-vous de toutes les sensations? N'y aboutissent-elles pas toutes, comme autant de rayons, à un Centre qui les produit? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'Amour de la Vérité enflame, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goute des plaisirs dignes des Dieux. De toutes les Attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la Philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son Temple par la raison & la Sagesse! quelle conquête plus flatteuse que de se soumettre tous les Esprits!

PASSONS en revue tous les objets de ces plaisirs inconnus aux Ames Vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendue ne sont-ils pas? Le tems, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les Elemens, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de Volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entière est son aliment, & l'imagination son triomphe. Entrons dans quelque détail.

TANTOT c'est la Poësie ou la Peinture; tantôt c'est la Musique ou l'Architecture, le Chant, la Danse &c. qui font gouter aux connoisseurs des plaisirs ravissans. Voiez la Delbar (femme de Piron)

Piron) dans une loge d'Opera; pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la mesure avec Rebel; s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland &c. Toutes les impressions de l'Orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échappent.

VOLTAIRE ne peut refuser des pleurs à sa Merope; c'est qu'il sent le prix, & de l'ouvrage, & de l'Actrice. Vous avez lu ses écrits; & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne sont-ils pas? & quel cœur assez dur pour ne point en être attendri! Comment tous ses goûts ne se communiqueroient-ils pas? Il en parle avec transport.

QU'UN grand Peintre, je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la Préface de Richardson, parle de la Peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas? Il adore son Art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être Peintre. Tant il est enchanté de sa profession!

QUI n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le Père Mallebranche, en lisant, ou quelques belles Tirades des Poètes Tragiques, Grecs, Anglois, François; ou certains Ouvrages Philosophiques? Jamais M^{me}. Dacier n'eut compté sur ce que son Mari lui promettoit; & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une sorte d'Enthousiasme à traduire & développer les pensées d'autrui, qu'est-ce donc si l'on pense soi-même? Qu'est-ce que cette génération, cet enfantement d'Idées, que produit le goût de la Nature & la recherche du Vrai? Comment peindre cet Acte de la Volonté, ou de la Mémoire, par lequel l'Ame se reproduit en quelque sorte, en joignant une idée à une autre trace semblable, pour que de leur ressemblance & comme de leur union, il en naisse une troisième: car admirez les productions de la nature. Telle est son uniformité, qu'elles se font presque toutes de la même manière.

LES plaisirs des sens mal réglés, perdent toute leur vivacité & ne sont plus des plaisirs. Ceux de l'Esprit leur ressemblent jusqu'à un certain point. Il faut les suspendre pour les aiguïser. Enfin l'Etude a ses Extases, comme l'Amour. S'il m'est permis de le dire, c'est une Catalepsie, ou immobilité de l'Esprit, si délicieusement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchanté, qu'il semble détaché par abstraction de son propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il poursuit. Il ne sent rien, à force de sentir. Tel est le plaisir qu'on goûte, & en cherchant, & en trouvant la Vérité. Jugez de la puissance de ses charmes par l'Extase d'Archimède; vous savez qu'elle lui coûta la vie.

QUE les autres hommes se jettent dans la foule, pour ne pas se connoître, ou plutôt se haïr; le sage fuit le grand monde & cherche la solitude. Pourquoi ne se plaît-il qu'avec lui-même, ou avec ses semblables? C'est que son Âme est un miroir fidèle, dans lequel son juste amour propre trouve son compte à se regarder. Qui est vertueux, n'a rien à craindre de sa propre connoissance, si ce n'est l'agréable danger de s'aimer.

COMME aux yeux d'un Homme qui regarderoit la terre du haut des Cieux, toute la grandeur des autres Hommes s'évanouiroit, les plus superbes Palais se changeroient en Cabanes, & les plus nombreuses Armées ressembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie; ainsi paroissent les choses à un sage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des Hommes, quand leur multitude embarrassé la Terre & se pousse pour un rien, dont il est juste qu'aucun d'eux ne soit content.

QUE Pope débute d'une manière sublime dans son Essai sur l'Homme! Que les Grands & les Rois sont petits devant lui! O vous, moins mon Maître, que mon Ami, qui aviez reçu de la Nature la même force de génie que lui, dont vous avez abusé; Ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller dans les sciences; vous m'avez appris à rire, comme ce grand Poète, ou plutôt à gémir des joiets & des bagatelles, qui occupent sérieusement les Monarques. C'est à vous que je dois

tout

tout mon bonheur. Non, la conquête du Monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un Philosophe goute dans son cabinet, entouré d'Amis muets, qui lui disent cependant tout ce qu'il desire d'entendre. Que Dieu ne m'ôte point le nécessaire & la santé, c'est tout ce que je lui demande. Avec la santé, mon cœur sans dégoût aimera la vie. Avec le nécessaire, mon Esprit content cultivera toujours la sagesse.

OUI, l'Etude est un plaisir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les saisons & de tous les momens. A qui Cicéron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience? Amusement dans la jeunesse, dont il tempère les passions fougueuses; pour le bien goûter, j'ai quelquefois été forcé de me livrer à l'Amour. L'Amour ne fait point de peur à un sage: il sait tout allier & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offusquent son entendement, ne le rendent point paresseux; ils ne lui indiquent que le remède qui doit les dissiper. Il est vrai que le Soleil n'écarte pas plus vite ceux de l'Atmosphère.

DANS la vieillesse, âge glacé, où on n'est plus propre, ni à donner, ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la lecture & la méditation! Quel plaisir de voir tous les jours, sous ses yeux & par ses mains, croître & se former un Ouvrage qui charmera les siècles à venir, & même ses contemporains! Je voudrois, me disoit un jour un Homme dont la vanité commençoit à sentir le plaisir d'être Auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'Imprimeur. Avoit-il tort? Et lors qu'on est applaudi, quelle Mère tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable?

POURQUOI tant vanter les plaisirs de l'Etude? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégoût ou les inquiétudes des autres biens? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui; qui se promène & voyage avec nous, & en un mot nous suit par tout? Heureux qui a brisé la chaîne de tous ses préjugés! Celui-là seul goûtera ce plaisir dans toute sa pureté? Celui-là seul jouira de cette douce tranquillité d'Esprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & sans ambition, qui est le Père du bonheur, s'il n'est le bonheur même.

ARRETONS-NOUS un moment à jeter des fleurs sur les pas de ces grands Hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un Lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linaeus, à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glacé des Alpes, pour y admirer sous une autre Montagne de Neige un Jardin planté par les mains de la Nature: Jardin qui fut jadis tout l'héritage du célèbre Professeur Suédois. De-là vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre, qu'elles sembloient avoir jusqu'alors dédaigné.

LA je vois Maupertuis, l'honneur de la Nation Françoisse, dont une autre a mérité de jouir. Il sort de la table d'un Prince, qui fait, dirai-je l'admiration, ou l'étonnement de l'Europe? Où va-t-il? dans le Conseil de la Nature, où l'attend Newton.

QUE dirois-je du Chymiste, du Geomètre, du Physicien, du Mécanicien, de l'Anatomiste &c.? Celui-ci a presque autant de plaisir à examiner l'Homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

MAIS tout cède au grand Art de guérir. Le Medecin est le seul Philosophe qui mérite de sa Patrie; il paroît comme les frères d'Helène dans les tempêtes de la vie. Quelle Magie, quel Enchantement! Sa seule vue calme le sang, rend la paix à une ame agitée & fait renaître la douce esperance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un Astronome prédit une Eclipsé. Chacun a son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'Esprit a eu du plaisir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuse expérience; quel triomphe, quand l'événement en a justifié la hardiesse!

LA première utilité des Sciences est donc de les cultiver; c'est déjà un bien réel & solide. Heureux qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réussit à délivrer par elle son esprit de ses illusions, & son cœur de sa vanité; but désirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre par les mains de la sagesse; tandis que tant de Pédans, après un demi-siècle de veilles & de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés, que sous celui du tems, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, sur-tout dans les savans; & qui cependant devoit être du moins le fruit de toutes les autres. C'est à cette seule Science que je me suis appliqué dès l'enfance. Jugez M. si j'ai réussi: & que cet Hommage de mon Amitié soit éternellement chéri de la vôtre.

L'HOMME



L' H O M M E M A C H I N E.



I ne suffit pas à un Sage d'étudier la Nature & la Vérité ; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penser ; car pour les autres, qui sont volontairement Esclaves des Préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la Vérité, qu'aux Grenouilles de voler.

JE réduis à deux, les Systèmes des Philosophes sur l'ame de l'Homme. Le premier, & le plus ancien, est le Système du Matérialisme ; le second est celui du Spiritualisme.

LES Métaphisiciens, qui ont insinué que la Matière pourroit bien avoir la faculté de penser, n'ont pas deshonoré leur Raison. Pourquoi ? C'est qu'ils ont un avantage, (car ici c'en est un,) de s'être mal exprimés. En effet, demander si la Matière peut penser, sans la considérer autrement qu'en elle-même, c'est demander si la Matière peut marquer les heures. On

B

voit

voit d'avance que nous éviterons cet écueil, où Mr. Locke a eu le malheur d'échouer.

LES Leibnitiens, avec leurs *Monades*, ont élevé une hypothèse inintelligible. Ils ont plutôt spiritualisé la Matière, que matérialisé l'Ame. Comment peut-on définir un Etre, dont la nature nous est absolument inconnue?

DESCARTES, & tous les Cartésiens, parmi lesquels il y a long-tems qu'on a compté les Mallebranchistes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux substances distinctes dans l'Homme, comme s'ils les avoient vuës & bien comptées.

LES plus sages ont dit que l'Ame ne pouvoit se connoître, que par les seules lumières de la Foi: cependant en qualité d'Etres raisonnables, ils ont cru pouvoir se réserver le droit d'examiner ce que l'Ecriture a voulu dire par le mot *Esprit*, dont elle se fert, en parlant de l'Ame humaine; & dans leurs recherches, s'ils ne sont pas d'accord sur ce point avec les Théologiens, ceux-ci le sont-ils davantage entr'eux sur tous les autres?

VOICI en peu de mots le résultat de toutes leurs réflexions.

S'IL y a un Dieu, il est Auteur de la Nature, comme de la Révélation; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre; & la Raison, pour les accorder ensemble.

SE défier des connoissances qu'on peut puiser dans les Corps animés, c'est regarder la Nature & la Révélation, comme deux contraires qui se détruisent; & par conséquent, c'est
oser

oser soutenir cette absurdité: que Dieu se contredit dans ses divers ouvrages, & nous trompe.

S'IL y a une Révélation, elle ne peut donc démentir la Nature. Par la Nature seule, on peut découvrir le sens des paroles de l'Evangile, dont l'expérience seule est la véritable Interprète. En effet, les autres Commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la Vérité. Nous allons en juger par l'Auteur du *Speftacle de la Nature*. « Il est étonnant, dit-il, (au sujet de Mr. Locke,) qu'un Homme, qui dégrade notre „Ame jusqu'à la croire une Ame de botte, ose établir la Raison pour juge & souveraine Arbitre des Mystères de la Foi; „car, ajoute-t-il, quelle idée étonnante auroit-on du Christianisme, si l'on vouloit suivre la Raison?

OUTRE que ces réflexions n'éclaircissent rien par rapport à la Foi, elles forment de si frivoles objections contre la Méthode de ceux qui croient pouvoir interpreter les Livres Saints, que j'ai presque honte de perdre le tems à les réfuter.

I°. L'EXCELLENCE de la Raison ne dépend pas d'un grand mot vuide de sens (*l'immaterialité*); mais de sa force, de son étendue, ou de sa Clair-voyance. Ainsi une *Ame de botte*, qui découvroit, comme d'un coup d'œil, les rapports & les suites d'une infinité d'idées, difficiles à saisir, seroit évidemment préférable à une Ame sote & stupide, qui seroit faite des Elémens les plus précieux. Ce n'est pas être Philosophe, que de rougir avec Plin, de la misère de notre origine. Ce qui paroît vil, est ici la chose la plus précieuse, & pour laquelle la Nature semble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil.

Mais comme l'Homme, quand même il viendrait d'une Source encore plus vile en apparence, n'en seroit pas moins le plus parfait de tous les Etres; quelle que soit l'origine de son Ame; si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle Ame, qui rend respectable quiconque en est doué.

LA seconde manière de raisonner de Mr. Pluche, me paroît vicieuse, même dans son système, qui tient un peu du Fanatisme; car si nous avons une idée de la Foi, qui soit contraire aux Principes les plus clairs, aux Verités les plus incontestables, il faut croire, pour l'honneur de la Révélation & de son Auteur, que cette idée est fautive; & que nous ne connoissons point encore le sens des paroles de l'Évangile.

DE deux choses l'une; ou tout est illusion, tant la Nature même, que la Révélation; ou l'expérience seule peut rendre raison de la Foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre Auteur? Je m'imagine entendre un Péripatéticien, qui diroit: „Il ne faut pas croire l'expérience de Toricelli: car si nous la croyions, si nous allions bannir l'horreur „du vuide, quelle étonnante Philosophie aurions-nous?

J'AI fait voir combien le raisonnement de Mr. Pluche est vicieux *, afin de prouver premièrement, que s'il y a une Révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'Eglise, & sans aucun examen de la Raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la Méthode de ceux qui voudroient suivre la voie que je leur ouvre, d'interpréter les choses

sur-

* Il pèche évidemment par une pétition de Principe.

furnaturelles, incompréhensibles en soi, par les lumières que chacun a reçues de la Nature.

L'EXPERIENCE & l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les Fastes des Medecins, qui ont été Philosophes, & non dans les Philosophes, qui n'ont pas été Médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le Labyrinthe de l'Homme; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des envelopes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre Ame, l'ont mille fois surprise, & dans sa misère, & dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls Physiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diroient les autres, & sur-tout les Théologiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur, sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des Etudes obscures, qui les ont conduit à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au Fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le Mécanisme des Corps.

MAIS quoique nous aïons choisi les meilleurs Guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obstacles dans cette carrière.

L'HOMME est une Machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, & conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands Philosophes ont faites *à priori*, c'est à dire, en voulant

se servir en quelque sorte des aîles de l'Esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'à *posteriori*, ou en cherchant à démêler l'Ame, comme au travers des Organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas, découvrir avec évidence la nature même de l'Homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet.

PRENONS donc le bâton de l'expérience, & laissons là l'Histoire de toutes les vaines opinions des Philosophes. Etre Aveugle, & croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un Moderne a bien raison de dire qu'il n'y a que la vanité seule, qui ne tire pas des causes secondes, le même parti que des premières! On peut & on doit même admirer tous ces beaux Génies dans leurs travaux les plus inutiles; les Descartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs, &c. mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes Méditations & de tous leurs Ouvrages? Commençons donc, & voions, non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

AUTANT de tempéramens, autant d'esprits, de caractères & de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes a poussée loin, jusqu'à dire que la Médecine seule pouvoit changer les Esprits & les mœurs avec le Corps. Il est vrai que la Mélancolie, la Bile, le Phlegme, le Sang, &c. suivant la nature, l'abondance & la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque Homme font un Homme différent.

DANS les maladies, tantôt l'Ame s'éclipse & ne montre aucun signe d'elle-même; tantôt on diroit qu'elle est double,
tant

tant la fureur la transporte; tantôt l'imbécillité se dissipe: & la convalescence, d'un Sot fait un Homme d'esprit. Tantôt le plus beau Génie devenu stupide, ne se reconnoit plus. Adieu toutes ces belles connoissances acquises à si grands frais, & avec tant de peine!

ICI c'est un Paralitique, qui demande si sa jambe est dans son lit: Là c'est un Soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations, & du lieu, où son Ame les raportoît, fait son illusion, & son espece de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeler & faire sentir tous les mouvemens; ce qui se fait avec je ne sai quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

CELUI-CI pleure, comme un Enfant, aux approches de la Mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus Julius, à Sénèque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en pusillanimité, ou en poltronnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine porte. Pourquoi? Parce que l'imagination se bouche avec les viscères; & de là naissent tous ces singuliers Phénomènes de l'affection hystérique & hypocondriaque.

QUE dirois-je de nouveau sur ceux qui s'imaginent être transformés en *Loups-garoux*, en *Cogs*, en *Vampires*, qui croient que les Morts les sucent? Pourquoi m'arrêtero-je à ceux qui croient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conseiller de coucher sur la paille, de peur qu'il ne se cassent; afin qu'ils en retrouvent l'usage & la véritable chair, lorsque
met-

mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la Paralyse ? Je dois légèrement passer sur des choses connues de tout le Monde.

Je ne ferai pas plus long sur le détail des effets du Sommeil. Voiez ce Soldat fatigué ! Il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canon ! Son Ame n'entend rien, son Sommeil est une parfaite Apoplexie. Une Bombe va l'écraser ; il sentira peut-être moins ce coup qu'un Insecte qui se trouve sous le pié.

D'un autre côté, cet Homme que la Jalousie, la Haine, l'Avarice, ou l'Ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches & les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des Passions.

L'AME & le Corps s'endorment ensemble. À mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix & de tranquillité se répand dans toute la Machine ; l'Ame se sent mollement s'appesantir avec les paupières & s'affaïsser avec les fibres du cerveau : elle devient ainsi peu à peu comme paralitique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête ; celle là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée ; elle est dans le Sommeil, comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vitesse ? l'Ame ne peut dormir. L'Ame est-elle trop agitée ? le Sang ne peut se calmer ; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend : telles sont les deux causes réciproques de l'insomnie.

Une

Une seule fraieur dans les Songes fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la nécessité, ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des besoins urgens. Enfin, comme la seule cessation des fonctions de l'Ame procure le Sommeil, il est, même pendant la veille, (qui n'est alors qu'une demie veille) des sortes de petits Sommeils d'Ame très fréquens, des *Rêves à la Suisse*, qui prouvent que l'Ame n'attend pas toujours le corps pour dormir; car si elle ne dort pas tout-à-fait; combien peu s'en faut il! puisqu'il lui est impossible d'assigner un seul objet auquel elle ait prêté quelque attention, parmi cette foule inombrable d'idées confuses, qui comme autant de nuages, remplissent, pour ainsi dire, l'Atmosphère de notre cerveau.

L'OPIMUM a trop de rapport avec le Sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remede enivre, ainsi que le vin, le café &c. chacun à sa manière, & suivant sa dose. Il rend l'Homme heureux dans un état qui sembleroit devoir être le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la Mort. Quelle douce Léthargie! L'Ame n'en voudroit jamais sortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs; elle ne sent plus que le seul plaisir de ne plus souffrir, & de jouir de la plus charmante tranquillité. L'Opium change jusqu'à la volonté; il force l'Ame qui vouloit veiller & se divertir, d'aller se mettre au Lit malgré elle. Je passe sous silence l'Histoire des Poisons.

C'EST en fouëttant l'imagination, que le Café, cet Antidote du Vin, dissipe nos maux de tête & nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette Liqueur, pour le lendemain.

CONTEMPLONS l'Ame dans ses autres besoins.

LE corps humain est une Machine qui monte elle même ses ressorts; vivante image du mouvement perpétuel. Les alimens entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux l'Ame languit, entre en fureur, & meurt abattuë. C'est une bougie dont la lumière se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuiaux des Sucs vigoureux, des liqueurs fortes; alors l'Ame, généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, & le Soldat que l'eau eut fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang, que l'eau froide eut calmé.

QUELLE puissance d'un Repas! La joie renaît dans un cœur triste; elle passe dans l'Ame des Convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le François excelle. Le Mélancolique seul est accablé, & l'Homme d'étude n'y est plus propre.

LA viande crüe rend les animaux féroces; les hommes le deviendroient par la même nourriture. Cette férocité produit dans l'Ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres Nations, l'indocilité & autres sentimens, qui dépravent le caractère, comme des alimens grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse & l'indolence sont les attributs favoris.

M^r. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il dit: „Le grave Catus parle toujours de vertu, & croit „que, qui souffre les Vicieux, est vicieux lui-même. Ces beaux „sentimens durent jusqu'à l'heure du diner; alors il préfère „un scélerat, qui a une table délicate, à un Saint frugal.

„CON-

„CONSIDEREZ, dit-il ailleurs, le même Homme en
„santé, ou en maladie; possédant une belle charge, ou l'ayant
„perdue; vous le verrez chérir la vie, ou la détester, Fou à la
„chasse, Ivrogne dans une Assemblée de Province, Poli au bal,
„bon Ami en Ville, sans foi à la Cour.

ON a vû en Suisse un Baillif, nommé Mr. Steiguer de Wittighofen; il étoit à jeun le plus intègre, & même le plus indulgent des juges; mais malheur au misérable qui se trouvoit sur la Sellette, lorsqu'il avoit fait un grand dîner! Il étoit homme à faire pendre l'innocent, comme le coupable.

NOUS pensons, & même nous ne sommes honnêtes Gens, que comme nous sommes gais, ou braves; tout dépend de la manière dont notre Machine est montée. On diroit en certains momens que l'Ame habite dans l'estomac, & que Van Helmont en mettant son siège dans le pyllore, ne se seroit trompé, qu'en prenant la partie pour le tout.

À quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins; & dans la fureur, dont on est transporté, le plus foible est toujours la proie du plus fort.

LA grossesse, cette Emule désirée des pâles couleurs, ne se contente pas d'amener le plus souvent à sa suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états: elle a quelquefois fait exécuter à l'Ame les plus affreux complots; effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la Loi naturelle. C'est ainsi

que le cerveau, cette Matrice de l'esprit, se pervertit à sa manière, avec celle du corps.

QUELLE autre fureur d'Homme, ou de Femme, dans ceux que la continence & la santé poursuivent ! C'est peu pour cette Fille timide & modeste d'avoir perdu toute honte & toute pudeur ; elle ne regarde plus l'Inceste, que comme une femme galante regarde l'Adultère. Si ses besoins ne trouvent pas de prompts soulagemens, ils ne se borneront point aux simples accidens d'une passion Utérine, à la Manie, &c. cette malheureuse mourra d'un mal, dont il y a tant de Médecins.

IL ne faut que des yeux pour voir l'Influence nécessaire de l'âge sur la Raison. L'Ame suit les progrès du corps, comme ceux de l'Éducation. Dans le beau sexe, l'Ame suit encore la délicatesse du tempérament : de là cette tendresse, cette affection, ces sentimens vifs, plutôt fondés sur la passion, que sur la raison ; ces préjugés, ces superstitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer &c. L'Homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux : l'Éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à son ame. Avec de tels secours de la Nature & de l'art, comment ne seroit-il pas plus reconnoissant, plus généreux, plus constant en amitié, plus ferme dans l'adversité ? &c. Mais, suivant à peu près la pensée de l'Auteur des Lettres sur les Physionomies ; Qui joint les graces de l'Esprit & du Corps à presque tous les sentimens du cœur les plus tendres & les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui

qui ne semble avoir été donnée à l'Homme; l'une, que pour se mieux pénétrer des attraits de la beauté; l'autre, que pour mieux servir à ses plaisirs.

IL n'est pas plus nécessaire d'être aussi grand Phylionomiste, que cet Auteur, pour deviner la qualité de l'esprit, par la figure, ou la forme des traits, lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point; qu'il ne l'est d'être grand Medecin, pour connoître un mal accompagné de tous ses symptomes évidens. Examinez les Portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c. vous ne serez point surpris de leur trouver des Phylionomies fortes, des yeux d'Aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand Génie, & même souvent l'honnête Homme du Fripon.

L'HISTOIRE nous offre un mémorable exemple de la puissance de l'air. Le fameux Duc de Guise étoit si fort convaincu que Henri III. qui l'avoit eu tant de fois en son pouvoir, n'oseroit jamais l'assassiner, qu'il partit pour Blois. Le Chancelier Chiverni apprenant son départ, s'écria : *voilà un Homme perdu.* Lorsque sa fatale prédiction fut justifiée par l'évènement, on lui en demanda la raison. *Il y a vingt ans, dit-il, que je connois le Roi; il est naturellement bon & même foible; mais j'ai observé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur, lorsqu'il fait froid.*

TEL Peuple a l'esprit lourd & stupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient il, si ce n'est en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la semence de ses Pères, * &

C 3

de

* L'Histoire des Animaux & des Hommes prouve l'Empire de la semence des Pères sur l'Esprit & le corps des Enfants.

de ce Cahos de divers élémens qui nagent dans l'immensité de l'air ? L'esprit a comme le corps, ses maladies épidémiques & son scorbut.

TEL est l'empire du Climat, qu'un Homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement. C'est une Plante ambulante, qui s'est elle-même transplantée; si le Climat n'est plus le même, il est juste qu'elle dégénère, ou s'améliore.

ON prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accens &c. comme la paupière se baisse à la menace du coup dont on est prévenu, ou par la même raison que le corps du Spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon Pantomime.

CE que je viens de dire prouve que la meilleure Compagnie pour un Homme d'esprit, est la sienne, s'il n'en trouve une semblable. L'Esprit se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé : à la paume, on renvoie mal la balle, à qui la sert mal. J'aimerois mieux un Homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaise, pourvû qu'il fût encore assez jeune. Un Esprit mal conduit, est un Acteur que la Province a gâté.

LES divers Etats de l'Ame sont donc toujours corrélatifs a ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, & ses causes, servons nous ici de l'Anatomie comparée; Ouvrons les entrailles de l'Homme & des Animaux. Le moien de connoître la Nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallèle de la Structure des uns & des autres!

EN

EN général la forme & la composition du cerveau des Quadrupèdes est à peu près la même, que dans l'Homme. Même figure, même disposition par tout; avec cette différence essentielle, que l'Homme est de tous les Animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps: Ensuite le Singe, le Castor, l'Eléphant, le Chien, le Renard, le Chat &c. voila les Animaux qui ressemblent le plus à l'Homme; car on remarque aussi chez eux la même Analogie graduée, par rapport au corps calleux, dans lequel Lancisi avoit établi le siège de l'Ame, avant feu M. de la Peyronie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

APRÈS tous les Quadrupèdes, ce sont les Oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les Poissons ont la tête grosse; mais elle est vuide de sens, comme celle de bien des Hommes. Ils n'ont point de corps calleux, & fort peu de cerveau, lequel manque aux Insectes.

JE ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la Nature, ni en conjectures, car les unes & les autres sont infinies; comme on en peut juger, en lisant les seuls Traités de Willis *De Cerebro*, & de *Anima Brutorum*.

JE concluerai seulement ce qui s'ensuit clairement de ces incontestables Observations, 1°. que plus les Animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau; 2°. que ce viscere semble s'agrandir en quelque sorte, à proportion de leur docilité; 3°. qu'il y a ici une singulière condition imposée éternellement par la Nature, qui est que, plus on gagnera du côté de l'Esprit, plus on

on perdra du côté de l'instinct. Lequel l'emporte de la perte, ou du gain ?

NE croiez pas au reste que je veuille prétendre par là que le seul volume du cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des Animaux ; il faut que la qualité réponde encore à la qualité, & que les solides & les fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécile ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscère péchera par une mauvaise consistance, par trop de mollesse, par exemple. Il en est de même des Fous ; les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches ; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie &c. ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les Esprits ? Elles échapperoient aux yeux des Linx & des Argus. *Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile Anatomie ne peut découvrir*, eut fait deux Sots, d'Erasmus, & de Fontenelle, qui le remarque lui même dans un de ses meilleurs *Dialogues*.

OUTRE la mollesse de la moëlle du cerveau, dans les Enfants, dans les petits Chiens & dans les Oiseaux, Willis a remarqué que les *Corps canelés* sont effacés, & comme décolorés, dans tous ces Animaux ; & que leurs *Stries* sont aussi imparfaitement formés que dans les Paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'Homme a la protubérance annulaire fort grosse ; & ensuite toujours diminutivement par degrés, le Singe & les autres Animaux nommés ci-devant, tandis que le Veau, le Bœuf, le Loup, la

la Brebis, le Cochon, &c. qui ont cette partie d'un très petit volume, ont les *Nates* & *Testes* fort gros.

ON a beau être discret & réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces Observations, & de tant d'autres, sur l'espèce d'inconstance des vaisseaux & des nerfs &c. : tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la Nature. Elles prouvent du moins la nécessité d'une bonne & abondante organisation, puisque dans tout le Règne Animal l'Âme se raffermissant avec le corps, acquiert de la Sagacité, à mesure qu'il prend des forces.

ARRÊTONS nous à contempler la différente docilité des Animaux. Sans doute l'Analogie la mieux entendue conduit l'Esprit à croire que les causes dont nous avons fait mention, produisent toute la diversité qui se trouve entr'eux & nous, quoiqu'il faille avouer que notre foible entendement, borné aux observations les plus grossières, ne puisse voir les liens qui régissent entre la cause & les effets. C'est une espèce d'*harmonie* que les Philosophes ne connoîtront jamais.

Parmi les Animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils retiennent des airs, & prennent tous les tons, aussi exactement qu'un Musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que le Singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, si ce n'est par un vice des organes de la parole?

MAIS ce vice est-il tellement de conformation, qu'on n'y puisse apporter aucun remède? En un mot seroit-il absolument impossible d'apprendre une Langue à cet Animal? Je ne le croi pas.

Je prendrois le grand Singe préféablement à tout autre, jusqu'à ce que le hazard nous eût fait découvrir quelqu'autre espèce plus semblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des Régions qui nous sont inconnues. Cet Animal nous ressemble si fort, que les Naturalistes l'ont appelé *Homme Sauvage*, ou *Homme des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des Ecoliers d'Amman; c'est-à dire, que je voudrois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux; car ceux qu'on nous apporte en Europe, sont communément trop âgés. Je choisirois celui qui auroit la physionomie la plus spirituelle, & qui tiendrait le mieux dans milles petites opérations, ce qu'elle m'auroit promis. Enfin, ne me trouvant pas digne d'être son Gouverneur, je le mettrois à l'Ecole de l'excellent Maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le Livre d'Amman, & par tous ceux * qui ont traduit sa Méthode, tous les prodiges qu'il a fû opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles; & en combien peu de tems enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, & écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair & soient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raison que la perte d'un membre, ou d'un sens, peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre: mais le Singe voit & entend; il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit. Il conçoit si parfaitement les Signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des Singes seroit-elle impos-

* L'Auteur de l'Histoire naturelle de l'Amé &c.

impossible? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de soins, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvemens nécessaires pour prononcer? Je n'ose décider si les organes de la parole du Singe ne peuvent, quoiqu'on fasse, rien articuler; mais cette impossibilité absolue me surprendroit, à cause de la grande Analogie du Singe & de l'Homme, & qu'il n'est point d'Animal connu jusqu'à présent, dont le dedans & le dehors lui ressemblent d'une manière si frappante. Mr. Locke, qui certainement n'a jamais été suspect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'Histoire que le Chevalier Temple fait dans ses Mémoires, d'un Perroquet, qui répondoit à propos & avoit appris, comme nous, à avoir une espèce de conversation suivie. Je sais qu'on s'est moqué * de ce grand Métaphysicien; mais qui auroit annoncé à l'Univers qu'il y a des générations qui se font sans œufs & sans Femmes, auroit-il trouvé beaucoup de Partisans? Cependant Mr. Trembley en a découvert, qui se font sans accouplement, & par la seule section. Amman n'eut-il pas aussi passé pour un Fou, s'il se fut vanté, avant que d'en faire l'heureuse expérience, d'instruire, & en aussi peu de tems, des Ecoliers, tels que les siens? Cependant ses succès ont étonné l'Univers, & comme l'Auteur de l'Histoire des Polypes, il a passé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à son génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré, sur qui doit les siens au hazard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des Règnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au dessus d'un Faiseur oisif de systèmes frivoles, ou d'un Auteur laborieux de stériles découvertes. Celles d'Amman sont bien

D 2

d'une

* L'Auteur de l'Hist. d'Ame.

d'une autre prix; il a tiré les Hommes, de l'Instinct auquel ils sembloient condamnés; il leur a donné des idées, de l'Esprit, une Ame en un mot, qu'ils n'eussent jamais eue. Quel plus grand pouvoir!

NE bornons point les ressources de la Nature; elles sont infinies, surtout aidées d'un grand Art.

LA même Mécanique, qui ouvre le Canal d'Eustachi dans les Sourds, ne pourroit-il le déboucher dans les Singes? Une heureuse envie d'imiter la prononciation du Maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des Animaux, qui imitent tant d'autres Signes, avec tant d'adresse & d'intelligence? Non seulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impossible & ridicule; mais la similitude de la structure & des opérations du Singe est telle, que je ne doute presque point, si on exerçoit parfaitement cet Animal, qu'on ne vint enfin à bout de lui apprendre à prononcer, & par conséquent à savoir une langue. Alors ce ne seroit plus ni un Homme Sauvage, ni un Homme manqué: ce seroit un Homme parfait, un petit Homme de Ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous mêmes, pour penser & profiter de son éducation.

DES Animaux à l'Homme, la transition n'est pas violente; les vrais Philosophes en conviendront. Qu'étoit l'Homme, avant l'invention des Mots & la connoissance des Langues? Un Animal de son espèce, qui avec beaucoup moins d'instinct naturel, que les autres, dont alors il ne se croioit pas Roi, n'étoit distingué du Singe & des autres Animaux, que
com-

comme le Singe l'est lui-même; je veux dire, par une physionomie qui annonçoit plus de discernement. Réduit à la seule *connoissance intuitive* des Leibnitiens, il ne voioit que des Figures & des Couleurs, sans pouvoir rien distinguer entr'elles; vieux, comme jeune, Enfant à tout âge, il bégajoit ses sensations & ses besoins, comme un chien affamé, ou ennuié du repos, demande à manger, ou à se promener.

LES Mots, les Langues, les Loix, les Sciences, les Beaux Arts sont venus; & par eux enfin le Diamant brut de notre esprit a été poli. On a dressé un Homme, comme un Animal; on est devenu Auteur, comme Porte-faix. Un Geomètre a appris à faire les Démonstrations & les Calculs les plus difficiles, comme un Singe a ôter, ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des Signes; chaque espèce a compris ce qu'elle a pu comprendre; & c'est de cette manière que les Hommes ont acquis la *connoissance symbolique*, ainsi nommée encore par nos Philosophes d'Allemagne.

RIEN de si simple, comme on voit, que la Mécanique de notre Education! Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même tems par les yeux la figure des corps, dont ces mots sont les Signes arbitraires.

MAIS qui a parlé le premier? Qui a été le premier Précepteur du Genre humain? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organisation? Je n'en sai rien; le nom de ces heureux & premiers Génies a été perdu dans la

nit des tems. Mais l'Art est le fils de la Nature; elle a dû long-tems le précéder.

ON doit croire que les Hommes les mieux organisés, ceux pour qui la Nature aura épuisé ses bienfaits, auront instruit les autres. Ils n'auront pû entendre un bruit nouveau, par exemple, éprouver de nouvelles sensations, être frappé de tous ces beaux objets divers qui forment le ravissant Spectacle de la Nature, sans se trouver dans le cas de ce Sourd de Chartres, dont Fontenelle nous a le premier donné l'Histoire, lorsqu'il entendit pour la première fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

DE là seroit-il absurde de croire que ces premiers Mortels, essaierent à la manière de ce Sourd, ou à celle des Animaux & des Mûets, (autre Espece d'Animaux) d'exprimer leurs nouveaux sentimens, par des mouvemens dépendans de l'Economie de leur imagination, & conséquemment ensuite par des sons spontanés propres à chaque Animal; expression naturelle de leur surprise, de leur joie, de leurs transports, ou de leurs besoins? Car sans doute ceux que la Nature a doués d'un sentiment plus exquis, ont eu aussi plus de facilité pour l'exprimer.

VOLLA comme je conçois que les Hommes ont employé leur sentiment, ou leur instinct, pour avoir de l'esprit, & enfin leur esprit, pour avoir des connoissances. Voilà par quels moiens, autant que je peux les saisir, on s'est rempli le cerveau des idées, pour la reception desquelles la Nature l'avoit formé. On s'est aidé l'un par l'autre; & les plus petits commencemens
s'agran-

s'agrandissant peu à peu, toutes les choses de l'Univers ont été aussi facilement distinguées, qu'un Cercle.

COMME une corde de Violon, ou une touche de Clavecin, frémit & rend un son, les cordes du cerveau frappées par les raions sonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient. Mais comme telle est la construction de ce viscère, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'Optique, ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images & leurs différences: de même, lorsque les Signes de ces différences ont été marqués, ou gravés dans le cerveau, l'Ame en a nécessairement examiné les rapports; examen qui lui étoit impossible, sans la découverte des Signes, ou l'invention des Langues. Dans ces tems, où l'Univers étoit presque muet, l'Ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un Homme, qui, sans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une pièce de Sculpture; il n'y pourroit rien distinguer; ou comme un petit Enfant, (car alors l'Ame étoit dans son Enfance) qui tenant dans sa main un certain nombre de petits brins de paille, ou de bois, les voit en général d'une vûe vague & superficielle, sans pouvoir les compter, ni les distinguer. Mais qu'on mette une espèce de Pavillon, ou d'Etendart à cette pièce de bois, par exemple, qu'on appelle Mât: qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu se nombre par le Signe 1. & le second par le Signe, ou chiffre 2; alors cet Enfant pourra les compter, & ainsi de suite il apprendra toute l'Arithmétique. Dès qu'une Figure lui paroîtra égale à une autre par son

Signe

Signe *numératif*, il conclura sans peine que ce sont deux Corps différens; que 1. & 1. font deux, que 2. & 2. font 4. * &c.

C'EST cette similitude réelle, ou apparente des Figures, qui est la Base fondamentale de toutes les vérités & de toutes nos connoissances, parmi lesquelles il est évident que celles dont les Signes sont moins simples & moins sensibles, sont plus difficiles à apprendre que les autres; en ce qu'elles demandent plus de Génie pour embrasser & combiner cette immense quantité de mots, par lesquels les Sciences dont je parle expriment les vérités de leur ressort: tandis que les Sciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits Signes, s'apprennent facilement; & c'est sans doute cette facilité qui a fait la fortune des Calculs Algébriques, plus encore que leur évidence.

TOUT ce savoir dont le vent enfle le Balon du cerveau de nos Pédans orgueilleux, n'est donc qu'un vaste amas de Mots & de Figures, qui forment dans la tête toutes les traces, par lesquelles nous distinguons & nous nous rapellons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un Jardinier qui connoît les Plantes, se souvient de toutes leurs phrases à leur aspect. Ces Mots & ces Figures qui sont désignées par eux, sont tellement liées ensemble dans le cerveau, qu'il est assez rare qu'on imagine une chose, sans le nom, ou le Signe qui lui est attaché.

JE me sers toujours du mot *imaginer*, parceque je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'Ame peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forme
tou-

* Il y a encore aujourd'hui des Peuples, qui faute d'un plus grand nombre de Signes, ne peuvent compter que jusqu'à 10.

toutes ; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'Ame nullement absolües, mais de véritables modifications de cette espèce de *toile médullaire*, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoiés, comme d'une Lanterne magique.

MAIS si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'Organisation du Cerveau ; si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle ; pourquoi diviser le Principe sensitif qui pense dans l'Homme ? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les Partisans de la simplicité de l'esprit ? Car une chose qu'on divise, ne peut plus être sans absurdité, regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des Langues, & l'usage de ces grands Mots, *spiritualité*, *immatérialité* &c. placés à tout hasard, sans être entendus, même par des gens d'Esprit.

RIEN de plus facile que de prouver un Système, fondé comme celui-ci, sur le sentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue, que sa manière d'agir, est-elle naturellement petite, ou foible ? Elle aura à peine la force de comparer l'Analogie, ou la ressemblance de ses idées ; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement ; & encore de quelle manière ! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule aperçoit ; que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractérisent ; & qu'ainsi c'est elle encore une fois qui est l'Ame, puisqu'elle en fait tous les Rôles. Par elle, par son pinceau flateur, le froid squelette de la Raison prend

E

des

des chairs vives & vermeilles; par elle les Sciences fleurissent, les Arts s'embellissent, les Bois parlent, les Echos soupirent, les Rochers pleurent, le Marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté. Elle la fait germer dans le Cabinet du Philosophe, & du Pédant poudreux; elle forme enfin les Savans, comme les Orateurs & les Poètes. Sotement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des Graces & des beaux Arts, elle ne peint pas seulement la Nature, elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne, juge, pénètre, compare, approfondit. Pourroit-elle si bien sentir les beautés des tableaux qui lui sont tracés, sans en découvrir les rapports? Non; comme elle ne peut se replier sur les plaisirs des sens, sans en goûter toute la perfection, ou la volupté, elle ne peut réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu, sans être alors le jugement même.

PLUS on exerce l'imagination, ou le plus maigre Génie, plus il prend, pour ainsi dire, d'embonpoint; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuste, vaste & capable de penser. La meilleure Organisation a besoin de cet exercice.

L'ORGANISATION est le premier mérite de l'Homme; c'est en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités estimables, celles qu'on tient de la Nature, mais seulement les talens qui s'acquièrent à force de réflexions & d'industrie: car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la Science & la vertu, si ce n'est d'une disposition qui nous rend
pro-

propres à devenir habiles, savans & vertueux? Et d'où nous vient encore cette disposition, si ce n'est de la Nature? Nous n'avons de qualités estimables que par elle; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises, & comme d'emprunt? Quel que soit le mérite, de quelque endroit qu'il naisse, il est digne d'estime; il ne s'agit que de savoir la mesurer. L'Esprit, la Beauté, les Richesses, la Noblesse, quoiqu'Enfans du Hazard, ont tous leur prix, comme l'Adresse, le Savoir, la Vertu &c. Ceux que la Nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil, & en connoisseurs. Une belle Femme seroit aussi ridicule de se trouver laide, qu'un Homme d'Esprit, de se croire un Sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la Nature. Une honnête fierté au contraire est la marque d'une Ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, & le premier mérite, & la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le seroit en pure perte; comme sans l'usage du monde, l'Homme le mieux fait ne seroit qu'un paysan grossier. Mais aussi quel seroit le fruit de la plus excellente Ecole, sans une Matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un Homme, privé de tous les sens, que de faire un Enfant à une Femme, à laquelle la Nature

auroit poussé la distraction jusqu'à oublier de faire une Vulve, comme je l'ai vû dans une, qui n'avoit ni Fente, ni Vagin, ni Matrice, & qui pour cette raison fut démariée après dix ans de mariage.

MAIS si le cerveau est à la fois bien organisé & bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu: ou, (pour quitter le stile figuré, souvent nécessaire pour mieux exprimer ce qu'on sent & donner des graces à la Vérité même,) l'imagination élevée par l'art, à la belle & rare dignité de Génie, saisit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçues, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfantés par la comparaison des premiers, auxquels l'Ame trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de l'Esprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci-devant l'Epithète d'*Apparente*, à la similitude des objets: Non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le Père Mallebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets, tels qu'ils sont en eux mêmes, quoique les Microscopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune dispute avec les Pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

JE dis de la Vérité en général ce que Mr. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agrémens de la Société. Il est de la douceur de mon caractère,
d'ob-

d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguïser la conversation. Les Cartésiens viendroient ici vainement à la charge avec leurs *idées innées*; je ne me donneroïis certainement pas le quart de la peine qu'à prise Mr. Locke pour attaquer de telles chimères. Quelle utilité en effet de faire un gros Livre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans?

SUIVANT les Principes que nous avons posés, & que nous croïons vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé, comme aiant le plus d'esprit, ou de génie, car tous ces mots sont synonymes; & encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ou différens sons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou distinction réelle.

LA plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux Sciences, comme aux Arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'Art des Aristotes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides, ou des Sophocles; & si la Nature s'est mise en plus grands frais, pour faire Newton, que pour former Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez con-

tracé l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention; plus profondément pénétrée des traces, ou des images, que de leur vérité ou de leur ressemblance.

IL est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clé ou mère des Sciences, ne s'en mêle, il ne lui est guères permis que de parcourir & d'effleurer les objets.

VOIEZ cet Oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler; l'imagination est de même. Toujours emportée par le tourbillon du sang & des Esprits; une onde fait une trace, effacée par celle qui suit; l'Ame court après, souvent en vain: Il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vite saisi & fixé: & c'est ainsi que l'imagination, véritable Image du tems, se détruit & se renouvelle sans cesse.

TEL est le cahos & la succession continuelle & rapide de nos idées; elles se chassent, comme un flot pousse l'autre; de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie de ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque tems sur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber sur un autre, qu'il n'est pas encore tems de contempler; jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même; elle formera les Orateurs, les Musiciens, les Peintres, les Poètes, & jamais un seul Philosophe. Au contraire si dès l'enfance on acoutume l'imagination à se brider elle-même; à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillans Entousiasmes; à arrêter, conte-

nir

nir ses idées, à les retourner dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embrassera par le raisonnement, la plus grande Sphère d'objets, & sa vivacité, toujours de si bon augure dans les Enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne fera plus qu'une pénétration clairvoyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les Sciences.

TELS sont les simples fondemens sur lesquels a été bati l'édifice de la Logique. La Nature les avoit jettés pour tout le Genre Humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abusé.

MALGRE toutes ces prérogatives de l'Homme sur les Animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain age, il est plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'instinct en naissant.

QUEL est l'Animal qui mourroit de faim au milieu d'une Rivière de Lait? L'Homme seul. Semblable à ce vieux Enfant dont un Moderne parle d'après Arnobe; il ne connoit ni les alimens qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la première fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un Enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau Phénomène qu'il aperçoit; c'est à ses dépens qu'il en connoitra le danger, mais il n'y sera pas repris.

METTEZ - LE encore avec un Animal sur le bord d'un précipice: lui seul y tombera; il se noye, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les
grands

grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce; déjà adolescent, il ne fait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend si vite aux Animaux: il se cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaisir & d'être fait pour être heureux, tandis que les Animaux se font gloire d'être *Cyniques*. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voions encore ce Chien & cet Enfant qui ont tous deux perdu leur Maître dans un grand chemin: l'Enfant pleure, il ne fait à quel Saint se voïer; le Chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bien-tôt trouvé.

LA Nature nous avoit donc faits pour être au dessous des Animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'Education, qui seule nous tire du niveau & nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux Sourds, aux Aveugles nés, aux Imbéciles, aux Fous, aux Hommes Sauvages, ou qui ont été élevés dans les Bois avec les Bêtes; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces Bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces Hommes de corps, & non d'esprit, ne méritent pas une classe particulière.

Nous n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'Homme & des Animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'Homme une Loi naturelle, une connoissance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des Animaux.

MAIS

MAIS cette Objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un Philosophe peut tout rejeter? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'Homme seul a été éclairé d'un rayon refusé à tous les autres Animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connoître par elle ce qui se passe dans eux, & même dans les Hommes, que ne pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre Etre. Nous savons que nous pensons, & que nous avons des remords; un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant: c'est pourquoi il en faut croire les autres Hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles & extérieurs que nous avons remarqués en nous mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience & les mêmes tourmens.

MAIS pour décider si les Animaux qui ne parlent point, ont reçu la Loi Naturelle, il faut s'en rapporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le Chien qui a mordu son Maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouer coupable par un air rampant & humilié. L'Histoire nous offre un exemple célèbre d'un Lion qui ne voulut pas déchirer un Homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son Bienfaiteur. Qu'il seroit à souhaiter que l'Homme même montrât toujours la même reconnoissance pour les Bienfaits, & le même respect pour l'humanité! On n'auroit plus à craindre les Ingrats, ni ces Guerres qui sont le fléau du Genre Humain & les vrais Bourreaux de la Loi Naturelle.

F

MAIS

MAIS un Etre à qui la Nature a donné un instinct si précocce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne & délibère, autant que s'étend & lui permet la Sphère de son activité: un Etre qui s'attache par les Bienfaits, qui se détache par les mauvais traitemens, & va essayer un meilleur Maître; un Etre d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination & la délicatesse des nerfs; un tel Etre enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal, & en un mot a conscience de ce qu'il fait? Son Ame qui marque comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, seroit-elle sans aucune répugnance, à la vuë de son semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pièces? Cela posé, le don précieux dont-il s'agit, n'auroit point été refusé aux Animaux; car puisqu'ils nous offrent des Signes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que des Etres, des Machines presque aussi parfaites que nous, soient comme nous, faites pour penser, & pour sentir la Nature?

QU'ON ne m'objecte point que les Animaux sont pour la plupart des Etres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font; car tous les Hommes distinguent-ils mieux les vices & les vertus? Il est dans notre Espèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la Loi Naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois,

fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des Animaux, comme des Hommes; Les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais un Animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres Animaux semblables, & d'alimens doux, sera ennemi du sang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir versé; avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parce que nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émouffe, & peut-être étouffe les remords, comme les plaisirs.

MAIS je veux pour un moment supposer que je me trompe, & qu'il n'est pas juste que presque tout l'Univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurois seul raison; j'accorde que les Animaux, même les plus excellens, ne connoissent pas la distinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus; que ce Lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne se souvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet Homme qui fut livré à sa furie, dans un Spectacle plus inhumain que tous les Lions, les Tigres & les Ours; tandis que nos Compatriotes se battent, Suisses contre Suisses, Frères contre Frères, se reconnoissent, s'enchaînent, ou se tuent sans remords, parce qu'un Prince paie leurs meurtres: je suppose enfin que la Loi naturelle n'ait

pas été donnée aux Animaux, quelles en seront les conséquences? L'Homme n'est pas pétri d'un Limon plus précieux; la Nature n'a employé qu'une seule & même pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'Animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'Homme soit dans le même cas: moiennant quoi adieu la Loi Naturelle, & tous ces beaux Traités qu'on a publiés sur elle! Tout le Règne Animal en seroit généralement dépourvu. Mais réciproquement si l'Homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne soit ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu, par l'unique plaisir, ou la propre répugnance, qui en sont comme les effets naturels, il s'ensuit que les Animaux formés de la même matière, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation, pour égaler les Hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'Animalité, & qu'ainsi il n'est point d'Ame, ou de substance sensitive, sans remords. La Réflexion suivante va fortifier celles-ci.

ON ne peut détruire la Loi Naturelle. L'Empreinte en est si forte dans tous les Animaux, que je ne doute nullement que les plus sauvages & les plus féroces n'aient quelques momens de repentir. Je crois que la Fille-Sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament:

rament : de Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler ; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse, & dont ses enfans héritèrent : de celle qui dans le même Etat, mangea son mari ; de cette autre qui égorgeoit les enfans, faisoit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé : de cette fille de Voleur Antropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'ayant perdu Père & Mère à l'âge d'un an, elle eut été élevée par d'honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis ; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus héréditaires, qui passent des parens aux enfans, comme ceux de la Nourrice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc & j'accorde que ces malheureux ne sentent pas pour la plupart sur le champ l'énormité de leur action. La *Boulymie*, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout sentiment ; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenue à elles-mêmes, & comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher ! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont eu aucune conscience ! Cependant ce n'est point assez apparemment pour les Juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée, & brûlée, l'autre enterrée vive. Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société. Mais il seroit sans doute à souhaiter qu'il n'y eut pour Juges, que d'excellens Medecins. Eux seuls pourroient distinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raison est esclave d'un sens dépravé, ou en fureur, comment peut-elle le gouverner ?

MAIS si le crime porte avec soi sa propre punition plus ou moins cruelle; si la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains; s'ils sont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effraier l'imagination des esprits foibles par un Enfer, par des spectres, & des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Pascal * ? Qu'est-il besoin de recourir à des fables, comme un Pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait perir, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier Bourreau? Ce n'est pas que je veuille dire que tous les criminels soient injustement punis; je prétens seulement que ceux dont la volonté est dépravée, & la conscience éteinte, le sont assez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes; remords, j'ose encore le dire, dont la Nature auroit dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale nécessité.

LES Criminels, les Méchans, les Ingrats, ceux enfin qui ne sentent pas la Nature, Tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau se faire un cruel plaisir de leur Barbarie, il est des momens calmes & de réflexion, où la Conscience vengeresse s'élève, dépose contr'eux, & les condamne à être presque

* Dans un cercle, ou à table, il lui falloit toujours un rempart de Chaises, ou quelqu'un dans son voisinage du côté gauche, pour l'empêcher de voir des Abîmes épouvantables dans lesquels il craignoit quelquefois de tomber, quelque connoissance qu'il eut de ces illusions. Quel effrayant effet de l'imagination, ou d'une singulière circulation dans un Lobe du cerveau! Grand Homme d'un côté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie & la sagesse avoient chacun leur département, ou leur Lobe, séparé par la faux. De quel côté tenoit-il si fort à M^{re}. de Port-Royal?

que sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les Hommes, est tourmenté par lui-même; & les maux qu'il sentira, seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'UN autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnoître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant & généreux, (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né Vertueux.

NOUS n'avons pas originairement été faits pour être Savans; c'est peut-être par une espèce d'abus de nos facultés organiques, que nous le sommes devenus; & cela à la charge de l'Etat, qui nourrit une multitude de Fainéans, que la vanité a décorés du nom de *Philosophes*. La Nature nous a tous créés uniquement pour être heureux; oui tous, depuis le ver qui rampe, jusqu'à l'Aigle qui se perd dans la Nuë. C'est pourquoi elle a donné à tous les Animaux quelque portion de la Loi naturelle, portion plus ou moins exquise, selon que le comportent les Organes bien conditionnés de chaque Animal.

A PRÉSENT comment définirons-nous la Loi naturelle? C'est un sentiment, qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, par ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Oserois-je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espèce de crainte, ou de fraieur, aussi salutaire à l'espèce, qu'à l'individu; car peut-être ne respectons nous la bourse & la vie des autres, que pour nous conserver nos Biens, notre honneur & nous-mêmes; semblables à ces

Ixions du Christianisme, qui n'aiment Dieu & n'embrassent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'Enfer.

Vous voyez que la Loi naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par conséquent elle ne suppose évidemment ni éducation, ni révélation, ni Législateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les Loix Civiles, à la manière ridicule des Théologiens.

LES armes du Fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

CE n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un Etre suprême; il me semble au contraire que le plus grand degré de Probabilité est pour elle: mais comme cette existence ne prouve pas plus la nécessité d'un culte, que toute autre, c'est une vérité théorique, qui n'est guères d'usage dans la Pratique: de sorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la Religion ne suppose pas l'exacte probité, les mêmes raisons autorisent à penser que l'Atheïsme ne l'exclut pas.

QUI fait d'ailleurs si la raison de l'Existence de l'Homme, ne seroit pas dans son existence même? Peut-être a-t-il été jetté au hasard sur un point de la surface de la Terre, sans qu'on puisse savoir ni comment, ni pourquoi; mais seulement qu'il doit vivre & mourir; semblable à ces champignons, qui paroissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les fossés & couvrent les murailles.

NE nous perdons point dans l'infini, nous ne sommes pas faits pour en avoir la moindre idée; il nous est absolument impossible de remonter à l'origine des choses. Il est égal d'ailleurs pour notre repos, que la matière soit éternelle, ou qu'elle ait été créée; qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant se tourmenter pour ce qu'il est impossible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

MAIS, dit on, lisez tous les ouvrages des Fénelons, des Nieuwentits, des Abadies, des Derhams, des Raïs &c. Eh bien! que m'apprendront-ils? ou plutôt que m'ont-ils appris? Ce ne sont que d'ennuyeuses répétitions d'Ecrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à saper les fondemens de l'Atbéisme. Le volume des preuves qu'on tire du spectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La structure seule d'un doigt, d'une oreille, d'un œil, *une observation de Malpighi*, prouve tout, & sans doute beaucoup mieux que *Descartes & Mallebranche*; ou tout le reste ne prouve rien. Les Deïstes, & les Chrétiens mêmes devroient donc se contenter de faire observer que dans tout le Règne Animal, les mêmes vües sont exécutées par une infinité de divers moiens, tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes Armes pourroit-on terrasser les Athées? Il est vrai que si maraisson ne me trompe pas, l'Homme & tout l'Univers semblent avoir été destinés à cette unité de vües. Le Soleil, l'Air, l'Eau, l'Organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui présente fidèlement à l'imagination les objets qui y sont peints, suivant

les loix qu' exige cette infinie variété de corps qui servent à la vision. Dans l'oreille, nous trouvons partout une diversité frappante, sans que cette diverse fabrique de l'Homme, des Animaux, des Oiseaux, des Poissons, produise differens usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites, qu'elle tendent également au seul & même but, qui est d'entendre. Le Hazard, demande le Déiste, seroit-il donc assez grand Géometre, pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose Auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'Animal pour de futurs usages; le Papillon dans la Chenille; l'Homme dans le Verspermatique; un Polype entier dans chacune de ses parties; la valvule du trou ovale, le Poumon dans le fœtus; les dents dans leurs Alvéoles; les os dans les fluides, qui s'en détachent & se durcissent d'une manière incompréhensible. Et comme les Partisans de ce système, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foiblesse même de l'Esprit en certains cas. Voiez, disent-ils, les Spinoza, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, Apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au Déisme! La durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité: & il est rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'Athéisme, dès que les passions se sont affoiblies avec le corps qui en est l'instrument.

VOILÀ certainement tout ce qu'on peut dit de plus favorable à l'existence d'un Dieu, quoique le dernier argument soit frivole, en ce que ces conversions sont courtes, l'Esprit
repre-

reprenant presque toujours les anciennes opinions, & se conduisant en conséquence, dès qu'il a recouvré, ou plutôt retrouvé ses forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le Medecin *Diderot*, dans ses *Pensées Philosophiques*, sublime ouvrage qui ne convaincra pas un Athée. Que répondre en effet à un Homme qui dit? „Nous ne con-
 „noissons point la Nature: Des causes cachées dans son sein
 „pourroient avoir tout produit. Voiez à votre tour le Polype
 „de Trembley! Ne contient il pas en soi les causes qui don-
 „nent lieu à sa régénération? Quelle absurdité y auroit-il donc
 „à penser qu'il est des causes physiques pour lesquelles tout
 „a été fait, & auxquelles toute la chaine de ce vaste Univers
 „est si nécessairement liée & assujettie, que rien de ce qui arrive,
 „ne pouvoit ne pas arriver; des causes dont l'ignorance
 „absolument invincible nous a fait recourir à un Dieu, qui
 „n'est pas même un *Etre de Raison*, suivant certains? Ainsi
 „détruire le Hazard, ce n'est pas prouver l'existence d'un Etre
 „suprême, puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne seroit ni
 „Hazard, ni Dieu; je veux dire la Nature, dont l'étude par
 „conséquent ne peut faire que des incrédules; comme le
 „prouve la façon de penser de tous ses plus heureux scrutateurs.

LE poids de l'Univers n'ébranle donc pas un véritable Athée, loin de l'écraser; & tous ces indices mille & mille fois rebattus d'un Créateur, indices qu'on met fort au-dessus de la façon de penser dans nos semblables, ne sont évidens, quelque loin qu'on pousse cet argument, que pour les Anti-pirrhoniens, ou pour ceux qui ont assez de confiance dans leur raison, pour croire pouvoir juger sur certaines apparences, auxquelles, com-

me vous voiez, les Athées peuvent en opposer d'autres peut-être aussi fortes, & absolument contraires. Car si nous écoutons encore les Naturalistes; ils nous diront que les mêmes causes qui, dans les mains d'un Chimiste, & par le Hazard de divers mélanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la Nature ont fait l'eau pure, qui en sert à la simple Bergère: que le mouvement qui conserve le monde, a pu le créer; que chaque corps a pris la place que sa Nature lui a assignée; que l'air a dû entourer la terre, par la même raison que le Fer & les autres Métaux sont l'ouvrage de ses entrailles; que le Soleil est une production aussi naturelle, que celle de l'Electricité; qu'il n'a pas plus été fait pour échauffer la Terre, & tous ses Habitans, qu'il brule quelquefois, que la pluie pour faire pousser les grains, qu'elle gâte souvent; que le miroir & l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété: que l'œil est à la vérité une espèce de Trumeau dans lequel l'Ame peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui sont représentés par ces corps; mais qu'il n'est pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite: qu'enfin il se pourroit bien faire que Lucrèce, le Medecin Lamy, & tous les Epicuriens anciens & modernes, eussent raison, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que par ce qu'il se trouve organisé, & placé comme il l'est; que, posées une fois les mêmes règles de mouvement que suit la Nature dans la génération & le développement des corps, il n'étoit pas possible que ce merveilleux organe fut organisé & placé autrement.

TEL est le pour & le contre, & l'abrégé des grandes raisons

sons qui partageront éternellement les Philosophes : je ne prens aucun parti.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

C'est ce que je disois à un François de mes amis, aussi franc Pirrhonien que moi, Homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur sort. Il me fit à ce sujet une réponse fort singulière. Il est vrai, me dit il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'Ame d'un Philosophe, qui voit que rien n'est démontré avec assez de clarté pour forcer son consentement, & même que les idées indicatives qui s'offrent d'un coté, sont aussitôt détruites par celles qui se montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'Univers ne sera jamais heureux, à moins qu'il ne soit Athée. Voici quelles étoient les raisons de cet *abominable* Homme. Si l'Athéisme, disoit-il, étoit généralement répandu, toutes les branches de la Religion seroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de soldats de Religion; soldats terribles! la Nature infectée d'un poison sacré, reprendroit ses droits & sa pureté. Sourds à toute autre voix, les Mortels tranquilles ne suivroient que les conseils spontanés de leur propre individu; les seuls qu'on ne méprise point impunément, & qui peuvent seuls nous conduire au bonheur par les agréables sentiers de la vertu.

TELLE est la Loi Naturelle; quiconque en est rigide observateur, est honnête Homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la suit pas scrupuleusement, a beau affecter les specieux dehors d'une autre Religion, c'est un fourbe, ou un Hippocrite dont je me défie.

APRÈS cela qu'un vain Peuple pense différemment ; qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la Révélation ; qu'il faut en un mot une autre Religion, que celle de la Nature, quelle qu'elle soit ! quelle misère ! quelle pitié ! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embrassée ! Nous ne brigüons point ici le suffrage du vulgaire. Qui dresse dans son cœur des Autels à la Superstition, est né pour adorer des Idoles, & non pour sentir la Vertu.

MAIS puis que toutes les facultés de l'Âme dépendent tellement de la propre Organisation du Cerveau & de tout le Corps, qu'elles ne sont visiblement que cette Organisation même ; voilà une Machine bien éclairée ! Car enfin quand l'Homme seul auroit reçu en partage la Loi Naturelle, en feroit-il moins une Machine ? Des Roties, quelques ressorts de plus que dans les Animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant aussi plus de sang, la même raison donnée ; que fais-je enfin ? des causes inconnues, produiroient toujours cette conscience délicate, si facile à blesser, ces remords que ne sont pas plus étrangers à la matière, que la pensée, & en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffiroit-elle donc à tout ? Oüi, encore une fois. Puisque la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils sont faits, ne feroit-elle pas aussi susceptible de remords, quand une fois elle a acquis avec le tems la faculté de sentir ?

L'ÂME n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, & dont un bon Esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de
de

de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, & se conduire en un mot dans le Physique, & dans le Moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seroient pas encore levées, vont trouver des expériences, qui acheveront de les satisfaire.

1. TOUTES les chairs des Animaux palpitent après la mort, d'autant plus long-tems, que l'Animal est plus froid & transpire moins. Les Tortuës, les Lézards, les Serpens &c. en font foi.

2. LES muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

3. LES entrailles conservent long-tems leur mouvement péristaltique, ou vermiculaire.

4. UNE simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

5. LE cœur de la Grénoïlle, surtout exposé au Soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remue pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? Il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les Crapaux.

6. LE Chancelier Bacon, Auteur du premier ordre, parle, dans son *Histoire de la vie & de la mort*, d'un homme convaincu de trahison qu'on ouvrit vivant, pour en arracher le cœur & le jeter au feu: ce muscle fut d'abord à la hauteur perpendicu-

diculaire d'un pié & demi; mais ensuite perdant ses forces, à chaque reprise, toujours moins haut, pendant 7 ou 8 minutes.

7. PRENEZ un petit Poulet encore dans l'œuf; arrachez lui le cœur; vous observerez les mêmes Phénomènes, avec à peu près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un Animal prêt à périr dans la Machine Pneumatique.

LES mêmes Expériences que nous devons à Boyle & à Sténon, se font dans les Pigeons, dans les Chiens, dans les Lapins, dont les morceaux de cœur se remuent, comme les Cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de Taupe arrachées.

8. LA Chenille, les Vers, l'Araignée, la Mouche, l'Anguille, offrent les mêmes choses à considérer; & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.

9. UN Soldat yvre emporta d'un coup de sabre la tête d'un Coq d'Inde. Cet Animal resta debout, ensuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il se tourna, battit des ailes, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce Coq se remuoient encore. Voilà ce que j'ai vu, & il est facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête.

10. LES Polypes font plus que de se mouvoir, après la Section; ils se reproduisent dans huit jours en autant d'Animaux

maux, qu'il y a de parties coupées. J'en suis fâché pour le système des Naturalistes sur la génération, ou plutôt j'en suis bien aise ; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les Expériences connues, & les plus décisives !

VOILA beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une manière incontestable que chaque petite fibre, ou partie des corps organisés, se meut par un principe qui lui est propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvemens volontaires ; puisque les mouvemens en question s'exercent, sans que les parties qui les manifestent, aient aucun commerce avec la circulation. Or si cette force se fait remarquer jusques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui est un composé de fibres singulièrement entrelacées, doit avoir la même propriété. L'Histoire de Bacon n'étoit pas nécessaire pour me le persuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite Analogie de la structure du Cœur de l'Homme & des Animaux ; & par la masse même du premier, dans laquelle ce mouvement ne se cache aux yeux, que parce qu'il y est étouffé, & enfin parce que tout est froid & affaibli dans les cadavres. Si les dissections se faisoient sur des Criminels suppliciés, dont les corps sont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvemens, qu'on observe dans les muscles du visage des gens décapités.

TEL est ce principe moteur des Corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvemens non déréglés, comme on l'a cru, mais très réguliers, & cela,

H

tant

tant dans les Animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui sont froids & imparfaits. Il ne reste donc aucune ressource à nos Adversaires, si ce n'est de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à présent quel est le siège de cette force innée dans nos corps; je répons qu'elle réside très clairement dans ce que les Anciens ont appelé *Parenchyme*; c'est à dire dans la substance propre des parties, abstraction faite des Veines, des Artères, des Nerfs, en un mot de l'Organisation de tout le corps; & que par conséquent chaque partie contient en soi des ressorts plus ou moins vifs, selon le besoin qu'elles en avoient.

ENTRONS dans quelque détail de ces ressorts de la Machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, animaux, naturels, & automatiques se font par leur action. N'est-ce pas machinalement que le corps se retire, frappé de terreur à l'aspect d'un précipice inattendu? que les paupières se baissent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la *Pupille* s'étrécit au grand jour pour conserver la Rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obscurité? N'est-ce pas machinalement que les pores de la peau se ferment en Hyver, pour que le froid ne pénètre pas l'intérieur des vaisseaux? que l'estomac se soulève, irrité par le poison, par une certaine quantité d'Opium, par tous les Emétiques &c.? que le Cœur, les Artères, les Muscles se contractent pendant le sommeil, comme pendant la veille? que le Poumon fait l'office d'un soufflet continuellement exercé? N'est-ce pas machinalement qu'agissent tous les Sphincters de la Vessie,

Vessie, du *Rectum* &c.? que le Cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle? que les muscles érecteurs font dresser la Verge dans l'Homme, comme dans les Animaux qui s'en battent le ventre; & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée? Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumières de l'Anatomie.

JE ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil, & plus merveilleux, qui les anime tous; il est la source de tous nos sentimens, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées; car le cerveau a ses muscles pour penser, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, & impétueux, qu'Hippocrate appelle *ενσπουον* (l'Ame). Ce principe existe, & il a son siège dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenans des maladies de l'Imagination.

MAIS pour ne pas languir dans une richesse & une fécondité mal entendue, il faut se borner à un petit nombre de questions & de réflexions.

POURQUOI la vue, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvemens & des desirs singuliers? Ce qui se passe alors dans certains organes, vient-il de la nature

même de ces organes? Point du tout; mais du commerce & de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *beneplacitum* des Anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort assoupi, quand l'imagination l'a éveillé: & comment cela, si ce n'est par le désordre & le tumulte du sang & des esprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, & vont gonfler les corps caverneux?

PUISQU'IL est des communications évidentes entre la Mère & l'Enfant*, & qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres Ecrivains aussi dignes de foi, (il n'y en a point qui le soient plus,) nous croirons que c'est par la même voie que le fœtus ressent l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes sortes d'impressions; & que les mêmes traces, ou Envies de la Mère, peuvent s'imprimer sur le fœtus, sans que cela puisse se comprendre, quoiqu'en disent Blondel & tous ses adhérens. Ainsi nous faisons réparation d'honneur au P. Malebranche, beaucoup trop raillé de sa crédulité par des Auteurs qui n'ont point observé d'assez près la Nature, & ont voulu l'assujettir à leurs idées.

VOIEZ le Portrait de ce fameux Pope, le Voltaire des Anglois. Les Efforts, les Nerfs de son Génie sont peints sur sa Physionomie; Elle est toute en convulsion; ses yeux sortent de l'Orbite, ses sourcils s'élèvent avec les muscles du Front. Pourquoi? C'est que l'origine des Nerfs est en travail, & que tout le corps doit se ressentir d'une espèce d'accouchement aussi laborieux.

* Au moins par les vaisseaux, Est-il sûr qu'il n'y en a point par les nerfs?

borieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainsi celles du dehors, d'ou viendroient tous ces phénomènes ? Admettre une *Ame*, pour les expliquer, c'est être réduit à l'*Operation du S. Esprit*.

EN effet si ce qui pense en mon Cerveau, n'est pas une partie de ce Viscère, & conséquemment de tout le Corps, pourquoi lorsque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un Ouvrage, ou que je poursuis un raisonnement abstrait, pourquoi mon sang s'échauffe-t-il ? Pourquoi la fièvre de mon Esprit passe-t-elle dans mes Veines ? Demandez-le aux Hommes d'Imagination, aux grands Poètes, à ceux qu'un sentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la Nature, de la Vérité, ou de la Vertu, transportent ! Par leur Entousiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cause par les effets : par cette *Harmonie*, que Borelli, qu'un seul Anatomiste a mieux connue que tous les Leibnitiens, vous connoîtrez l'Unité matérielle de l'Homme. Car enfin si la tension des nerfs qui fait la douleur, cause la fièvre, par laquelle l'Esprit est troublé, & n'a plus de volonté ; & que réciproquement l'Esprit trop exercé trouble le corps, & allume ce feu de consommation qui a enlevé Bayle dans un âge si peu avancé ; si telle titillation me fait vouloir, me force de désirer ardemment ce dont je ne me souciois nullement le moment d'auparavant ; si à leur tour certaines traces du Cerveau excitent le même prurit & les mêmes désirs, pourquoi faire double, qui n'est évidemment qu'un ? C'est en vain qu'on se récrie sur l'empire de la Volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle subit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéisse dans l'état sain,

puisqu'un torrent de sang & d'esprits vient l'y forcer ; la volonté aiant pour Ministres une légion invisible de fluides plus vifs que l'Eclair, & toujours prêts à la servir ! Mais comme c'est par les Nerfs que son pouvoir s'exerce , c'est aussi par eux qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un Amant épuisé, les plus violens desirs lui rendront-ils sa vigueur perdue ? Hélas ! non ; & elle en fera la première punie, parceque, posées certaines circonstances, il n'est pas dans sa puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la Paralyse &c. revient ici.

LE Jaunisse vous surprend ! Ne savez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde ! Ignorez-vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illusions. Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuse de l'œil ; faites couler la Bile par son tamis naturel ; alors l'Ame aiant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'est-ce pas encore ainsi qu'en abattant la Cataracte, ou en injectant le Canal d'Eustachi, on rend la Vue aux Aveugles, & l'Oïe aux Sourds. Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'habiles Charlatans dans des siècles ignorans, ont passé pour faire de grands Miracles ! La belle Ame & la puissante Volonté qui ne peut agir, qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fièvre ! Faut-il donc s'étonner si les Philosophes ont toujours eu en vue la santé du corps, pour conserver celle de l'Ame ? si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la Diète, que Platon a défendu le vin ? Le Régime qui convient au corps, est toujours celui par lequel les Medecins sensés prétendent qu'on doit préluder, lors-

lorsqu'il s'agit de former l'Esprit, de l'élever à la connoissance de la vérité & de la vertu; vains sons dans le désordre des Maladies & le tumulte des Sens ! Sans les Préceptes de l'Hygiène, Epictète, Socrate, Platon, &c. prêchent en vain : toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage ; c'est la source de toutes les Vertus, comme l'Intempérance est celle de tous les Vices.

EN faut-il davantage, (& pourquoi irois-je me perdre dans l'Histoire des passions, qui toutes s'expliquent par l'ενοπιων d'Hippocrate,) pour prouver que l'Homme n'est qu'un Animal, ou un Assemblage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la Nature a commencé ? Si ces ressorts diffèrent entr'eux, ce n'est donc que par leur Siège, & par quelques degrés de force, & jamais par leur Nature ; & par conséquent l'Ame n'est qu'un principe de mouvement, ou une Partie matérielle sensible du Cerveau, qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute la Machine, qui a une influence visible sur tous les autres, & même paroît avoir été fait le premier ; en sorte que tous les autres n'en seroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques Observations que je rapporterai, & qui ont été faites sur divers Embryons.

CETTE oscillation naturelle, ou propre à notre Machine, & dont est douée chaque fibre, &, pour ainsi dire, chaque Élément fibreux, semblable à celle d'un Pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveler, à mesure qu'elle se perd ; lui donner des forces, quand elle languit ; l'affoiblir, lorsqu'elle est

est opprimée par un excès de force & de vigueur. C'est en cela seul que la vraie Médecine consiste.

LE corps n'est qu'une horloge, dont le nouveau chyle est l'horloger. Le premier soin de la Nature, quand il entre dans le sang, c'est d'y exciter une sorte de fièvre, que les Chymistes qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fièvre procure une plus grande filtration d'esprits, qui machinalement vont animer les Muscles & le Cœur, comme s'ils y étoient envoyés par ordre de la Volonté.

CE sont donc les causes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainsi durant 100 ans le mouvement perpétuel des solides & des fluides, aussi nécessaire aux uns qu'aux autres. Mais qui peut dire si les solides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, & *vice versa*? Tout ce qu'on sait, c'est que l'action des premiers seroit bientôt anéantie, sans le secours des seconds. Ce sont les liqueurs qui par leur choc éveillent & conservent l'élasticité des vaisseaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De-là vient qu'après la mort, le ressort naturel de chaque substance est plus ou moins fort encore, suivant les restes de la vie, auxquels il survit, pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties animales peut bien se conserver & s'augmenter par celle de la Circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puisqu'elle se passe même de l'intégrité de chaque Membre, ou Viscère, comme on l'a vû!

JE n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée de tous les Savans, & que Staahl sur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand Chymiste a voulu nous persuader que l'Ame étoit la seule
cause

cause de tous nos mouvemens. Mais c'est parler en Fanatique, & non en Philosophe.

POUR détruire l'hypothèse Staahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur un joueur de violon. Quelle souplesse! Quelle agilité dans les doigts! Les mouvemens sont si prompts, qu'il ne paroît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoissent si bien tout ce que peut notre Ame, comment il seroit possible qu'elle exécutât si vite tant de mouvemens, des mouvemens qui se passent si loin d'elle, & en tant d'endroits divers. C'est supposer un joueur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences sur une infinité de trous qu'il ne connoitroit pas, & auxquels il ne pourroit seulement pas appliquer le doigt.

MAIS disons avec Mr. Hecquet qu'il n'est pas permis à tout le Monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus favorisé de la Nature en qualité d'Homme, qu'en qualité de Chymiste & de Praticien? Il falloit (l'heureux Mortel!) qu'il eût reçu une autre Ame que le reste des Hommes; une Ame souveraine, qui non contente d'avoir quelque empire sur les muscles *volontaires*, tenoit sans peine les rênes de tous les mouvemens du Corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré! Avec une Maitresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque sorte les battemens du Cœur & les loix de la Circulation, point de fièvre sans doute; point de douleur; point de langueur; ni honteuse impuissance, ni fâcheux Priapisme. L'Ame
l
veut,

veut, & les ressorts jouent, se dressent, ou se débandent. Comment ceux de la Machine de Staahl se sont-ils si tôt détraqués? Qui a chez soi un si grand Medecin, devrait être immortel.

STAAHL au reste n'est pas le seul qui ait rejeté le principe d'Oscillation des corps organisés. De plus grands esprits ne l'ont pas employé, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du Cœur, l'Erection du *Penis* &c. Il n'y a qu'à lire les Institutions de Medecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux & séduisans systèmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans le cœur, ce grand Homme a été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

WILLIS & Perrault, Esprits d'une plus foible trempe, mais Observateurs assidus de la Nature, (que le fameux Professeur de Leyde n'a guères connue que par autrui, & n'a eue, presque que de la seconde main,) paroissent avoir mieux aimé supposer une Ame généralement répandue par tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette Hypothèse qui fut celle de Virgile, & de tous les Epicuriens, Hypothèse que l'histoire du Polype sembleroit favoriser à la première vûe, les mouvemens qui survivent au sujet dans lequel ils sont inhérens, viennent d'un *reste d'Ame*, que conservent encore les parties qui se contractent, sans être désormais irritées par le sang & les esprits. D'où l'on voit que ces Ecrivains, dont les ouvrages solides éclipsent aisément toutes les fables Philosophiques, ne se sont trompés que sur le modèle de ceux qui ont donné à la matière la faculté de penser, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obscurs, & qui ne signifient rien.

En

En effet, qu'est-ce que ce *reste d'Ame*, si ce n'est la force motrice des Leibnitiens, mal rendue par une telle expression, & que cependant Perrault sur-tout a véritablement entrevue. V. son *Traité de la Mécanique des Animaux*.

A présent qu'il est clairement démontré contre les Cartésiens, les Staahliens, les Mallebranchistes, & les Théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matière se meut par elle-même, non seulement lorsqu'elle est organisée, comme dans un Cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organisation est détruite; la curiosité de l'Homme voudroit savoir comment un Corps, par cela même qu'il est originairement doué d'un souffle de Vie, se trouve en conséquence orné de la faculté de sentir, & enfin par celle-ci de la Pensée. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu, quels efforts n'ont pas faits certains Philosophes! Et quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce sujet!

Tout ce que l'Expérience nous apprend, c'est que tant que le mouvement subsiste, si petit qu'il soit, dans une ou plusieurs fibres; il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'Expériences dont j'ai voulu accabler les Systèmes. Il est donc constant que le mouvement & le sentiment s'excitent tour à tour, & dans les Corps entiers, & dans les mêmes Corps, dont la structure est détruite, pour ne rien dire de certaines Plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du sentiment & du mouvement.

MAIS de plus, combien d'excellens Philosophes ont démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir; & que l'Ame raisonnable, n'est que l'Ame sensitive appliquée à contempler les idées, & à raisonner ! Ce qui seroit prouvé par cela seul que, lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'Apoplexie, la Léthargie, la Catalepsie &c. Car ceux qui ont avancé que l'Ame n'avoit pas moins pensé dans les maladies soporeuses, quoiqu'elle ne se souvint pas des idées qu'elle avoit eues, ont soutenu une chose ridicule.

POUR ce qui est de ce développement, c'est une folie de perdre le tems à en rechercher le mécanisme. La Nature du mouvement nous est aussi inconnue que celle de la matière. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins que de ressusciter avec l'Auteur de *l'Histoire de l'Ame* l'ancienne & intelligible Doctrine des *formes substantielles* ! Je suis donc tout aussi consolé d'ignorer comment la Matière, d'inerte & simple, devient active & composée d'organes, que de ne pouvoir regarder le Soleil sans verre rouge. Et je suis d'also bonne composition sur les autres Merveilles incompréhensibles de la Nature, sur la production du Sentiment & de la Pensée dans un Etre qui ne paroissoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

QU'ON m'accorde seulement que la Matière organisée est douée d'un principe moteur, qui seul la différentie de celle qui ne l'est pas (eh ! peut-on rien refuser à l'Observation la plus incontestable ?) & que tout dépend dans les Animaux de la diversité de cette Organisation, comme je l'ai assez prouvé ;
c'en

c'en est assez pour deviner l'Enigme des Substances & celle de l'Homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'Univers, & que l'Homme est la plus parfaite. Il est au Singe, aux Animaux les plus spirituels, ce que le Pendule Planétaire de Huygens, est à une Montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'instrumens, plus de Rouïages, plus de ressorts pour marquer les mouvemens des Planètes, que pour marquer les Heures, ou les repeter; s'il a fallu plus d'art à Vaucanson pour faire son *Fluteur*, que pour son *Canard*, il eût dû en employer encore davantage pour faire un *Parleur*; Machine qui ne peut plus être regardée comme impossible, surtout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même nécessaire que la Nature employât plus d'art & d'appareil pour faire & entretenir une Machine, qui pendant un siècle entier pût marquer tous les battemens du cœur & de l'esprit; car si on n'en voit pas au poulx les heures, c'est du moins le Baromètre de la chaleur & de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'Ame. Je ne me trompe point; le corps humain est une horloge, mais immense, & construite avec tant d'artifice & d'habileté, que si la rouë qui sert à marquer ses secondes, vient à s'arrêter; celle des minutes tourne & va toujours son train; comme la rouë des Quarts continue de se mouvoir: & ainsi des autres, quand les premières, rouïllées, ou dérangées par quelque cause que ce soit, ont interrompu leur marche. Car n'est-ce pas ainsi que l'obstruction de quelques Vaisseaux ne suffit pas pour détruire, ou suspendre le fort des mouvemens, qui est dans le cœur, comme dans la pièce ouvrière de la Machine; puisqu'au contraire les fluides dont le volume est diminué, aiant

moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vite, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrémité des vaisseaux? Lorsque le nerf optique seul comprimé ne laisse plus passer l'image des Objets, n'est-ce pas ainsi que la privation de la Vue n'empêche pas plus l'usage de l'Oïe, que la privation de ce sens, lorsque les fonctions de la *Portion Molle* sont interdites, ne suppose celle de l'autre? N'est-ce pas ainsi encore que l'un entend, sans pouvoir dire qu'il entend, (si ce n'est après l'attaque du mal,) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête? Phénomènes qui ne surprennent point les Medecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la Nature de l'Homme: & pour le dire en passant; de deux Medecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'est toujours, à mon avis, celui qui est le plus versé dans la Physique, ou la Mécanique du corps humain, & qui laissant l'Ame, & toutes les inquiétudes que cette chimère donne aux fots & aux ignorans, n'est occupé sérieusement que du pur Naturalisme.

LAISSONS donc le prétendu Mr. Charp se moquer des Philosophes qui ont regardé les Animaux, comme des Machines. Que je pense différemment! Je crois que Descartes seroit un Homme respectable à tous égards, si né dans un siècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'Expérience & de l'Observation, & le danger de s'en écarter. Mais il n'est pas moins juste que je fasse ici une authentique réparation à ce grand Homme, pour tous ces petits Philosophes, mauvais plaisans,

sans, & mauvais Singes de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nés de Descartes, feroient mieux de sentir que sans lui le champ de la Philosophie, comme celui du bon Esprit sans Newton, seroit peu être encore en friche.

IL est vrai que ce célèbre Philosophe s'est beaucoup trompé, & personne n'en disconvient. Mais enfin il a connu la Nature Animale ; il a le premier parfaitement démontré que les Animaux étoient de pures Machines. Or après une découverte de cette importance, & qui suppose autant de sagacité, le moien sans ingratitude, de ne pas faire grace à toutes ses erreurs !

ELLES sont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante sur la distinction des deux substances ; il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse, un ruse de stile, pour faire avaler aux Théologiens un poison caché à l'ombre d'une Analogie qui frappe tout le Monde, & qu'eux seuls ne voient pas. Car c'est elle, c'est cette forte Analogie, qui force tous les Savans & les vrais juges d'avouër que ces êtres fiers & vains, plus distingués par leur orgueil, que par le nom d'Hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne sont au fond que des Animaux, & des Machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux Instinct, dont l'Education fait de l'Esprit, & qui a toujours son siège dans le Cerveau, & à son défaut, comme lorsqu'il manque, ou est ossifié, dans la Moëlle allongée, & jamais dans le Cervelet ; car je l'ai vu considérablement blessé ; d'autres * l'ont trouvé schirreux, sans que l'Âme cessât de faire ses fonctions.

ETRE

* Haller dans les Transact. Philosoph.

ÊTRE Machine, sentir, penser, savoir distinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot être né avec de l'Intelligence, & un Instinct sûr de Morale, & n'être qu'un Animal, sont donc des choses qui ne sont pas plus contradictoires, qu'être un Singe, ou un Perroquet, & savoir se donner du plaisir. Car puisque l'occasion se présente de le dire, qui eût jamais deviné *à priori*, qu'une goutte de la liqueur qui se lance dans l'accouplement, fit ressentir des plaisirs divins, & qu'il en naîtroit une petite créature, qui pourroit un jour, posées certaines loix, jouir des mêmes délices? Je crois la pensée si peu incompatible avec la matière organisée, qu'elle semble en être une propriété, telle que l'Electricité, la Faculté motrice, l'Impénétrabilité, l'Etendue. &c.

VOULEZ-vous de nouvelles observations? En voici qui sont sans réplique, & qui prouvent toutes que l'Homme ressemble parfaitement aux Animaux dans son origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru essentiel de comparer.

J'EN appelle à la bonne foi de nos Observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'Homme dans son Principe n'est qu'un Ver, qui devient Homme, comme la Chenille, Papillon. Les plus graves * Auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet Animalcule. Tous les Curieux l'ont vû, comme Hartsoeker, dans la semence de l'Homme, & non dans celle de la Femme; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'Ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait

* Boerb. Inst. Med. & tant d'autres.

ait la force de s'insinuer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa première nourriture. Cet œuf, quelquefois surpris dans les Trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la Matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de 9 mois, il ne diffère point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (*l'Amnios*) ne se durcit jamais, & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger, en comparant le fœtus trouvé en situation & prêt d'éclorre, (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme, morte un moment avant l'Accouchement,) avec d'autres petits Embryons très proches de leur origine: car alors c'est toujours l'œuf dans sa Coque, & l'Animal dans l'œuf, qui gêné dans ses mouvemens, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le Poulet, l'Oiseau &c. de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nulle part; c'est que *l'Amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu; semblable en cela à la Matrice, dont la substance même se gonfle de suc infiltrés, indépendamment de la réplétion & du déploiement de tous ses Coudes Vasculaires.

VOIENS l'Homme dans & hors de sa Coque; examinons avec un Microscope les plus jeunes Embryons, de 4, de 6, de 8 ou de 15. jours; après ce tems les yeux suffisent. Que voit-on? La tête seule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'aperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le Cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des

K

Nerfs,

Nerfs, ou le principe du sentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre: c'est le *Punctum saliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu-à-peu on voit la Tête allonger le Col, qui en se dilatant forme d'abord le *Thorax*, où le cœur a déjà descendu, pour s'y fixer; après quoi vient le bas ventre, qu'une cloison (le diafragme) sépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doigts, les ongles, & les poils; l'autre les cuisses, les jambes, les pieds &c. avec la seule différence de situation qu'on leur connoit, qui fait l'appui & le balancier du corps. C'est une Végétation frappante. Ici ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes; là ce sont des feuilles & des fleurs. Par tout brille le même Luxe de la Nature; & enfin l'Esprit Recteur des Plantes est placé, où nous avons nôtre ame, cette autre Quintessence de l'Homme.

TELLE est l'Uniformité de la Nature qu'on commence à sentir, & l'Analogie du règne Animal & Végétal, de l'Homme à la Plante. Peut-être même y a-t-il des Plantes Animales, c'est-à-dire, qui en végétant, ou se battent comme les Polypes, ou font d'autres fonctions propres aux Animaux?

VOILÀ à peu près tout ce qu'on fait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui sont faites pour s'unir ensemble, & pour occuper telle, ou telle place, se réunissent toutes suivant leur Nature; & qu'ainsi se forment les yeux, le cœur, l'estomac, & enfin tout le corps, comme de grands Hommes l'ont écrit, cela est possible. Mais comme l'expérience nous

aban-

abandonne au milieu de ces subtilités, je ne supposerais rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes sens, comme un mystère impénétrable. Il est si rare que les deux semences se rencontrent dans le Congrès, que je serois tenté de croire que la semence de la femme est inutile à la génération.

MAIS comment en expliquer les phénomènes, sans ce commode rapport de parties, qui rend si bien raison des ressemblances des enfans, tantôt au Père, & tantôt à la Mère? D'un autre coté l'embaras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait? Il me paroît que c'est le Mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties seroit donc fait de toute éternité dans le germe, ou dans le Ver même de l'Homme. Mais tout ceci est fort au dessus de la portée des plus excellens Observateurs. Comme ils n'y peuvent rien saisir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation & du développement des Corps, qu'une Taupe, du chemin qu'un Cerf peut parcourir.

Nous sommes de vraies Taupes dans le champ de la Nature; nous n'y faisons guères que le trajet de cet Animal; & c'est nôtre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous sommes dans le cas d'une Montre qui diroit: (un Fabuliste en feroit un Personnage de conséquence dans un Ouvrage frivole;) „quoi! c'est ce sot ouvrier qui m'a faite, moi qui „divise le tems! moi qui marque si exactement le cours du „Soleil; moi qui répète à haute voix les heures que j'indique! Non cela ne se peut pas“. Nous, dédaignons de même,

me, Ingrats que nous sommes, cette mère commune de tous les *Règles*, comme parlent les Chymistes. Nous imaginons, ou plutôt supposons, une cause supérieure à celle à qui nous devons tout, & qui a véritablement tout fait d'une manière inconcevable. Non, la matière n'a rien de vil, qu'aux yeux grossiers qui la méconnoissent dans ses plus brillans Ouvrages; & la Nature n'est point une Ouvrière bornée. Elle produit des millions d'Hommes avec plus de facilité & de plaisir, qu'un Horloger n'a de peine à faire la montre la plus composée. Sa puissance éclate également, & dans la production du plus vil Insecte, & dans celle de l'Homme le plus superbe; le règne Animal ne lui coûte pas plus que le Végétal, ni le plus beau Génie, qu'un Epi de blé. Jugeons donc par ce que nous voions, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au delà. Suivons le Singe, le Castor, l'Eléphant &c. dans leurs Operations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces Animaux? & si vous leur accordez une Ame, Fanatiques, vous êtes perdus; vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur la Nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'est une assertion gratuite? Qui ne voit quelle doit être, ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, dont elle doit subir le même sort, quel qu'il soit; & qu'ainsi c'est *tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde?*

BRISEZ la chaîne de vos préjugés; armez-vous du flambeau de l'Expérience, & vous ferez à la Nature l'Honneur qu'elle mérite; au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance

rance, où elle vous a laissés. Ouvrez les yeux seulement, & laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre; & vous verrez que ce Laboureur dont l'Esprit & les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne diffère point essentiellement du plus grand Génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes & de Newton: vous serez persuadé que l'imbécille, ou le stupide, sont des Bêtes à figure Humaine, comme le Singe plein d'Esprit, est un petit Homme sous une autre forme; & qu'enfin tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un Animal bien construit, à qui on a appris l'Astronomie, peut prédire une Eclipsé, comme la guérison, ou la mort, lorsqu'il a porté quelque tems du génie & de bons yeux à l'Ecole d'Hippocrate & au lit des Malades. C'est par cette file d'observations & de vérités qu'on parvient à lier à la matière l'admirable propriété de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

NE disons point que toute Machine, ou tout Animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une Machine immortelle est une chimère, ou un *être de raison*, c'est faire un raisonnement aussi absurde, que celui que feroient des Chenilles, qui voient les dépouilles de leurs semblables, déploreroient amèrement le sort de leur espèce qui leur sembleroit s'anéantir. L'Âme de ces Insectes, (car chaque Animal a la sienne,) est trop bornée pour comprendre les Métamorphoses de la Nature. Jamais un seul des plus rusés d'entr'eux

n'eût imaginé qu'il dût devenir Papillon. Il en est de même de nous. Que savons-nous plus de nôtre destinée, que de nôtre origine? Soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle nôtre bonheur dépend.

Qui pensera ainsi, sera sage, juste, tranquille sur son sort, & par conséquent heureux. Il attendra la mort, sans la craindre, ni la désirer; & chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices; plein de respect pour la Nature; plein de reconnoissance, d'attachement, & de tendresse, à proportion du sentiment, & des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la sentir, & d'être au charmant Spectacle de l'Univers, il ne la détruira certainement jamais dans soi, ni dans les autres. Que dis-je! plein d'humanité, il en aimera le caractère jusques dans ses ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, sans les haïr; ce ne seront à ses yeux que des Hommes contrefaits. Mais en faisant grâce aux défauts de la conformation de l'Esprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés, & leurs vertus. Ceux que la Nature aura favorisés, lui paroîtront mériter plus d'égards, que ceux qu'elle aura traités en Marâtre. C'est ainsi qu'on a vû que les dons naturels, la source de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du Matérialiste, des hommages que tout autre leur refuse injustement. Enfin le Matérialiste convaincu, quoique murmure sa propre vanité, qu'il n'est

n'est qu'une Machine, ou qu'un Animal, ne maltraitera point ses semblables; trop instruit sur la Nature de ces actions, dont l'inhumanité est toujours proportionnée au degré d'Analogie prouvée ci-devant; & ne voulant pas en un mot, suivant la Loi Naturelle donnée à tous les Animaux, faire à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît.

CONCLUONS donc hardiment que l'Homme est une Machine; & qu'il n'y a dans tout l'Univers qu'une seule substance diversement modifiée. Ce n'est point ici une Hypothèse élevée à force de demandes & de suppositions: ce n'est point l'ouvrage du Préjugé, ni même de ma Raison seule; j'eusse dédaigné un Guide que je crois si peu sûr, si mes sens portant, pour ainsi dire, le flambeau, ne m'eussent engagé à la suivre, en l'éclairant. L'Expérience m'a donc parlé pour la Raison; c'est ainsi que je les ai jointes ensemble.

MAIS on a dû voir que je ne me suis permis le raisonnement le plus rigoureux & le plus immédiatement tiré, qu'à la suite d'une multitude d'Observations Physiques qu'aucun Savant ne contestera; & c'est encore eux seuls que je reconnois pour Juges des conséquences que j'en tire; refusant ici tout Homme à préjugés, & qui n'est ni Anatomiste, ni au fait de la seule Philosophie qui est ici de mise, celle du corps humain. Que pourroient contre un Chêne aussi ferme & solide, ces foibles Roseaux de la Théologie, de la Métaphysique

fique & des Ecoles; Armes puériles, semblables aux fleurets de nos salles, qui peuvent bien donner le plaisir de l'Escrime, mais jamais entâmer son Adversaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuses & triviales, de ces raisonnemens rebattus & pitoiables, qu'on fera sur la prétendue incompatibilité de deux substances, qui se touchent & se remüent sans cesse l'une & l'autre, tant qu'il restera l'ombre du préjugé, ou de la superstition sur la Terre? Voilà mon Systême, ou plutôt la Vérité, si je ne me trompe fort. Elle est courte & simple. Dispute à présent qui voudra!



SECOND

SECONDE
MEMOIRE

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME.

SECOND

MEMOIR

OF

CHRISTOPHER COLUMBUS

BY

WILLIAM

NEW YORK: PUBLISHED BY J. B. LIPPINCOTT, 150 NASSAU ST. 1855.

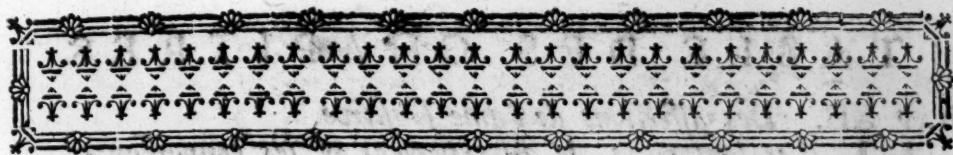


TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. I. *Exposition de l'Ouvrage.*
CHAP. II. *De la Matière.*
CHAP. III. *De l'étendue de la Matière.*
CHAP. IV. *Des propriétés mécaniques passives de la matière, dépendantes de l'étendue.*
CHAP. V. *De la puissance motrice de la matière.*
CHAP. VI. *De la faculté sensitive de la matière.*
CHAP. VII. *Des formes substantielles.*
CHAP. VIII. *De l'ame végétative.*
CHAP. IX. *De l'ame sensitive des Animaux.*
CHAP. X. *Des facultés du corps qui se rapportent à l'ame sensitive.*
§. I. *Des sens.*
§. II. *Mécanisme des sensations.*
§. III. *Loix des sensations.*
§. IV. *Que les sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.*
§. V. *Raisons Anatomiques de la diversité des sensations.*
§. VI. *De la petitesse des idées.*
§. VII. *Differens sièges de l'Ame.*
§. VIII. *De l'étendue de l'Ame.*
§. IX. *Que l'être sensitif est par conséquent matériel.*
§. X. *De la mémoire.*
§. XI. *De l'imagination.*
§. XII. *Des passions.*
CHAP. XI. *Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.*
§. I. *Des inclinations & des appétits.*
§. II. *De l'instinct.*
§. III. *Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.*
§. IV. *De la pénétration & de la conception.*

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XII. *Des affections de l'ame sensitive.*

§. I. *Les sensations, le discernement & les connoissances.*

§. II. *De la volonté.*

§. III. *Du goût.*

§. IV. *Du génie.*

§. V. *Du sommeil & des Rêves.*

§. VI. *Conclusion sur l'être sensitif.*

CHAP. XIII. *Des facultés intellectuelles, ou de l'Ame raisonnable.*

§. I. *Des perceptions.*

§. II. *De la liberté.*

§. III. *De la Réflexion, &c.*

§. IV. *De l'arrangement des idées.*

§. V. *De la Méditation, ou de l'Examen.*

§. VI. *Du Jugement.*

CHAP. XIV. *Que la foi seule peut fixer notre croyance sur la nature de l'Ame raisonnable.*

CHAP. XV. *Histoires qui confirment que toutes nos idées viennent des sens.*

HIST. I. *Du Sourd de Chartres.*

HIST. II. *D'un Homme sans idées morales.*

HIST. III. *De l'Aveugle de Cheselden.*

HIST. IV. *Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.*

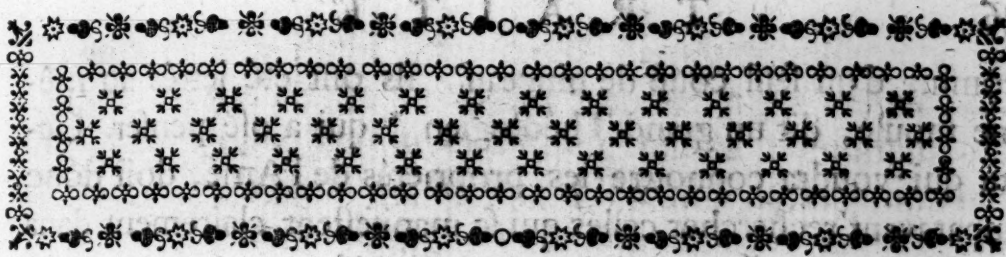
—— *Réflexions sur l'éducation.*

HIST. V. *D'un enfant trouvé parmi des Ours.*

HIST. VI. *Des Hommes sauvages appelés Satyres.*

Belle Conjecture d'Arnohe.

—— *Conclusion de l'ouvrage.*



TRAITÉ DE L'ÂME.

CHAPITRE I.

Exposition de l'Ouvrage.



E n'est ni Aristote, ni Platon, ni Descartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'est que votre Âme. En vain vous vous tourmentez pour connoître sa nature, n'en déplaît à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous soumettiez à l'ignorance & à la foi. L'essence de l'Âme de l'homme & des animaux est, & sera toujours aussi inconnue, que l'essence de la matière & des corps. Je dis plus; l'Âme dégagée du corps par abstraction, ressemble à la matière considérée sans aucunes formes: on ne peut la concevoir. L'âme & le corps ont été faits ensemble dans le même instant, &

comme d'un seul coup de pinceau. Ils ont été jettés au même moule, dit un grand Théologien * qui a osé penser. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'Ame, doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent clairement dans les corps, dont l'Ame est le principe actif.

Cette réflexion conduit naturellement à penser qu'il n'est point de plus sûrs guides que les sens. Voilà mes Philosophes. Quelque mal qu'on en dise, eux seuls peuvent éclairer la raison dans la recherche de la vérité; oui, c'est à eux seuls qu'il faudra toujours revenir, quand on voudra sérieusement la connoître.

Voyons donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité, ce que nos sens peuvent découvrir dans la matière, dans la substance des corps, & sur-tout des corps organisés; mais n'y voyons que ce qui y est, & n'imaginons rien. La matière est par elle-même un principe passif, elle n'a qu'une force *d'inertie*: c'est pourquoi toutes les fois qu'on la verra se mouvoir, on pourra conclure que son mouvement vient d'un autre principe, qu'un bon esprit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire, avec la matière ou la substance des corps, parce que l'idée de l'un, & l'idée de l'autre, forment deux idées intellectuelles, aussi différentes que l'actif & le passif. Si donc il est dans les corps un principe moteur, & qu'il soit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, fasse aussi sentir les nerfs & penser le cerveau, ne s'ensuivra-t-il pas clairement que c'est à ce principe qu'on donne le nom *d'Ame*. Il est démon-

* TERTULLIEN *de resurrect.*

démontré que le corps humain n'est dans sa première origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoses n'ont rien de plus surprenant que celles de tout autre insecte. Pourquoi ne feroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *sensible & actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil sur la surface de la terre? La vérité n'est-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aspire? Ou n'en serions-nous si avides, & pour ainsi dire, si amoureux, que pour n'embrasser qu'une nuë, au lieu de la Déesse, comme les Poëtes l'ont feint d'Ixion.

C H A P I T R E II.

De la Matière.

Tous les Philosophes qui ont attentivement examiné la nature de la matière, considérée en elle-même, indépendamment de toutes les formes qui constituent les corps, ont découvert dans cette substance diverses propriétés, qui découlent d'une essence absolument inconnue. Telles sont, 1°. la puissance de recevoir différentes formes, qui se produisent dans la matière même, & par lesquelles la matière peut acquérir la force motrice & la faculté de sentir; 2°. l'étendue actuelle, qu'ils ont bien reconnue pour un attribut, mais non pour l'essence de la matière.

Il y en a cependant eu quelques uns, & entr'autres Descartes, qui ont voulu réduire l'essence de la matière à la simple étendue, & borner toutes les propriétés de la matière à celles
de

de l'étenduë; mais ce sentiment a été rejeté par tous les autres Modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette substance; en sorte que la puissance d'acquérir la force motrice & la faculté de sentir, a été de tout tems considérée, de même que l'étenduë, comme une propriété essentielle de la matière.

Toutes les diverses propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel existent ces mêmes propriétés, un être qui par conséquent doit exister par lui-même. Or on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impossible, qu'un être qui existe par lui-même, puisse ni se créer, ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes, dont ses propriétés essentielles le rendent susceptible, qui puissent se détruire & se reproduire tour-à-tour. Aussi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne se fait de rien.

Tous les Philosophes qui n'ont point connu les lumières de la foi, ont pensé que ce principe substantiel des corps a existé & existera toujours, & que les élémens de la matière ont une solidité indestructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des Philosophes Chrétiens reconnoissent aussi qu'il existe nécessairement par lui-même, & qu'il n'est point de sa nature d'avoir pu commencer, ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un Auteur du siècle dernier qui professoit * la Théologie à Paris.

CHA-

* GOUDIN *Philosophia juxta inconcussa tutissimaque Divi Thomæ Dogmata*, Lugd. 1678.

C H A P I T R E III.

De l'étendue de la Matière.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idée de l'essence de la matière, nous ne pouvons refuser notre consentement aux propriétés que nos sens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matière, ou qu'étendue. L'étendue est donc une propriété qui convient toujours à toute matière, qui ne peut convenir qu'à elle seule, & qui par conséquent est coëssentielle à son sujet.

Cette propriété suppose dans la substance des corps, trois dimensions, longueur, largeur & profondeur. En effet, si nous consultons nos connoissances, qui viennent toutes des sens, on ne peut concevoir la matière, ou la substance des corps, sans l'idée d'un être à la fois, long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimensions est nécessairement liée à celle que nous avons de toute grandeur, ou quantité.

Les Philosophes qui ont le plus médité sur la matière, n'entendent pas par l'étendue de cette substance, une étendue solide, formée de parties distinctes, capable de résistance. Rien n'est uni, rien n'est divisé dans cette étendue: car pour diviser, il faut une force qui désunisse; il en faut une aussi, pour unir les parties divisées. Or suivant ces Physiciens, la matière n'a point de force actuellement active: parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoissent dans la ma-

M

tière

tière dépouillée de toute forme par abstraction, qu'une force motrice en *puissance*.

Cette théorie est difficile à concevoir ; mais les principes posés, elle est rigoureusement vraie dans ses conséquences. Il en est de ces vérités, comme des vérités algébriques, dont on connoît mieux la certitude, que l'esprit ne la conçoit.

L'étendue de la matière n'est donc qu'une étendue métaphysique, qui n'offre rien de sensible, suivant l'idée de ces mêmes Philosophes. Ils pensent avec raison qu'il n'y a que l'étendue solide qui puisse frapper nos sens.

Il nous paroît donc que l'étendue est un attribut essentiel à la matière, un attribut qui fait partie de sa forme métaphysique ; mais nous sommes fort éloignés de croire qu'une étendue solide constitue son essence.

Cependant avant Descartes, quelques Anciens avoient fait consister l'essence de la matière dans l'étendue solide. Mais cette opinion que les Cartésiens ont tant fait valoir, a été victorieusement combattue dans tous les tems, par des raisons évidentes que nous exposerons dans la suite ; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi se réduisent les propriétés de l'étendue.

C H A P I T R E IV.

Des propriétés mécaniques-passives de la matière, dépendantes de l'étendue.

C'E qu'on appelle forme en général, consiste dans les divers états, ou les différentes modifications, dont la matière est suscep-

susceptible. Ces modifications reçoivent l'être, ou leur existence, de la matière même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles constituent tous les différens états de cette substance: c'est par elles qu'elle prend toutes les diverses formes des corps, & qu'elle constitue ces corps mêmes.

Nous n'examinerons pas ici quelle peut être la nature de ce principe, considéré séparément de son étendue & de toute autre forme. Il suffit d'avoüer qu'elle est inconnue: ainsi il est inutile de rechercher si la matière peut exister dépouillée de toutes ces formes, sans lesquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les disputes frivoles, peuvent sur les pas des Scholastiques, poursuivre toutes les questions qu'on peut faire à ce sujet; nous n'enseignerons que ce qu'il faut précisément sçavoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a de deux sortes; les unes actives, les autres passives. Je ne traite dans ce Chapitre que des dernières. Elles sont au nombre de quatre; sçavoir la grandeur, la figure, le repos & la situation. Ces formes sont des états simples, des dépendances passives de la matière, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la simplicité.

Les Anciens pensoient, non sans raison, que ces formes mécaniques passives de la matière n'avoient pas d'autre source que l'étendue; persuadés qu'ils étoient que la matière contient *potentiellement* toutes ces formes en soi, par cela seul que ce qui est étendu, qu'un être doué des dimensions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, situation, &c.

Voilà donc les formes mécaniques-passives contenuës en puissance dans l'étenduë, dépendantes absolument des trois dimensions de la matière, & de leur diverse combinaison; & c'est en ce sens qu'on peut dire que la matière considérée simplement dans son étenduë, n'est elle-même qu'un principe passif. Mais cette simple étenduë, qui la rend susceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune, sans sa propre force motrice; car c'est la matière déjà revêtue des formes, au moyen desquelles elle a reçu la puissance motrice, ou le mouvement actuel, qui se procure elle-même successivement toutes les différentes formes qu'elle reçoit: & suivant la même idée, si la matière est la mère des formes, comme parle Aristote, elle ne l'est que par son mariage, ou par son union avec la force motrice même.

Cela posé: si la matière est quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de sa nature trop *inerte*, ou de ses formes mécaniques-passives dépendantes de l'étenduë, mais d'une nouvelle forme qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joue le plus grand rôle dans la nature; c'est la forme active, ou la puissance motrice; la forme, je le répète, par laquelle la matière produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me soit permis d'observer en passant que la matière, considérée seulement comme un être passif, ne paroît mériter que le simple nom de matière, auquel elle étoit autrefois restreinte; que la matière, entant qu'absolument inséparable de l'étenduë,

duë, de l'impénétrabilité, de la divisibilité, & des autres formes mécaniques-passives, n'étoit pas réputée par les Anciens la même chose que ce que nous appellons aujourd'hui du nom de substance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les Modernes, il prenoient la matière, simplement comme un attribut ou une partie de cette substance, constituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puissance motrice dont je vais parler.

C H A P I T R E V.

De la puissance motrice de la matière.

LES Anciens persuadés qu'il n'y avoit aucuns corps sans une force motrice, regardoient la substance des corps comme un composé de deux attributs primitifs: par l'un, cette substance avoit la puissance de se mouvoir; & par l'autre, celle d'être mue. En effet, dans tout corps qui se meut, il n'est pas possible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'est-à-dire, la chose qui se meut, & la même chose qui est mue.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matière à la substance des corps, entant que susceptible de mouvement: cette même matière devenue capable de se mouvoir, étoit envisagée sous le nom de principe actif, donné alors à la même substance. Mais ces deux attributs paroissent si essentiellement dépendans l'un de l'autre, que Cicéron, * pour

M 3

mieux

* In utroque tandem utrumque. *Academ. quæst. lib. 1.*

mieux exprimer cette union essentielle & primitive de la matière & de son principe moteur, dit que l'un & l'autre se trouve l'un dans l'autre; ce qui rend fort bien l'idée des Anciens.

D'où l'on comprend que les Modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matière, lorsqu'ils ont voulu par une confusion mal entendue donner ce nom à la substance des corps; puisqu'encore une fois la matière, ou le principe passif de la substance des corps, ne fait qu'une partie de cette substance. Ainsi il n'est pas surprenant qu'ils n'ayent pas découvert la force motrice & la faculté de sentir.

On doit voir à présent, ce me semble, du premier coup d'œil, que s'il est un principe actif, il doit avoir dans l'essence inconnue de la matière, une autre source que l'étendue; ce qui confirme que la simple étendue ne donne pas une idée complète de toute l'essence, ou forme Métaphysique de la substance des corps, par cela seul qu'elle exclut l'idée de toute activité dans la matière. C'est pourquoi si nous démontrons ce principe moteur; si nous faisons voir que la matière, loin d'être aussi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une substance active, aussi bien que passive, quelle ressource auront ceux qui ont fait consister son essence dans l'étendue?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & la force motrice, ne sont que des puissances de la substance des corps; car de même que cette substance est susceptible de mouvement, sans en avoir effectivement, elle a aussi toujours, lors même qu'elle ne se meut pas, la faculté de se mouvoir.

Les

Les Anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agissoit dans la substance des corps, que lorsque cette substance étoit revêtuë de certaines formes : ils ont aussi observé que les divers mouvemens qu'elle produit, sont tous assujettis, ou réglés par ces différentes formes. C'est pourquoi les formes au moyen desquelles la substance des corps pouvoit non seulement se mouvoir, mais se mouvoir diversement, ont été nommées *formes matérielles*.

Il suffisoit à ces premiers maîtres de jeter les yeux sur tous les phénomènes de la nature, pour découvrir dans la substance des corps la force de se mouvoir elle-même. En effet, ou cette substance se meut elle-même, ou lorsqu'elle est en mouvement, c'est une autre substance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette substance autre chose qu'elle-même en action ; & si quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cause que ce même genre de substance dont les parties agissent les unes sur les autres ?

Si donc on suppose un autre Agent, je demande quel il est, & qu'on me donne des preuves de son existence ; mais puisqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'est pas même un *Etre de raison*.

Après cela il est clair que les Anciens ont dû facilement reconnoître une force innée de mouvement au dedans de la substance des corps ; puisqu'enfin on ne peut, ni prouver, ni concevoir aucune autre substance qui agisse sur elle.

Mais ces mêmes Auteurs ont en même-tems avoué, ou plutôt prouvé, qu'il étoit impossible de comprendre comment

ce

ce mystère de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'essence des corps. Ne connoissant pas l'Agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître sa manière d'agir? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre substance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raisonnablement reconnoître l'existence.

Ce n'est pas aussi sans fondement qu'ils ont pensé que la substance des corps envisagée sans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais quelle étoit *tout en puissance*. * Le corps humain, par exemple, privé de la forme propre, pourroit-il exécuter les mouvemens qui en dépendent? De même sans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'univers, la matière qui les compose pourroit-elle produire tous les divers phénomènes qui frappent nos sens?

Mais les parties de cette substance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes se les donner; ce sont toujours d'autres parties de cette même substance déjà revêtue de formes, qui les leur procurent. Ainsi c'est de l'action de ces parties, pressées les unes par les autres, que naissent les formes par lesquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'est au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les Anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'est par ces deux qualités actives générales que sont vraisemblablement produits tous les corps sublunaires.

Descar-

* *Totum in fieri.*

Descartes, génie fait pour se frayer de nouvelles routes & s'égarer, a prétendu avec quelques autres Philosophes, que Dieu étoit la seule cause efficiente du mouvement, & qu'il l'imprimoit à chaque instant dans tous les corps. Mais ce sentiment n'est qu'une hypothèse qu'il a tâché d'ajuster aux lumières de la Foi; & alors ce n'est plus parler en Philosophe, ni à des Philosophes, surtout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les Scholastiques Chrétiens des derniers siècles ont bien senti l'importance de cette simple réflexion : c'est pourquoi ils se sont sagement bornés aux seules lumières purement philosophiques sur le mouvement de la matière, quoiqu'ils eussent pu faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit " empreint d'un " principe actif les élémens de la matière. " *Genes. 1. Isaye 66.*

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les Professeurs les plus célèbres, une substance de la doctrine de tous les autres : mais sans un fatras de citations, il est assez évident que la matière contient cette force motrice qui l'anime, & qui est la cause immédiate de toutes les loix du mouvement.

C H A P I T R E VI.

De la faculté sensitive de la Matière.

Nous avons parlé de deux attributs essentiels de la matière, desquels dépendent la plupart de ses propriétés, sçavoir l'étendue & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troisième attribut ; je veux dire la faculté de
N sentir

sentir, que les Philosophes * de tous les siècles ont reconnu dans cette même substance. Je dis tous les Philosophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les Cartésiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des difficultés insurmontables, ils se sont jetés dans un labyrinthe dont ils ont cru sortir par cet absurde système, "que les bêtes sont „ de pures machines.

Une opinion si risible n'a jamais eu d'accès chez les Philosophes que comme un badinage d'esprit, ou un amusement philosophique. C'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de sentir dans les bêtes, que dans les hommes : hors moi qui suis fort assuré que je sens, je n'ai d'autre preuve du sentiment des autres hommes que par les signes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'est pas le signe qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeste avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les caresses, la fuite, les soupirs, le chant, & en un mot toutes les expressions de la douleur, de la tristesse, de l'aversion, de la crainte, de l'audace, de la soumission, de la colère, du plaisir, de la joie, de la tendresse, &c. Un langage aussi énergique a bien plus de force pour nous convaincre, que tous les Sophismes de Descartes pour nous persuader.

Peut-être les Cartésiens, ne pouvant se refuser à leur propre sentiment intérieur, se croient-ils mieux fondés à reconnoître la

* Voyez la Thèse que M. Leibnitz fit soutenir à ce sujet au Prince Eugène, & l'Origine ancienne de la Physique moderne, par le P. Régnauld.

la même faculté de sentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux ; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces Philosophes s'en tenant ainsi à l'écorce des choses, auroient bien peu examiné la parfaite ressemblance qui frappe les connoisseurs, entre l'homme & la bête: car il n'est ici question que de la similitude des organes des sens, lesquels, à quelques modifications près, sont absolument les mêmes, & accusent évidemment les mêmes usages.

Si ce parallèle n'a pas été saisi par Descartes, ni par ses Sectateurs, il n'a pas échappé aux autres Philosophes, & surtout à ceux qui se sont curieusement appliqués à l'*Anatomie comparée*.

Il se présente une autre difficulté qui interesse davantage notre amour propre: c'est l'impossibilité où nous sommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance, ou un attribut de la matière. Mais qu'on fasse attention que cette substance ne nous laisse appercevoir que des choses ineffables. Comprend-on mieux comment l'étendue découle de son essence? comment elle peut être muë par une force primitive dont l'action s'exerce sans contact, & mille autres merveilles qui se dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, suivant l'idée d'un illustre Moderne*.

Mais ne pourroit-on pas supposer, comme ont fait quelques uns, que le sentiment qui se remarque dans les corps ani-

més, appartiendrait à un être distinct de la matière de ces corps, à une substance d'une différente nature, & qui se trouveroit unie avec eux? Les lumières de la raison nous permettent-elles de bonne foi d'admettre de telles conjectures? Nous ne connoissons dans les corps que de la matière, & nous n'observons la faculté de sentir que dans ces corps: sur quel fondement donc établir un être idéal, désavoué par toutes nos connoissances?

Il faut cependant convenir avec la même franchise, que nous ignorons si la matière a en soi la faculté immédiate de sentir, ou seulement la puissance de l'acquérir par les modifications, ou par les formes dont elle est susceptible; car il est vrai que cette faculté ne se montre que dans les corps organisés.

Voilà donc encore une nouvelle faculté qui ne résideroit aussi qu'en puissance dans la matière, ainsi que toutes les autres dont on a fait mention; & telle a été encore la façon de penser des Anciens, dont la Philosophie pleine de vuës & de pénétration méritoit d'être élevée sur les débris de celle des Modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des sources trop éloignées d'eux: l'ancienne Philosophie * prévaudra toujours devant ceux qui sont dignes de la juger; parce qu'elle forme, (du moins par rapport au sujet que je traite,) un système solide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la Physique moderne.

CHA-

* *Metaphysique.*

C H A P I T R E VII.

Des formes substantielles.

Nous avons vu que la matière est mobile, qu'elle a la puissance de se mouvoir par elle-même; qu'elle est susceptible de sensation & de sentiment. Mais il ne paroît pas, du moins si l'on s'en rapporte à l'expérience, ce grand maître des Philosophes, que ces propriétés puissent être mises en exercice, avant que cette substance soit, pour ainsi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de se mouvoir & de sentir. C'est pourquoi les Anciens regardoient ces formes, comme faisant partie de la réalité des corps; & de là vient qu'ils les ont nommées *formes substantielles*. * En effet, la matière considérée par abstraction, ou séparément de toute forme, est un être incomplet, suivant le langage des Ecoles, un être qui n'existe point dans cet état, & sur lequel du moins les sens, ni la raison, n'ont aucune prise. Ce sont donc véritablement les formes qui le rendent sensible, & pour ainsi dire, le réalisent. Ainsi, quoique, rigoureusement parlant, elles ne soient point des substances, mais de simples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de formes substantielles, parce qu'elles perfectionnent la substance des corps, & en font en quelque sorte partie.

D'ailleurs pourvu que les idées soient clairement exposées, nous dédaignons de réformer des mots consacrés par l'usage, & qui ne peuvent induire en erreur, lorsqu'ils sont définis, & bien entendus.

* GOUD. T. II. p. 94. 98.

Les Anciens n'avoient donné le nom de formes substantielles, qu'aux modifications qui constituent essentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caractères décisifs qui les distinguent l'un de l'autre. Ils nommoient seulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la destruction n'entraîne pas nécessairement celle des formes qui constituent la nature des corps; comme le mouvement local du corps humain, qui peut cesser, sans altérer l'intégrité de son organisation.

Les formes substantielles ont été divisées en simples & en composées. Les formes simples sont celles qui modifient les parties de la matière, telle que la grandeur, la figure, le mouvement, le repos & la situation; & ces parties de la matière revêtues de ces formes, sont ce qu'on appelle *corps simples*, ou *élé-mens*. Les formes composées consistent dans l'assemblage des corps simples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité nécessaire pour construire, ou former les différens mixtes.

Les mêmes Philosophes de l'antiquité ont aussi en quelque sorte distingué deux sortes de formes substantielles dans les corps vivans; sçavoir celles qui constituent les parties organiques de ces corps, & celles qui sont regardées comme étant leur principe de vie. C'est à ces dernières qu'ils ont donné le nom d'Ame. Ils en ont fait trois sortes; l'Ame végétative qui appartient aux plantes, l'Ame sensitive, commune à l'homme & à la bête: mais parce que celle de l'homme semble avoir un plus vaste empire, des fonctions plus étendues, des vues plus grandes, ils l'ont appelée *Ame raisonnable*. Disons un mot de l'Ame végétative. Mais auparavant, qu'il me soit permis de répon-

répondre à une objection que m'a faite un habile homme. „ Vous n'admettez, dit-il, dans les animaux, pour principe de „ sentiment, aucune substance qui soit différente de la matière: „ pourquoi donc traiter d'absurde le Cartésianisme, en ce qu'il „ suppose que les animaux sont de pures machines? & quelle si „ grande différence y a-t-il entre ces deux opinions? „ Je réponds d'un seul mot: Descartes refuse tout sentiment, toute faculté de sentir à ses machines, ou à la matière dont il suppose que les animaux sont uniquement faits: & moi je prouve clairement, si je ne me trompe fort, que s'il est un être qui soit, pour ainsi dire, pétri de sentiment, c'est l'animal; il semble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre sens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célèbre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur de cet Ouvrage.

C H A P I T R E VIII.

De l'Ame végétative.

Nous avons dit qu'il falloit rappeler au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent Commentaire de cette Doctrine des Anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la Physique Moderne, ingénieusement rassemblées dans un *Traité du Feu*, où l'*Ether* subtilement rallumé, joue le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy Médecin, n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'*Ether*; il explique la formation des Ames de tous les corps par cette même cause. L'*Ether* est un esprit

esprit infiniment subtil, une matière très déliée & toujours en mouvement, connuë sous le nom de feu pur & céleste, parce que les Anciens en avoient mis la source dans le Soleil, d'où suivant eux, il est lancé dans tous les corps plus ou moins, selon leur nature & leur consistance; & „quoique de soi-même „il ne brûle pas, par les différens mouvemens qu'il donne aux „particules des autres corps où il est renfermé, il brûle & fait „ressentir la chaleur. Toutes les parties du monde ont quelque portion de ce feu Elémentaire, que plusieurs Anciens „regardent comme l'Ame du monde. Le feu visible a beaucoup de cet Esprit, l'air aussi, l'eau beaucoup moins, la terre „très-peu. Entre les mixtes, les minéraux en ont moins, les „plantes plus, & les animaux beaucoup davantage. Ce feu, „où cet esprit, est leur Ame, qui s'augmente avec le corps par „le moyen des alimens qui en contiennent, & dont il se sépare „avec le chile, & devient enfin capable de sentiment, grace „à un certain mélange d'humeurs, & à cette structure particulière d'organes qui forment les corps animés: car les animaux, les minéraux, les plantes mêmes, & les os qui font la „base de nos corps, n'ont pas de sentiment, quoiqu'ils aient „chacun quelque portion de cet Ether, parce qu'ils n'ont pas „la même organisation.“

Les Anciens entendoient par l'Ame végétative la cause qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroissement de tous les corps vivans.

Les Modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers Maîtres avoient de cette espèce d'Ame, l'ont confonduë avec l'organ-

ganisation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle est la cause qui conduit & dirige cette organisation.

On ne peut en effet concevoir la formation des corps vivans, sans une cause qui y préside, sans un principe qui régle & amene tout à une fin déterminée; soit que ce principe consiste dans les loix générales par lesquelles * s'opère tout le mécanisme des actions de ces corps; soit qu'il soit borné à des loix particulières, originairement résidentes ou incluses dans le germe de ces corps mêmes, & par lesquelles s'exécutent toutes ses fonctions pendant leur accroissement & leur durée.

Les Philosophes dont je parle, ne fortoient pas des propriétés de la matière pour établir ces principes. Cette substance à laquelle ils attribuent la faculté de se mouvoir elle-même, avoit aussi le pouvoir de se diriger dans ses mouvemens, l'un ne pouvant subsister sans l'autre; puisqu'on conçoit clairement que la même puissance doit être également, & le principe de ces mouvemens, & le principe de cette détermination, qui sont deux choses absolument individuelles & inséparables. C'est pourquoi ils regardoient l'Ame végétative, comme une forme substantielle purement matérielle, malgré l'espece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvue.

C H A P I T R E IX.

De l'Ame sensitive des Animaux.

LE principe matériel, ou la forme substantielle, qui dans les animaux sent, discerne & connoît, a été généralement nom-

* BOERH. Elem. Chem. p. 35, 36. *Abregé de sa Théorie Chimique*, p. 6. 7.

nommée par les Anciens, *Ame sensitive*. Ce principe doit être soigneusement distingué du corps organique même des animaux, & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'Ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce sont cependant les organes mêmes de ces corps animés, qui occasionnent à cet être sensitif les sensations dont il est affecté.

On a donné le nom de sens, aux organes particulièrement destinés à faire naître ces sensations dans l'Ame. Les Médecins les divisent en sens externes & en sens internes; mais il ne s'agit ici que des premiers, qui sont, comme tout le monde sçait, au nombre de cinq; la vûe, l'ouïe, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend sur un grand nombre de sensations, qui toutes sont des sortes de toucher.

Ces organes agissent par l'entremise des nerfs, & d'une matière qui coule au-dedans de leur imperceptible cavité, & qui est d'une si grande subtilité, qu'on lui a donné le nom d'esprit animal, si bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de solides raisonnemens, que je ne perdrai point de tems à en prouver ici l'existence.

Lorsque les organes des sens sont frappés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la structure de ces organes sont ébranlés, le mouvement des esprits modifié se transmet au cerveau jusqu'au *sensorium commune*, c'est-à-dire, jusqu'à l'endroit même, où l'Ame sensitive reçoit les sensations à la faveur de ce reflux d'esprits, qui par leur mouvement agissent sur elle.

Si l'impression d'un corps sur un nerf sensitif est forte & profonde, si elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il
en

en résulte pour l'Ame une sensation qui n'est plus simple, mais douloureuse: & réciproquement, si l'organe est trop foiblement affecté, il ne se fait aucune sensation. Donc pour que les sens fassent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe sensitif.

Il ne se fait donc aucune sensation, sans quelque changement dans l'organe qui lui est destiné, ou plutôt dans la seule surface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il se faire par *l'intromission* du corps qui se fait sentir? Non; les envelopes dures des nerfs rendent la chose évidemment impossible. Il n'est produit que par les diverses propriétés des corps sensibles, & de là naissent les différentes sensations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'est effectivement dans le cerveau, que l'Ame est affectée des sensations propres à l'animal: car lorsque cette partie est considérablement blessée, l'animal n'a plus ni sentiment, ni discernement, ni connoissance: toutes les parties qui sont au dessus des plaies & des ligatures, conservent entr'elles & le cerveau le mouvement & le sentiment, toujours perdu au-dessous, entre la ligature & l'extrémité. La section, la corruption des nerfs & du cerveau, la compression même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce Sçavant a donc parfaitement connu le siège de l'Ame, & la nécessité absolue des nerfs pour les sensations: il a sçu 1°. que l'Ame sent, & n'est réellement affectée que dans le cerveau, des sentimens propres à l'animal. 2°. Qu'elle n'a de sentiment & de connoissance, qu'autant qu'elle reçoit l'impression actuelle des esprits animaux.

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Aristote, de Chrysippe, de Platon, de Descartes, de Vieussens, de Rosset, de Willis, de Lancisi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, comme à la Vérité même. Hippocrate paroît aussi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait sa résidence.

Cependant la plupart des anciens Philosophes, ayant à leur tête les Stoïciens; & parmi les Modernes, Perrault, Stuart, & Tabor, ont pensé que l'Ame sentoît dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une sensibilité aussi universellement répandue. L'expérience nous a même appris que lorsque quelque partie du corps est retranchée, l'Ame a des sensations, que cette partie qui n'est plus, semble encore lui donner. L'ame ne sent donc pas dans le lieu même où elle croit sentir. Son erreur consiste dans la manière dont elle sent, & qui lui fait rapporter son propre sentiment aux organes qui le lui occasionnent, & l'avertissent en quelque sorte de l'impression qu'ils reçoivent eux-mêmes des causes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas assurer que la substance de ces organes ne soit pas elle-même susceptible de sentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connues qu'à cette substance même, & non au tout, c'est-à-dire, à l'animal auquel elles ne sont pas propres, & ne servent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce sujet, ne sont fondés que sur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui seule doit nous guider, nous apprend sur les sensations que l'Ame reçoit dans les corps animés.

Beau-

Beaucoup d'Auteurs mettent le siège de l'Ame presque dans un seul point du cerveau, & dans un seul point du corps calleux, d'où comme de son trône, elle régit toutes les parties du corps.

L'être sensitif ainsi cantonné, resserré dans des bornes aussi étroites, ils le distinguent 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent seulement à lui fournir ses sensations: 2°. des esprits mêmes qui le touchent, le remuent, le pénètrent par la diverse force de leur choc, & le font si diversément sentir.

Pour rendre leur idée plus sensible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'Ame est en quelque sorte dans le corps, ce qu'est le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les ressorts, les rouës ne sont que des instrumens, qui par leurs mouvemens concourent tous ensemble à la régularité de l'action du marteau sur le timbre, qui attend, pour ainsi dire, cette action, & ne fait que la recevoir: car lorsque le marteau ne frappe pas le timbre, il est comme isolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ses mouvemens.

Telle est l'Ame pendant un sommeil profond. Privée de toutes sensations, sans nulle connoissance de tout ce qui se passe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle semble attendre le réveil, pour recevoir en quelque sorte le coup de marteau donné par les esprits sur son timbre. Ce n'est en effet que pendant la veille qu'elle est affectée par diverses sensations, qui lui font connoître la nature des impressions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'Ame n'occupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un siège plus étendu, peu importe à notre système. Il est certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'âpreté, la douleur, &c. que tous les nerfs sentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réunis pour former cette espèce de rendez-vous de toutes les sensations. Cependant on verra que les nerfs ne se rassemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

Quoiqu'il en soit, les principes que nous avons posés une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoissances, même celles qui sont les plus habituelles, ou les plus familières à l'Ame, ne résident en elle, qu'au moment même qu'elle en est affectée. *L'habituel* de ces connoissances ne consiste que dans les modifications permanentes du mouvement des esprits, qui les lui présentent, ou plutôt qui les lui procurent très fréquemment. D'où il suit que c'est dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que consistent la mémoire, l'imagination, les inclinations, les passions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les sensations plus ou moins fortes & étendues: & de là viennent encore la pénétration, la conception, la justesse, & la liaison des connoissances; & cela, selon le degré d'excellence, ou la perfection des organes des différens animaux.

C H A P I T R E X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'Ame sensitive.

LES Philosophes ont rapporté à l'Ame sensitive toutes les facultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant

dant il faut bien distinguer ces facultés, qui sont purement mécaniques, de celles qui appartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels sont la diversité des mouvemens des esprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frappés, ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens, qui rappellent nécessairement les mêmes sensations que l'Ame avoit déjà reçues par l'impression des objets sur les sens. Ces modifications tant de fois répétées forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires, & habituelles, qui ne viennent pas de la même source: elles dépendent originairement des diverses dispositions organiques des corps animés, lesquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'instinct & la conception.

La seconde classe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être sensitif; comme les sensations, les perceptions, le discernement, les connoissances, &c.

§. I.

Des sens.

La diversité des sensations varie selon la nature des organes qui les transmettent à l'Ame. L'ouïe porte à l'Ame la sensation

fation du bruit ou du son, la vuë lui imprime les sentimens de lumière & de couleurs, qui lui représentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux; l'Ame reçoit de l'odorat toutes les sensations connues sous le nom d'odeurs; les saveurs lui viennent à la faveur du goût: le toucher enfin, ce sens universellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les sensations de toutes les qualités appelées *tactiles*, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la mollesse, le poli, l'âpre, la douleur & le plaisir, qui dépendent des divers organes du tact; parmi lesquels nous comptons les parties de la génération, dont le sentiment vif pénètre & transporte l'Ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre existence.

Puisque le nerf optique & le nerf acoustique font seuls, l'un voir les couleurs, l'autre entendre les sons; puisque les seuls nerfs moteurs portent à l'Ame l'idée des mouvemens, qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'ensuit que chaque nerf est propre à faire naître différentes sensations, & qu'ainsi le *sensorium commune* a, pour ainsi dire, divers territoires, dont chacun a son nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs mêmes la cause de la diversité des sensations; car l'expansion du nerf auditif ressemble à la rétine, & cependant il en résulte des sensations bien opposées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, de sorte qu'un organe dioptrique, par exemple, doit naturellement servir à la vision.

Non seulement les divers sens excitent différentes sensations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte
à l'Ame

à l'Âme, selon les différentes manières dont ils sont affectés par les corps externes. C'est pourquoi la sensation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, & peut faire appercevoir à l'Âme l'éloignement & le lieu de la cause qui produit cette sensation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumière, donner des sensations plus ou moins vives de la lumière & des couleurs, & former par ces différentes modifications, les idées d'étendue, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire est exactement vrai des autres sens.

§. II.

Mécanisme des sensations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus subtil mécanisme des sensations. Comme l'œil est le seul de tous les organes sensitifs, où se peigne & se représente visiblement l'action des objets extérieurs, il peut seul nous aider à concevoir quelle sorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en sont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de la sclérotique & de la choroïde; mettez où étoit la première de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuste parfaitement avec la convexité de l'œil. Présentez ensuite quelque corps que ce soit devant le trou de la pupille, vous verrez très-distinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infère en passant, que la vision n'a pas son siège dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi consiste la peinture des objets? Dans un retracement proportionnellement diminutif des rayons lumineux qui

partent de ces objets. Ce retracement forme une impression de la plus grande délicatesse, comme il est facile d'en juger par tous les rayons de la pleine Lune, qui concentrés dans le foyer d'un miroir ardent, & réfléchis sur le plus sensible thermomètre, ne font aucunement monter la liqueur de cet instrument. Si l'on considère de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expansion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres sont infiniment tendres & molles, & ne forment guères qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuse, on concevra non seulement que chaque fibrille ne se trouvera chargée que d'une très-petite portion des rayons; mais qu'à cause de son extrême délicatesse, elle n'en recevra qu'un changement simple, léger, foible, ou fort superficiel; & en conséquence de cela, les esprits animaux à peine excités, reflueront avec la plus grande lenteur: à mesure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement se rallentira de plus en plus, & par conséquent l'impression de cette peinture ne pourra s'étendre, se propager le long de la corde optique, sans s'affoiblir. Que pensez-vous à présent de cette impression portée jusqu'à l'Ame même? N'en doit-elle pas recevoir un effet si doux, qu'elle le sente à peine?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette théorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une si foible cause doit produire si peu de bruit, qu'il sembleroit devoir s'étouffer ou se perdre dans toute la longueur du bois. Il se perd en effet pour tous les autres, vous seul entendez un bruit sourd, presque imperceptible. La même chose se
passe

passe en petit dans le nerf optique, parce qu'il est infiniment moins solide. L'impression une fois reçue par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élastique, doit nécessairement se porter jusqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience si connue des billes de billard; or les nerfs sont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre sensible nerveuse montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diamètre aussi étroit ne peuvent vraisemblablement contenir qu'un seul globule à la file, qu'une suite ou rang d'esprits animaux. Cela s'ensuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à se mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la précision, de la fidélité des traces, ou des idées qui en résultent dans le cerveau: tous effets qui prouvent que le suc nerveux est composé d'élémens globuleux, qui nagent peut-être dans une matière éthérée; & qui seroient inexplicables, en supposant dans les nerfs, comme dans les autres vaisseaux, diverses espèces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du ressort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que soient les élémens, si l'on veut expliquer les phénomènes des sensations, il faut donc admettre 1°. l'existence & la circulation des esprits. 2°. Ces mêmes esprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, retrogradent jusqu'à l'Ame. 3°. Un seul rang de globules sphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour galopper au moindre signal de la volonté. Cela posé,

avec quelle vitesse le premier globule poussé doit-il pousser le dernier, & le jeter, pour ainsi dire, sur l'Ame, qui se réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, relativement au mouvement qui lui a été imprimé. Ceci amène naturellement les Loix des Sensations: les voici.

§. III.

Loix des Sensations.

I. LOI. Plus un objet agit distinctement sur le *sensorium*, plus l'idée qui en résulte, est nette & distincte.

II. LOI. Plus il agit vivement sur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée est claire.

III. LOI. La même clarté résulte de l'impression des objets souvent renouvelée.

IV. LOI. Plus l'action de l'objet est vive; plus elle est différente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée est vive & frappante. On ne peut souvent la chasser par d'autres idées, comme Spinoza dit l'avoir éprouvé, lorsqu'il vit un de ces grands hommes du Brésil. C'est ainsi qu'un blanc & un noir qui se voyent pour la première fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'Ame regarde long-tems un objet extraordinaire, y pense & s'en occupe sans cesse. L'esprit & les yeux passent légèrement sur les choses qui se présentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le Botaniste. On voit par là qu'il est dangereux de donner aux enfans des idées effrayantes, telle que la peur du Diable, du Loup, &c.

Ce n'est qu'en réfléchissant sur les notions simples, qu'on saisit les idées compliquées: il faut que les premières soient toutes représentées clairement à l'Ame, & qu'elle les conçoive
distin-

distinctement l'une après l'autre; c'est-à-dire, qu'il faut choisir un seul sujet simple, qui agisse tout entier sur le *sensorium*, & ne soit troublé par aucun autre objet, à l'exemple des Géomètres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vue leur objet. C'est la première conclusion qu'on doit tirer de notre première Loi; la seconde, est qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut, comme les enfans & les écoliers; car on ne retient que des sons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reste, suivant la troisième Loi, des traces plus souvent marquées sont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne sont point en état de méditer, ne peuvent guères apprendre que par le mauvais usage dont j'ai parlé.

Enfin comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microscope, soit bien éclairé, tandis que toutes les parties voisines sont dans l'obscurité; de même pour entendre distinctement un bruit qui d'abord paroissoit confus, il suffit d'écouter attentivement: le son trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tendue, frappe le cerveau plus vivement. C'est par les mêmes moyens qu'un raisonnement qui paroissoit fort obscur, est enfin trouvé clair; cela s'ensuit de la II. Loi.

§. IV.

*Que les Sensations ne font pas connoître la nature des corps,
& qu'elles changent avec les organes.*

Quelque lumineuses que soient nos sensations, elles ne nous éclairent jamais sur la nature de l'objet actif, ni sur celle de l'organe passif. La figure, le mouvement, la masse, la dureté,

sont bien des attributs des corps sur lesquels nos sens ont quelque prise. Mais combien d'autres propriétés qui résident dans les derniers élémens des corps, & qui ne sont pas saisies par nos organes, avec lesquels elles n'ont du rapport que d'une façon confuse qui les exprime mal, ou point du tout? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même personne, dont l'organe sensitif par conséquent ne retrace point à l'Ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas aussi, selon les modifications de la lumière? Elles ne peuvent donc être regardées comme des propriétés des corps. L'ame juge confusément des goûts, qui ne lui manifestent pas même la figure des sels.

Je dis plus: on ne conçoit pas mieux les premières qualités des corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne sont déterminées que par nos organes. Avec d'autres sens, nous aurions des idées différentes des mêmes attributs, comme avec d'autres idées nous penserions autrement que nous ne pensons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie, ou de sentiment. Mais je réserve à parler ailleurs de cette matière.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même densité, quelque différens qu'ils fussent d'ailleurs entr'eux, il suit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un seul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même manière l'organe sensitif.

Nos idées ne viennent donc pas de la connoissance des propriétés des corps, ni de ce en quoi consiste le changement qu'éprouvent nos organes. Elles se forment par ce changement

ment seul. Suivant sa nature, & ses degrés, il s'éleve dans notre Ame des idées qui n'ont aucune liaison avec leurs causes occasionnelles & efficientes, ni sans doute avec la volonté, malgré laquelle elles se font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge, ou blanche, n'ont rien de commun avec le feu, ou la flamme; l'idée de cet élément est si étrangere à ces sensations, qu'un homme sans aucune teinture de Physique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les sensations changent avec les organes; dans certaines jaunisses, tout paroît jaune. Changez avec le doigt l'axe de la vision, vous multiplierez les objets, vous en varierez à votre gré la situation & les attitudes. Les engelures, &c. font perdre l'usage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Eustachi suffit pour rendre sourd. Les fleurs blanches ôtent tout le sentiment du vagin. Une taye sur la cornée, suivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diversément les objets. La cataracte, la goutte serène, &c. jettent dans l'aveuglement,

Les sensations ne représentent donc point du tout les choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes, puisqu'elles dépendent entièrement des parties corporelles qui leur ouvrent le passage.

Mais pour cela nous trompent-elles? Non certes, quoiqu'on en dise, puisqu'elles nous ont été données plus pour la conservation de notre machine, que pour acquérir des connoissances. La réflexion de la lumière produit une couleur jaune dans un œil plein de bile; l'Ame alors doit donc voir jaune. Le sel & le sucre impriment des mouvemens opposés aux papilles du goût; on aura donc en conséquence des idées contraires,

res, qui feront trouver l'un salé, & l'autre doux. A dire vrai, les sens ne nous trompent jamais, que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation sur leurs rapports: car autrement ce sont des ministres fidèles; l'Ame peut compter qu'elle sera sûrement avertie par eux des embûches qu'on lui tend; les sens veillent sans cesse, & sont toujours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'Ame dépend à son tour des organes qui la servent, si tous les sens sont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *sensorium commune* de participer à une erreur aussi générale?

§. V.

Raisons Anatomiques de la diversité des sensations.

Quand même tous les nerfs se rassembleroient, les sensations n'en seroient pas moins diverses: mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela soit vrai, si ce n'est les nerfs optiques & acoustiques, c'est que les nerfs sont réellement séparés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le scalpel les démontre, & ne peut plus les suivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement sans microscope, que les principes nerveux sont assez écartés; (cela se remarque sur-tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui sont à une très grande distance l'un de l'autre?) & que les fibres nerveuses ne suivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3°. L'extrême mollesse de toutes ces fibres, fait qu'elles se confondent aisément avec la moëlle: la 4^e. & la 8^e. paire peuvent ici servir d'exemple. 4°. Telle est la seule impénétrabilité des corps, que les premiers filamens de
tant

tant de différens nerfs ne peuvent se réunir en un seul point. 5°. La diversité des sensations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois; ces deux sentimens distincts à l'occasion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche, à l'occasion même d'un seul petit corps rond, qu'on fait rouler sous un doigt sur lequel le doigt voisin est replié; tout prouve que chaque sens a son petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainsi le siège de l'Ame est composé d'autant de parties, qu'il y a de sensations diverses qui y répondent. Or qui pourroit les nombrer? Et que de raisons pour multiplier & modifier le sentiment à l'infini? Le tissu des envelopes des nerfs, qui peut être plus ou moins solide, leur pulpe plus ou moins molle, leur situation plus ou moins lâche, leur diverse construction à l'une & à l'autre extrémité, &c.

Il s'ensuit de ce que nous avons dit jusqu'à présent, que chaque nerf diffère l'un de l'autre à sa naissance, & en conséquence ne paroît porter à l'Ame qu'une sorte de sensations, ou d'idées. En effet l'histoire physiologique de tous les sens prouve que chaque nerf a un sentiment relatif à sa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel se modifient les impressions externes. Si l'organe est dioptrique, il donne l'idée de la lumière & des couleurs; s'il est acoustique, on entend, comme on l'a déjà dit, &c.

§. VI.

De la petitesse des idées.

Ces impressions des corps extérieurs sont donc la vraie cause Physique de toutes nos idées; mais que cette cause est

Q

extra-

extraordinairement petite! Lorsqu'on regarde le Ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaste hémisphère se peint au fond de l'œil, son image est beaucoup plus petite que le trou par où elle a passé. Que seroit-ce donc d'une étoile de la 6^e. grandeur, ou de la 6^e. partie d'un globule sanguin? L'ame la voit cependant fort clairement avec un bon microscope. Quelle cause infiniment exigüe? & par conséquent quelle doit être l'exil提高 de nos sensations & de nos idées? Et que cette exil提高 de sensations & d'idées paroît nécessaire par rapport à l'immensité de la mémoire! Où loger en effet tant de connoissances, sans le peu de place qu'il leur faut, & sans l'étendue de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent.

§. VII.

Différens sièges de l'Ame.

Pour fixer, ou marquer avec précision, quels sont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'Anatomie, sans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle seule on peut lever la plupart des voiles qui dérobent l'Ame à la curiosité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend son origine, de l'endroit, où finit la dernière artériole de la substance corticale du cerveau; cette origine est donc, où commence visiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître & sortir sans microscope. Tel est réellement le lieu d'où la plupart des nerfs semblent tirer leur origine, où ils se réunissent, & où l'être sensible paroît réfugié. Les sensations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raisonnablement placés dans l'artère? Ce tuyau est privé de sentiment par lui-même, & il n'est changé
par

par aucun effort de la volonté. Les sensations ne sont point aussi dans le nerf au dessous de sa continuité avec la moëlle : les plaies & autres observations nous le persuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur siège au dessous de la continuité du nerf avec l'artère, puisque tout nerf se meut au gré de la volonté. Voilà donc le *sensorium* bien établi dans la moëlle, & cela jusqu'à l'origine même artérielle de cette substance médullaire. D'où il suit encore une fois que le siège de l'Ame a plus d'étendue qu'on ne s'imagine ; encore ses limites seroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, sur tout très-sçavant, sans l'immense petitesse ou exilite des idées dont nous avons parlé.

§. VIII.

De l'étendue de l'Ame.

Si le siège de l'Ame a une certaine étendue, si elle sent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, si elle y a véritablement differens sièges, il faut nécessairement qu'elle ne soit pas elle-même inétendue, comme le prétend Descartes ; car dans son système, l'Ame ne pourroit agir sur le corps, & il seroit aussi impossible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux substances, que cela est facile à ceux qui pensent qu'il n'est pas possible de concevoir aucun être sans étendue. En effet, le corps & l'Ame sont deux natures entièrement opposées, selon Descartes ; le corps n'est capable que de mouvement, l'Ame que de connoissance ; donc il est impossible que l'Ame agisse sur le corps, ni le corps sur l'Ame. Que le corps se meuve, l'Ame qui n'est point sujette aux mouvemens, n'en res-

sentira aucune atteinte. Que l'Ame pense, le corps n'en ressentira rien, puisqu'il n'obéit qu'au mouvement.

N'est-ce pas dire avec Lucrece, que l'Ame n'étant pas matérielle, ne peut agir sur le corps, ou qu'elle l'est effectivement, puisqu'elle le touche & le remue de tant de facons ? Ce qui ne peut convenir qu'à un corps *.

Si petite & si imperceptible qu'on suppose l'étendue de l'Ame, malgré les phénomènes qui semblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt ** plusieurs Ames, qu'une Ame sans étendue, il faut toujours qu'elle en ait une, quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étendue énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde seroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui seroit placé sur son sommet ? L'étendue de l'Ame forme donc en quelque sorte le corps de cet être sensible & actif; & à cause de l'intimité de sa liaison, qui est telle qu'on croiroit que les deux substances sont individuellement attachées & jointes ensemble, & ne font qu'un seul tout, Aristote *** dit, "qu'il n'y a point d'Ame sans corps, & que l'Ame n'est point un corps." A dire vrai, quoique l'Ame agisse sur le corps & se détermine sans doute par une activité qui lui est propre, cependant je ne sçais si elle est jamais active, avant que d'avoir été passive; car il semble que l'Ame pour agir, ait besoin de recevoir

* *Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.*

** Quelques anciens Philosophes les ont admises, pour expliquer les différentes contradictions dans lesquelles l'Ame se surprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressusciter son mari, & *vice versa*.

*** *De Anima text. 26. c. 2.*

voir les impressions des esprits modifiés par les facultés corporelles. C'est ce qui a peut-être fait dire à plusieurs; que l'Ame dépend tellement du tempérament & de la disposition des organes, qu'elle se perfectionne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'Ame au corps, il n'est pas besoin de tant se mettre l'esprit à la torture, que l'ont fait ces grands génies, Aristote, Platon, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Straahl, & qu'il suffit d'aller rondement son droit chemin, & de ne pas regarder derrière, ou de côté, lorsque la vérité est devant soi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne se baisseroient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle soit.

Vous concevez enfin qu'après tout ce qui a été dit sur la diverse origine des nerfs & les différens sièges de l'Ame, il se peut bien faire qu'il y ait quelque chose de vrai dans toutes les opinions des Auteurs à ce sujet, quelque opposées quelles paroissent : & puisque les maladies du cerveau, selon l'endroit qu'elles attaquent, suppriment tantôt un sens, tantôt un autre, ceux qui mettent le siège de l'Ame dans les *nates*, ou les *testes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale*? Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit * de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'Ame est répandue.

Q 3

En

. Totos diffusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Virg. *Æneid.* l. 6.

En effet où est votre Ame, lorsque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaisent, ou la chagrinent, si ce n'est dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine? Où est-elle, lorsqu'elle apperçoit avec plaisir un beau Ciel, une belle perspective, si elle n'est dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle soit placée à la naissance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'Ame, pour en donner une idée sensible, se trouve en plusieurs endroits du cerveau, puisqu'il est réellement frappé à plusieurs portes. Mais je ne prétens pas dire pour cela qu'il y ait plusieurs Ames; une seule suffit sans doute avec l'étendue de ce siège médullaire que nous avons été forcés par l'expérience de lui accorder; elle suffit, dis-je, pour agir, sentir, & penser, autant qu'il lui est permis par les organes.

§. IX.

Quo l'être sensible est par conséquent matériel.

Mais quels doutes s'élèvent dans mon Ame, & que notre entendement est foible & borné! Mon Ame montre constamment, non la pensée, qui lui est accidentelle, quoiqu'en disent les Cartésiens, mais de l'activité & de la sensibilité. Voilà deux propriétés incontestables, reconnues par tous les Philosophes qui ne se sont point laissés aveugler par l'esprit systématique, le plus dangereux des esprits. Or, dit-on, toutes propriétés supposent un sujet qui en soit la baze, qui existe par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclut-on, l'Ame est un être séparé du corps, une espèce de *monade spirituelle*, une *forme subsistante*, comme parlent les adroits & prudents Scholastiques; c'est-à-dire, une substance
dont

dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raisonner sans doute; mais le sujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature absolument distincte du corps, tandis que je vois clairement que c'est l'organisation même de la moëlle aux premiers commencemens de la naissance, (c'est-à-dire, à la fin du *cortex*,) qui exerce si librement dans l'état sain toutes ces propriétés? Car c'est une foule d'observations & d'expériences certaines, qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui disent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de Métaphysique, sans nous donner une seule idée. Mais feroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'Ame? Et comment concevoir que la matière puisse sentir & penser? J'avouë que je ne le conçois pas; mais, outre qu'il est impie de borner la toute-puissance du Créateur, en soutenant qu'il n'a pu faire penser la matière, lui qui d'un mot a fait la lumière, dois-je dépouiller un Etre des propriétés qui frappent mes sens, parce que l'essence de cet Etre m'est inconnue? Je ne vois que matière dans le cerveau; qu'étendue, comme on l'a prouvé, dans sa partie sensitive: vivant, sain, bien organisé, ce viscère contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la substance médullaire; je vois ce principe qui sent & pense, se déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je! l'Ame dort la première; son feu s'éteint à mesure que les fibres dont elle paroît faite, s'affoiblissent & tombent les unes sur les autres. Si tout s'explique par ce que l'Anatomie & la Physiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je besoin de forger un Etre idéal? Si je confonds l'Ame avec les organes corporels, c'est donc que tous les phénomènes m'y déterminent,

ment, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon Ame aucune idée d'elle-même, mais seulement assez de discernement & de bonne foi pour se reconnoître dans quelque miroir que ce soit, & ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle est vertueuse & ornée de mille belles connoissances, elle est assez noble, assez recommandable.

Nous remettons à exposer les phénomènes dont je viens de parler, lorsque nous ferons voir le peu d'empire de l'Ame sur le corps, & combien la volonté lui est asservie. Mais l'ordre des matières que je traite, exige que la mémoire succède aux sensations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne pensois.

§. X.

De la Mémoire.

Tout jugement est la comparaison de deux idées que l'Ame sçait distinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même instant elle ne peut contempler qu'une seule idée; si je n'ai point de mémoire, lorsque je vais comparer la seconde idée, je ne retrouve plus la première. Ainsi, (& c'est une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri,) point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoissance des choses, ni le sentiment interne de notre propre existence, ne peuvent demeurer certainement en nous sans mémoire. A-t-on oublié ce qu'on a sçu? il semble qu'on ne fasse que sortir du néant; on ne sçait point avoir déjà existé, & que l'on continuera d'être encore quelque tems. Wepfer parle d'un malade qui avoit perdu les idées mêmes des choses, & n'avoit plus d'exactes perceptions; il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il en cite un autre

tre qui ne pouvoit jamais finir sa phrase, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'histoire d'un troisième, qui faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'usage de former des sons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'est pas rare de voir les malades ignorer la faim & la soif; Bonnet en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdrait toute mémoire, seroit un atome pensant, si on peut penser sans elle; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rapporteroit rien.

La cause de la mémoire est tout-à-fait mécanique, comme elle-même; elle paroît dépendre de ce que les impressions corporelles du cerveau, qui sont les traces d'idées qui se suivent, sont voisines; & que l'Ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, sans rappeler les autres qui avoient coutume d'aller ensemble. Cela est très vrai de ce qu'on a appris dans la jeunesse. Si l'on ne se souvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un seul mot le fait retrouver. Ce phénomène démontre que les idées ont des territoires séparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, par exemple, le commencement d'un vers, un son qui frappe les oreilles, communique sur le champ son impression à la partie du cerveau, qui est analogue à celle où se trouve le premier vestige de ce qu'on cherche, c'est-à-dire, cette autre partie de la moëlle, où est cachée la mémoire, ou la trace des vers suivans, & y représente à l'Ame la suite de la première idée, ou des premiers mots, il est nécessaire que de nouvelles idées soient portées par une loi constante au même lieu dans lequel

R

avoient

avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet si cela se faisoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus sûrement l'idée d'un voleur, que quelque'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'est que certaines affections du cerveau détruisent tel ou tel sens, sans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité, a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. Hildanus parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame, qui, guérie d'une apoplexie, fut plus d'un an à recouvrer sa mémoire; il lui fallut revenir à l'a, b, c, de ses premières connoissances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque sorte avec les fibres affaiblies du cerveau, qui n'avoient fait par leur *collabescence* qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'esprit, de pénétration, & d'aptitude pour les Sciences. Voilà une de ces heureuses maladies contre lesquelles bien des gens pourroient troquer leur santé, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont assez communément beaucoup de mémoire: tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les distraire; l'attention, la réflexion leur coute peu; de là on peut envisager long-tems & fixement chaque face d'un objet, la présence des idées est plus stable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'Académie François, dicta tout de suite sa Tragédie d'*Inés de Castro*. Quelle étendue de mémoire d'avoir 2000 vers présens, & qui défilent tous avec ordre devant l'Ame, au gré de la volonté! Comment se peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette espece de cahos! On a dit bien plus de Pascal; on raconte

raconte qu'il n'a jamais oublié ce qu'il avoit appris. On pense au reste, & avec assez de raison, puisque c'est un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne sont pas ordinairement plus suspects de jugement, que les Medecins de religion, parce que la moëlle du cerveau est si pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place distincte: j'entens ces idées *mères*, si on me permet cette expression, qui peuvent juger les autres, en les comparant, & en déduisant avec justesse une 3^e. idée de la combinaison des deux premières. Mais qui eut plus de jugement, d'esprit & de mémoire, que les deux hommes illustres que je viens de nommer?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au sujet de la mémoire, que c'est une faculté de l'Ame qui consiste dans les modifications permanentes du mouvement des esprits animaux, excités par les impressions des objets qui ont agi vivement, ou très-souvent sur les sens: en sorte que ces modifications rappellent à l'Ame les mêmes sensations avec les mêmes circonstances de lieu, de tems, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçues par les organes qui sentent.

Lorsqu'on sent qu'on a eu autrefois une idée semblable à celle qui passe actuellement par la tête, cette sensation s'appelle donc *mémoire*: & cette même idée, soit que la volonté y consente, soit qu'elle n'y consente pas, se réveille nécessairement à l'occasion d'une disposition dans le cerveau, ou d'une cause interne, semblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. XI.

De l'Imagination.

L'imagination confond les diverses sensations incomplètes que la mémoire rappelle à l'Ame, & en forme des images, ou des tableaux, qui lui représentent des objets différens, soit pour les circonstances, soit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaisons; j'entens des objets différens des exactes sensations reçues autrefois par les sens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons une perception d'une idée produite par des causes internes, & semblable à quelqu'une des idées que les causes externes avoient coutume de faire naître. Ainsi lorsque des causes matérielles cachées dans quelque partie du corps que ce soit, affectent les nerfs, les esprits, le cerveau, de la même manière que les causes corporelles externes, & en conséquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination*. En effet lorsqu'il naît dans le cerveau une disposition physique, parfaitement semblable à celle que produit quelque cause externe, il doit se former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cause présente au dehors: c'est pourquoi les objets de l'imagination sont appelés phantômes, ou spectres, *Φαντασματα*.

Les sens internes occasionnent donc, comme les externes, des changemens de pensées; ils ne diffèrent les uns des autres, ni par la façon dont on pense, qui est toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui se fait dans le *sensorium*, mais par la seule absence d'objets externes. Il est peu surprenant que les causes internes puissent imiter les causes

exte-

extérieures, comme on le voit en se pressant l'œil, (ce qui change si singulièrement la vision) dans les songes, dans les imaginations vives, dans le délire, &c.

L'imagination dans un homme sain est plus foible que la perception des sensations externes; & à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en passant la nuit sur le Pont-neuf, la magnifique perspective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorsque mes yeux en sont frappés. Lorsque je pense à l'Opéra, à la Comédie, à l'Amour, qu'il s'en faut que j'éprouve les sensations de ceux qu'enchantera le Maure, ou qui pleurent avec Merope, ou qui sont dans les bras de leurs maîtresses! Mais dans ceux qui rêvent, ou qui sont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions; ce qui prouve clairement qu'elle ne diffère point dans sa nature même, ni dans ses effets sur le *sensorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles se suivent, affoiblissent les anciennes idées retenues dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire: & cela est vrai de toutes les impressions nouvelles des corps sur le nôtre.

L'imagination est vraie ou fausse, foible ou forte. L'imagination vraie représente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fausse, l'Ame les voit autrement qu'ils ne sont. Tantôt elle reconnoît cette illusion; & alors ce n'est qu'un vertige, comme celui de Pascal, qui avoit tellement épuisé par l'étude les esprits de son cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu, dont il se faisoit toujours garantir par des chaises, ou par toute autre espece de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce goufre phantastique effrayant,

que ce grand homme connoissoit bien pour tel. Tantôt l'Ame participant à l'erreur générale de tous les sens externes & internes, croit que les objets sont réellement semblables aux phantômes produits dans l'imagination, & alors c'est un vrai délire.

L'imagination foible est celle qui est aussi légèrement affectée par les dispositions des sens internes, que par l'impression des externes ; tandis que ceux qui ont une imagination forte, sont vivement affectés & remués par les moindres causes ; & on peut dire que ceux-là ont été favorisés de la nature, puisque pour travailler avec succès aux ouvrages de génie & de sentiment, il faut une certaine force dans les esprits, qui puisse graver vivement & profondément dans les cerveau les idées que l'imagination a faites, & les passions qu'elle veut peindre. Corneille avoit les organes doués sans doute d'une force bien supérieure en ce genre ; son théâtre est l'école de la grandeur d'ame, comme le remarque M. de Voltaire. Cette force se manifeste encore dans Lucrece même, ce grand Poète, quoique le plus souvent sans harmonie. Pour être grand Poète, il faut de grandes passions.

Quand quelque idée se réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorsqu'elle y a été gravée pour la première fois, & cela par un effet de la mémoire & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette pensée. Une cause présente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus sages dans cette erreur, qui est si familière à ce *délire sans fièvre* des mélancholiques. Mais si la volonté se met de la partie, si les sentimens qui en résultent dans l'Ame, l'irritent, alors on est, à proprement parler, en fureur.

Les

Les Maniaques occupés toujours du même objet, s'en font si bien fixé l'idée dans l'esprit, que l'Ame s'y fait & y donne son consentement. Plusieurs se ressemblent, en ce que, hors du point de leur folie, ils sont d'un sens droit & sain : & s'ils se laissent séduire par l'objet même de leur erreur, ce n'est qu'en conséquence d'une fausse hypothèse, qui les écarte d'autant plus de la raison, qu'ils sont plus conséquens ordinairement. Michel Montagne a un chapitre sur l'imagination, qui est fort curieux : il fait voir que le plus sage a un objet de délire, & , comme on dit, sa folie. C'est une chose bien singulière & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie sublime, dont les Ouvrages font l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop longtems à une idée si extravagante, si indigne de lui qu'elle puisse être, il l'adoptera, jusqu'à ne vouloir jamais s'en départir ; plus il verra & touchera, par exemple, sa cuisse & son nez, plus il sera convaincu que l'une est de paille, & l'autre de verre ; & aussi clairement convaincu, qu'il l'est du contraire, dès que l'Ame a perdu de vuë son objet, & que la raison a repris ses droits. C'est ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'esprit dépend de causes corporelles connues ; & si on a tant de peine à la guérir, c'est que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le sont, de sorte que si un Médecin n'a pas plus d'esprit que de gravité, ou de Galénique, ses raisonnemens gauches & mal adroits les irritent & augmentent leur manie. L'ame n'est livrée qu'à une forte impression dominante, qui seule l'occupe tout entière, comme dans l'amour le plus violent, qui est une sorte de manie. Que sert donc alors de s'opiniâtrer à parler raison à un homme qui n'en a plus ? *Quid vota furentem, quid delu-*

delubra juvant? Tout le fin, tout le mystère de l'art, est de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui abolisse l'idée ridicule qui occupe l'Ame: car par là on rétablit le jugement & la raison, avec l'égale distribution du sang & des esprits.

§. XII.

Des Passions.

Les passions sont des modifications habituelles des esprits animaux, lesquelles fournissent presque continuellement à l'Ame des sensations agréables ou désagréables, qui lui inspirent du désir, ou de l'aversion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces esprits les modifications accoutumées. De là naissent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la féroceité, la colère, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainsi il est évident que les passions ne doivent pas se confondre avec les autres facultés recordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles se distinguent par l'impression agréable ou désagréable des sensations de l'Ame; au lieu que les autres agens de notre réminiscence ne sont considérés qu'autant qu'ils rappellent simplement les sensations, telles qu'on les a reçues, sans avoir égard à la peine, ou au plaisir qui peut les accompagner.

Telle est l'association des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne se représentent point telles qu'elles sont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *sensorium*: & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une seule notion simple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que son objet fixé interne.

Mais

Mais entrons dans un plus grand détail des passions. Lorsque l'Ame apperçoit les idées qui lui viennent par les sens, elles produisent par cette même représentation de l'objet, des sentimens de joie ou de tristesse; ou elles n'excitent, ni les uns, ni les autres; celles-ci se nomment *indifférentes*: au lieu que les premières font aimer, ou haïr l'objet qui les fait naître par son action.

Si la volonté qui résulte de l'idée tracée dans le cerveau, se plaît à contempler, à conserver cette idée; comme lorsqu'on pense à une jolie femme, à certaine réussite, &c. c'est ce qu'on nomme *joie, volupté, plaisir*. Quand la volonté désagréablement affectée, souffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en résulte de la tristesse. L'amour & la haine sont deux passions desquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet présent me réjouit; l'amour d'un objet passé est un agréable souvenir; l'amour d'un objet futur est ce qu'on nomme *désir, ou espoir*, lorsqu'on délire, ou qu'on espere en jouir. Un mal présent excite de la tristesse, ou de la haine; un mal passé donne une réminiscence fâcheuse; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'Ame sont divers degrés d'amour, ou de haine. Mais si ces affections sont fortes, qu'elles impriment des traces si profondes dans le cerveau, que toute notre économie en soit bouleversée, & ne connoisse plus les loix de la raison; alors cet état violent se nomme *passion*, qui nous entraîne vers son objet, malgré notre Ame. Les idées qui n'excitent, ni joie, ni tristesse, sont appelées indifférentes, comme on vient de le dire: telle est l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maison, &c.

tes les autres tiennent à l'amour, ou à la haine, & dans l'homme tout respire la passion. Chaque âge a les siennes. On souhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeunesse forte & vigoureuse aime la guerre, les plaisirs de l'amour, & tous les genres de volupté; l'impotente vieillesse, au lieu d'être belliqueuse, est timide; avare, au lieu d'aimer la dépense; la hardiesse est témérité à ses yeux, & la jouissance est un crime, parce qu'elle n'est plus faite pour elle. On observe les mêmes appétits, & la même conduite dans les brutes, qui sont comme nous gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdissent ensuite peu-à-peu pour tous les plaisirs. A l'occasion de cet état de l'Ame qui fait aimer, ou haïr, il se fait dans le corps des mouvemens musculaires, par le moyen desquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de pensée, à l'objet de notre plaisir, & écarter celui dont la présence nous révolte.

Parmi les affections de l'Ame, les unes se font avec conscience, ou sentiment intérieur; & les autres sans ce sentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéit à la volonté; il n'importe de chercher comment cela s'opère. Pour expliquer ces suites, ou effets des passions, il suffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du suc nerveux, qui paroît se faire dans le principe du nerf. Celles du second genre sont plus cachées; & les mouvemens qu'elles excitent, n'ont pas encore été bien exposés. Dans une très-vive joie, il se fait une grande dilatation du cœur: le pouls s'élève, le cœur palpite, jusqu'à faire entendre quelquefois ses palpitations, & il
se

se fait aussi quelquefois une si grande transpiration, qu'il s'en suit souvent la défaillance, & même la mort subite. La colère augmente tous les mouvemens, & conséquemment la circulation du sang; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à déposer quelques sécrétions qui irritent, & sujet aux hémorrhagies. De là ces fréquentes apoplaxies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces icères, cette augmentation de transpiration. La terreur, cette passion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainsi dire, en garde pour sa propre défense, fait à peu-près les mêmes effets que la colère; elle ouvre les artères, guérit quelquefois subitement les paralysies, la lèthargie, la goutte, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apoplaxie, fait mourir de mort subite, & cause enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvemens, produit le froid, arrête la transpiration, dispose le corps à recevoir les miasmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foiblesse, le relâchement des sphincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs causes, vous trouverez que les nerfs doivent nécessairement agir sur le sang; en sorte que son cours réglé par celui des esprits, s'augmente, ou se retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les artères, comme dans des filets, paroissent donc dans la colère & la joie exciter la circulation du sang artériel, en animant le ressort des artères: dans la crainte & le chagrin, passion qui semble diminutive de

la crainte, (au moins pour ses effets,) les artères resserrées, étranglées, ont peine à faire couler leur sang. Or où ne trouve-t-on pas ces filets nerveux? Ils sont à la carotide interne, à l'artère temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la fouclavière, à la racine de la fouclavière droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux artères brachiales, à la céliaque, à la mésentérique, à celles qui sortent du bassin; & par tout ils sont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui est une espèce de crainte, resserre la veine temporale, où elle est environnée des branches de la *portion dure*, & retient le sang au visage. N'est-ce pas aussi par l'action des nerfs que se fait l'érection, effet qui dépend si visiblement de l'arrêt du sang? N'est-il pas certain que l'imagination seule procure cet état aux Eunuques mêmes? Que cette seule cause produit l'éjaculation, non seulement la nuit, mais quelquefois le jour même? Que l'impuissance dépend souvent des défauts de l'imagination, comme de sa trop grande ardeur, ou de son extrême tranquillité, ou de ses différentes maladies, comme on en lit des exemples dans Venette & Montagne? Il n'est pas jusqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenue, ou timidité, dont on se corrige bien vite à l'école des femmes galantes, qui ne mette souvent l'homme le plus amoureux, dans une incapacité de les satisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour, & celle de toutes les autres passions; l'une vient merveilleusement à l'appui des autres. Il est évident que les nerfs jouent ici le plus grand rôle, & qu'ils sont le principal ressort des passions. Quoique nous ne connoissions point les passions par leurs causes, les lumières que le mécanisme des mouvemens des corps animés

a ré-

a répanduës de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes assez clairement par leurs effets: & dès qu'on sçait, par exemple, que le chagrin resserre les diametres des tuyaux, quoiqu'on ignore quelle est la premiere cause qui fait que les nerfs se contractent autour d'eux, comme pour les étrangler; tous les effets qui s'ensuivent, de mélancolie, d'atrabile & de manie, sont faciles à concevoir: l'imagination affectée d'une idée forte, d'une passion violente, influë sur le corps & le tempérament; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'esprit. La mélancolie prise dans le sens des Médecins, une fois formée, & devenue bien atrabilaire dans le corps de la personne la plus gaie, la rendra donc nécessairement des plus tristes: & au lieu de ces plaisirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la solitude.

C H A P I T R E X I.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensifs.

Nous avons expliqué la mémoire, l'imagination & les passions; facultés de l'Ame qui dépendent visiblement d'une simple disposition du *sensorium*, laquelle n'est qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire consiste en ce qu'une idée semblable à celle qu'on avoit eüe autrefois, à l'occasion de l'impression d'un corps externe, se réveille & se représente à l'Ame: 2°. Que si elle se réveille assez fortement, pour que la disposition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques Au-

teurs * font une classe, ou une espèce particulière; & qui persuadent très fortement l'Ame que la cause de cette idée existe hors du corps. 3°. Que l'imagination est de toutes les parties de l'Ame, la plus difficile à régler, & celle qui se trouble & se dérange avec le plus de facilité: de là vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, sans laquelle l'Ame ne peut combiner plusieurs idées. On diroit que ce sens froid, appelé commun, quoique si rare, s'éclipse & se fond en quelque sorte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens de la partie phantastique du cerveau. 4°. Enfin j'ai fait voir combien de causes changent les idées mêmes des choses, combien il faut de sages précautions pour éviter l'erreur qui séduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me soit permis d'ajouter que ces connoissances sont absolument nécessaires aux Médecins mêmes, pour connoître, expliquer & guérir les diverses affections du cerveau.

Passons à un nouveau genre de facultés corporelles qui se rapportent à l'Ame sensitive. La mémoire, l'imagination, les passions, ont formé la premiere classe: les inclinations, les appétits, l'instinct, la pénétration & la conception, vont composer la seconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations sont des dispositions qui dépendent de la structure particulière des sens, de la solidité, de la mollesse des nerfs qui se trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les constituent; des divers degrés de mobilité dans les esprits, &c.
C'est

* Boerh, *Inst. med. de sens. intern.*

C'est à cet état qu'on doit les penchans, ou les dégouts naturels, qu'on a pour différens objets qui viennent frapper les sens.

Les appétits dépendent de certains organes, destinés à nous donner les sensations qui nous font désirer la jouissance, ou l'usage des choses utiles à la conservation de notre machine, & à la propagation de notre espèce; appétit aussi pressant & qui reconnoît les mêmes principes, ou les mêmes causes, que la faim *. Il est bon de sçavoir que les Anciens ont aussi placé dans cette même classe certaines dispositions de nos organes qui nous donnent de la répugnance, & même de l'horreur, pour les choses qui pourroient nous nuire. C'est pourquoi ils avoient distingué ces appétits en *concupiscibles*, & en *irascibles*; c'est-à-dire, en ceux qui nous font désirer ce qui est bon, ou salutaire, qui ne nous y font jamais penser sans plaisir; & en ceux qui nous font penser à ce qui nous est contraire, avec assez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'est qu'il faut, n'en déplaise à l'orgueil humain, que les hommes se confondent ici avec les animaux, puisqu'il s'agit de facultés que la nature a données en commun aux uns & aux autres.

§. II.

De l'instinct.

L'instinct consiste dans des dispositions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux sans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une espèce de nécessité; mais cependant, (ce qui est bien admirable,) de la manière qui leur convient le mieux pour la

con-

* M. Senac. *Anat. d'Heist.* p. 514.

conservation de leur être. D'où naissent la sympathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même, auquel il en est qui s'attachent tendrement toute leur vie; l'antipathie, ou aversion naturelle, les ruses, le discernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant sûr de leurs alimens, & même des plantes salutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Lorsque notre corps est affligé de quelque mal, qu'il ne fait ses fonctions qu'avec peine, il est comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remédier, sans cependant les connoître *.

La raison ne peut concevoir comment se font des opérations en apparence aussi simples. Le docte Médecin que je cite se contente de dire, qu'elles se font en conséquence des loix auxquelles l'Auteur de la nature a assujetti les corps animés, & que toutes les premières causes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau-né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la grossesse, sans connoître aucun des organes qui servent à ces fonctions; le papillon à peine formé fait jouer ses nouvelles aîles, vole, & se balance parfaitement dans l'air; l'abeille qui vient de naître, ramasse du miel & de la cire; le perdreau à peine éclos, distingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'instinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il est donc évident que Staahl a grand tort de prétexter l'adresse que donne l'habitude.

II

* Boerh. *Inst. Med.* §. 4.

Il est certain, comme l'observe l'homme du monde le plus capable * d'arracher les secrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre chose qu'une mécanique intelligible, je veux dire, „une certaine force qui appartient „aux plus petites parties dont l'animal est formé, qui est répartie „duë dans chacune, & qui caractérise non seulement chaque „espece d'animal, mais chaque animal de la même espece, en „ce que chacun se meut, & sent diversément & à sa manière, „tandis que tous appetent nécessairement ce qui convient à la „conservation de leur être, & ont une aversion naturelle qui „les garantit sûrement de ce qui pourroit leur nuire.“

Il est facile de juger que l'homme n'est point ici excepté. Oui, sans doute, c'est cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vasculaire, & toujours essentiellement différente en soi de ce qu'on nomme élasticité, puisque celle-ci est détruite, que l'autre subsiste encore, après la mort même, & se réveille par la moindre force mouvante; c'est cette cause, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je saute par la même mécanique; c'est par elle, que dans un faux pas, mon corps se porte aussi prompt qu'un éclair à contrebalancer sa chute, &c. Il est certain que l'Ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnues aux plus grands Anatomistes; & la preuve en est, que l'Ame ne peut avoir qu'une seule idée distincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup d'œil, choisir, combiner, ordonner avec la plus grande justesse? Qui sçait combien
il

* M. de Maupertuis.

il faut de muscles pour sauter; comme les fléchisseurs doivent être relâchés, les extenseurs contractés, tantôt lentement, tantôt vite; comment tel poids & non tel autre peut s'élever? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands espaces avec un corps d'une pesanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vuë & traverser une immensité de Pays? Les muscles auroient-ils donc besoin du conseil d'un être qui n'en sçait seulement pas le nom; qui n'en connoît ni les attaches, ni les usages, pour se préparer à transporter sans risque & faire sauter toute la machine à laquelle ils sont attachés? L'ame n'est point assez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal; il faudroit qu'elle eût infuse, cette science infinie géométrique supposée par Staahl, tandis qu'elle ne connoît pas les muscles qui lui obéissent. Tout vient donc de la seule force de l'instinct, & la monarchie de l'Ame n'est qu'une chimère. Il est mille mouvemens dans le corps, dont l'Ame n'est pas même la cause conditionnelle. La même cause qui fait fuir ou approcher un corbeau à la présence de certains objets, ou lorsqu'il entend quelque bruit, veille aussi sans cesse à son insçu, à la conservation de son être. Mais ce même corbeau, ces oiseaux de la grande espèce qui parcourent les airs, ont le sentiment propre à leur instinct.

Concluons donc que chaque animal a son sentiment propre & sa manière de l'exprimer, & qu'elle est toujours conforme au plus droit sens, à un instinct, à une mécanique qui peut passer toute intelligence, mais non les tromper: & confirmons cette conclusion par de nouvelles observations.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.

Nous tâcherons de marquer avec précision en quoi consistent les connoissances des animaux, & jusqu'où elles s'étendent ; mais sans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables sans doute dans les ouvrages de certains Philosophes qui ont daigné plaire *, admirables dans le livre de la nature. Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont aussi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la distance, la grandeur, les odeurs, la plupart des *secondes qualités*, ** & s'en souviennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guères d'autres expressions que celles du langage affectif dont j'ai déjà parlé. Cette difette vient-elle du vice des organes ? Non, puisque les Perroquets redisent les mots qu'on leur apprend, sans en sçavoir la signification, & qu'ils ne s'en servent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point aussi du défaut d'idées, car ils apprennent à distinguer la diversité des personnes, & même des voix, & nous répondent par des gestes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle différence y a-t-il donc entre notre faculté de discourir & celle des bêtes ? La leur se fait entendre, quoique muette, ce sont d'excellens pantomimes ; la nôtre est *verbeuse*, nous sommes souvent de vrais babillards.

T 2

Voilà

* V. principalement le P. Bougeant, *Ess. Phil. sur le lang. des Bêtes*.

** Comme parle Locke.

Voilà des idées & des signes d'idées qu'on ne peut refuser aux bêtes, sans choquer le sens commun. Ces signes sont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une espèce différente, puisqu'ils le sont aux hommes mêmes. Je sçai aussi certainement, dit Lamy *, qu'un Perroquet a de la connoissance, comme je sçai qu'un étranger en a; les mêmes marques qui sont pour l'un, sont pour l'autre: il faut avoir moins de bon sens que les animaux, pour leur refuser des connoissances.

Qu'on ne nous objecte pas que les signes du discernement des bêtes sont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs sensations: car tous les mots dont nous nous servons le sont aussi, & cependant ils agissent sur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant rassemblées, forment les mots, de sorte qu'il nous est égal de lire des caractères; ou d'entendre les mots qui en sont faits, parce que l'usage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux uns & aux autres. Lettres, mots, idées, tout est donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal: mais il est évident, lorsqu'on jette les yeux sur la masse du cerveau de l'homme, que ce viscère peut contenir une multitude prodigieuse d'idées, & par conséquent exige pour rendre ces idées, plus de signes que les animaux. C'est en cela précisément que consiste toute la supériorité de l'homme.

Mais les hommes, & même les femmes, se mocquent-elles mieux les unes des autres, que ces oiseaux qui redisent les chansons des autres oiseaux, de manière à leur donner un ridicule par-

* Disc. Anat. p. 226.

parfait? Quelle différence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on instruit? Ne redisent-ils pas également les sons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout aussi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des sens externes avec les sens internes; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouïe de l'autre; & d'un lien si intime entre la volonté & les mouvemens musculieux, qu'ils s'exercent toujours au gré de l'animal, lorsque la structure du corps le permet! L'oiseau qui entend chanter pour la première fois, reçoit l'idée du son; désormais il n'aura qu'à être attentif aux airs nouveaux, pour les redire, (sur-tout s'il les entend souvent,) avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot Anglois. L'expérience * a même fait connoître qu'on peut apprendre à parler & à lire en peu de ** tems à un sourd de naissance, par conséquent muet; ce sourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles?

§. IV.

De la pénétration & de la conception.

Il nous reste à exposer deux autres facultés qui sont des dépendances du même principe, je veux dire de la disposition originaire & primitive des organes: sçavoir, la pénétration & la conception qui naissent de la perfection des facultés corporelles sensitives.

La *pénétration* est une heureuse disposition qu'on ne peut définir, dans la structure intime des sens & des nerfs, & dans le mouvement des esprits. Elle pénètre l'Ame de sensations si nettes,

T 3

* Voy. Amman. de loquelâ, p. 81. & 103.

** Deux mois, Amman 81.

nettes, si exquisés, qu'elles la mettent elles-mêmes en état de les distinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on appelle *conception*, ou *compréhension*, est une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'Ame un grand nombre de sensations à la fois, & non moins claires & distinctes, en sorte que l'Ame embrasse, pour ainsi dire, dans le même instant & sans nulle confusion, plus ou moins d'idées, suivant le degré d'excellence de cette faculté.

C H A P I T R E XII.

Des affections de l'Ame sensitive.

§. I.

Les sensations, le discernement & les connoissances.

NON seulement l'Ame sensitive a une exacte connoissance de ce qu'elle sent, mais ses sentimens lui appartiennent précisément, comme des modifications d'elle-même. C'est en distinguant ces diverses modifications qui la touchent, ou la remuent diversement, qu'elle voit & discerne les différens objets qui les lui occasionnent: & ce discernement, lorsqu'il est net, &, pour ainsi dire, sans nuages, lui donne des connoissances exactes, claires, évidentes.

Mais les sensations de notre Ame ont deux faces qu'il faut envisager: ou elles sont purement spéculatives, & lorsqu'elles éclairent l'esprit, on leur donne le nom de connoissances; ou elles portent à l'Ame des affections agréables, ou désagréables, & c'est alors qu'elles font le plaisir, ou le bonheur, la peine, ou le

le malheur de notre être : en effet nous ne jouissons très certainement que des modifications de nous-mêmes, & il est vrai de dire que l'Ame réduite à la possession d'elle-même, n'est qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'est que l'Ame ne se connoît point, & qu'elle est privée d'elle-même, lorsqu'elle est privée de sensations. Tout son bien-être & tout son mal-être, ne résident donc que dans les impressions agréables ou désagréables qu'elle reçoit passivement ; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas la maîtresse de se les procurer & de les choisir à son gré, puisqu'elles dépendent manifestement de causes qui lui sont entièrement étrangères.

Il s'ensuit que le bonheur ne peut dépendre de la manière de penser, ou plutôt de sentir ; car il est certain, & je ne crois pas que personne en disconvienne, qu'on ne pense & qu'on ne sent, pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réflexions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuit, le cherchent où il n'est pas. A dire vrai, le bonheur dépend de causes corporelles, telles que certaines dispositions du corps, naturelles, ou acquises, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers sur le nôtre. Il y a des gens qui, grace à l'heureuse conformation de leurs organes & à la modération de leurs désirs, sont heureux à peu de frais, ou du moins sont le plus souvent tranquilles & contents de leur sort, de manière que ce n'est guères que par accident qu'ils peuvent se surprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres, (& malheureusement c'est le plus grand nombre,) à qui il faut sans cesse des plaisirs nouveaux, tous plus piquans les uns que les autres ; mais ceux-là ne sont heureux que par accident, comme
celui

celui que la musique, le vin, ou l'opium réjouit : & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir suivent de près ce plaisir charmant, qu'on regardoit comme le seul bien réel, comme le seul Dieu digne de tous nos hommages & nos sacrifices. L'homme n'est donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'est, c'est quelquefois ; le bonheur se présente comme la vérité, par hazard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut se soumettre à la rigueur de son état, & se servir, s'il se peut, de toute la force de sa raison, pour en soutenir le fardeau. Ces moyens ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en passer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de nécessité vertu. Ces courtes réflexions sur le bonheur m'ont dégouté de tant de traités du même sujet, où le style est compté pour les choses, où l'esprit tient lieu du bon sens, où l'on éblouit par le prestige d'une frivole éloquence, faute de raisonnemens solides, où enfin on se jette à corps perdu dans l'ambitieuse Métaphysique, parce qu'on n'est pas Physicien. La Physique seule peut abréger les difficultés, comme le remarque M. de Fontenelle *. Mais sans une connoissance parfaite des parties qui composent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéissent, pour faire leurs mouvemens divers, le moyen de débiter sur le Corps & l'Ame, autre chose que de vains paradoxes, ou des systèmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une fastueuse présomption ! C'est cependant du sein de cette ignorance qu'on voit sortir tous ces petits Philosophes, grands constructeurs d'hypothèses, ingénieux créateurs de songes bizarres & singuliers,

* Digression sur les Anciens & les Modernes.

liers, qui sans théorie, comme sans expérience, croient seuls posséder la vraie Philosophie du corps humain. La nature se montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoïtroient, si elle n'étoit pas conforme à la manière dont ils ont cru la concevoir. Flatteuse & complaisante imagination, n'est-ce donc point assez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modèle de coquetterie? Faut il que vous ayez une tendresse vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus insensés, & que contente de votre seule fécondité, vos productions ne paroissent ridicules ou extravagantes, qu'aux yeux d'autrui? Oui, il est juste que l'amour propre qui fait les Auteurs, & surtout les mauvais Auteurs, les paye en secret des louanges que le Public leur refuse, puisque cette espèce de dédommagement qui soutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellens dans la suite.

§. II.

De la volonté.

Les sensations qui nous affectent, décident l'Ame à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces sensations, selon le plaisir, ou la peine qu'elles nous causent; cet état de l'Ame ainsi décidée par ses sensations, s'appelle *volonté*.

Mais il faut qu'on distingue ici la volonté, de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conséquence volontairement affecté par une sensation, sans être maître de la rejeter, ou de la recevoir. Tel est l'état agréable & volontaire, où se trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorsqu'ils satisfont quelques uns de ces besoins pressans, qui empêchoient

Alexandre de croire qu'il fût un Dieu, comme disoient les flatteurs, puisqu'il avoit besoin de garde-robe & de concubine.

Mais considérons un homme qui veut veiller, & à qui on donne de l'opium; il est invité au sommeil par les sensations agréables que lui procure ce divin remède; & sa volonté est tellement changée, que l'Ame est forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouissent probablement que de ces *volitions*, il n'est pour elle ni bien, ni mal moral. L'opium assoupit donc l'Ame avec le corps: à grande dose, il rend furieux. Les cantharides intérieurement prises, font naître la passion d'amour avec une aptitude à la satisfaire, qui souvent coute bien cher. L'ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle-même. Le *pouss*, drogue vénémeuse fort en usage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuissant, & ôte peu-à-peu l'Ame raisonnable, pour ne lui substituer que l'Ame, je ne dis pas sensitive, mais végétative. Toute l'histoire des poisons * prouve assez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des Anciens, n'est pas si fabuleux; & que toutes les facultés de l'Ame, jusqu'à la conscience, ne sont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour se réduire à la condition des bêtes. Socrate enivré se mit à danser à la vue d'un excellent Pantomime, ** & au lieu d'exemples de sagesse, ce précepteur de la Patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaisirs, il est impossible de penser, on ne peut que sentir. Dans les momens qui les suivent,

&

* V. Mead, de Venenis.

** Les mouvemens se communiquent d'un homme à un autre homme; les sentimens se gagnent de même, & la conversation des gens d'esprit en donne. Cela est facile à expliquer par ce qui a été dit. c. XI. §. III.

& qui ne sont pas eux-mêmes sans volupté, l'Ame se replie en quelque sorte sur les délices qu'elle vient de goûter, comme pour en jouir à plus longs traits; elle semble vouloir augmenter son plaisir, en l'examinant: mais elle a tant senti, tant existé, qu'elle ne sent & n'est presque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui est cher; elle n'en sortiroit pas vite sans violence, parce que cette ravissante convulsion des nerfs, qui a enyvré l'Ame de si grands transports, doit durer encore quelque tems; semblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui feroit bien fâché de faire tort * à sa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occasion d'un certain prurit, qui va pour ainsi dire, chercher l'Ame dans les bras du sommeil, & l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuse un petit moment: & si la nature, lorsqu'elle s'éveille, est prête à trahir sa première volonté, alors une autre volonté nouvelle s'élève dans l'Ame, & suggère à la nature les plus courts moyens de sortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va se repentir, suivant l'usage, & comme il arrive surtout à la suite des plaisirs pris sans besoin.

Voilà l'homme, avec toutes les illusions dont il est le jouët, & la proie. Mais si ce n'est pas sans plaisir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainsi.

Enfin rien de si borné que l'empire de l'Ame sur le corps, & rien de si étendu que l'empire du corps sur l'Ame. Non seulement l'Ame ne connoit pas les muscles qui lui obéissent, &

U 2

quel

* Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que ses observations *Hartsokerien-*nes n'ont jamais été faites aux dépens de sa famille.

quel est son pouvoir volontaire sur les organes vitaux; mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire sur ces mêmes organes. Que dis-je! elle ne sçait pas même si la volonté est la cause efficiente des actions musculuses, ou simplement une cause occasionnelle, mise en jeu par certaines dispositions internes du cerveau, qui agissent sur la volonté, la remuent secrètement, & la déterminent de quelque manière que ce soit. Staahl pense différemment; il donne à l'ame, comme on l'a insinué, un empire absolu; elle produit tout chez lui, jusqu'aux hémorrhoides. Voyez sa théorie de Médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raisonnemens Métaphysiques, qui ne la rendent que plus incompréhensible, &, si j'osois le dire, plus ridicule.

§. III.

Du goût.

Les sensations considérées, ou comme de simples connoissances, ou en tant qu'elles sont agréables, ou désagréables, font porter à l'Ame deux sortes de jugemens. Lorsqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en assure elle-même avec une évidence qui captive son consentement, cette opération de l'Ame consentante, qui ne peut se dispenser de se rendre aux lumières de la vérité, est simplement appelée *jugement*. Mais lorsqu'elle apprécie l'impression agréable, ou désagréable, qu'elle reçoit de ses différentes sensations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux sensations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui sont, pour ainsi dire, les plus accréditées, les plus en vogue: & réciproquement le mauvais goût, n'est que le goût le plus singulier, & le moins ordi-

ordinaire, c'est-à-dire, les sensations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui pensent différemment; ils prétendent, que le bon ou le mauvais goût, n'est qu'un jugement raisonnable, ou bizarre, que l'Âme porte de ses propres sensations. Celles, disent-ils, qui plaisent à la vérité à quelques uns, toutes défectueuses & imparfaites qu'elles sont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement; mais qui déplaisent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon esprit, un esprit droit; ces sensations sont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut se tromper sur le compte de ses sensations: je pense qu'un jugement qui part du sens intime, tel que celui qu'on porte de son propre sentiment, ou de l'affection de son Âme, ne peut porter à faux, parce qu'il ne consiste qu'à goûter un plaisir, ou à sentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une sensation agréable, ou désagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût singulier, je conviendrai que ces personnes sont de mauvais goût, & que les femmes grosses dont les goûts changent avec les dispositions du corps, sont aussi de très-mauvais goût, tandis qu'il est évident qu'elles sont seulement avides de choses assez généralement méprisées, & dont elles ne faisoient elles-mêmes aucun cas avant la grossesse, & qu'ainsi elles n'ont alors que des goûts particuliers, relatifs à leur état, & qui se remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la sensation que donne l'odeur de la pomade à la Maréchale, celle du musc, de l'ambre, & de tant d'autres parfums, si commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le tems même qu'on

jouit du plaisir que toutes ces choses font à l'Ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il est de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'est jamais que par rapport aux sensations plus agréables, qu'éprouve la même personne: & puisqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, est détesté par un autre, sur lequel il agit tout autrement, où est donc ce qu'on nomme *bon & mauvais goût*? Non, encore une fois, les sensations de l'homme ne peuvent le tromper; l'Ame les apprécie précisément ce qu'elles valent, relativement au plaisir, ou au déshagrément qu'elle en reçoit.

§. IV.

Du Génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du Génie, avec plus de précision que je n'ai fait jusqu'à présent. On entend communément par ce mot *Génie*, le plus haut point de perfection, où l'esprit humain puisse atteindre. Il ne s'agit plus que de savoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait consister dans la faculté de l'esprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus, & même étonne, pour ainsi dire, l'imagination: & en ce sens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *Génie*, pour me conformer à l'usage que j'avois dessein de corriger ensuite, nos Poètes, nos Auteurs systématiques, tout, jusqu'à l'Abbé Cartaut de la Villate *, auroit droit au Génie; & le Philosophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, seroit le premier de tous.

Mais si le génie est un esprit aussi juste, que pénétrant; aussi vrai, qu'étendu; qui non seulement évite constamment l'erreur,

com-

* Essai Historique & Philosophique du goût.

comme un Pilote habile évite les écueils; mais se servant de la raison, comme il se sert de la Bouffole; ne s'écarte jamais de son but, manie la vérité avec autant de précision, que de clarté, & enfin embrasse aisément, & comme d'un coup d'œil, une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un système expérimental, aussi lumineux dans ses principes, que juste dans ses conséquences, adieu les prétentions de nos beaux esprits, & de nos plus célèbres constructeurs d'hypothèses! Adieu cette multitude de génies! Qu'ils seront rares désormais! Passons en revue les principaux Philosophes modernes, auxquels le nom de génie a été prodigué, & commençons par Descartes.

Le chef-d'œuvre de Descartes est sa Méthode, & il a poussé fort loin la Géométrie, du point où il l'a trouvée; peut-être autant que Newton l'a poussée lui-même, du point où l'avoit laissée Descartes. Enfin personne ne lui refuse un esprit naturellement Philosophique. Jusques-là Descartes n'est pas un homme ordinaire; ce seroit même un génie, si pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipser & laisser fort loin derrière soi tous les autres Mathématiciens. Mais les idées des grandeurs sont simples, faciles à saisir & à déterminer. Le cercle en est petit, & des signes toujours présens à la vue, les rendent toujours sensibles; de sorte que la Géométrie & l'Algèbre sont les Sciences où il y a moins de combinaisons à faire, surtout de combinaisons difficiles; on n'y voit par-tout que problèmes, & jamais il n'y en eut moins à résoudre. De là vient que les jeunes gens qui s'appliquent aux Mathématiques pendant trois ou quatre ans, avec autant de courage que d'esprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne sont pas faits pour franchir les limites

tes de l'Art: & communément les Géomètres, loin d'être des génies, ne sont pas même des gens d'esprit; ce que j'attribue à ce petit nombre d'idées qui les absorbent, & bornent l'esprit, au lieu de l'étendre, comme on se l'imagine. Quand je vois un Géomètre qui a de l'esprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre; les calculs n'emportent que le superflu, & le nécessaire lui reste toujours. Est-il étonnant que le cercle de nos idées se resserre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent sans cesse? Les Géomètres, j'en conviens, manient facilement la vérité; & ce seroit doublement leur faute, s'ils ne sçavoient pas la vraie méthode de l'exposer, depuis que le célèbre M. Clairaut a donné ses *Elémens de Géométrie*; (car, bon Dieu! avant cet excellent ouvrage, en quel désordre, & quel cahos étoit cette science!) Mais faites-les sortir de leur petite sphère; qu'ils ne parlent ni de Physique, ni d'Astronomie; qu'ils passent à de plus grands objets, qui n'aient aucun rapport avec ceux qui dépendent des Mathématiques, par exemple, à la Métaphysique, à la Morale, à la Physiologie, à la Littérature: semblables à ces enfans qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problèmes, & de problèmes très-composés & très-difficiles! Quelle foule d'idées, (sans compter la peine que les Géomètres ne se donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits,) & de connoissances diverses à embrasser d'une vue générale, à rassembler, à comparer! Ceux qui faute de lumières veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le Discours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fut reçu à l'Académie Française, & l'on verra si j'exagère le peu de mérite des Géomètres, & les talens nécessaires pour réussir dans des Sciences d'une sphère plus
plus

plus étenduë. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au suffrage d'un profond Géomètre, & pourtant homme de beaucoup d'esprit, & qui plus est, vrai génie, si on l'est par les plus rares qualités qui le caractérisent, la vérité, la justesse, la précision & la clarté. Qu'on me montre en Descartes des qualités aussi essentielles au génie, & sur tout qu'on me les fasse voir ailleurs qu'en Géométrie, puisqu'encore une fois le premier des Géomètres seroit peut-être le dernier des Métaphysiciens; & l'illustre Philosophe dont je parle, en est lui-même une preuve trop sensible. Il parle des idées, sans sçavoir d'où, ni comment elles lui viennent; ses deux premières définitions sur l'essence de l'Ame & de la matière, sont deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Assurément dans ces *Méditations Métaphysiques* dont M. Deslandes admire la profondeur, ou plutôt l'obscurité, Descartes ne sçait ce qu'il cherche, ni où il veut aller; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des idées innées; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre son peu de jugement, soit en refusant le sentiment aux bêtes; soit en formant un doute impraticable, inutile, puéril; soit en adoptant le faux, comme le vrai; en ne s'accordant pas souvent avec lui-même; en s'écartant de sa propre Méthode; en s'élevant par la vigueur déréglée de ses esprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux Mers dans lesquelles il s'est noyé.

Je veux, & je l'ai insinué moi-même, que les égaremens mêmes de Descartes soient ceux d'un grand homme; je veux que sans lui nous n'eussions point eu les Huygens, les Boyle, les Mariotte, les Newton, les Musschenbroeck, les s'Gravesande,

les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la Physique d'une prodigieuse multitude d'expériences; & qu'en ce sens il soit fort permis aux imaginations vives de se donner carrière. Mais, n'en déplaise à M. Privat de Molière, grand partisan des systèmes, & en particulier de l'hypothèse Cartésienne, qu'est-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Descartes? Il a beau dire, des systèmes gratuits ne seront jamais que des châteaux en l'air, sans utilité, comme sans fondement.

Que dirons-nous de cet enfant de l'imagination, de cet ingrat, qui déclamant contr'elle, peut bien passer pour battre sa mère, ou sa propre nourrice? Il a été plus habile à édifier, que Bayle ne l'étoit à détruire; mais ce sçavant homme avoit le plus souvent l'esprit juste, & prompt à éviter l'erreur; & Mallebranche n'a montré qu'un esprit faux, incapable de saisir la vérité; l'imagination qui le domine, ne lui permet pas de parler des passions, sans en montrer; ni d'exposer les erreurs des sens, sans les exagérer. J'admire la magnificence de son ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompue; mais l'erreur, l'illusion, les rêves, les vertiges, le délire, en sont les matériaux, & comme les guides qui le mènent à l'immortalité. Son palais ressemble à celui des Fées, leurs mains ont apprêté les mets qu'il nous sert. Qu'on a bien raison de dire qu'il n'a recherché la vérité que dans le titre de son livre! Il ne montre pas plus de sagacité à la découvrir, que d'adresse à la faire connoître aux autres. Esclave des préjugés, il adopte tout; dupe d'un phantôme, ou d'une apparition, il réalise les chimères qui lui passent par la tête. Les préjugés ont justement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dès qu'on en a reconnu la perfidie.

fidie. Eh! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir, si ce n'est un Philosophe?

Ce n'est pas tout: non seulement il voit tout en Dieu, excepté les extravagances & les folies; mais on a remarqué qu'il en fait un Machiniste si mal habile, que son ouvrage ne peut aller, si l'ouvrier ne le fait mouvoir sans cesse: comme s'il avoit prétendu par cette idée Cartésienne, faire trouver peu surprenant, que Dieu se fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Mallebranche auroit-il prétendu au rang des Génies, c'est-à-dire, de ces esprits heureusement faits pour connoître & exposer clairement la vérité? Qu'il en est différent! Mais sans doute on le prendra pour un esprit céleste, étheré, dont les spéculations s'étendent au delà du douzième ciel de Ptolomée; car des idées acquises par les sens, que dis-je! les idées innées de Descartes ne lui suffisent pas; il lui en faut de divines, puisées dans le sein de l'immensité, dans l'infini: il lui faut un *monde spirituel, intelligible* (ou plutôt inintelligible,) où se trouvent les *idées*, c'est-à-dire, les images, les représentations de tous les corps, au hazard d'en conclure que Dieu est tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, sans le trouver dans ce vaste Univers, selon l'idée que Lucain exprime ainsi dans le neuvième livre de sa Pharsale;

Jupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris.

Le célèbre Leibnitz raisonne à perte de vuë sur l'être, & la substance; il croit connoître l'essence de tous les corps. Sans lui, il est vrai, nous n'eussions jamais deviné qu'il y eût des *Mondes* au monde, & que l'Ame en fût une; nous n'eussions point connu ces fameux principes qui excluënt toute égalité dans la

nature, & expliquent tous les phénomènes par une *raison*, plus *inutile*, que *suffisante*. Wolf se présente ici, comme un Commentaire sous son Texte. Rendons la même justice à cet illustre Disciple, à ce Commentateur, Original jusqu'à donner son nom à la secte de son maître, qui s'accroît tous les jours sous ses auspices. Le système qu'il a embelli par la fécondité & la subtilité d'idées merveilleusement suivies, est sans doute les plus ingénieux de tous. Jamais l'esprit humain ne s'est si conséquemment égaré: quelle intelligence, quel ordre, quelle clarté président à tout l'ouvrage! De si grands talens le font à juste titre regarder comme un Philosophe très-supérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la Philosophie Wolfienne. La chaîne de ses principes est bien tissée, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuset, ne paroît qu'un métal imposteur. Eh! faut-il donc tant d'art à enchasser l'erreur, pour mieux la multiplier? Ne diroit-on pas, à les entendre, ces ambitieux Métaphysiciens, qu'ils auroient assisté à la création du monde, ou au débrouillement du cahos? Cependant leurs premiers principes ne sont que des suppositions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une présomptueuse imagination. Qu'on les appelle, si l'on veut, de grands génies, parce qu'ils ont recherché & se sont vantés de connoître les premières causes! Pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur seront toujours préférables: & que le succès des Locke, des Boerhaave, & de tous ces hommes sages, qui se sont bornés à l'examen des causes secondes, prouve bien que l'amour propre est le seul qui n'en tire pas le même avantage, que des premières!

§. V.

Du sommeil & des rêves.

La cause prochaine du sommeil paroît être l'affaîssement des fibres nerveuses qui partent de la substance corticale du cerveau. Cet affaîssement peut être produit, non seulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne suffit pas pour distendre les nerfs, mais encore par la dissipation, ou l'épuisement des esprits, & par la privation des causes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin par le transport d'humeurs épaisses & imméables dans le cerveau. Toutes les causes du sommeil peuvent s'expliquer par cette première.

Dans le sommeil parfait, l'Âme sensitive est comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui donnoient des sensations, sont entièrement interceptées en cet état de compression du cerveau.

Pendant le sommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui soit suspenduë, ou interrompuë; & les sensations qu'elles produisent, sont incomplètes, ou toujours défectueuses en quelque point. C'est par là qu'on distingue les rêves qui résultent de ces sortes de sensations, d'avec celles qui affectent l'Âme au réveil. Les connoissances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent assez la nature des rêves, qui sont formés par un cahos d'idées confuses & imparfaites. Il est rare que l'Âme apperçoive en rêvant quelque vérité fixe, qui lui fasse reconnoître son erreur.

Nous avons en rêvant un sentiment intérieur de nous-mêmes, & en même tems un assez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choses hors de nous; nous agissons, soit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément les objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoissent la nuit, & cela est également vrai des chiens & des animaux en général. Il suit de là que la cause immédiate des rêves est toute impression forte, ou fréquente, sur la portion sensitive du cerveau, qui n'est point endormie, ou affaïssée, & que les objets dont on est si vivement affecté, sont visiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les insomnies & les fièvres, vient des mêmes causes, & que le rêve est une demi-veille, en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des esprits, tandis que toutes les autres sont tranquilles & fermées. Lorsqu'on parle en rêve, il faut de nécessité que les muscles du larynx, de la langue & de la respiration, obéissent à la volonté, & que par conséquent la région du *sensorium*, d'où partent les nerfs qui vont se rendre à ces muscles, soit libre & ouverte, & que ces nerfs mêmes soient remplis d'esprits. Dans les pollutions nocturnes, les muscles releveurs & accélérateurs agissent beaucoup plus fortement, que si on étoit éveillé; ils reçoivent conséquemment une quantité d'esprits beaucoup plus considérable: car quel homme sans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens sages, vigoureux, ou échauffés? Les hommes & les animaux gesticulent, sautent, tréssail-

lent,

lent, se plaignent; les Ecoliers redisent leurs leçons; les Prédicateurs déclament leurs Sermons, &c. Les mouvemens du corps répondent à ceux qui se passent dans le cerveau.

Il est facile d'expliquer à présent les mouvemens de ceux qu'on appelle *somnambules*, ou *noctambules*, parce qu'ils se promènent en dormant. Plusieurs Auteurs racontent des histoires curieuses à ce sujet; ils ont vu faire les chutes les plus terribles, & souvent sans danger.

Il suit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les *somnambules* dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils sont éveillés dans d'autres, à la faveur desquelles le sang & les esprits, qui profitent des passages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration diminuera encore plus, en considérant les degrés successifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduisent aux plus grandes & aux plus composées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'Âme avec assez de force pour la convaincre de la présence réelle du fantôme que l'imagination lui présente: & alors il se forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui est de l'adresse & des précautions que prennent les *somnambules*, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorsque nous marchons la nuit dans des lieux inconnus? La Topographie du lieu se peint dans le cerveau du *Noctambule*, il connoît le lieu qu'il parcourt; & le siège de cette peinture est chez lui nécessairement aussi mobile, aussi libre, aussi clair, que dans ceux qui veillent.

Conclusion sur l'Etre sensitif.

Il y a beaucoup d'autres choses, qui concernent nos connoissances, & qui n'intéressent pas peu notre curiosité; mais elles sont au dessus de notre portée: nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel sensitif, pour avoir la faculté immédiate de sentir; nous ne sçavons pas si ce principe possède cette puissance dans toute sa perfection, dès le premier instant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des sensations plus imparfaites, plus confuses, ou moins distinctes; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fournissent ces sensations? Cette possibilité est du moins facile à établir, puisqu'elles lui sont toutes retranchées par l'interception du cours des esprits durant le sommeil; & que ce même principe sensitif, dans un sommeil léger, ou imparfait, n'a que des sensations incomplètes, quoique par lui-même il soit immédiatement prêt à les recevoir complètes & distinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conserve cette immédiate faculté de sentir, & si dans ce cas d'autres causes que les organes qui agissent sur lui durant la vie, peuvent lui donner des sensations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas, „si cette partie dégagée „de ses liens, & conservant son essence, reste errante, toujours „prête à reproduire un animal nouveau, ou à reparoître revêtue „d'un nouveau corps, après qu'avoir été dissipée dans l'air, où „dans l'eau, cachée dans les feuilles des plantes, ou dans la chair „des animaux, elle se retrouveroit dans la semence de l'animal „qu'elle devroit reproduire?“ Je m'inquiète peu, si l'Âme capa-
„ble

„ble d'animer de nouveaux corps, ne pourroit pas reproduire
 „toutes les espèces possibles par la seule diversité des combinai-
 „sons.“ * Ces questions sont d'une nature à rester éternelle-
 ment indéçises. Il faut avouer que nous n'avons sur tout cela
 aucune lumière, parce qu'on ne sçait rien au delà de ce que
 nous apprennent les sensations, qui nous abandonnent ici; &
 par conséquent on ne doit pas se permettre de former là dessus
 aucune sorte de conjecture. Un homme d'esprit propose des
 problèmes, le sot & l'ignorant décident; mais la difficulté reste
 toujours pour le Philosophe. Soumettons-nous donc à l'igno-
 rance, & laissons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît
 assez vrai, & conforme aux principes établis ci devant, c'est que
 les animaux perdent en mourant leur puissance immédiate de
 sentir, & que par conséquent l'Ame sensitive est véritablement
 anéantie avec eux. Elle n'existoit que par des modifications
 qui ne sont plus.

C H A P I T R E XIII.

Des facultés intellectuelles, ou de l'Ame raisonnable.

LES facultés propres à l'Ame raisonnable, sont les percep-
 tions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réflexion,
 l'ordre ou l'arrangement des idées, l'examen & le jugement.

§. I.

Des Perceptions.

Les perceptions sont les rapports que l'Ame découvre
 dans les sensations qui l'affectent. Les sensations produisent
 des rapports qui sont purement sensibles, & d'autres qu'on ne
 décou-

Y

* *Venus Physique.*

découvrir que par un examen sérieux. Lorsque nous entendons quelque bruit, nous sommes frappés de deux choses; 1^o. du bruit, qui est la sensation: 2^o. de la distance de nous à la cause qui fait le bruit, laquelle est distincte de la sensation du bruit, quoiqu'elle n'en soit pourtant qu'une dépendance, relative à la manière dont ce son nous affecte; & qu'elle ne soit par conséquent qu'une simple perception, mais une perception sensible, parce c'est le simple sentiment qui nous la donne: 3^o. de la manière dont la cause produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoissance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'esprit; & ce sont les connoissances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la simple sensation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, se replier sur elle, & l'examiner.

Ces perceptions ne se découvrent donc qu'à l'aide des sensations attentivement recherchées; car lorsque je vois un carré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les animaux mêmes; tandis qu'un Géometre qui applique tout son génie à découvrir les propriétés de cette figure, reçoit de l'impression que ce carré fait sur ses sens, une infinité de perceptions intellectuelles, qui échappent pour toujours à ceux qui bornés à la sensation de l'objet, ne voyent pas plus loin que leurs yeux. Concluons donc que cette opération de l'Ame, si déliée, si métaphysique, si rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre source que la faculté de sentir, mais de sentir en Philosophe, ou d'une manière plus attentive & plus étudiée.

§. II.

De la Liberté.

La Liberté est la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de délibérer pour nous déterminer avec raison à agir, ou à ne pas agir. Cette faculté nous offre deux choses à considérer. 1°. Les motifs qui nous déterminent à examiner, ou à délibérer; car nous ne faisons rien sans quelque impression, qui agissant sur le fonds de l'Ame, remuë & détermine notre volonté. 2°. Les connoissances qu'il faut examiner pour s'assurer des vérités qu'on cherche, ou les motifs qu'il faut peser, ou apprécier, pour prendre un parti.

Il est clair que dans le premier cas, ce sont des sensations qui préviennent les premières démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, sans qu'il s'y mêle aucune délibération de sa part, puisque ce sont ces sensations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le second cas, il ne s'agit que d'un examen des sensations, & à la faveur de cette revue attentive. nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les constater. Or il s'agit des différens motifs, ou des diverses sensations, qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir, Il est donc vrai que la liberté consiste aussi dans la faculté de sentir.

Je ne veux cependant pas passer sous silence une dispute qui est encore sans décision; l'examen qui est le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe est connue sous le nom d'attention, la mère des sciences. Or on demande si cette même volonté n'exige pas dans l'Ame une

force par laquelle elle puisse se fixer, & s'assujettir elle-même à l'objet de ses recherches, ou si les motifs qui la prédéterminent, suffisent pour fixer & soutenir son attention.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder sur ce point, il y a toute apparence que toutes les raisons alléguées de part & d'autre ne portent point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel seul acquiescent les esprits philosophiques: c'est pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de si grandes difficultés. Qu'il nous suffise de remarquer que dans l'attention, l'Ame peut agir par sa propre force, je veux dire, par sa force motrice, par cette activité coëssentielle à la matière, & que presque tous les Philosophes, comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attributs essentiels de l'être sensitif, & en général de la substance des corps.

Mais ne passons pas si légèrement sur l'attention. Les idées qui sont du ressort des sciences sont complexes. Les notions particulières qui forment ces idées, sont détruites par les flots d'autres idées qui se chassent successivement. C'est ainsi que s'affoiblit & disparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtés, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, si ce n'est d'empêcher cette succession rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou distraît l'Ame, jusqu'à lui interdire la faculté de penser. Il s'agit donc ici de mettre comme une espèce de frein qui retienne l'imagination, de conserver ce même état du *sensorium commune*, procuré par l'idée qu'on veut saisir & examiner;

ner; il faut détourner entièrement l'action de tous les autres objets, pour ne conserver que la seule impression du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée distincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'Ame, tendues & clairvoyantes vers un seul point, c'est-à-dire, vers la pensée favorite à laquelle on s'attache, soient aveugles par tout ailleurs: il faut que l'esprit assoupisse lui-même ce tumulte qui se passe en nous-mêmes malgré nous; enfin, il faut que l'attention de l'Ame soit bandée en quelque sorte sur une seule perception, que l'Ame y pense avec complaisance, avec force, comme pour conserver un bien qui lui est cher. En effet, si la cause de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque degré de force, sur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau; & il s'en formera même au dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuisibles à nos recherches, jusqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention est la clé qui peut ouvrir, pour ainsi dire, la seule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut se représenter à soi même. Alors si les fibres du cerveau extrêmement tendues, ont mis une barrière qui ôte tout commerce entre l'objet choisi, & toutes les idées indiscrettes qui s'empres- sent à le troubler, il en résulte la plus claire, la plus lumineuse perception qui soit possible.

Nous ne pensons qu'à une seule chose à la fois dans le même tems : une autre idée succède à la première, avec une vitesse qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers sujets. La nouvelle idée qui se présente à l'Ame, en est apperçue, si elle succède, lorsque la première a

disparu; autrement l'Ame ne la distingue point. Toutes nos pensées s'expriment par des mots, & l'esprit ne pense pas plus deux choses à la fois, que la langue ne prononce deux mots. D'où vient donc la vivacité de ceux qui résolvent si vite les problèmes les plus composés & les plus difficiles? De la facilité avec laquelle leur mémoire retient comme vraie, la proposition la plus proche de celle qui expose le problème. Ainsi tandis qu'ils pensent à l'onzième proposition, par exemple, ils ne s'inquiètent plus de la vérité de la dixième; & ils regardent comme des axiomes, toutes les choses précédentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'est ainsi qu'un grand Médecin voit d'un coup d'œil toutes les causes de la maladie & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reste plus qu'à traiter de la réflexion, de la méditation, & du jugement.

§. III.

De la Réflexion, &c.

La réflexion est une faculté de l'Ame qui rappelle & rassemble toutes les connoissances qui lui sont nécessaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a besoin pour délibérer, ou apprécier les motifs qui doivent la déterminer à agir, ou à ne pas agir. L'Ame est conduite dans cette recherche par la liaison que les idées ont entr'elles, & qui lui fournissent en quelque manière le fil qui doit la guider, pour qu'elle puisse se souvenir des connoissances qu'elle veut rassembler, à dessein de les examiner ensuite, & de se décider; en sorte que l'idée dont elle est actuellement affectée, la sensation qui l'occupe au moment présent, la mene peu-à-peu, insensiblement, & com-

comme par la main, à toutes les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoissance générale, elle passe ainsi facilement aux espèces; & des espèces, elle descend jusqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cause, de cette cause aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainsi c'est toujours par l'attention qu'elle apporte à ses sensations, que celles dont elle est actuellement occupée, la conduisent à d'autres, par la liaison que toutes nos idées ont entr'elles. Tel est le fil que la nature prête à l'Ame pour la conduire dans le labyrinthe de ses pensées, & lui faire démêler le cahos de matière & d'idées, où elle est plongée.

§. IV.

De l'arrangement des idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot sur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'Ame n'est pas toujours conduite par la plus courte voie dans ses recherches. Cependant lorsqu'elle est parvenue, quoique par des chemins détournés, à se rappeler les connoissances qu'elle vouloit rassembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des sentiers plus lumineux & plus courts. Elle se fixe à cette suite de rapports, pour retrouver & examiner ces connoissances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voilà donc encore fort en droit d'inférer, que l'Ame raisonnable n'agit que comme sensitive, même lorsqu'elle réfléchit, & travaille à arranger ses idées.

§. V.

De la Méditation, ou de l'Examen.

Lorsque l'Ame est déterminée à faire quelques recherches, qu'elle a recueilli les connoissances qui lui sont nécessaires, qu'elle

qu'elle les a arrangées & mises en revue avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique sérieusement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vuë son objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échappent, lorsqu'on n'en a que des sensations passagères; & c'est cet examen qui met l'Ame en état de juger, ou de s'assurer des vérités qu'elle poursuit, ou bien de sentir le poids des motifs qui la doivent décider sur le parti qu'elle doit prendre.

Il est inutile d'observer que cette opération de l'Ame dépend aussi entièrement de la faculté sensitive, parce que examiner, n'est autre chose que sentir plus exactement & plus distinctement, pour découvrir dans les sensations, les perceptions qui ont pu légèrement glisser sur l'Ame, faute d'y avoir fait assez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du Jugement.

La plupart des hommes jugent de tout, & ce qui revient au même, en jugent mal. Est-ce faute d'idées simples, qui sont toutes des notions seules, isolées? Non; personne ne confond l'idée du bleu, avec celle du rouge; mais on se trompe dans les idées composées, dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées; il faut pour cela de la patience & de la modestie; attributs, qui sont trop rougir l'orgueil & la paresse de l'homme. Mais si la notion de l'idée A, convient avec celle de l'idée B, je juge souvent qu'A & B sont les mêmes, faute de faire attention que la première notion n'est qu'une partie de l'idée, dans laquelle

quelle sont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette conclusion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées, par sentiment d'amour, ou de haine; nous les unissons, quoiqu'elles soient très différentes, & nous jugeons des idées proposées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec lesquelles nous les avons liées, & qui ne sont pas des notions *composantes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangères & accidentelles à cette même idée. On excuse l'un, & on condamne l'autre, suivant le sentiment dont on est affecté. On est encore trompé par ce vice de la volonté, & de l'association des idées, quand avant de juger, on souhaite que quelque idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre; d'où naît ce goût pour telle secte, ou pour telle hypothèse, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement est la combinaison des idées, le raisonnement est la comparaison des jugemens. Pour qu'il soit juste, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choses; il faut aussi bien voir la troisième idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force de déduire affirmativement, ou négativement, de la convenance, ou de la disconvenance de ces idées. Cela se fait dans un clin d'œil, quand on voit clair, c'est-à-dire, quand on a de la pénétration, du discernement, & de la mémoire.

Les fots raisonnent mal, ils ont si peu de mémoire, qu'ils ne se souviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger de la similitude de leurs idées, ils ont déjà perdu de vue ce jugement, lorsqu'il s'agit d'en inférer une troisième idée, qui soit la juste conséquence des deux autres. Les

fols parlent sans liaison dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce sens les fols sont des especes de fols. Ils ne se rendent pas justice de croire *n'être qu'ignorans*; car ils n'ont leur esprit qu'en amour propre, dédommagement bien entendu de la part de la nature.

Il s'ensuit de notre Théorie, que lorsque l'Ame apperçoit distinctement & clairement un objet, elle est forcée par l'évidence même de ses sensations, de consentir aux vérités qui la frappent si vivement: & c'est à cet acquiescement passif, que nous avons donné le nom de jugement. Je dis *passif*, pour faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Descartes. Lorsque l'Ame découvre avec la même lumière les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir, ou à ne pas agir, il est clair que cette décision n'est encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait, lorsqu'elle cède à la vérité par l'évidence qui accompagne ses sensations.

Nous ne connoissons point ce qui se passe dans le corps humain, pour que l'Ame exerce sa faculté de juger, de raisonner, d'appercevoir, de sentir, &c. Le cerveau change sans cesse d'état, les esprits y font toujours de nouvelles traces, qui donnent nécessairement de nouvelles idées, & font naître dans l'Ame une succession continuelle & rapide de diverses opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coulent ces esprits, soient entierement bouchés par la pression d'un sommeil très-profond. Les fibres du cerveau se relevent-elles de leur affaissement? Les esprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui sont inséparables des esprits, marchent & galopent

pent avec eux. *Toutes les pensées, comme l'observe judicieusement Croufaz, naissent les unes des autres; la pensée, (ou plutôt l'Ame dont la pensée n'est qu'un accident,) se varie & passe par différens états; & suivant la variété de ses états & de ses manières d'être, ou de penser, elle parvient à la connoissance, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle-même son objet immédiat; & en se sentant ainsi, elle se représente des choses différentes de soi.* Que ceux qui croient que les idées diffèrent de la pensée; que l'Ame a comme la vuë, ses yeux & ses objets, & qu'en un mot toutes les diverses contemplations de l'Ame ne sont pas diverses manières de se sentir elle-même, répondent à cette sage réflexion.

C H A P I T R E XIV.

Que la foi seule peut fixer notre croyance sur la nature de l'Ame raisonnable.

IL est démontré que l'Ame raisonnable a des fonctions beaucoup plus étendues que l'Ame sensitive, bornée aux connoissances qu'elle peut acquérir dans les bêtes, où elle est uniquement réduite aux sensations & aux perceptions sensibles, & aux déterminations machinales, c'est-à-dire, sans délibération, qui en résultent. L'Ame raisonnable peut en effet s'élever jusqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouisse peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'est un aveu que la vérité ne m'arrache pas sans douleur,) peu sortent de la sphère du monde sensible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaisirs du corps, & qu'ils ne sentent pas l'avantage des plaisirs philosophiques, du

bonheur même qu'on goûte, tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité; car l'étude fait plus que la *piété*, non seulement elle *préserve de l'ennui*; mais elle procure souvent cette espèce de volupté, ou plutôt de satisfaction intérieure, que j'ai appelée sensations d'esprit, lesquelles sans doute sont fort du goût de l'amour propre.

Après cela est-il donc surprenant que le monde abstrait, intellectuel, où il n'est pas permis d'avoir un sentiment, qu'il ne soit examiné par les plus rigoureux Censeurs; est-il surprenant, dis-je, que ce monde soit presque aussi désert, aussi abandonné, que celui de l'illustre fondateur de la secte Cartésienne, puisqu'il n'est habité que par un petit nombre de sages, c'est-à-dire, d'hommes qui pensent (car c'est-là la vraie sagesse, le reste est préjugés)? Eh! qu'est-ce que penser, si ce n'est passer sa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de soins & de culture. En effet sur cent personnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réflexion ayent des charmes? Sous quel aspect le monde intellectuel, dont je parle, se montre-t-il aux autres hommes, qui connoissent tous les avantages de leurs sens, excepté le principal, qui est l'esprit? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits sont purement imaginaires.

C'est en conséquence de cette supériorité de l'Âme humaine, sur celle des animaux, que les Anciens l'ont appelée Âme raisonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher, si ces facultés ne venoient pas de celles du corps, qui sont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même degré,

gré, la même étendue d'intelligence; & en cherchant la raison de cette différence, ils ont cru qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organisation corporelle, plus parfaite dans les uns, que dans les autres, & non de la nature même de l'Ame. Des observations fort simples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les causes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altèrent l'esprit, & peuvent rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de sagacité.

De-là ils ont conclu assez clairement, que la perfection de l'esprit consiste dans l'excellence des facultés organiques du corps humain: & si leurs preuves n'ont pas été jusqu'ici solidement réfutées, c'est qu'elles portent sur des faits; & à quoi servent en effet tous les raisonnemens, contre des expériences incontestables & des observations journalières?

Il faut cependant sçavoir que quelques uns ont regardé notre Ame, non seulement comme une *substance spirituelle*, parce que chez eux cette expression ne signifioit qu'une matière déliée, active, & d'une subtilité imperceptible; mais même comme immatérielle, parce qu'ils distinguoient dans la substance des corps, comme on l'a tant de fois répété, la partie muë, c'est-à-dire, celle qu'ils regardoient simplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matière, d'avec les formes actives & sensitives de ces substances. Ainsi l'Ame n'étoit autrefois décorée des Epithètes de *spirituelle* & d'*immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme, ou la faculté active & sensitive parfaitement développée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On

connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la Métaphysique, justement dégradée de sa chimérique noblesse.

Plusieurs ont voulu se signaler, en soutenant que l'Ame raisonnable & l'Ame sensitive formoient deux Ames d'une nature réellement distincte, & qu'il falloit bien se donner de garde de confondre ensemble. Mais comme il est prouvé que l'Ame ne peut juger que sur les sensations qu'elle a; l'idée de ces Philosophes a paru impliquer une contradiction manifeste, qui a révolté tous les esprits droits & exemts de préjugés. Aussi avons-nous souvent fait observer que toutes les opérations de l'Ame sont totalement arrêtées, lorsque son sentiment est suspendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruisent toutes les communications d'idées entre ce viscère & les organes sensitifs; de sorte que plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles sont toutes renfermées dans la faculté de sentir, dont elles dépendent si essentiellement, que sans elle, l'Ame ne feroit jamais aucune de ses fonctions.

Enfin quelques Philosophes ont pensé que l'Ame n'est ni matière, ni corps, parce que considérant la matière par abstraction, ils l'envisageoient douée seulement de propriétés passives & mécaniques; & ils ne regardoient aussi les corps, que comme revêtus de toutes les formes sensibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matière susceptible. Or, comme ce sont les Philosophes qui ont fixé la signification des termes, & que la foi pour se faire entendre aux hommes, a dû se servir nécessairement du langage même des hommes; de là vient que c'est peut-être en ce sens dont on a abusé, que la foi a distingué
l'Ame

l'Ame, & de la matière, & du corps qu'elle habite: & sur ce que les anciens Métaphysiciens avoient prouvé que l'Ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi même impérissable, de là ne semble-t-il pas naturel que la foi ait prononcé en conséquence que l'Ame étoit immortelle?

Voilà comme on peut accorder, selon moi, la Révélation & la Philosophie, quoique celle-ci finisse, où l'autre commence. C'est aux seules lumières de la foi à fixer nos idées sur l'inexplicable origine du mal; c'est à elle à nous développer le juste & l'injuste, à nous faire connoître la nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui en dirigent l'exercice: enfin puisque les Théologiens ont une Ame si supérieure à celle des Philosophes, qu'ils nous disent & nous fassent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent si bien, l'essence de l'Ame, & son état après la mort. Car non seulement la saine & raisonnable Philosophie avouë franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'Ame, & d'attributs divins, & que c'est le Corps qui lui paroît penser; * mais elle a toujours blâmé les Philosophes qui ont osé affirmer quelque chose de positif sur l'essence de l'Ame, semblable en cela à ces sages Académies ** qui n'admettant que des faits en Physique, n'adoptent ni les systèmes, ni les raisonnemens des Membres qui les composent.

J'avouë

* *Je suis corps & je pense.* (Volt. Lett. Phil. sur l'Ame.) Voyez comme il se moque agréablement du raisonnement qu'on fait dans les Ecoles pour prouver que la matière (qu'on ne connoît pas) ne peut penser.

** Voyez la Préface que M. de Fontenelle a mise à la tête des Mémoires de l'Académie des Sciences,

J'avouë encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matière les parties les plus déliées, les plus subtiles, & en un mot la plus parfaite organisation, je n'en conçois pas mieux que la matière puisse penser. Mais, 1°. la matière se meut d'elle-même; je demande à ces Philosophes, qui semblent avoir assisté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organisé! Que de sentimens s'impriment dans ce corps, & qu'il est difficile d'appercevoir la cause qui les produit! 3°. Est-il plus aisé de se faire une idée d'une substance qui n'étant pas matière, ne seroit à la portée ni de la nature, ni de l'art; qu'on ne pourroit rendre sensible par aucuns moyens; d'une substance qui ne se connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penser dans les différens âges de la vie?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans sont des espèces d'oiseaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mol. Le jugement marche à pas lent derrière la mémoire; il faut bien que les idées soient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raisonne, on a de l'esprit; il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées, ou des connoissances d'autrui. L'adolescence est-elle passée? Les Langues & les Sciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu flexibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement, & de conserver les idées acquises. Le Vieillard, *laudator temporis acti*, est esclave des préjugés qui se sont endurcis avec lui. Les vaisseaux rapprochent leurs parois vuides,

des, ou font corps avec la liqueur desséchée, tout jusqu'au cœur & au cerveau s'ossifie avec le tems; les esprits se filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piston; défaut de sang & de mouvement, défaut de parens & d'amis, qu'on ne connoît plus, défaut de soi-même qu'on ignore. Tel est l'âge décrépît, la nouvelle enfance, la seconde végétation de l'homme, qui finit, comme il a commencé. Faut-il pour cela être Misantrope & mépriser la vie? Non; si on a du plaisir à sentir, il n'est point de plus grand bien que la vie; si on a sçu en jouir, quoi qu'on en dise, quoi que chantent nos Poètes, * c'étoit la peine de naître, de vivre & de mourir.

Vous avez vu que la faculté sensitive exécute seule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus distingué, les raisons de votre supériorité sur tout ce qui respire? Quel besoin vous faites-vous d'une substance d'une plus haute origine? Est-ce qu'il est trop humiliant pour votre amour propre, d'avoir tant d'esprit, tant de lumières, sans en connoître la source? Non; comme les femmes sont vaines de leur beauté, les beaux esprits auront toujours un orgueil qui les rendra odieux dans la société; & les Philosophes même ne seront peut-être jamais assez Philosophes, pour éviter cet écueil universel. Au reste qu'on fasse attention que je ne traite ici que de l'Histoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette Physique, il suffit, ce me semble, qu'un Philosophe

A a

Chrê-

* Rousseau, *Miroir de la vie.*

Chrétien se soumette aux lumières de la Révélation, & renonce volontiers à toutes ses spéculations, pour chérir une ressource commune à tous les Fidèles. Oui, sans doute, cela doit suffire, & par conséquent rien ne peut nous empêcher de pousser plus loin nos recherches Physiques, & de confirmer cette théorie des sensations par des faits incontestables.

C H A P I T R E X V.

Histoires qui confirment que toutes les idées viennent des sens.

HISTOIRE PREMIERE.

D'un Sourd de Chartres.

UN jeune homme fils d'un Artisan, sourd & muet de naissance, commença tout d'un coup à parler, au grand étonnement de toute la Ville. On sçut de lui que quelques trois ou quatre mois auparavant, il avoit entendu le son des cloches, & avoit été extrêmement surpris de cette sensation nouvelle & inconnue. Ensuite il lui étoit sorti comme une espece d'eau de l'oreille gauche, & il avoit entendu parfaitement des deux oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois à écouter sans rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas les paroles qu'il entendoit, & s'affermissant dans la prononciation & dans les idées attachées aux mots. Enfin il se crut en état de rompre le silence, & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Aussi-tôt des Théologiens habiles l'interrogèrent sur son état passé, & leurs principales
que-

„questions roulerent sur Dieu, sur l'Ame, sur la bonté, ou la
 „malice morale des actions. Il ne parut pas avoir poussé ses
 „pensées jusques-là. Quoiqu'il fût né de parens Catholiques,
 „qu'il assistât à la Messe, qu'il fût instruit à faire le Signe de la
 „Croix, & à se mettre à genoux dans la contenance d'un hom-
 „me qui prie, il n'avoit jamais joint à cela aucune intention,
 „ni compris celle que les autres y joignoient: il ne sçavoit pas
 „bien distinctement ce que c'étoit que la mort, & il n'y pensoit
 „jamais. Il menoit une vie purement animale, toute occupée
 „des objets sensibles & présens, & du peu d'idées qu'il recevoit
 „par les yeux. Il ne tiroit pas même de la comparaison de ces
 „idées, tout ce qu'il semble qu'il auroit pu en tirer. Ce n'est
 „pas qu'il n'eût naturellement de l'esprit, * mais l'esprit d'un
 „homme privé du commerce des autres, est si peu cultivé, si
 „peu exercé, qu'il ne pensoit qu'autant qu'il y étoit indispen-
 „sablement forcé par les objets extérieurs. Le plus grand **
 „fond des idées des hommes est dans leur commerce récipro-
 „que.“

Cette Histoire connue de toute la Ville de Chartres, se
 trouve dans celle de l'Académie des Sciences. ***

HISTOIRE II.

D'un Homme sans Idées Morales.

Depuis plus de quinze ans il y a à l'Hôtel de Conti un Tour-
 neur de broche, qui n'ayant rien de sourd, si ce n'est l'esprit,

Aa 2

répond

* On plutôt la faculté d'en avoir.

** Tout le fond. M. de F. . l'affirme sans y penser, lorsqu'il dit que ce
 Sourd n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux, car il s'ensuit qu'a-
 veugle, il eût été sans idées.

*** 1703. p. 19. de l'Hist.

répond qu'il a été au Potager, lorsqu'on lui demande s'il a été à la Messe. Il n'a aucune idée acquise de la Divinité, & lorsqu'on veut sçavoir de lui s'il croit en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait passe dans cet Hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raison je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Chefelden.

Pour voir, il faut que les yeux soient, pour ainsi dire, à l'unisson des objets. Mais si les parties internes de cet admirable organe, n'ont pas leur position naturelle, on ne voit que fort confusément. M. de Voltaire, *Elemens de la Philosophie de Newton. chap. 6.* rapporte que l'aveugle-né âgé de 14 ans, auquel Chefelden abatit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumière colorée, sans qu'il pût *distinguer un globe d'un cube*, & qu'il n'eût aucune idée d'étendue, de distance, de figure, &c. Je crois, 1^o. que faute d'une juste position dans les parties de l'œil, la vision devoit se faire mal; (pour qu'elle se rétablisse, il faut que le cristallin détrôné, ait eu le tems de se fondre, car il n'est pas nécessaire à la vuë.) 2^o. S'il voit de la lumière & des couleurs, il voit par conséquent de l'étendue. 3^o. Les aveugles ont le tact fin, un sens profite toujours du défaut d'un autre sens: les houpes nerveuses, non perpendiculaires, comme par tout le corps, mais parallèles & longitudinalement étendues jusqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux examiner un objet; ces houpes, dis-je, qui sont l'organe du tact, ont un sentiment exquis dans les aveugles, qui par conséquent

féquent acquièrent facilement par le toucher les idées des figures, des distances, &c. Or un globe attentivement considéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'a qu'à se montrer aux yeux ouverts; il sera conforme à l'image, ou à l'idée gravée dans le cerveau; & conséquemment il ne sera pas possible à l'Ame de ne pas distinguer cette figure de toute autre, si l'organe dioptrique a l'arrangement interne nécessaire à la vision. C'est ainsi qu'il est aussi impossible aux doigts d'un très-habile Anatomiste de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboîter ensemble, & d'en faire un squelette, qu'à un parfait Musicien de ne pas resserrer sa glotte, au point précis, pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçues par les yeux se retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke p. 97. 98. sur le problème du sçavant Molineux; c'est pourquoi j'ose mettre en fait de deux choses l'une: Ou on n'a pas donné le tems à l'organe dioptrique ébranlé, de se remettre dans son assiette naturelle; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aise qu'il dît. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adresse, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles Théologiens* qui interrogerent le sourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugemens antérieurs à la première sensation. Mais Dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ses propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Cheselden, ces jugemens lui eussent été inutiles pour distinguer

à la vuë le globe d'un cube: il n'y avoit qu'à lui donner le tems d'ouvrir les yeux, & de regarder le tableau composé de l'Univers. Lorsque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier instant distinguer les objets? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maison*, lorsque c'est la première fois qu'on apperçoit la lumière. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'est qu'un homme qui voit les choses si fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

ou Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.

Voici la Méthode selon laquelle Amman apprend à parler en peu de tems aux sourds & muets de naissance. * 1°. Le disciple touche le gosier du maître qui parle, pour acquérir par le tact l'idée, ou la perception du tremblement des organes de la parole. 2°. Il examine lui-même de la même manière son propre gosier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déjà fait appercevoir. 3°. Ses yeux lui servent d'oreilles, (selon l'idée d'Amman,) c'est-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de la langue, de la mâchoire, & des levres, lorsque le maître ** prononce une lettre. 4°. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les répète jusqu'à une parfaite exécution. 5°. Le maître serre doucement les narines de son écolier, pour l'accoutumer à ne faire passer l'air que par la bouche. 6°. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer,

* Celui qui devient sourd dans l'enfance avant que de sçavoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu; j'ai vérifié cette observation sur deux sœurs sourdes & muettes que j'ai vuës au Fort Louis.

** On commence par les voyelles.

cer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce sans cesse en particulier.

Les sourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer: ils ont cependant plus de facilité à parler; c'est pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux sourds, est le grand mystere & la baze de son art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils sentent à la faveur du canal d'Eustachi un tremblement, une titillation, qui leur fait distinguer l'air sonore de celui qui ne l'est pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & grossiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répétition des mêmes sons. Voilà l'origine d'une sensation qui leur étoit inconnue; voilà le modèle de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous-mêmes à parler, qu'à force d'imiter les sons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin ressemblans. Les oiseaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un sourd donne de la voix, quelle qu'elle soit, dès la première leçon d'Amman. Alors tandis que la voix se forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort différens, les sourds, & même ceux qui ne le sont pas, ne tiennent pas la bouche précisément ouverte au point nécessaire; c'est pourquoi ils se trom-

trompent dans la prononciation; mais il faut applaudir cette méprise, loin de la relever, parce qu'en tâchant de répéter la même faute (qu'ils ne connoissent pas,) ils en font une plus heureuse, & donnent enfin le son qu'on demande.

Une phisionomie spirituelle, un âge tendre, * les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de son Disciple, & il préfère l'hyver aux autres saisons, parce que l'air condensé par le froid, rend la parole des sourds, beaucoup plus sensible à eux-mêmes. Notre cerveau est originairement une masse informe, sans nulle idée; il a seulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puissance de les lier, & de les combiner ensemble. Cette éducation consiste dans un pur mécanisme, dans l'action de la parole de l'un, sur l'ouïe de l'autre, qui rend les mêmes sons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces sons: ou pour ne pas quitter nos sourds, dans l'impression de l'air & des sons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, sur leur propre nerf acoustique, qui est une des cordes, si l'on me permet de m'exprimer ainsi, à la faveur desquelles les sons & les idées vont se graver dans la substance medullaire du cerveau, & jettent ainsi les premières semences de l'esprit & de la raison.

Amman a tort de croire que le défaut de la luette empêche de parler. M. Astruc, ** & plusieurs autres Auteurs *** dignes

* Depuis huit ans jusqu'à quinze. Plus jeunes, ils sont trop badins, & ne sentent pas l'utilité de ces leçons; plus vieux, leurs organes sont engourdis.

** De Morb. Vener.

*** Bartholin, Hildanus, Fallope, &c.

dignes de foi ont des observations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organisation, & comme une communication (qui s'ouvre en quelque sorte au moindre signal,) du cerveau, aux nerfs des instrumens qui servent à parler. Sans ces organes naturellement bien faits, les sourds instruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs pensées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut aussi des organes bien conditionnés, lorsqu'on apprend à un animal à parler, ou qu'on l'instruit pour divers usages. Un sourd, & par conséquent muet de naissance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un, qui sçavoit lire & réciter par mémoire l'Oraison Dominicale au bout de 15. jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire passablement: il sçavoit même assez bien l'orthographe. Le plus court moyen de l'enseigner aux sourds, & de leur faire retenir plus aisément les idées des mots, c'est de leur faire coudre, ou joindre ensemble les lettres, (qu'ils entendent à leur manière & qu'ils répètent fort exactement) dans leur tête, dans leur bouche, & sur le papier. La difficulté des combinaisons doit être proportionnée à l'aptitude du Disciple; on mêle des voyelles, des demi-voyelles, des consonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derrière: mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naissantes de deux ou trois lettres seroient troublées par un plus grand nombre; l'esprit se replongeroit dans son cahos.

Après les voyelles, on vient aux demi-voyelles, & aux consonnes, & aux lettres les plus faciles de ces dernières, enfin à leurs combinaisons les plus aisées: & lorsqu'on sçait prononcer toutes les lettres, on sçait lire.

La lettre *M* séparée de l'*E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le sourd enfonce dans son gosier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre *N* se prononce en regardant dans le miroir la situation de la langue, & en portant une main au nés du maître, & l'autre au fond de sa bouche, pour sentir le tremblement du larinx, & comme l'air sonore sort des narines.

Les sourds apprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents supérieures, incisives & canines, & à la partie du palais voisin de ces dents: cette action étant faite, on leur fait signe avec la main de faire sortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'élève, saute en quelque sorte & se rompt. Il faut du tems pour acquérir la souplesse & la mobilité nécessaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'Auteur, par mettre la main du sourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque sorte ma prononciation, & apperçoive comme ce son est modifié; & en même tems, il se doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'est encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre sa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer ensemble *ch*, sur-tout si on examine avec la main comment l'air sort de la bouche.

Pour

Pour prononcer K, T, P, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de son gosier.

L'x se prononce comme S K. Il faut donc sçavoir combiner deux consonnantes simples, avant que de passer aux consonnantes doubles. Tous les sourds prononcent assez facilement les consonnes simples, & sur-tout la lettre H. Elles ne sont qu'un air muet, ou peu sonore qui en fermant, ou en ouvrant ses conduits, sort successivement, ou tout à coup.

Lorsque le Disciple sçait prononcer séparément chaque lettre de l'Alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ouverte, les consonnes & les demi-voyelles, pour que les levres & les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue. Ensuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes sortes d'ouvertures: & lorsqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de suite, ou sans interruption, suivant l'habileté qu'on a déjà.

L'Ecolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répète par cœur les mêmes mots, après que le Maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moyen, il imite seul les sons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en est récente & bien gravée.

Amman remarque que c'est à peu près par le même diamètre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e: m, n, ng, p, t, κ: ch, κ. Toutes ces lettres sortent du fond du gosier. Ainsi elles sont fort difficiles à distinguer par un sourd. Aussi prononce-t-il mal, jusqu'à ce qu'il ait appris

beaucoup de mots; mais enfin il est de fait qu'il répète avec le tems, & comprend fort bien les discours d'autrui.

Les *explosives*, *p*, *t*, *k*, ne se prononcent pas sans quelque élévation apparente du larinx; elles se distinguent par là des *nasales* *m*, *n*, *ng*. La prononciation des lettres *ch*, est sensible à l'œil; c'est comme en lisant, qu'un sourd conçoit qu'on ce lui dit; il est bon de lui parler dans la bouche pour mieux se faire entendre, lorsqu'il s'est déjà entendu lui-même, comme on l'a dit; mais on l'instruit mieux par la vuë & le toucher, *Aures sunt in oculis*, dit fort bien l'Auteur du *Traité de Loquelâ*, p. 102.

Le Disciple sçait-il enfin lire & parler? On commence par lui apprendre les noms des choses qui ont le plus d'usages, & qui se présentent le plus familièrement, comme dans l'éducation de tous les enfans; les substantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaisons, les conjugaisons, & les contractions particulières de la langue qu'on enseigne.

Amman finit son petit, mais excellent Traité, par donner l'Art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le suivrai pas plus loin. Cette Méthode est d'autant plus au dessus du *Bureau Typographique*, & du *Quadrille des Enfans*, qu'un sourd-né, plus animal qu'un enfant, a par son seul instinct déjà appris à parler. Le sçavant Maître des sourds apprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire suivant les règles de l'orthographe: & tout cela, comme vous voyez, machinalement, ou par des signes sensibles, qui sont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il est fâcheux que

que la vie ne soit pas proportionnée à l'utilité dont elle est au public.

§. I.

Réflexions sur l'Education.

Rien ne ressemble plus aux Disciples d'Amman, que les enfans; il faut donc les traiter à peu près de la même manière. Si on veut imprimer trop de mouvemens dans les muscles, & trop d'idées, ou de sensations dans le cerveau des sourds, la confusion se met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le discernement qui ne fait que d'éclore, sont fatigués de trop d'ouvrage. La foiblesse des fibres & des esprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas devancer la raison, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'esprit le sens des mots appris machinalement. 2°. Suivre à la piste les progrès de l'Ame, voir comment la raison se développe, en un mot observer exactement à quel degré arrêter, pour ainsi dire, le thermomètre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à sa sphère, successivement augmentée, l'étendue des connoissances dont il faut l'embellir & le fortifier; & de ne faire travailler l'esprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De si tendres cerveaux sont comme une cire molle dont les impressions ne peuvent s'effacer, sans perdre toute la substance qui les a reçues; de là les idées fausses, les mots vuides de sens: les préjugés demandent dans la suite une refonte, dont peu d'esprits sont susceptibles, & qui dans l'âge turbulent des passions devient presque impossible. Ceux qui sont chargés d'instruire un enfant, ne doivent donc jamais lui imprimer que des idées si évidentes, que rien ne soit capable

d'en éclipser la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en aient eux-mêmes de semblables, ce qui est fort rare. On enseigne, comme on a été enseigné, & de là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premières idées, est la source de toutes ces maladies de l'esprit. On les a acquises machinalement, & sans y prendre garde, en se familiarisant avec elles, on croit que ces notions sont nées avec nous. Un célèbre Abbé de mes amis, Métaphysicien de la première force, croyoit que tous les hommes étoient Musiciens nés; parce qu'il ne se souvenoit pas d'avoir appris les airs avec lesquels sa nourrice l'endormoit. Tous les hommes sont dans la même erreur; & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel cahos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés, la mauvaise éducation nous plonge! Et qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raisonnemens sur des choses dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuses!

HISTOIRE V.

D'un Enfant trouvé parmi des Ours.

UN jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694. parmi un troupeau d'Ours, dans les forêts qui sont aux confins de la Lithuanie & de la Russie. Il étoit horrible à voir; il n'avoit ni l'usage de la raison, ni celui de la parole: sa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, si ce n'est la figure extérieure du corps. Il marchoit sur les mains & sur les pieds, comme les quadrupèdes: séparé des Ours, il sembloit les regretter;

l'en-

l'ennui & l'inquiétude étoient peints sur sa physionomie, lorsqu'il fut dans la société des hommes; on eut dit un prisonnier, (& il se croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuir, jusqu'à ce qu'ayant appris à lever ses mains contre un mur, & enfin à se tenir debout sur ses pieds, comme un enfant, ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoutumé aux alimens des hommes, il s'apprivoisa enfin après un long espace de tems, & commença à proferer quelques mots d'une voix rauque, & telle que je l'ai dépeinte. Lorsqu'on l'interrogeoit sur son état sauvage, sur le tems que cet Etat avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'est passé, pendant que nous étions au berceau.

Conor * qui raconte cette Histoire arrivée en Pologne, pendant qu'il étoit à Varsovie à la Cour de Jean Sobieski, alors sur le Thrône, ajoute que le Roi même, plusieurs Sénateurs, & quantité d'autres habitans du Pays dignes de foi, lui assurèrent comme un fait constant, & dont personne ne doute en Pologne, que les enfans sont quelquefois nourris par des ourses, comme Remus & Romulus le furent, dit-on, par une Louve. Qu'un enfant soit à sa porte, ou proche d'une haye, ou laissé par imprudence seul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voisinage, il est aussi-tôt dévoré & mis en pièces: mais s'il est pris par une ourse qui allaite, elle le porte où sont ses petits, auxquels elle ne sert pas plus de mère & de nourrice, qu'à l'enfant même, qui quelques années après est quelquefois apperçu & pris par les chasseurs.

Conor

* P. 133, 134, 135, *Evang. Med.*

Conor cite une aventure semblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu (à Varsovie) en 1669, & qui se passa sous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, Ambassadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidelement raconté par cet Ambassadeur, dans son *Traité du Gouvernement du Royaume de Pologne*.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouïssoit d'aucunes lumières de la raison; la preuve en est qu'il ignoroit la misère de son état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne désiroit que de retourner avec ses Ours. Ainsi, comme le remarque judicieusement notre Historien, cet enfant vivoit machinalement, & ne pensoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau né, qu'un homme qui dort, qui est en léthargie, ou en apoplexie.

HISTOIRE VI.

Des Hommes sauvages, appelés Satyres.

LES hommes sauvages, * assez communs aux Indes & en Afrique, sont appelés *Avang-outang* par les Indiens, & *Quoias morrou* par les Afriquains.

Ils ne sont ni gras, ni maigres, ils ont le corps quarré, les membres si trapus & si musculeux, qu'ils sont très-vîtes à la course, & ont une force incroyable. Au devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derrière, on diroit d'une forêt de crins noirs dont tout le dos est couvert & hérissé.

La

* Il y a deux ans qu'il parut à la Foire saint Laurent un grand Singe, semblable au Satyre de Tulpus.

La face de ces animaux ressemble au visage de l'homme : mais leurs narines sont camusées & courbées, & leur bouche est ridée & sans dents.

Leurs oreilles ne different en rien de celles des hommes, ni leur poitrine ; car les Satyres femelles ont de fort gros tétons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril est fort enfoncé, & les membres supérieurs & inférieurs ressemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coude est articulé, comme le nôtre ; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des molets aux jambes, & une base à la plante du pied, sur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorsqu'ils marchent à notre manière, ce qui leur arrive souvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anse du gobelet, & portent l'autre au fond du vase ; ensuite ils essuient leurs levres avec la plus grande propreté. Lorsqu'ils se couchent, ils ont aussi beaucoup d'attention & de délicatesse, ils se servent d'oreiller & de couverture dont ils se couvrent avec un grand soin, lorsqu'ils sont apprivoisés. La force de leurs muscles, de leur sang & de leurs esprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes : mais tant de courage est réservé aux mâles, comme il arrive encore dans l'espèce humaine. Souvent ils se jettent avec fureur sur les gens même armés, comme sur les femmes & les filles, auxquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus lascif, de plus impudique & de plus propre à la fornication, que ces animaux. Les femmes

de l'Inde ne sont pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils se tiennent cachés. Ils y sont nuds, & y font l'amour avec aussi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jérôme & autres nous ont donné d'après les Anciens, des descriptions fabuleuses de ces animaux lascifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle-ci. Nous la devons à Tulpius Médecin d'Amsterdam. * Cet Auteur ne parle du Satyre qu'il a vu, que comme d'un animal; il n'est occupé qu'à décrire les parties de son corps, sans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite ressemblance qu'il reconnoît entre le corps du Satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal est originairement fait pour sentir & penser comme les nôtres. Les raisons d'analogie sont chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un Satyre qui fut pris en dormant, & amené à Sylla: la voix de cet animal ressembloit au hennissement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une seule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a passé comme un songe, ou plutôt, suivant l'expression proverbiale, comme un rêve à la Suisse,

* Observat. Med. Ed. d'Elzev. L. III. C. LVI, p. 270.

Suisse, qui pourroit durer cent ans sans nous donner une seule idée. Cependant ce sont des hommes, & tout le monde en convient. Pourquoi donc les Satyres ne feroient-ils que des animaux? S'ils ont les instrumens de la parole bien organisés, il est facile de les instruire à parler & à penser, comme les autres Sauvages: je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux sourds de naissance.

Pour qu'un homme croye n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le séquestrer de bonne-heure du commerce des hommes; rien ne pouvant l'éclairer sur son origine, il croira non seulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le sourd de Chartres qui voyoit mourir les semblables, ne savoit pas ce que c'étoit que la mort; car n'en pas avoir une perception *bien distincte*, comme M. de F. en convient, c'est n'en avoir aucune idée. Comment donc se pourroit-il faire qu'un Sauvage qui ne verroit mourir personne, sur-tout de son espèce, ne se crût pas immortel?

Lorsqu'un homme sort de son état de bête, & qu'on l'a assez instruit, pour qu'il commence à réfléchir, comme il n'a point pensé durant le cours de sa vie sauvage, toutes les circonstances de cet état sont perduës pour lui, il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, sans l'exemple de tous les autres enfans. La naissance & la mort, nous paroîtroient également des chimères, sans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les Sauvages qui se souviennent de la variété des états par où ils ont passé, n'ont été égarés qu'à un certain point; aussi les trouve-t-on marchant comme les autres hommes sur les piés seulement. Car ceux qui depuis leur origine ont long-tems vécu parmi les bêtes, ne se souviennent point d'avoir existé dans la société d'autres êtres; leur vie sauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux, qu'un instant, comme on l'a déjà dit; enfin ils ne peuvent se persuader qu'ils n'ont pas toujours été tels qu'ils se trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux sur leur misère, en leur procurant des sensations inconnues, & l'occasion de se replier sur ces sensations.

Toute la Hollande a eu le plaisant spectacle d'un enfant, abandonné dans je ne sai quel désert, élevé & trouvé enfin parmi des chèvres sauvages. Il se trainoit & vivoit comme ces animaux; il avoit les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes sons de voix: la même imbécilité étoit peinte sur sa physionomie. M. Boerhaave qui nous faisoit cette histoire en 1733. l'a, je crois, tirée du Bourguemaitre Tulpius.

On parloit beaucoup à Paris, quand j'y publiai la première édition de cet ouvrage, d'une fille sauvage qui avoit mangé sa sœur, & qui étoit alors au Couvent à Châlons en Champagne. Mgr. le Maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'histoire de cette fille.

Mais

Mais elles sont plus curieuses, que nécessaires pour comprendre & expliquer ce qu'il y a de plus surprenant dans tous ces faits. Un seul suffit pour donner la clé de tous les autres; au fond ils se ressemblent tous; comme toutes nos observations de Médecine sur un même sujet, dont une bonne Théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence, que tous les livres de ces Docteurs Cliniques & bornés.

§. VII.

BELLE CONJECTURE D'ARNOBE,

qui vient à l'appui de tous ces faits.

J'ai rapporté plusieurs * faits que le hazard, ou un art admirable, ont fournis aux Fontenelles, aux Cheseldens, aux Lockes, aux Ammans, aux Tulpius, aux Boerhaaves, aux Conors &c. Je passe à présent à ce qui m'a paru digne de les couronner; c'est une belle conjecture d'Arnobé, laquelle porte visiblement sur des observations qu'il avoit eu occasion de faire, quoiqu'il n'en dise qu'un mot en passant.

Faisons, dit-il, ** un trou en forme de lit, dans la terre; qu'il soit entouré de murs, couvert d'un toit; que ce lieu ne soit ni trop chaud, ni trop froid: qu'on n'y entende absolument aucun bruit: imaginons les moyens de n'y faire

Cc 3

entrer

* Je n'ai oublié que l'*Aveugle-né* de la Motte le Vayer; mais cet oubli n'est pas de conséquence, par la raison que j'ai donnée.

** *Advers. Gent. L. II.*

entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténèbres. Qu'on mette un enfant nouveau né dans ce souterrain; que ses sens ne soient frappés d'aucuns objets, qu'une nourrice nue, en silence, lui donne son lait & ses soins. A-t-il besoin d'alimens plus solides? Qu'ils lui soient portés par la même femme: qu'ils soient toujours de la même nature, tels que le pain & l'eau froide, bûe dans le creux de la main. Que cet enfant, sorti de la race de Platon ou de Pithagore, quitte enfin sa solitude à l'âge de vingt, trente, ou quarante ans; qu'il paroisse dans l'assemblée des mortels! Qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penser & à parler, ce qu'il est lui même, quel est son père, ce qu'il a fait, ce qu'il a pensé, comment il a été nourri & élevé jusqu'à ce tems. Plus stupide qu'une bête, il n'aura pas plus de sentiment que le bois, ou le caillou; il ne connoitra ni la terre, ni la mer, ni les astres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de sa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoître tout ce qui peut y suppléer, il se laissera mourir. Entouré de feu, ou de bêtes venimeuses, il se jettera au milieu du danger, parce qu'il ne fait encore ce que c'est que la crainte. S'il est forcé de parler, par l'impression de tous ces objets nouveaux, dont il est frappé; il ne sortira de sa bouche béante, que des sons inarticulés, comme *plusieurs ont coutume de faire en pareil cas*. Demandez lui, non des idées abstraites & difficiles de Métaphysique, de Morale, ou de Géo-

Géometrie; mais seulement la plus simple question d'Arithmétique, il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puisse signifier quelque chose, ni même si c'est à lui, ou à d'autres que vous parlez. Où est donc cette portion immortelle de la Divinité? Où est cette Ame, qui entre dans le corps, si docte & si éclairée, & qui par le secours de l'instruction ne fait que se rappeler les connoissances qu'elle avoit infuses? Est-ce donc là cet Etre si raisonnable & si fort au dessus des autres êtres? Hélas! oui, voilà l'homme; il vivroit éternellement séparé de la société, sans acquérir une seule idée. Mais polissons cet diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'école, *quantum mutatus ab illo?* L'Animal devient homme, & homme docte & prudent. N'est-ce pas ainsi, que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent, les uns à rendre divers services aux hommes, & les autres à parler, & peut-être, (si, comme Locke, on pouvoit croire le Chev. Temple,) à faire une conversation suivie.

Jusqu'ici Arnobe que j'ai librement traduit & abrégé. Que cette peinture est admirable dans l'original! C'est un des plus beaux morceaux de l'Antiquité.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

Point de sens, point d'idées.

Moins on a de sens, moins on a d'idées.

Peu

Peu d'éducation, peu d'idées.

Point de sensations reçues, point d'idées.

Ces principes sont les conséquences nécessaires de toutes les observations & expériences, qui font la base inébranlable de cet ouvrage. Donc l'Ame dépend essentiellement des organes du corps, avec lesquels elle se forme, croît, décroît. *Ergo*

*participem leti quoque convenit esse. **

F I N.

* Lucret. de Nat. Rer.



TROI-

TROISIÈME
MEMOIRE

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME.

Dd

ABRÉ-

THE FIRST

OF THE

BOOK

OF THE

IN

THE

OF THE

ABRÉGÉ
DES
SYSTÈMES,
POUR
FACILITER L'INTELLIGENCE
DU
TRAITÉ
DE L'ÂME.

Mundum tradidit disputationibus eorum.

ABRÈGÉ

DES

SYSTÈMES

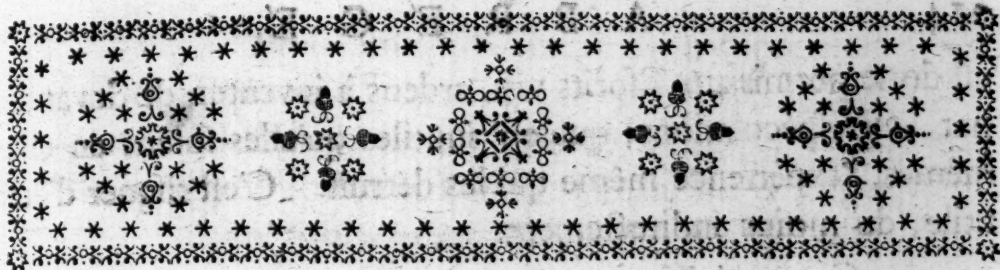
FACILITÉ D'INSTRUCTION

DE

TRAITE

DE LA

PAR M. L. J. B. L.



ABRÉGÉ DES SYSTÈMES.

§. I.

DESCARTES.



DESCARTES a purgé la Philosophie de toutes ces expressions *Ontologiques*, par lesquelles on s'imaginoit pouvoir rendre intelligibles les idées abstraites de l'Etre. Il a dissipé ce cahos, & a donné le modèle de l'art de raisonner avec plus de justesse, de clarté, & de méthode. Quoiqu'il n'ait point suivi lui-même sa propre méthode, nous lui devons l'esprit philosophique qui va dans un moment remarquer toutes ses erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Descartes! Que d'heureux efforts depuis les siens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, auxquelles on n'auroit peut-être jamais songé. Il

est donc permis aux Esprits vifs, ardens à inventer, de devancer par leurs spéculations, quelque' inutiles qu'elles soient en elles mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'est risquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui disent que Descartes ne fait pas un grand Géomètre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*Lettre sur l'Ame* 73. 74.) se reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit par ce que je dis plus loin au sujet de la Géométrie, qu'il ne suffit pas d'être un grand Géomètre, pour être à juste titre qualifié de génie.

3. Après la Méthode & les Ouvrages géométriques de ce Philosophe, on ne trouve plus que des systèmes, c'est à dire, des imaginations, des Erreurs. Elles sont si connues, qu'il suffira, ce me semble, de les exposer. Descartes avoue comme Locke, qu'il n'a aucune idée de l'Etre, & de la Substance, & cependant il la définit (*Def. 6. de ses Medit. Rep. aux 2. Object. à la 2. des 3^{es} & aux 4^{es}.*) Il fait consister l'essence de la matière qu'il ne connoit pas, dans l'étendue solide; & lorsqu'on lui demande ce que c'est que le corps, ou la substance étendue, il répond que c'est une substance composée de plusieurs autres substances étendues, qui le sont encore elles-mêmes de plusieurs autres semblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étendue, Descartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu est la cause première de ce mouvement, comme Descartes est l'Auteur de ces loix reconnues pour fausses, & que les Cartésiens mêmes corrigent tous les jours dans leurs Ouvrages. On explique tous les phénomènes par ces deux seules propriétés, l'étendue matérielle, & le mouvement

com-

communiqué sans cesse immédiatement par la force divine. On imagine non seulement qu'il n'y a que trois sortes de particules, ou de matière dans le monde, *subtilis, globulosa, striata*, mais on décide de quelle manière Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules remplissent tellement le monde, qu'il est absolument plein. Sans Newton, ou plutôt sans la Physique, la Mécanique, & l'Astronomie, adieu le vuide des Anciens! On fabrique des tourbillons, & des cubes, qui expliquent tout, jusqu'à ce qui est inexplicable, la Création. Voilà le poison, voici l'antidote. L'Auteur avoue dans son *L. des Princip. art. 9.* que son système pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroît pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penser de son risible *Traité de form. fat?*

4. Descartes est le premier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui est dans la matière, connu, comme on l'a dit au commencement du T. de l'A., sous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance, pour en faire honneur à Descartes. Aristote & tous les Anciens, (excepté les Epicuriens, qui par un intérêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel) reconnurent la force motrice de la matière, sans laquelle on ne peut compléter l'idée des Corps. Mallebranche (*L. VI. p. 387. in 40. 1678.*) convient du fait, & à plus forte raison Leibnitz, dont on parlera à son Article. Enfin si vous lisez Goudin, p. 21. 165-167. 264. &c. Tom. II. 2. Edit. Barbay, *Comment. in Arist. Phys. p. 121-123.* & autres Scholastiques, vous verrez que la force motrice de la matière a été enseignée dans tous les tems dans nos Ecoles Chré-

tien-

tiennes. *Ratio principii activi*, dit Goudin, *convenit substantiis corporeis, & inde pendent affectiones corporum quâ cernuntur in modo.*

5. Descartes écrit à la fameuse Princesse Palatine Elisabeth, qu'on n'a aucune assurance du destin de l'Ame après la mort: il définit la pensée, *Art. 13.* toute connoissance, tant sensitive, qu'intellectuelle. Ainsi penser, selon Descartes, c'est sentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorsqu'il fait consister l'essence de l'Ame dans la pensée, lorsqu'il dit que c'est une substance qui pense, il ne donne aucune idée de la Nature de l'Ame; il ne fait que le dénombrement de ses propriétés, qui n'a rien de si révoltant. Chez ce Philosophe l'Ame spirituelle, inétendue, immortelle, sont de vains sons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore son but, lorsqu'il a fait venir l'origine de nos idées, de Dieu même immédiatement. *Quâ quæso ratione*, dit le Professeur en Théologie que je viens de citer, *Cartesius demonstravit ideas rerum esse immediate a Deo nobis inditas & non a sensibus acceptas, sicuti docent Aristoteles, Divus Thomas, ac primates Theologi ac Philosophi? . . . cur anima non esset corporea, licet supra suam cogitationem reflectendo in ea corporeitatem non adverteret, & quid non potest, qui omnia potuit?* M. Goudin ne se feroit point si fort emporté contre Descartes, s'il l'eût aussi bien entendu, que le Medecin Lamy, qui le soupçonne avec raison d'être un adroit Matérialiste: & si M. Deslandes, (*Histoire de la Philosophie, T. II.* à l'article de *l'immortalité de l'Ame*) eût aussi solidement réfléchi, qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement, que Descartes est le premier qui ait bien éclairci les preuves de ce Dogme; qui ait bien fait distinguer l'Ame du Corps, les Substances spirituelles, de celles qui ne le sont pas; il ne s'en feroit pas fié
aux

aux quatre propositions qu'il rapporte, & qui loin de rien *éclaircir*, sont aussi obscures que la question même. Un Etre inétendu ne peut occuper aucun Espace; & Descartes qui convient de cette vérité, recherche sérieusement le siège de l'Ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un Etre sans aucunes parties, pouvoit être conçu exister réellement quelque part, ce seroit dans le vuide, & il est banni de l'hypothèse Cartésienne. Enfin ce qui est sans extension, ne peut agir sur ce qui en a une. A quoi servent donc les causes occasionelles, par lesquelles on explique l'union de l'Ame & du Corps? Il est évident par là que Descartes n'a parlé de l'Ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler, & d'en parler de la manière qu'il en a parlé, dans un tems, ou son mérite même étoit plus capable de nuire à sa fortune, que de l'avancer. Descartes n'avoit qu'à ne pas rejeter les propriétés frappantes dans la matière, & transporter à l'Ame la définition qu'il a donnée de la matière, il eût évité mille erreurs; & nous n'eussions point été privés des grands progrès que cet excellent Esprit eut pû faire, si au lieu de se livrer à de vains systèmes, il eut toujours tenu le fil de sa Géométrie, & ne se fût point écarté de sa propre Méthode. Encore, hélas! ce fil est-il un bien mauvais guide. Il a égaré Spinoza, qui n'est qu'un outré Cartésien.

§. II.

MALLEBRANCHE.

1^o. **M**ALLEBRANCHE, après avoir distingué la substance de ses modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'essence des choses (*V. Rech. de la Verit. L. 3. C. 1. 2.*
Ee
Part.

Part. C. 7. 8.) fait consister celle de la matière dans l'étendue, comme avoit fait Descartes. En habile Cartésien, il déploie toute sa force & son éloquence contre les sens, qu'il imagine *toûjours trompeurs*; il nie aussi le vuide, met l'essence de l'Ame dans la pensée (L. 3. p. 1. c. 1. &c.) qui n'est qu'un *mode*.

2°. Quoiqu'il admette dans l'homme deux substances distinctes, il explique les facultés de l'Ame par celles de la matière, (L. 1. c. 1. L. III. c. VIII.) sur une idée fautive du mot *pensée*, dont il fait une substance, il croit qu'on pense *toûjours*, & que lorsque l'Ame n'a pas *conscience* de ses pensées, c'est alors qu'elle pense le plus, parcequ'on a *toûjours* l'idée de l'Etre en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'Entendement, „la „faculté de recevoir différentes idées; & la volonté, celle de „recevoir différentes inclinations (L. 1. c. 1.); ou, si l'on „veut, une impression naturelle qui nous porte vers le bien en „général, l'unique amour (L. 4. c. 1.) que Dieu nous imprime: „Et la liberté, est la force qu'a l'Esprit de déterminer cette im- „pression divine, vers les objets qui nous plaisent. Nous n'a- „vons cependant, ajoute-t-il, ni idée claire, ni même sentiment „intérieur de cette égalité de mouvement vers le bien:“ & c'est de ce défaut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rapporter, auxquelles on s'apperçoit effectivement que l'Auteur manque d'idées.

3°. Mallebranche est le premier des Philosophes, qui ait mis fort en vogue les esprits animaux, mais comme une Hypothèse, car il n'en prouve nulle part l'existence d'une manière invincible. Cela étoit réservé aux Medecins, & principalement à Boerhaave, le plus grand Théoricien de tous.

4°. Je viens au fonds du Système principal du P. Mallebranche. Le voici :

„Les Objets que l'Ame aperçoit, sont dans l'Ame, ou
„hors de l'Ame; les premiers se voyent dans le miroir de nos
„sentimens; & les autres dans leurs *idées* (L. 3. c. 1. p. 2.); c'est-
„à-dire, non eux-mêmes, ni dans les idées, ou images qui nous
„en viennent par les sens (L. 3. c. 1-4. p. 2. c. IX.), mais dans
„quelque chose qui étant intimement uni à nôtre Ame, nous
„représente les corps externes. Cette chose est Dieu. Il est
„très étroitement uni à nos Ames par sa présence, cette pré-
„sence claire, intime, nécessaire de Dieu agit fortement sur
„l'esprit. On ne peut se défaire de l'idée de Dieu. Si l'Ame
„considère un Etre en particulier, alors elle s'approche de quel-
„ques unes des perfections divines, en s'éloignant des autres,
„qu'elle peut aller chercher le moment suivant. (L. III. p. 2.
„v. VI.)

„Les corps ne sont visibles que par le moyen de l'étendue.
„Cette étendue est infinie, spirituelle, nécessaire, immuable,
„(souvent M. en parle comme d'une étendue composée); c'est
„un des attributs de Dieu. Or tout ce qui est en Dieu, est
„Dieu; c'est donc en Dieu que je vois les corps. Je vois clai-
„rement l'infini, en ce sens que je vois clairement, qu'il n'a
„point de bout. Je ne puis voir l'infini dans des Etres finis;
„donc&c. Donc l'idée de Dieu ne se présente à mon Ame, que
„par son union intime avec elle. Donc il n'y a que Dieu qu'on
„connoisse par lui-même, comme on ne connoit tout que par
„lui.

„ Comme tout ce qui est en Dieu, est très spirituel, & très
 „ intelligible, & très présent à l'esprit ; de là vient que nous
 „ voyons les corps sans peine, dans cette idée que Dieu renfer-
 „ me en soi, & que j'appelle *l'étendue*, ou *le monde intelligible*. Ce
 „ monde ne représente en soi les corps que comme possibles,
 „ avec toutes les idées des vérités ; & non les *vérités* mêmes
 „ qui ne sont *rien de réel* (L. 3. c. 6. p. 2.). Mais les sentimens
 „ de lumière & de couleurs, dont nous sommes affectés par
 „ l'étendue, nous font voir les corps existans. Ainsi Dieu, les
 „ corps possibles, les corps existans, se voyent dans le monde
 „ intelligible, qui est Dieu, comme nous nous voyons dans
 „ nous-mêmes. Les Ames des autres hommes ne se connois-
 „ sent que par conjectures, enfin il suit que nôtre entendement
 „ reçoit toutes les idées, non par l'union des deux substances.
 „ (qui est inutile dans ce système) : mais par l'union seule du
 „ *Verbe*, ou de la sagesse de Dieu ; par ce monde immatériel, qui
 „ renferme l'idée, la représentation, & comme l'image du
 „ monde matériel ; par l'étendue intelligible, qui est les corps
 „ possibles, ou la substance divine même, entant qu'elle peut
 „ être participée par les corps, dont elle est représentative. “

C'est jusqu'ici Malebranche qui parle, ou que je fais parler
 conformément à ses principes ; desquels il s'ensuit, comme on
 l'a remarqué il y a long-tems, que les corps sont des modifica-
 tions de Dieu, que nôtre célèbre Metaphysicien appelle tant
 de fois l'être en général, qu'il sembleroit n'en faire qu'un Etre
 idéal. Ainsi voilà nôtre dévot Oratorien, Spinofiste sans le
 savoir, quoiqu'il fût déjà Cartésien, car encore une fois Spinoza
 l'étoit. Mais comme dit sagement M. de S. Hyacinthe dans ses

Recher-

Recherches philosophiques, c'est une chose qu'il ne faut pas chercher à approfondir, de peur sans doute que les plus grands Philosophes ne fussent convaincus d'Athéisme.

De telles visions ne méritent pas d'être sérieusement réfutées. Qui pourroit seulement imaginer ce qu'un cerveau brûlé par des méditations abstraites croit concevoir? Il est certain que nous n'appercevons pas l'infini, & que nous ne connoissons pas même le fini par l'infini: & cette vérité suffit pour ruiner le système du P. Malebranche, qui porte tout entier sur une supposition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idée de Dieu, ni des Esprits: il m'est donc impossible de concevoir comment mon Ame est unie à Dieu.

Pascal a bien raison de dire qu'on ne peut concevoir un Etre pensant sans tête. C'est là en effet que sont nos idées; elles ne sont que des modifications de nôtre substance; & si je n'en avois pas une parfaite conviction par mon sens intime, je serois également sûr que mes idées des objets sont dans moi & à moi; & non hors de moi, non dans Dieu, ni à Dieu; puisque c'est toujours dans moi que se grave l'image qui représente les corps. D'où il s'ensuit que ces idées hors de mon Ame, distinguées de ma substance, quelque étroitement unies qu'on les suppose, sont chimériques. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée sur le sens intime, quand ma conscience m'en aura appris. Malebranche au reste paroît avoir pris la magnifique imagination de son *monde intelligible*. 1°. Dans Marcel Platonicien, *Zodiaq. Chant 7.* où l'on trouve des rêves à peu près semblables. 2°. dans le *Parménide* de Platon, qui croyoit que les idées étoient des Etres réels, distincts des créa-

tures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce subtil Philosophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'esprit. Il vaut mieux approfondir une vérité déjà découverte, que d'avoir la dangereuse gloire d'inventer le faux, & d'enfiler une hypothèse de nouvelles chimères.

§. III.

L E I B N I T Z.

L E I B N I T Z fait consister l'essence, l'être, ou la substance, (car tous ce noms sont synonymes,) dans des *Monades*; c'est-à-dire, dans des corps simples, immuables, indissolubles, solides, individuels, ayant toujours la même figure & la même masse. Tout le monde connoit ces Monades, depuis la brillante acquisition que les Leibnitiens ont faite de M^e. la M. du Chattelet. Il n'y a pas, selon Leibnitz, deux particules homogènes dans la matière; elles sont toutes différentes les unes des autres. C'est cette constante hétérogénéité de chaque élément, qui forme & explique la diversité de tous les corps. Nul Etre pensant, & à plus forte raison Dieu, ne fait rien sans choix, sans motifs qui les déterminent. Or si les Atomes de la matière étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eut préféré de créer, & de placer tel atome, ici, plutôt que là; ni comment une matière homogène eut pû former tant de différens corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux Etres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soyent tous hétérogènes. Voilà comme on combat l'homogénéité des élémens par le fameux *principe de la*
Raison

Raison suffisante. J'avoüe qu'il n'est pas prouvé qu'un élément doive être similaire, comme le pensoit Mr. Boerhaave; mais réciproquement, parce qu'on me dit que Dieu ne fait rien sans une raison qui le détermine; dois-je croire que rien n'est égal, que rien ne se ressemble dans la Nature, & que toutes les Monades, ou essences, sont différentes? Il est évident que ce Système ne roule que sur la supposition de ce qui se passe dans un Être, qui ne nous a donné aucune notion de ses attributs. M. Clarke & plusieurs autres Philosophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute *raison* Leibnitienne; elle seroit alors non *suffisante*, mais *inutile*, comme on le dit dans le *Traité de l'Ame*.

Comme on dit *l'Homme, & le Monde de Descartes*, on dit les *Monades de Leibnitz*, c'est-à-dire, des imaginations. Il est possible, je le veux, qu'elles se trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moyen de nous assurer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la première détermination de l'être, comme on connoit celle de toute figure, ou essence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. Mais de pareilles connoissances ne pourroient s'acquérir qu'au premier instant de la création des êtres, à laquelle personne n'a assisté: & cette création même est encore une hypothèse qui souffre des difficultés insurmontables, lesquelles ont fait tant d'Athées, & la moitié de la baze fondamentale du Spinosisme.

Puisque nous ne connoissons pas la *substance*, nous ne pouvons donc savoir, si les élémens de la matière sont similaires, ou non; & si véritablement le principe de la *Raison suffisante* en est un. A dire vrai, ce n'est qu'un principe de Système, & fort inutile

inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, savent par les idées qu'ils ont acquises, que le tout, par exemple, est plus grand que sa partie; & quand ils connoitroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela est vrai, parcequ'il y a dans le tout quelque chose qui fait comprendre pourquoi il est plus grand que sa partie?

La Philosophie de Mr. Leibnitz porte encore sur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'est celui de *contradiction*. Tous ces prétendus premiers principes n'abrègent & n'éclaircissent rien; ils ne sont estimables & commodes, qu'autant qu'ils sont le résultat de mille connoissances particulières, qu'un Général d'Armée, un Ministre, un Négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importants.

Ces êtres, qui séparés, sont des *monades*, ou la *substance*, forment par leur assemblage les corps, ou l'étendue; étendue métaphysique, comme je l'ai dit (Chap. IV.) puisqu'elle est formée par des êtres simples, parmi lesquels on compte l'Ame sensitive & raisonnable. Leibnitz a reconnu dans la matière 1°. non seulement une force *d'inertie*; mais une force *motrice*, un *principe d'action*, autrement appelé *Nature*. 2°. Des perceptions, & des sensations, semblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuser, du moins à tout ce qui n'est pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les tems on a reconnu la force motrice de la matière; 4°. que la Doctrine des Philosophes sur cette propriété essentielle, n'a commencé à être interrompue qu'au tems de Descartes. 5°. Il attribue la même opinion aux Philosophes de son tems. 6°. Il conclut que chaque être

être indépendamment de tout autre, & par la force qui lui est propre, produit tous ses changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cause première, & la cause seconde, Dieu & la Nature; mais il n'en vient à bout que par des distinctions inutiles, ou par de frivoles abstractions.

Venons au système de *l'harmonie préétablie*; c'est une suite des principes établis cy-devant. Il consiste en ce que tous les changemens du corps correspondent si parfaitement aux changemens de la *Monade*, appelée *Esprit*, ou *Ame*, qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une, auxquels ne coëxiste quelque idée dans l'autre, & *vice versa*. Dieu a préétabli cette harmonie, en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiroient de concert la suite de leurs *mutations*; de sorte que tout se fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de corps, & tout se passe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'est pas réelle, mais métaphysique, ou idéale. Or est-ce par une fiction qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos Organes semblent en être la vraie cause; mais comment cette cause produit-elle des idées? réciproquement comment le corps obeït-il à la volonté? Comment une Monade spirituelle, ou inétenduë, peut-elle faire marcher à son gré toutes celles qui composent le corps, & en gouverner tous les organes? L'Ame ordonne des mouvemens dont les moyens lui sont inconnus; & dès qu'elle veut qu'ils soyent, ils sont, aussi vite que la lumière fut. Quel plus bel appanage, quel tableau de la Divinité, diroit Platon! Qu'on me dise ce que c'est que la matière; & quel est le mécanisme de l'organisation de mon corps,

& je répondrai à ces questions. En attendant on me permettra de croire que nos idées, ou perceptions, ne sont autre chose que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications pensent, aperçoivent, &c.

§. IV.

W O L F.

J'ai donné une idée très succincte des Systèmes de trois grands Philosophes: je passe à l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz, & qui ne cede en rien à tous les autres. Il définit l'être, *tout ce qui est possible*; & la substance, *un sujet durable & modifiable*. Ce qu'on entend par sujet, ou *substratum*, comme parle Locke, est une chose qui est, ou existe en elle-même, & par elle-même; ainsi elle peut être ronde, quarrée, &c. Au contraire les accidens sont des êtres qui ne subsistent point par eux-mêmes, mais qui sont dans d'autres êtres, auxquels ils sont inhérens, comme les trois côtés dans un triangle. Ce sont donc des manières d'être; & par conséquent ils ne sont point modifiables, quoiqu'en disent les Scholastiques, dont la subtilité a été jusqu'à faire du cercle, & de sa rondeur, deux êtres réellement distincts; ce qui me surprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus souvent confondu la pensée avec le corps.

L'essence, ou l'être, selon Wolf, est formé par des déterminations essentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne présupposent rien par où on puisse concevoir leur existence. Elles sont la substance, comme les trois côtés sont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure décou-

découlent de ces déterminations essentielles; & par conséquent, quoique les attributs soient des déterminations constantes, ils supposent un sujet qui les détermine; quelque chose qui soit premier, qui soit avant tout, qui soit le sujet, & n'en ait pas besoin. C'est ainsi que Wolf croit marquer ce en quoi consiste la substance, contre Locke, Philosophe beaucoup plus sage, qui avoue qu'on n'en a point d'idée. Je passe sous silence ses déterminations variables; ce ne sont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du soutien, du support des attributs, de ce sujet dont les modes varient sans cesse. Pour connoître l'essence de quelque chose que ce soit, il faudroit en avoir des idées qu'il est impossible à l'esprit humain d'acquérir. Les objets sur lesquels nos sens n'ont aucune prise, sont pour nous, comme s'ils n'étoient point. Mais comment un Philosophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même? v. *Wolf Inst. Phys.* surtout chap. 3.

„L'être simple, ou l'élément, n'est ni étendu, ni divisible,
„ni figuré, il ne peut remplir aucun espace. Les corps résultent de la multitude & de la réunion de ces êtres simples,
„dont ils sont composés, & comme on dit, des *aggrégats*.
„L'imagination ne peut distinguer plusieurs choses entr'elles,
„sans se les représenter les unes hors des autres; ce qui forme
„le phénomène de l'étendue, qui n'est par conséquent que
„métaphysique, & dans laquelle consiste l'essence de la matière.“

Non seulement l'étendue n'est qu'une apparence, selon Wolf; mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie,

sont des phénomènes, ainsi que les couleurs mêmes, c'est-à-dire, des perceptions confuses de la réalité des objets. Ceci roule sur une fausse & ridicule hypothèse des perceptions. Wolf suppose „que nos sensations sont composées d'un nombre „infini de perceptions partielles, qui toutes séparément représentent parfaitement les êtres simples, ou sont semblables aux „réalités; mais que toutes ces perceptions se confondant en „une seule, représentent confonduës, des choses distinctes.“

Il admet contre Locke des perceptions obscures dans le sommeil, dont l'Ame n'a point conscience: & par conséquent il croit avec Mallebranche que l'Ame pense toujours, au moment qu'elle y pense le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, suivant Wolf, toute substance simple n'est pas douée de perceptions; il en dépouille les monades Leibnitiennes; & il ne croit pas que la sensation soit une suite, & comme un développement nécessaire de la force motrice. D'où il suit, (contre ses propres principes) que les perceptions ne sont qu'accidentelles à l'Ame; & par conséquent encore il est aussi contradictoire, que gratuit, d'affirmer, comme fait Wolf, que l'Ame est un petit monde sensitif, un miroir vivant de l'univers, qu'elle se représente par sa propre force, même en dormant. Pourquoi cela? Ecoutez, (car cela est fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) parceque l'objet qui donne la perception, est lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainsi les sensations tiennent à l'univers par nos organes.

Je ne parle point du Système de l'Harmonie préétablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, *le principe de Contradiction, & le principe de la Raison suffisante.* C'est une Doctrine qu'on

qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette sagacité, cette intelligence, cette justesse, & même cette clarté qui lui est propre, si ce n'est lorsqu'elle vient quelquefois à se couvrir des nuages de l'Ontologie. Exemple si contagieux dans une Secte qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Descartes vienne purger la Métaphysique de tous ces termes obscurs dont l'esprit se repaît trop souvent. La Philosophie Wolfienne ne pouvoit se dispenser d'admettre ce qui servoit de fondement à la Leibnitienne; mais je suis fâché d'y trouver en même tems des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'est comme dit Wolf, „le résultat des différentes forces actives des „élémens, confondûes entr'elles; c'est un effort des êtres simples, qui tend à changer sans cesse le mobile de lieu. Ces „efforts sont semblables à ceux que nous faisons pour agir;“ Wolf en fait lui-même de bien plus grands sans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la Nature, (qui fait tout dans le Système de ce subtil Philosophe) ne reste pas oisif, & pour ainsi dire, les bras croisés devant elle: ce qui tend à l'*Athéisme*. Mais dans ce partage il n'est pas plus heureux que son Maître. C'est toujours la Nature qui agit seule, qui produit, & conserve tous les phénomènes. Le choc des substances les unes sur les autres, fait tout, quoiqu'il ne soit pas décidé, s'il est réel, ou apparent: Car en général les Leibnitiens se contentent de dire que nous ne pouvons juger que sur des apparences, dont la cause nous est inconnue. Tant de modestie a de quoi surprendre dans des Philosophes si hardis, si téméraires à s'éle-

ver aux premiers principes, qui cependant dans l'hypothèse des perceptions Wolffiennes, devoient au premier coup d'œil paroître incompréhensibles.

Il étoit, ce me semble, curieux & utile d'observer, par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un Labyrinthe d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'issue. La connoissance du point où ils ont commencé à s'égarer, à se séparer, à se rallier, peut seule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui est souvent si près d'elle, qu'elles se touchent presque. Les fautes d'autrui sont comme une ombre qui augmente la lumière; & par conséquent rien n'est plus important dans la recherche de la vérité, que de s'assurer de l'origine de nos erreurs. Le premier antidote, est la connoissance du poison.

Mais si tant de beaux génies se sont laissés aveugler par l'esprit de Système, l'écueil des plus grands hommes, rien doit-il nous inspirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité? Ne devons-nous pas penser que tous nos soins, nos projets, doivent être de rester toujours attachés au char de la Nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux esclaves dont la nature a si bien récompensé les services (*Boerb. de honore med. servit*). Mais pour arriver à ce but, il faut se défaire courageusement de ses préjugés, de ses goûts les plus favoris pour telle ou telle secte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoit la perfidie. Il est assez ordinaire aux plus grands Philosophes de se vanter, comme les petits Maîtres; ceux-ci ont souvent obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vûes
ni,

ni connuës; ceux-là prétendent avoir pris la Nature sur le fait, comme dit un fameux Néologue; qu'elle leur a révélé tous ses secrets, & qu'ils ont, pour ainsi dire, tout vû, tout entendu, lors même que la Nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut *Iffs* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut suivre une conduite différente! Il faut faire assidûment les mêmes pas avec la Nature, toujours aidé, comme dit M^e. la M. du Chattelet, du *Bâton* de l'observation & de l'expérience. Il faut en Physique imiter la conduite qu'a tenue le sage Sydenham en Médecine.

§. V.

LOCKE.

1^o. **M**. Locke fait l'aveu de son ignorance sur la nature de l'essence des corps; en effet, pour avoir quelque idée de l'être, ou de la substance, (car tous ces mots sont synonymes,) il faudroit savoir une Géometrie, inaccessible même aux plus sublimes Métaphysiciens, celle de la nature. Le sage Anglois n'a donc pû se faire une notion imaginaire de l'essence des corps, comme Wolf le lui reproche sans assez de fondement.

2^o. Il prouve contre l'Auteur de l'Art de Penfer & tous les autres Logiciens, l'inutilité des Syllogismes, & de ce qu'on appelle Analyses parfaites, par lesquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidens, minuties qui ne se trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut (Voyez Locke L. 4. c. 17. §. 10. p. 551. 552.); mais qui abondent en *Scholies* dans Wolf.

3^o. Il

3°. Il a cru les principes généraux, très propres à enseigner aux autres les connoissances qu'on a soi-même. En quoi je ne suis pas de son avis, ni par conséquent de celui de l'Auteur de la Logique trop estimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Le grand étalage, cette multitude confuse d'axiomes, de propositions générales systématiquement arrangées, ne sont point un fil assuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode synthétique, comme l'a fort bien senti M. Clairaut, est la plus mauvaise qu'il y ait pour instruire. Je dis même qu'il n'est point de cas, ou de circonstances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulières, avant que de les rappeler à des généralités. Si nous n'avions acquis par les sens les idées de tout, & de partie, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, sçaurions-nous que le tout est plus grand que sa partie? Il en est ainsi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles, & que Dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le destructeur des idées innées, comme Newton l'a été du système Cartésien. Mais il a fait, me semble, trop d'honneur à cette ancienne chimère, de la réfuter par un si grand nombre de solides réflexions. Selon ce Philosophe & la vérité, rien n'est plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon, de Timée, de Socrate, & de toute l'Académie: *Nihil est in intellectu, quod prius non fuerit in sensu*. Les idées viennent par les sens, les sensations sont l'unique source de nos connoissances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'Ame.

5°. Il paroît avoir crû l'Ame matérielle, quoique sa modestie ne lui ait pas permis de le décider. „Nous ne serons peut-être

„être jamais, dit-il, capables de décider, si un être purement matériel pense, ou non, & parce que nous ne concevons ni la matière, ni l'esprit.“ Cette simple réflexion n'empêchera pas les Scholastiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle sera toujours l'écueil de tous leurs vains raisonnemens.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'Ame pense toujours; il démontre par une foule de raisons tirées du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être: que non seulement il n'est pas évident que l'Ame pense en tous ces états; mais qu'au contraire, à en juger par l'observation, elle paroît manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke nie que l'Ame puisse penser & pense réellement, sans avoir conscience d'elle même, c'est-à-dire, sans sçavoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion, ou quelque souvenir des choses qui l'ont occupée. Ce qui est bien certain, c'est que l'opinion de ce subtil Métaphysicien est confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'Ame & du Corps, & principalement par les phénomènes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Pascal même, (c. 23. n. 1.) que l'homme peut fort bien être conçu sans la pensée, & par conséquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle différence d'un Philosophe aussi sage, aussi retenu, à ces présomptueux Métaphysiciens, qui ne connoissant ni la force, ni la foiblesse de l'esprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux Declamateurs, qui, comme Abadie, (*de la vérité de la Religion Chrétienne*) aboient presque,

pour persuader; & qui par le dévot entousiasme d'une imagination échauffée, & presque en courroux, font fuir la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de disposition à se laisser, pour ainsi dire, apprivoiser? Pour punir ces illuminés fanatiques, je les ai condamnés à écouter tranquillement, s'ils peuvent, l'histoire des différens faits que le hazard a fournis dans tous les tems, comme pour confondre les préjugés.

7°. Il est donc vrai que M. Locke a le premier débrouillé le cahos de la Métaphysique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappelant les choses à leur première origine. La connoissance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a pensé que les observations sensibles sont les seules qui méritent la confiance d'un bon esprit, il en a fait la baze de ses méditations; par tout il se sert du compas de la justesse, ou du flambeau de l'expérience. Ses raisonnemens sont aussi sévères, qu'exemts de préjugés, & de partialité; on n'y remarque point aussi cette espèce de fanatisme d'irreligion, qu'on blâme dans quelques-uns. Eh! ne peut-on sans passion remédier aux abus, & secouer le joug des préjugés? Il est d'autant plus ridicule à un Philosophe de déclamer contre les Religioneux, qu'il trouve mauvaise la représaille.

§. VI.

B O E R H A A V E.

1°. **M.** Boerhaave a pensé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être; c'est ce qu'on nomme dernières causes Métaphysiques. Il rejette ces causes, & ne s'inquiète pas même des premières Physiques, tels

tels que les Elémens, l'origine de la première forme, des semences, & du mouvement (Inst. Med. XXVIII.).

2°. Il divise l'homme en Corps, & en Ame, & dit que la pensée ne peut être que l'opération de l'esprit pur (XXVII.); cependant non seulement il ne donne jamais à l'Ame les épithètes de spirituelle, & d'immortelle; mais lorsqu'il vient à traiter des *sens internes*, on voit que cette substance n'est point si particulière, mais n'est que je ne sçais quel sens interne, comme tous les autres, dont elle semble être la réunion.

3°. Il explique par le seul mécanisme toutes les facultés de l'Ame raisonnable; & jusqu'à la pensée la plus métaphysique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand Théoricien soumet tout aux loix du mouvement: de sorte qu'il m'est évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une Ame sensitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ses leçons données par Mr. Haller, & librement traduites en François; Les *Institutions* qui en sont le texte; surtout de *sensib. intern.* & ses Discours de *honore Medic. Servitut. de usu ratiocinii Mechanici in Medicina: De comparando certo in Phys. &c.*

4°. On sçait ce qu'il en pensa couter à ce grand Philosophe, pour avoir semblé prendre le parti de Spinoza devant un inconnu avec lequel il voyageoit. (*Vie de Boerb. par M. de la M. Schultens. Orat. in Boerb. Laud.*) Mais au fond, autant qu'on en peut juger par ses ouvrages, personne ne fut moins Spinoziste: partout il reconnoit l'invisible main de Dieu, qui a tissu, selon lui, jusqu'aux plus petits poils de notre corps; d'où l'on voit, comme par tant d'autres endroits, combien ce Médecin célèbre étoit différent de ces deux Epicuriens Modernes, Gas-

fendi & Lami, qui n'ont pas voulu croire que les Instrumens du corps humain fussent faits pour produire certains mouvemens déterminés, dès qu'il surviendrait une cause mouvante, (*Boerh. Inst. Med. XL.*) & qui enfin ont adopté à cet égard le Système de Lucrece (*de Natura Rerum L. IV.*). S'agit-il d'expliquer la correspondance mutuelle du corps & de l'Ame? Ou le savant Professeur de Leide tranche nettement la difficulté, en admettant au fond une seule & même substance: ou, quand il veut battre la campagne, comme un autre, il suppose des Loix Cartésiennes établies par le Créateur, selon lesquelles tel mouvement corporel donne à l'Ame telle pensée, & *vice versa* &c. avouant d'ailleurs qu'il est absolument inutile aux Médecins de connoître ces Loix, & impossible aux plus grands Génies de venir à bout de les découvrir. Je ne suis ici que l'Historien des opinions *vocales, ou typographiques* de mon illustre Maître, qui fut sans contredit un parfait Dëiste. Qui peut se flatter de connoître les opinions intimes du cœur? *Deus solus scrutator cordium.*

§. VII.

S P I N O S A.

VOICI en peu de mots le système de Spinoza. Il soutient 1°. qu'une substance ne peut produire une autre substance. 2°. que rien ne peut-être créé de rien, selon ce vers de Lucrece,

Nullam rem e nibilo fieri Divinitus unquam.

3°. Qu'il n'y a qu'une seule substance, parce qu'on ne peut appeller substance, que ce qui est éternel, indépendant de toute cause supérieure, que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Il ajoute que cette substance unique, ni divisée, ni divisible

sible, est non seulement douée d'une infinité de perfections, mais qu'elle se modifie d'une infinité de manières: entant qu'étendue, les corps, & tout ce qui occupe un espace; entant que pensée, les ames, & toutes les intelligences, sont ses modifications. Le tout cependant reste immobile, & ne perd rien de son essence pour changer.

Spinosa définit les sens conséquemment à ses principes: *des mouvemens de l'Ame, cette partie pensante de l'Univers, produits par ceux des corps, qui sont des parties étendues de l'Univers.* Définition évidemment fausse; puisqu'il est prouvé cent & cent fois, 1^o. que la pensée n'est qu'une modification accidentelle du principe sensitif, qui par conséquent ne fait point *partie pensante de l'Univers*: 2^o. que les choses externes ne sont point représentées à l'Ame, mais seulement quelques propriétés différentes de ces choses, toutes relatives & arbitraires; & qu'enfin la plupart de nos sensations, ou de nos idées, dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent sur le champ avec eux. Il suffit de lire Bayle, (Dictionnaire Critique, à l'article de *Spinosa*.) pour voir que ce bon homme (car *quoique* athée, il étoit doux & bon,) a tout confondu & tout embrouillé, en attachant de nouvelles idées aux mots reçus. Son Athéisme ressemble assés bien au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux. M. l'Abbé de Condillac a eu la patience de les parcourir tous, & leur a fait trop d'honneur. Dans le système de Spinosa, qui a été autrefois celui de Xénophanes, de Melissus, de Parménide, & de tant d'autres, adieu la Loy naturelle, nos principes naturels ne sont que nos principes accoutumés! Le Traducteur du Traité de la Vie heureuse de Seneque a poussé fort loin

cette idée, qui ne paroît pas avoir déplu à ce grand Génie, Pascal, lorsqu'il dit: *qu'il craint bien que la nature ne soit une première coutume, & que la coutume ne soit une seconde nature.* Suivant Spinoza encore, l'homme est un véritable Automate, une Machine assujettie à la plus constante nécessité, entraînée par un impétueux fatalisme, comme un Vaisseau par le courant des Eaux. L'Auteur de *l'Homme Machine* semble avoir fait son livre exprès pour défendre cette triste vérité.

Les anciens Hebreux, Alchimistes, & Auteurs sacrés ont mis Dieu dans le feu pur, (Boerh. *de ign.*) dans la matière ignée ou étherée; d'où, comme de son Throne, il lançoit des feux vivifiants sur toute la Nature. Ceux qui voudront acquérir une plus grande connoissance des systèmes, doivent lire l'excellent Traité que Mr. l'Abbé de Condillac en a donné. Il ne me reste plus qu'à parler de ceux qui ont pris parti, tantôt pour la mortalité, tantôt pour l'immortalité de l'Ame.

§. VIII.

De ceux qui ont cru l'Ame mortelle & immortelle.

Si nous n'avons pas de preuves philosophiques de l'immortalité de l'Ame, ce n'est certainement pas que nous soyons bien aises qu'elles nous manquent. Nous sommes tous naturellement portés à croire ce que nous souhaitons. L'amour propre trop humilié de se voir prêt d'être anéanti, se flatte, s'enchantant de la riante perspective d'un bonheur éternel. J'avoué moi même que toute ma Philosophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triste nécessité de la nature, dont

je

je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable Abbé de Chaulieu.

*Plus j'approche du terme, & moins je le redoute:
Par des principes sûrs, mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoit plus le doute;
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.*

*Et plein d'une douce espérance:
Je mourrai dans la confiance,
Au sortir de ce triste lieu,
De trouver un azyle, une retraite sûre,
Ou dans le sein de la nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.*

Cependant je cesse d'être en quelque sorte, toutes les fois que je pense que je ne serai plus.

Passons en revue les opinions, ou les desirs des Philosophes sur ce sujet. Parmi ceux qui ont souhaité que l'Âme fût immortelle, on compte 1°. Seneque (*Epist. 107. &c. Quæst. Nat. L. 7. &c.*) 2°. Socrate. 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phæd.*) une démonstration ridicule de ce Dogme, mais qui convient ailleurs, *qu'il ne le croit vrai, que parcequ'il l'a oûi dire.* 4°. Ciceron (*de Naturâ Deorum,*) L. 2. quoiqu'il vacille, L. 3. dans sa propre Doctrine, pour revenir à dire ailleurs *qu'il affectionne beaucoup le Dogme de l'immortalité, quoique peu vraisemblable.* 5°. Pascal, parmi les modernes; mais sa manière de raisonner (*v. Pens. sur la Relig.*) est peu digne d'un Philosophe. Ce grand homme s'imaginait avoir de la foi, & il n'avait qu'envie de croire, mais sur de légitimes motifs qu'il cherchoit, & chercheroit encore, s'il vivoit. Croire, parce qu'on ne risque rien, c'est croire comme un Enfant, parce qu'on ne fait rien de ce qui concerne

cerne l'objet de la croiance. Le parti le plus sage est du moins de douter, pourvû que nos doutes servent à régler nos actions, & à nous conduire d'une manière irréprochable, selon la raison & les loix. Le Sage aime la vertu, pour la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les anciens Brétons, &c. désiroient tous que l'Ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit plaisamment Pomponace, (*de immort. Anim.*) souhaite l'immortalité, comme un mulet désire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont pensé sans balancer, que l'Ame étoit mortelle, sont en bien plus grand nombre. Bion se livre à toutes sortes de plaisanteries, en parlant de l'autre monde. César s'en moque au milieu même du Sénat, au lieu de chercher à domter l'hydre du peuple, & à l'accoutumer au frein nécessaire des préjugés. Lucrece, (*de Nat. rer. L. 3.*) Plutarque, &c. ne connoissent d'autre Enfer, que les remords. Je sai, dit l'Auteur d'Electre,

„Je sai que les remords d'un cœur, né vertueux,
„Souvent pour les (crimes) punir vont plus loin que les Dieux.

Virgile (*Georg*) se moque du bruit * imaginaire de l'Acheron; & il dit (*Eneïd. L. 3.*) que les Dieux ne se mêlent point des affaires des hommes.

*Scilicet is superis labor est, ea cura quietos,
Solicitat.*

Lucrece

* *Felix qui potuit verum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis!*
L'Abbé de Chaulieu a très bien paraphrasé ces vers.

Lucrece dit la même chose.

*Utque omnis per se divùm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota à nostris rebns, sejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
Nec bene pro meritis gaudet, nec tangitur irâ.*

En un mot tous les Poètes de l'Antiquité, Homère, Hésiode, Pindare, Callimaque, Ovide, Juvenal, Horace, Tibule, Catule, Manilius, Lucain, Petrone, Perse, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moïse même n'en parle pas, & les Juifs ne l'ont point connue; ils attendent le Messie, pour décider l'affaire.

Hippocrate, Pline, Galien, en un mot tous les Medecins Grecs, Latins, & Arabes, n'ont point admis la distinction des deux substances, & la plupart n'ont connu que la Nature.

Diogène, Leucippe, Democrite, Epicure, Lactance, les Stoiciens, quoique d'avis differens entr'eux sur le concours des Atomes, se sont tous réunis sur le point dont il s'agit; & en général tous les Anciens eussent volontiers adopté ces deux vers d'un Poète françois.

„ Une heure après ma mort, mon Ame évanouie,
„ Sera ce qu'elle étoit une heure avant ma vie.

Dicæarque, Asclépiade, ont regardé l'Ame comme l'Harmonie de toutes les parties du Corps. Platon à la vérité soutient que l'Ame est incorporelle, mais c'est comme faisant partie

Hh

d'une

d'une chimère qu'il admet sous le nom d'*Ame du monde*; & selon le même Philosophe, toutes les Ames des Animaux & des hommes sont de même Nature; & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la différence des corps qu'elles habitent.

Aristote dit aussi, que „ceux qui prétendent qu'il n'y a „point d'Ame sans corps, & que l'Ame n'est point un corps, „ont raison; car, ajoute-t-il, l'Ame n'est point un corps, mais „c'est quelque chose du corps.“ *Animam qui existimant, neque sine corpore, neque corpus aliquod, bene opinantur: corpus enim non est, corporis autem est aliquid.* (de Anim. Text 26. c. 2.) Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un être séparé de la matière. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien épplucher ceux d'entre les Anciens qui paroissent avoir crû l'Ame immatérielle, pour se convaincre qu'ils ne diffèrent pas des autres. Nous avons vû d'ailleurs qu'ils pensoient que la spiritualité étoit aussi bien un véritable attribut de la substance, que la matérialité même: ainsi ils se ressembloit tous.

Je ferai ici une réflexion. Platon définit l'Ame, une essence se mouvant d'elle-même, & Pythagore un nombre se mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conséquence toute opposée; tandis qu'Aristote qui vouloit combattre l'immortalité de l'Ame, n'a cependant jamais songé à nier la conclusion de ces anciens Philosophes, & s'en est tenu seulement à nier fortement le principe, pour plusieurs raisons que nous supprimons, & qui sont rapportées dans *Macrobe*. Ce qui fait voir avec quelle
con-

confiance on a tiré en differens tems des mêmes Principes, des conclusions contradictoires. *O, deliræ hominum mentes!*

Le système de la spiritualité de la Matière étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers siècles de l'Eglise. On crut jusqu'au Concile de Latran, que l'Ame de l'Enfant étoit la production moyenne de celles du Père & de la Mère. Ecoutons Tertullien: *Animam corporalem profiteamur, habentem proprium genus substantiæ, & soliditatis, per quam quod & sentire & pati possit quid dicis cælestem, quam unde cælestem intelligas, non habes? caro atque anima simul fiunt sine calculo temporis, atque simul in utero etiam figurantur minimè divina res est, quoniam quidem mortalis.*

Origène, St. Irenée, St. Justin Martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont pensé avec Tertullien que l'Ame a une étendue formelle, comme depuis peu l'a écrit St. Hyacinthe.

St. Augustin pense-t-il autrement? lorsqu'il dit: *Dum corpus animat, vitæque imbuit, anima dicitur: dum vult, Animus: dum scientiâ ornata est, ac judicandi peritiam exercet, mens; dum recolit, ac reminiscitur, memoria: dum ratiocinatur, ac singula discernit, ratio: dum contemplationi insistit, spiritus: dum sentiendi vim obtinet, sensus est anima.*

Il dit dans le même ouvrage (*de Anim.*) 1^o. Que l'Ame habite dans le sang, parce qu'elle ne peut vivre dans le sec: pourquoi? Admirez la sagacité de ce grand homme; & comme en certains tems on peut devenir tel à peu de frais!

Parce que c'est un esprit. 2°. Il avoue qu'il ignore si les Ames sont créées tous les jours, ou si elles descendent par propagation, des Pères aux enfans. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien résoudre sur la Nature de l'Ame. Pour traiter ce sujet, il ne faut être ni Théologien, ni Orateur: il faut être plus; Philosophe.

Mais pour revenir encore à Tertullien; quoique les Ames s'éteignent avec les corps, tout éteintes qu'elles sont, suivant cet Auteur, elles se rallument, comme une bougie, au Jugement dernier, & rentrent dans les corps ressuscités, sans lesquels elles n'ont point souffert, *ad perficiendum & ad patiendum societatem carnis* (Anima) *expostulat, ut tam plenè per eam pati possit, quam sine ea plenè agere non potuit.* (De Resurr. L. 1. 98). C'est ainsi que Tertullien imaginoit que l'Ame pouvoit être tout ensemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle seroit matérielle. Peut-on ajuster plus singulièrement la mortalité, l'immortalité, & la matérialité, de l'Ame, avec la résurrection des corps? Conor va plus loin, (*Evangelium Medici*) il pousse l'extravagance jusqu'à entreprendre d'expliquer physiquement ce mystère.

Les Scholastiques Chrétiens n'ont pas pensé autrement que les Anciens sur la Nature de l'Ame. Ils disent tous avec St. Thomas. *Anima est principium quo vivimus, movemur, & intelligimus.* „Vouloir & comprendre, dit Goudin, sont aussi bien des mouvemens matériels, que vivre „& végéter.“ Il ajoute un fait singulier, qui est, que dans
un

un Concile tenu à Vienne „sous Clement V. l'Autorité de „l'Eglise ordonna de croire que l'Ame n'est que la forme „substantielle du Corps; qu'il n'y a point d'idées innées, „(comme l'a pensé le même S. Thomas) & déclara hérétiques, tous ceux qui n'admettoient pas la matérialité de „l'Ame.

Raoul Fornier, Professeur en droit, enseigne la même Chose dans ses *Discours Académiques sur l'Origine de l'Ame*, imprimés à Paris en 1619. avec une approbation & des éloges de plusieurs Docteurs en Théologie.

Qu'on lise tous les Scholastiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matière, & que l'Ame n'est que la forme substantielle du corps. Il est vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme subsistante (Goudin T. II. p. 93. 94.), ou qui subsiste par elle même, & vit indépendamment de la Vie du corps. De là ces *entités* distinctes, ces *accidens absolus*, ou plutôt absolument intelligibles. Mais c'est une distinction évidemment frivole; car puisque les Scholastiques conviennent avec les Anciens 1^o. que les formes tant simples, que composées, ne sont que de simples attributs, ou de pures dépendances des corps: 2^o. Que l'Ame n'est que la *forme*, ou l'*accident* du corps; ils ajoutent en vain pour se masquer, ou se sauver de l'Ennemi, les épithètes de *subsistante*, ou d'*absolu*: il falloit auparavant pressentir les conséquences de la Doctrine qu'ils embrassoient, & la rejeter, s'il eût été possible, plutôt que d'y faire de ridicules restrictions. Car qui croira de bonne foi, que ce qui est matériel dans tous les corps ani-

més, cesse de l'être dans l'homme? La contradiction est trop révoltante. Mais les Scholastiques l'ont eux-mêmes sentie, plus que les Théologiens, à l'abri desquels ils n'ont que voulu se mettre par ces détours, & ces vains subterfuges.

Bayle dit dans son *Dictionnaire*, à l'article de *Lucrece*, que „ceux qui nient que l'Ame soit distincte de la matière, doivent „croire tout l'univers animé, ou plein d'Ames: que les plan- „tes & les pierres mêmes sont des substance pensantes; des „substances qui peuvent bien ne pas sentir les odeurs, ne pas „voir les couleurs, ne pas entendre les sons; mais qui doivent „nécessairement avoir des connoissances dans l'hypothèse des „Matérialistes, ou des Atomistes; parce que les principes „matériels simples, de quelque nom qu'on les décore, n'ont „rien de plus précieux que ceux qui forment une pierre; & „qu'en conséquence ce qui pense dans un corps, doit penser „dans un autre.

Tel est, le Sophisme de Bayle sur une prétendue substance, à laquelle il est clair par cent & cent endroits de ses Ouvrages, qu'il ne croyoit pas plus que la Motte le Vayer, & tant d'autres théologiquement persifleurs. Il faudroit avoir l'esprit bien faux & bien bouché, pour ne pas découvrir l'erreur de ce mauvais raisonnement. Ce n'est point la Nature des principes solides des corps, qui en fait toute la variété, mais la diverse configuration de leurs Atomes. Ainsi la diverse disposition des fibres des corps animés, qui sont faites d'éléments terrestres colés fortement ensemble; celle des vaisseaux qui sont composés de fibres; des membranes qui sont vasculuses &c. produit
tant

tant d'esprits differens dans le règne animal, pour ne rien dire de la variété qui se trouve dans la consistance & le cours des liqueurs; dernière cause qui entre (pour la moitié) dans la production des divers esprits, ou instincts dont je parle. Si les corps des autres Régnes, n'ont ni sentimens, ni pensées; c'est qu'ils ne sont pas organisés pour cela, comme les hommes & les animaux: semblables à une eau qui tantôt croupit, tantôt coule, tantôt monte, descend, ou s'élance en jet d'eau, suivant les causes physiques & inévitables qui agissent sur elle. Un homme d'esprit, en fait, comme le cheval avec son fer tire du feu du caillou. Il n'en doit pas être plus orgueilleux que cet animal. Les Montres à répétition sont de plus grand prix, & non d'une autre nature que les plus simples.

Je finirai par une remarque sur l'opinion que les anciens avoient de la Spiritualité & de la Matérialité. Ils entendoient par l'une, un assemblage de parties matérielles, légères & déliées, jusqu'à sembler en effet quelque chose d'incorporel, ou d'immatériel; & par l'autre, ils concevoient des parties pesantes, grossières, visibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverses modifications; tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même Nature, constituent toutes les Ames. Entre une *substance spirituelle*, & une *substance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même substance: & selon la même idée, ce qui est matériel, peut devenir insensiblement spirituel, & le devient en effet. Le blanc d'oeuf peut ici servir d'exemple; lui, qui à force de s'atténuer, & de s'affiner au travers des filières vasculuses infini-

niment étroites du poulet, forme tous les esprits nerveux de cet Animal. Eh que l'Analogie prouve bien que la lymphe fait la même chose dans l'homme! Oseroit-on comparer l'Ame, aux esprits animaux, & dire qu'elle ne diffère des corps, que comme ceux-ci diffèrent des humeurs grossières, par le fin tissu & l'extrême agilité des ses Atomes?

C'en est assés, & plus qu'il ne faut, sur l'immortalité de l'Ame. Aujourd'hui c'est un Dogme essentiel à la Religion; autrefois c'étoit une Question purement philosophique, comme le Christianisme n'étoit qu'une Secte. Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le Sacerdoce. On pouvoit croire l'ame mortelle, quoique spirituelle; ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il est défendu de penser qu'elle n'est pas spirituelle, quoique cette spiritualité ne se trouve nulle part révélée: Et quand elle le seroit, il faudroit ensuite croire à la Révélation, ce qui n'est pas une petite affaire pour un Philosophe: *hoc opus, hic labor est.*



QUA-

QUATRIÈME
MEMOIRE

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME.

QUARTER

MEMORANDUM

THIS JOURNAL

THE

OF THE

L'HOMME-
PLANTE.

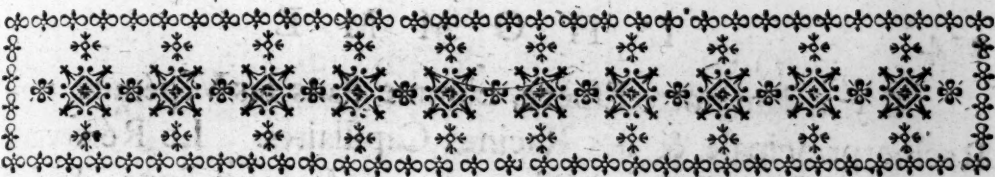
li 2

PRÉ-

PRÉFACE.

L'Homme est ici métamorphosé en Plante, mais ne croïez pas que ce soit une fiction dans le goût de celles d'Ovide. La seule Analogie du Règne Végétal, & du Règne Animal, m'a fait découvrir dans l'un, les principales Parties qui se trouvent dans l'autre. Si mon imagination jouë ici quelquefois, c'est, pour ainsi dire, sur la Table de la Vérité; mon Champ de Bataille est celui de la Nature, dont il n'a tenu qu'à moi d'être assés peu singulier, pour en dissimuler les variétés.

L'HOM-



L'HOMME PLANTE.

CHAPITRE. PREMIER.



Nous commençons à entrevoir l'Uniformité de la Nature: ces rayons de Lumière, encore foibles, sont dûs à l'étude de l'Histoire Naturelle; mais jusqu'à quel point va cette uniformité?

Prenons garde d'outrer la Nature, elle n'est pas si uniforme, qu'elle ne s'écarte souvent de ses loix les plus favorites; tachons de ne voir que ce qui est, sans nous flatter de tout voir: tout est piège, ou écueil, pour un esprit vain & peu circonspect.

Pour juger de l'analogie qui se trouve entre les deux principaux Règnes, il faut comparer les Parties des Plantes avec celles de l'Homme, & ce que je dis de l'Homme, l'appliquer aux Animaux.

Il y a dans notre Espèce, comme dans les Végétaux, une Racine principale & des Racines Capillaires. Le Réservoir des Lombes & le Canal Thorachique, forment l'une, & les Veines Lactées sont les autres. Mêmes usages, mêmes fonctions par tout. Par ces Racines, la nourriture est portée dans toute l'étendue du Corps organisé.

L'Homme n'est donc point un Arbre renversé, dont le Cerveau seroit la Racine, puisqu'elle résulte du seul concours des Vaisseaux Abdominaux qui sont les premiers formés; du moins le sont-ils avant les Tégumens qui les couvrent, & forment l'Ecorce de l'Homme. Dans le Germe de la Plante, une des premières choses qu'on aperçoit, c'est sa petite Racine, ensuite sa Tige; l'une descend, l'autre monte.

Les Poumons sont nos Feuilles; Elles suppléent à ce Viscère dans les Végétaux, comme il remplace chez nous les Feuilles qui nous manquent. Si ces Poumons des Plantes ont des Branches, c'est pour multiplier leur étendue, & qu'en conséquence il y entre plus d'Air; ce qui fait que les Végétaux, & sur tout les Arbres, en respirent en quelque sorte plus à l'aise. Qu'avions-nous besoin de Feuilles & de Rameaux? La quantité de nos Vaisseaux & de nos Vésicules Pulmonaires, est si bien proportionnée à la masse de notre Corps, à l'étroite circonférence qu'elle occupe, qu'elle nous suffit. C'est un grand plaisir d'observer ces Vaisseaux & la Circulation qui s'y fait, principalement dans les Amphibies!

Mais quoi de plus ressemblant que ceux qui ont été découverts & décrits par les Harvées de la Botanique! RUISCH,
BOER-

BOERHAAVE &c. ont trouvé dans l'Homme la même nombreuse suite de Vaisseaux, que MALPIGHI, LOEWENHOCK, van ROYEN, dans les Plantes? Le Cœur bat-il dans tous les Animaux? Enfle-t-il leurs Veines de ces ruisseaux de Sang qui portent dans toute la Machine le Sentiment & la Vie? La chaleur, cet autre Cœur de la Nature, ce feu de la Terre & du Soleil, qui semble avoir passé dans l'Imagination des Poëtes qui l'ont peint; ce feu, dis je, fait également circuler les suc dans les tuyaux des Plantes, qui transpirent comme nous. Quelle autre Cause en effet pourroit faire tout germer, croître, fleurir & multiplier dans l'Univers?

L'Air paroît produire dans les Végétaux les mêmes effets qu'on attribué avec raison dans l'Homme, à cette subtile liqueur des Nerfs, dont l'existence est prouvée par mille Experiences.

C'est cet Elément, qui par son irritation & son ressort fait quelquefois s'élever les Plantes au dessus de la surface des Eaux, s'ouvrir & se fermer, comme on ouvre & ferme la main: Phénomène dont la considération a peut-être donné lieu à l'opinion de ceux qui ont fait entrer l'Ether dans les Esprits Animaux, auxquels il seroit mêlé dans les Nerfs.

Si les fleurs ont leurs feuilles, ou *Pétales*, nous pouvons regarder nos Bras & nos Jambes, comme de pareilles Parties. Le *Nectarium*, qui est le Réservoir du Miel dans certaines Fleurs, telles que la Tulippe, la Rose &c. est celui du Lait dans la Plante femelle de nôtre Espèce, lorsque la Mâle la fait venir. Il est double, & a son siége à la baze latérale de chaque *Pétale*, immédiatement sur un Muscle considérable, le Grand Pectoral.

On

On peut regarder la Matrice Vierge, ou plutôt non Grosse, ou, si l'on veut, l'Ovaire, comme un Germe qui n'est point encore fécondé. Le *Stylus* de la femme est le Vagin; la Vulve, le Mont de Venus avec l'odeur qu'exhalent les Glandes de ces parties, répondent au *Stigma*: & ces choses, la Matrice, le Vagin & la Vulve forment le *pistille*; nom que les Botanistes Modernes donnent à toutes les Parties Fénelles des Plantes.

Je compare le *Péricarpe*, à la Matrice dans l'état de Grossesse, parcequ'elle sert à envelopper le Fœtus. Nous avons notre *Graine*, comme les Plantes, & elle est quelquefois fort abondante.

Le *Nectarium* sert à distinguer les Sexes dans notre Espèce, quand on veut se contenter du premier coup d'oeil, mais les recherches les plus faciles ne sont pas les plus sûres; il faut joindre le *Pistille* au *Nectarium*, pour avoir l'Essence de la Femme; car le premier peut bien se trouver sans le second, mais jamais le second sans le premier, si ce n'est dans des hommes d'un embonpoint considérable, & dont les Mamelles imitent d'ailleurs celles de la Femme, jusqu'à donner du Lait, comme Morgagni & tant d'autres en rapportent l'Observation. Toute Femme imperforée, si on peut appeller Femme, un Etre qui n'a aucun Sexe, telle que celle dont je fais plus d'une fois mention, n'a point de Gorge; c'est le Bourgeon de la Vigne, sur tout cultivée.

Je ne parle point du *Calice*, ou plutôt du *Corolle*, parcequ'il est étranger chez nous, comme je le dirai.

C'en

C'en est assez, car je ne veux point aller sur les brisées de Corneille Agrippa. J'ai décrit Botaniquement la plus belle Plante de notre Espèce, je veux dire la Femme: Si elle est sage, quoique métamorphosée en fleur, elle n'en sera pas plus facile à cueillir.

Pour nous autres Hommes, sur lesquels un coup d'oeil suffit, Fils de Priape, Animaux Spermatiques, notre *Etamine* est comme roulée en Tube Cylindrique, c'est la *Verge*; & le Sperme est notre *Poudre* fécondante. Semblables à ces Plantes, qui n'ont qu'un Mâle, nous sommes des *Monandria*: les Femmes sont des *Monogynia*, parce qu'elles n'ont qu'un Vagin. Enfin le Genre Humain, dont le Mâle est séparé de la Femelle, augmentera la Classe des *Diecia*: Je me sers des mots dérivés du Grec, & imaginés par Linnæus.

J'ai cru devoir exposer d'abord l'Analogie qui régné entre la Plante & l'Homme déjà formés, parcequ'elle est plus sensible & plus facile à saisir. En voici une plus subtile, & que je vais puiser dans la Génération des deux Régnes.

Les Plantes sont Mâles & Femelles, & se secoüent comme l'Homme, dans le Congrès. Mais en quoi consiste cette importante action qui renouvelle toute la Nature? Les Globules infiniment petits qui sortent des Grains de cette Poussière dont sont couvertes les Etamines des Fleurs, sont enveloppés dans la Coque de ces Grains, à peu près comme certains Oeufs, selon Nèedham & la vérité. Il me semble que nos gouttes de Semence ne répondent pas mal à ces Grains, & nos Vermisseaux à leurs Globules. Les Animalcules de l'Homme sont véritablement enfermés dans deux liqueurs, dont la plus

commune, qui est le Suc des Prostates, enveloppe la plus précieuse, qui est la Semence proprement dite; & à l'exemple de chaque Globule de Poudre Végétale, ils contiennent vraisemblablement la Plante Humaine en Mignature. Je ne sai pourquoi Nédham s'est avisé de nier ce qu'il est si facile de voir. Comment un Physicien scrupuleux, un de ces prétendus Sectateurs de la seule Expérience, sur des Observations faites dans une espèce, ose-t-il conclure que les mêmes Phénomènes doivent se rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point observée, de son propre aveu? De telles conclusions tirées pour l'honneur d'une Hypothèse, dont on ne hait que le nom, fâché que la chose n'ait pas lieu, de telles conclusions, dis je, en font peu à leur Auteur. Un Homme du mérite de Nédham, avoit encore moins besoin d'exténuer celui de M. Géoffroy, qui, autant que j'en puis juger par son Mémoire sur la Structure & les principaux usages des Fleurs, a plus que conjecturé que les Plantes étoient fécondées par la Poussière de leurs Etamines. Ceci soit dit en passant.

Le liquide de la Plante dissout mieux qu'aucun autre, la Matière qui doit la féconder; de sorte qu'il n'y a que la Partie la plus subtile de cette Matière qui aille frapper le but.

Le plus subtil de la Semence de l'Homme ne porte-t-il pas de même son Ver, ou son petit Poisson, jusques dans l'Ovaire de la Femme?

Nédham compare l'action des Globules fécondans à celle d'un Eolipile violemment échauffé. Elle paroît aussi semblable à une espèce de petite Bilevesée, tant dans la Nature même, ou dans l'Observation, que dans la Figure que ce
Jeune

Jeune & Illustre Naturaliste Anglois nous a donnée de l'Ejaculation des Plantes.

Si le Suc propre à chaque Végétal produit cette action d'une manière incompréhensible, en agissant sur les Grains de Poussière, comme l'eau simple fait d'ailleurs, comprenons-nous mieux comment l'Imagination d'un Homme qui dort, produit des Pollutions, en agissant sur les Muscles Erecteurs & Ejaculateurs, qui, même seuls & sans le secours de l'Imagination, occasionnent quelquefois les mêmes accidens? A moins que les Phénomènes qui s'offrent de part & d'autre, ne vinssent d'une même Cause, je veux dire d'un Principe d'irritation, qui après avoir tendu les ressorts, les feroit se débander. Ainsi l'Eau pure, & principalement le liquide de la Plante, n'agiroit pas autrement sur les Grains de Poussière, que le Sang & les Esprits sur les Muscles & les Réservoirs de la Semence.

L'Ejaculation des Plantes ne dure qu'une Seconde ou deux; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus? Je ne le crois pas: quoique la Contenance offre ici des Variétés qui dépendent du plus ou moins de Sperme amassé dans les Vésicules Séminales. Comme elle se fait dans l'Expiration, il falloit qu'elle fût courte: Des plaisirs trop longs eussent été nôtre Tombeau. Faute d'Aîr ou d'Inspiration, chaque Animal n'eût donné la Vie qu'aux dépens de la sienne propre, & fût véritablement mort de plaisir.

Mêmes Ovaires, mêmes Oeufs, même Faculté fécondante. La plus petite goutte de Sperme contenant un grand nombre de vermiculeux, peut, comme on l'a vû, porter la Vie dans un grand nombre d'Oeufs.

Même Stérilité encore , même Impuissance des deux côtés. S'il y a peu de Grains qui frappent le but, & soient vraiment féconds, peu d'Animalcules percent 1 Oeuf féminin, Mais dès qu'une fois il s'y est implanté, il y est nourri, comme le Globule de Poudre, & l'un & l'autre forment avec le tems l'Etre de son espèce, un Homme & une Plante.

Les Oeufs, ou les Graines de la Plante, mal à propos appelés *Germes*, ne deviennent jamais Foetus, s'ils ne sont fécondés par la Poussière dont il s'agit; de même une Femme ne fait point d'Enfans, à moins que l'Homme ne lui lance pour ainsi dire, l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

Faut-il que cette Poussière ait acquis un certain degré de maturité pour être féconde? La Semence de l'Homme n'est pas plus propre à la Génération dans le jeune Age, peut-être parce que notre petit Ver seroit encore alors dans un état de Nymphe, comme le Traducteur de Néeđham l'a conjecturé. La même chose arrive, lorsqu'on est extrêmement épuisé, sans doute parce que les Animalcules mal nourris meurent, ou du moins sont trop foibles. On sème en vain de telles graines, soit Animales, soit Végétales; elles sont stériles & ne produisent rien. La Sagesse est la Mère de la fécondité.

L'Amnios, le Chorion, le Cordon Ombilical, la Matrice &c. se trouvent dans les deux Régnes. Le Foetus Humain sort-il enfin par ses propres efforts de sa Prison Maternelle? Celui des Plantes, ou, pour le dire Néologiquement, la Plante *Embrionnée*, tombe au moindre mouvement, dès qu'elle est mûre: C'est l'Accouchement Végétal.

Si l'Homme n'est pas une production Végétale, comme l'*Arbre de Diane*, & autres, c'est du moins un Insecte qui pousse ses Racines dans la Matrice, comme le Germe fecondé des Plantes dans la leur. Il n'y auroit cependant rien de surprenant dans cette idée, puisque Néeđham observe que les Polypes, les Bernacles & autres Animaux se multiplient par Végétation. Ne taille-t-on pas encore, pour ainsi dire, un Homme comme un Arbre? Un Auteur universellement Savant l'a dit avant moi. Cette Forêt de beaux Hommes qui couvre la Prusse, est dûe aux soins & aux recherches du feu Roi. La Générosité réussit encore mieux sur l'Esprit; elle en est l'aiguillon, elle seule peut le tailler, pour ainsi dire, en Arbres des Jardins de Marli, & qui plus est, en Arbres, qui, de stériles qu'ils eussent été, porteront les plus beaux fruits. Est-il donc surprenant que les Beaux Arts prennent aujourd'hui la Prusse pour leur País natal? Et l'Esprit n'avoit-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs, de la part d'un Prince qui en a tant?

Il y a encore parmi les Plantes des Noirs, des Mulâtres, des taches où l'Imagination n'a point de part, si ce n'est peut-être dans celle de Mr. Colonne. Il y a des Pannaches singuliers, des Monstres, des Loupes, des Goêtres, des Queuës de Singes & d'Oiseaux; & enfin, ce qui forme la plus grande & la plus merveilleuse Analogie, c'est que les Fœtus des Plantes se nourrissent, comme Mr. Monroo l'a prouvé, suivant un mélange du Mécanisme des Ovipares & des Vivipares. C'en est assez sur l'Analogie des deux Régnes.

CHAPITRE SECOND.

Je passe à la seconde Partie de cet Ouvrage, ou à la différence des deux Règnes.

La Plante est enracinée dans la Terre qui la nourrit, elle n'a aucuns besoins, elle se féconde elle même, elle n'a point la Faculté de se mouvoir; enfin on l'a regardée comme un Animal immobile, qui cependant manque d'Intelligence, & même de Sentiment.

Quoique l'Animal soit une Plante mobile, on peut le considérer comme un Etre d'une espèce bien différente; car non seulement il a la puissance de se mouvoir, & le mouvement lui coute si peu, qu'il influe sur la *Saineté* des Organes dont il dépend; mais il sent, il pense, & peut satisfaire cette foule de besoins dont il est assiégé.

Les raisons de ces variétés se trouvent dans ces variétés mêmes, avec les Loix que je vais dire.

Plus un Corps organisé a de besoins, plus la Nature lui a donné de moyens pour les satisfaire. Ces moyens sont les divers degrés de cette Sagacité, connue sous le nom d'Instinct dans les Animaux, & d'Ame dans l'Homme.

Moins un Corps organisé a de nécessités, moins il est difficile à nourrir & à élever, plus son partage d'Intelligence est mince.

Les Etres sans besoins, sont aussi sans Esprit: dernière Loi qui s'ensuit des deux autres.

L'Enfant collé au Téton de sa Nourrice qu'il tette sans cesse, donne une juste idée de la Plante. Nourrisson de la Terre,

Terre, elle n'en quitte le Sein qu'à la Mort. Tant que la Vie dure, la Plante est identifiée avec la Terre, leurs Viscères se confondent & ne se séparent que par force. De là point d'embarras, point d'inquiétude pour avoir de quoi vivre; par conséquent point de besoins de ce côté.

Les Plantes sont encore l'amour sans peine; car ou elles portent en soi le double Instrument de la Génération, & sont les seuls Hermaphrodites qui puissent s'engrosser eux mêmes; ou si dans chaque Fleur les Sexes sont séparés, il suffit que les Fleurs ne soient pas trop éloignées les unes des autres, pour qu'elles puissent se mêler ensemble. Quelquefois même le Congrès se fait, quoique de loin, & même de fort loin. Le Palmier de Pontanus n'est pas le seul Exemple d'Arbres fécondés à une grande distance. On fait depuis longtems que ce sont les Vents, ces Messagers de l'Amour Végétal, qui portent aux Plantes femelles le Sperme des mâles. Ce n'est point en plein vent que les nôtres courent ordinairement de pareils risques.

La Terre n'est pas seulement la Nourrice des Plantes; elle en est en quelque sorte l'Ouvrière; non contente de les allaiter, elle les habille. Des mêmes suc qui les nourrissent, elle fait filer des habits qui les enveloppent. C'est le *Corolle*, dont j'ai parlé, & qui est orné des plus belles couleurs. L'Homme, & surtout la Femme, ont le leur en habits & en divers ornemens, durant le jour; car la nuit ce sont des Fleurs presque sans enveloppe.

Quelle différence des Plantes de notre espèce, à celles qui couvrent la surface de la Terre! Rivaux des Astres, elles
forment

forment le brillant émail des Prairies; mais elles n'ont ni peines, ni plaisirs. Que tout est bien compensé! Elles meurent comme elles vivent, sans le sentir. Il n'étoit pas juste que qui vit sans plaisir, mourût avec peine.

Non seulement les Plantes n'ont point d'Ame, mais cette Substance leur étoit inutile. N'ayant aucune des nécessités de la Vie Animale, aucune sorte d'inquiétude, nuls soins, nuls pas à faire, nuls désirs, toute ombre d'Intelligence leur eût été aussi superflue, que la Lumière à un Aveugle. Au défaut de Preuves Philosophiques, cette raison jointe à nos Sens, dépose donc contre l'Ame des Végétaux.

L'Instinct a été encore plus légitimement refusé à tous les corps fixement attachés aux Rochers, aux Vaisseaux, ou qui se forment dans les Entrailles de la Terre.

Peut-être la formation des Minéraux se fait-elle, suivant les Loix de l'Attraction, en sorte que le Fer n'attire jamais l'Or, ni l'Or le Fer, que toutes les Parties hétérogènes se repoussent, & que les seules homogènes s'unissent, ou font un Corps entr'elles. Mais sans rien décider dans une obscurité commune à toutes les Générations; parce que j'ignore comment se fabriquent les Fossiles, faudra-t-il invoquer, ou plutôt supposer une Ame, pour expliquer la formation de ces Corps? Il seroit beau, (surtout après en avoir dépouillé des Etres Organisés, où se trouvent autant de Vaisseaux que dans l'Homme,) il seroit beau, dis je, d'en vouloir revêtir des Corps d'une Structure simple, grossière & compacte!

Imaginations, Chimères antiques, que toutes ces Ames prodiguées à tous les Régnes! Et Sottises aux Modernes qui
ont

ont essayé de les rallumer d'un souffle subtil! Laissons leurs noms & leurs Mânes en Paix; le Galien des Allemands, Sen-
nert, seroit trop maltraité.

Je regarde tout ce qu'ils ont dit comme des jeux Philoso-
phiques & des Bagatelles qui n'ont de mérite que la difficulté,
difficiles nuge. Faut-il avoir recours à une Ame pour expliquer la
croissance des Plantes, infiniment plus prompte que celle des
Pierres? Et dans la Végétation de tous les Corps, depuis le plus
mol jusqu'au plus dur, tout ne dépend-il pas des Sucs Nour-
riciers plus ou moins terrestres, & appliqués avec divers degrés
de force à des Masses plus ou moins dures? Par là en effet je
vois qu'un Rocher doit moins croître en cent ans, qu'une
Plante en 8. jours.

Au reste il faut pardonner aux Anciens leurs Ames Géné-
rales & Particulières; Ils n'étoient point versés dans la Stru-
cture & l'Organisation des Corps, faute de Physique Expéri-
mentale & d'Anatomie. Tout devoit être aussi incompréhen-
sible pour eux, que pour ces Enfans, ou ces Sauvages, qui vo-
yant pour la première fois une montre, dont ils ne connois-
sent pas les ressorts, la croient animée, ou douée d'une Ame
comme eux, tandis qu'il suffit de jeter les yeux sur l'Artifice
de cette Machine, Artifice simple, & qui suppose véritable-
ment, non une Ame qui lui appartienne en propre, mais celle
d'un Ouvrier Intelligent, sans lequel jamais le Hazard n'eût
marqué les Heures & le Cours du Soleil.

Nous beaucoup plus éclairés par la Physique, qui nous
montre qu'il n'y a point d'autre Ame du Monde que Dieu &
le mouvement; d'autre Ame des Plantes, que la chaleur; plus

éclairés par l'Anatomie, dont le Scalpel s'est aussi heureusement exercé sur elles, que sur nous & les Animaux; enfin plus instruits par les Observations Microscopiques qui nous ont découvert la Génération des Plantes, nos Yeux ne peuvent s'ouvrir au grand jour de tant de Découvertes, sans voir, malgré la grande Analogie exposée ci-devant, que l'Homme & la Plante différent peut-être encore plus entr'eux, qu'ils ne se ressemblent. En effet l'Homme est celui de tous les Etres connus jusqu'à présent, qui a le plus d'Ame, comme il étoit nécessaire que cela fût; & la Plante celui de tous aussi, si ce n'est les Minéraux, qui en a & en doit avoir le moins. La belle Ame après tout, qui ne s'occupant d'aucuns Objets, d'aucuns Désirs, sans Passions, sans Vices, sans Vertus, surtout sans Besoins, ne seroit pas même chargée du soin de pourvoir à la nourriture de son Corps.

Après les Végétaux & les Minéraux, Corps sans Ame, viennent les Etres qui commencent à s'animer: tels sont le Polype, & toutes les Plantes Animales inconnues jusqu'à ce jour, & que d'autres heureux Trembleys découvriront avec le tems.

Plus les Corps dont je parle, tiendront de la Nature Végétale, moins ils auront d'Instinct, moins leurs Opérations supposeront de Discernement.

Plus ils participeront de l'Animalité, ou feront des Fonctions semblables aux nôtres, plus ils feront généreusement pourvus de ce Don précieux. Ces Etres mitoyens ou mixtes, que j'appelle ainsi, parce qu'ils sont Enfants des deux Règnes, auront en un mot d'autant plus d'intelligence, qu'ils
feront

feront obligés de se donner de plus grands Mouvements pour trouver leur subsistance.

Le dernier, ou le plus vil des Animaux, succède ici à la plus spirituelle des Plantes Animales; J'entens celui qui de tous les véritables Etres de cette espèce, se donne le moins de mouvement, ou de peine, pour trouver ses Alimens & sa Femelle, mais toujours un peu plus que la première Plante Animale. Cet Animal aura plus d'instinct qu'elle, quand ce surplus de Mouvement ne seroit que de l'épaisseur d'un Cheveu. Il en est de même de tous les autres, à proportion des inquiétudes qui les tourmentent; car sans cette Intelligence relative aux besoins, celui-ci ne pourroit allonger le cou, celui-là ramper, l'autre baisser ou lever la tête, voler, nager, marcher, & cela visiblement exprès pour trouver sa nourriture. Ainsi, faute d'aptitude à réparer les pertes que font sans cesse les Bêtes qui transpirent le moins, chaque Individu ne pourroit continuer de vivre: il périroit à mesure qu'il seroit produit, & par conséquent les Corps le seroient vainement, si Dieu ne leur eût donné à tous, pour ainsi dire, cette Portion de lui-même, que Virgile exalte si magnifiquement dans les Abeilles.

CHAPITRE III.

Rien de plus charmant que cette Contemplation, elle a pour objet cette Echelle si imperceptiblement graduée, qu'on voit la Nature exactement passer par tous ses degrés, sans jamais sauter en quelque sorte un seul Echelon dans toutes ses productions diverses. Quel Tableau nous offre le Spectacle

de l'Univers! Tout y est parfaitement assorti, rien n'y tranche; si l'on passe du Blanc au Noir, c'est par une infinité de nuances, ou de degrés, qui rendent ce passage infiniment agréable.

L'Homme & la Plante forment le blanc & le noir; les Quadrupèdes, les Oiseaux, les Poissons, les Insectes, les Amphibies, nous montrent les couleurs intermediaires qui adoucissent ce frappant contraste. Sans ces couleurs, sans les Opérations Animales, toutes différentes entr'elles, que je veux désigner sous ce nom; l'Homme, ce superbe Animal, fait de boue comme les autres eût crû être un Dieu sur la Terre, & n'eût adoré que lui.

Il n'y a point d'Animal si chétif & si vil en apparence, dont la vûe ne diminuë l'Amour propre d'un Philosophe. Si le Hazard nous a placés au haut de l'Echelle, songeons qu'un rien de plus ou de moins dans le Cerveau, où est l'Ame de tous les Hommes, (excepté des LEIBNITZIENS,) peut sur le champ nous précipiter au bas, & ne méprisons point des Etres qui ont la même Origine que nous. Ils ne sont à la vérité qu'au second rang, mais ils y sont plus stables & plus fermes.

Descendons de l'homme le plus spirituel, au plus vil des Végétaux, & même des Fossiles; remontons du dernier de ces Corps au premier des Génies, embrassant ainsi tout le Cercle des Règnes, nous admirerons partout cette uniforme variété de la Nature. L'Esprit finit-il ici? Là on le voit prêt à s'éteindre, c'est un feu qui manque d'alimens; ailleurs il se rallume; il brille chez nous, il est le Guide des Animaux.

Il y auroit à placer ici un curieux Morceau d'Histoire Naturelle, pour démontrer que l'Intelligence a été donnée à tous les Animaux en raison de leurs besoins; mais à quoi
bon

bon tant d'Exemples & de Faits? Ils nous surchargeroient sans augmenter nos lumières, & ces Faits d'ailleurs se trouvent dans les Livres de ces Observateurs infatigables, que j'ose appeller le plus souvent les Manœuvres des Philosophes.

S'amuse qui voudra à nous ennuyer de toutes les Merveilles de la Nature; que l'un passe sa Vie à observer les Insectes; l'autre à compter les petits Osselets de la Membrane de l'Ouille de certains Poissons; à mesurer même, si l'on veut, à quelle distance peut sauter une Puce, pour passer sous silence tant d'autres misérables objets; pour moi qui ne suis curieux que de Philosophie, qui ne suis fâché que de ne pouvoir en étendre les bornes, la Nature Active sera toujours mon seul point de vuë. J'aime à la voir au loin, en grand, comme en général, & non en particulier, ou en petits détails, qui quoique nécessaires jusqu'à un certain point dans toutes les Sciences, communément sont la marque du peu de génie de ceux qui s'y livrent. C'est par cette seule manière d'envisager les choses, qu'on peut s'assurer que l'Homme non seulement n'est point entièrement une Plante, mais n'est pas même un Animal comme un autre. Faut-il en repeter la raison? C'est qu'ayant infiniment plus de besoins, il falloit qu'il eût infiniment plus d'Esprit.

Qui eût crû qu'une si triste Cause eût produit de si grands effets? Qui eût crû qu'un aussi fâcheux assujétissement à toutes ces importunes nécessités de la Vie, qui nous rappellent à chaque instant la misère de notre Origine & de notre Condition, qui eût crû, dis-je, qu'un tel principe eût été la source de notre bonheur, & de notre dignité; disons plus,

de la Volupté même de l'Esprit, si supérieure à celle du Corps? Certainement si nos besoins, comme on n'en peut douter, sont une suite nécessaire de la Structure de nos Organes, il n'est pas moins évident que notre Ame dépend immédiatement de nos besoins, qu'elle est si alerte à satisfaire, & à prévenir, que rien ne va devant eux. Il faut que la Volonté même leur obéisse. On peut donc dire que notre Ame prend de la force & de la sagacité, à proportion de leur multitude, semblable à un Général d'Armée qui se montre d'autant plus habile & d'autant plus vaillant, qu'il a plus d'ennemis à combattre.

Je fais que le Singe ressemble à l'Homme par bien d'autres choses que les Dents; l'Anatomie comparée en fait foi: quoiqu'elles aient servi à Linæus pour mettre l'Homme au rang des Quadrupèdes, (à la tête à la vérité). Mais quelle que soit la docilité de cet Animal, le plus spirituel d'entr'eux, l'Homme montre beaucoup plus de facilité à s'instruire. On a raison de vanter l'excellence des Opérations des Animaux, elles méritoient d'être rapprochées de celles de l'Homme; Des-Cartes leur avoit fait tort, & il avoit ses raisons pour cela; mais quoiqu'on en dise, & quelques prodiges qu'on en raconte, ils ne portent point d'atteinte à la Prééminence de notre Ame; elle est bien certainement de la même pâte & de la même fabrique; mais non, ni à beaucoup près, de la même qualité. C'est par cette qualité si supérieure de l'Ame humaine, par ce surplus de lumières, qui résulte visiblement de l'Organisation, que l'Homme est le Roi des Animaux, qu'il est le seul propre à la Société, dont son industrie a inventé les Langues, & sa Sagesse, les Loix & les Mœurs.

Il me

Il me reste à prévenir une Objection qu'on pourroit me faire. Si votre Principe, me dira-t-on, étoit généralement vrai, si les besoins des Corps étoient la mesure de leur Esprit, pourquoi jusqu'à un certain âge, où l'Homme a plus de besoins que jamais, parce qu'il croît d'autant plus, qu'il est plus près de son origine, pourquoi a-t-il alors si peu d'Instinct, que sans mille soins continuels, il périroit infailliblement, tandis que les Animaux à peine éclos, montrent tant de sagacité, eux qui, dans l'hypothèse, & même dans la vérité, ont si peu de besoins.

On fera peu de cas de cet Argument, si l'on considère que les Animaux venant au monde, ont déjà passé dans la Matrice un long tems de leur courte Vie, & de là vient qu'ils sont si formés, qu'un Agneau d'un jour, par exemple, court dans les Prairies, & broute l'herbe, comme Père & Mère.

L'Etat de l'Homme-fœtus est proportionnellement moins long; il ne passe dans la Matrice qu' $\frac{1}{27}$ possible de sa longue vie; or n'étant pas assez formé, il ne peut penser, il faut que les Organes aient eût le tems de se durcir, d'acquérir cette force qui doit produire la lumière de l'Instinct, par la même raison qu'il ne sort point d'étincelles d'un Caillou, s'il n'est dur. L'Homme né de parens plus nus; plus nu, plus délicat lui même que l'Animal, ne peut avoir si vite son Intelligence: tardive dans l'un, il est juste qu'elle soit précoce dans l'autre; il n'y perd rien pour attendre, la Nature l'en dédommage avec usure, en lui donnant des Organes plus mobiles & plus déliés.

Pour former un Discernement, tel que le nôtre, il falloit donc plus de tems que la Nature n'en emploie à la Fabrique de celui des Animaux; il falloit passer par l'Enfance, pour arriver

ver à la Raison, il falloit avoir les désagrémens & les peines de l'Animalité, pour en retirer les avantages qui caractèrisent l'Homme.

L'Instinct des Bêtes donné à l'Homme naissant n'eût point suffi à toutes les infirmités qui assiègent son Berceau. Toutes leurs Ruses succumbéroient ici. Donnez réciproquement à l'Enfant le seul Instinct des Animaux qui en ont le plus, il ne pourra seulement pas lier son Cordon Ombilical, encore moins chercher le Téton de sa Nourrice. Donnez aux Animaux nos premières incommodités, il y périront tous.

J'ay envisagé l'Ame, comme faisant partie de l'Histoire Naturelle des Corps animés, mais je n'ai garde de donner la différence graduée de l'une à l'autre, pour aussi nouvelle que les raisons de cette gradation. Car combien de Philosophes, & de Théologiens mêmes, ont donné une Ame aux Animaux; de sorte que l'Ame de l'Homme, selon un de ces derniers, est à l'Ame des Bêtes, ce que celle des Anges est à celle de l'Homme, & apparemment toujours en remontant, celle de Dieu à celle des Anges.

F I N.



CIN-

CINQUIÈME
MEMOIRE

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME.

Mm

LES

CINQUANTE

MEMOIRE

CHRISTOPHE VALENTIN

LES
ANIMAUX
PLUS QUE
MACHINES.

Les Bêtes ne sont pas si Bêtes que l'on pense.

Molière.

WILLIAM A. M. A. M. A.

WILLIAM A. M. A. M. A.



LES
ANIMAUX
PLUS QUE
MACHINES.



AVANT Descartes, aucun Philosophe n'avoit regardé les Animaux comme des Machines. Depuis cet homme célèbre, un seul moderne des plus hardis s'est avisé de réveiller une Opinion, qui sembloit condamnée à un oubli, & même à un mépris perpétuel; non pour vanger son compatriote, mais portant la témérité au plus haut point, pour apliquer à l'homme sans nul détour ce qui avoit été dit des Animaux, pour le dégrader, l'abaisser à ce qu'il y a de plus vil, & confondre ainsi le Maître & le Roi avec ses sujets.

IL est bon d'humilier de tems en tems la fierté & l'orgueil de l'homme; mais il ne faut pas que ce soit au préjudice de la vérité.

CEUX qui veulent que les Animaux n'aient point d'Ame, de peur que l'homme ne puisse se dispenser de se mettre dans leur classe, & de n'être que le premier entr'égau, ont beau entasser forces sur forces, Argumens sur Argumens, les traits que lancent ces téméraires, retombent sur eux, & n'atteignent point cette sublime substance.

Je fais que la figure des Animaux n'est pas tout à fait humaine; mais ne faut-il pas être bien borné, bien peuple, bien peu Philosophe, pour déferer ainsi aux apparences, & ne juger de l'arbre, que sur son écorce? Que fait la forme plus ou moins belle, où se trouvent les mêmes traits sensiblement gravés de la même main? L'Anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions; c'est par tout le même jeu, le même spectacle. Les sens internes ne manquent pas plus aux Animaux, que les externes: par conséquent ils sont doués comme nous de toutes les facultés spirituelles qui en dépendent, je veux dire de la Perception, de la Mémoire, de l'Imagination, du Jugement, du Raisonnement; toutes choses que Boerhaave a prouvé appartenir à ces sens. D'où il s'enfuit que nous savons par Théorie, comme par la Pratique de leurs Opérations, que les Animaux ont une Ame produite par les mêmes combinaisons que la nôtre; & cependant, comme on le verra dans la suite, tout à fait distincte de la Matière. Rien de plus vrai que ce Paradoxe.

LAISSONS là des considérations triviales. Les rêves des Animaux, à haute, & à basse voix, comme les nôtres; leur réveil en sursaut; leur Mémoire, qui les sert si bien; ces craintes, ces inquiétudes, leur air embarrassé en tant d'occasions; leur

leur joye, à la vûe d'un Maître & d'un mêts chéri; leur choix des moyens les plus propres à se tirer d'affaire, tant de signes si frappans ne suffiroient-ils pas pour prouver que nôtre vanité, en leur assignant l'Instinct, pour nous décorer de cet Etre bizarre, inconstant & volage, nommé la Raison, nous a plus distingués de nom, que d'effet? Mais, dit-on, la parole manque aux Animaux! Admirable Objection! Dites aussi qu'ils marchent à quatre pattes, & ne voyent le Ciel, que couchés sur le dos; reprochez enfin à l'Auteur de la Nature l'innocent plaisir qu'il a pris à varier ses ouvrages.

Qui prive les Animaux du don de la Parole? *Un rien* peut être. Ce *rien* de Fontenelle, qui le distingue autant lui-même de presque tous les autres hommes, que ceux-ci le sont des brutes. Peut-être encore que ce foible obstacle fera un jour levé; la chose n'est pas impossible, selon l'Auteur de *l'Homme Machine*. Le séduisant exemple que celui de son grand singe! Et les beaux projets qui lui ont passé par la tête!

Si les hommes parlent, ils doivent songer qu'ils n'ont pas toujours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'Ecole de la Nature, des sons inarticulés, tels que ceux des Animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la Parole, c'est celui de la Machine, il n'appartient qu'à elle. Par combien d'ailleurs de gestes & de signes, le langage le plus muët peut-il se faire entendre! Quelle Expression naïve & ingenuë! Quelle Energie, dont tout le monde est frappé, que tout le monde comprend, mises en regard de sons arbitraires, qui battent l'air, & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend!

tend! Quoi! faut il donc parler, pour paroître sentir & réfléchir? Parle assés, qui montre du sentiment. Première preuve de l'Ame des Animaux. La parfaite Analogie qui est entr'eux & nous, fournit la seconde, & la démontre; c'est la conscience intime qu'ils ont, comme nous, de leurs propres sensations.

Si on pouvoit être Auteur, sans faire, comme le pieux Rollin, un vain étalage de ce qu'on fait, & de ce qu'on ne fait pas, en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injustice à refuser une Ame aux Animaux, qu'il y en auroit à eux, à ne pas reconnoître la nôtre, avec toute sa supériorité?

POURSUIVONS donc, puisqu'il est écrit qu'il y aura toujours des Auteurs, c'est à dire, des Gens dont la profession est de s'amuser à retourner le nez de cire, & comme l'habit des sciences, pour faire de la même matière sans cesse remaniée & remachée, un livre d'une forme, non seulement présentable aux Lecteurs, mais aux Libraires, qui comme (*) le *Monseigneur* de Voltaire, mesurent communément l'ouvrage à la Toise.

RASSUREZ-VOUS cependant, je ne ferai point un Volume pour prouver ma Thèse. Je me contenterai de faire voir que c'est l'Ame, & non le corps, qui voit, entend, veut, sent; & qu'enfin tout ce que certains attribuent au Mécanisme des Corps animés, dans leur système Epicuro-Cartésien retourné & mal coulé, ne dépend absolument que de l'Ame, & que tout s'opère par la puissance de cet Etre immortel.

TELLE

(*) Templ. du Goût.

TELLE est la Carrière que j'ai à parcourir; je n'y ai encore jetté que le premier coup d'oeil. Commençons par prouver que c'est l'Ame qui voit, & comment.

Vous croyez sans doute avec tous les Physiciens & Méta-physiciens, que l'Ame ne pourroit voir sans la propagation de l'image tracée sur la Rétine, ou du moins sans quelque impression de cette image, qui produise une sensation dans le Cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois; mais depuis le grand Théoricien Tralles, on peut dire de la Vue, ce que Molière fait dire du Foye à un de ses Personnages: „les choses ont bien changé.”

POUR que l'Ame voye, il n'est pas nécessaire que les images passent jusqu'au Cerveau, il suffit que les objets s'y représentent, ou plutôt y soient aperçus: Il suffit que le Dessin reste tracé sur cette Tunique, jusqu'à ce qu'il soit effacé par un nouveau Coloris. Tant que les Peintures sont sur cette Membrane, l'Ame les voit sans autre intercession; lorsqu'elles n'y sont plus, elle s'en souvient. Voilà tout le mystère.

REMARQUEZ, s'il vous plaît, que pour bien juger des Objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez vous que les mêmes images peintes sur la Rétine, le soient aussi dans le Cerveau? Vous risquez d'éblouir l'Ame par la force de la réverbération. Plus sensible qu'aucun Thermometre, elle monteroit, s'agiteroit, & sortiroit de cette assiette tranquille, qui fait son sang froid. Il n'y auroit plus de Philosophes; tous les hommes seroient Enthousiastes, Espèce d'Epileptiques faciles à connoître à l'écume qui leur vient à la bouche, à la moindre Opinion hardie, toujours sûre de leur

déplaire, dès qu'elle les contrédit & blesse leur Amour propre.

COMME l'œil ne se voit point dans un miroir trop proche de lui, l'Ame ne pourroit voir des images qui la toucheroient. C'est pourquoi le prudent Médecin de Breslau a jugé à propos de reculer le foyer de la Vision. C'est bien fait, grand Docteur! L'Ame est si distincte du Corps, qu'on peut bien l'isoler, & la détacher des pièces nécessaires à l'Ouvrage de sa Mission. Outre qu'il est dangereux qu'un corps puisse immédiatement l'affecter, de crainte qu'elle ne fût partie réelle du Viscère, dont elle n'est que partie Idéale, ou Métaphysique.

CELA posé, l'Ame semblable à un Chasseur à l'Affut, du haut de son Observatoire, n'attend que le débrouillement des humeurs de l'œil, pour apercevoir & saisir tout ce qui passe devant sa fenêtre. Elle a une lunette toute prête & dressée exprès, c'est le Nerf Optique. La fenêtre, ou plutôt la guérite, est à peine ouverte, que la longuevue a déjà servi; & pourvu seulement que l'Instrument soit bien conditionné, que le Verre ne soit ni humide, ni opaque, l'Ame pourra clairement voir tous les objets qui s'offriront à ses regards, sans que cet énorme paquet de moëlle, où sont ensevelies nos Ames toutes vivantes, puisse l'en empêcher.

Si les figures pouvoient passer au Cerveau par les yeux, elles y passeroient aussi par la porte du goût. Il y a si peu de différence, ou plutôt une si parfaite ressemblance entre les Corps *sapides*, & visibles, que nous ne serions point obligés de recourir à la Chymie, pour connoître la forme des Molécules, qui agissent sur les Papilles nerveuses de la langue & du Palais.

Palais. Une Réflexion aussi sensée enleve les suffrages, & m'a paru sans réplique. Courage, courage, Docteur; vous ouvrez là une brillante carrière.

PORTRAITS de la Nature, recevez donc les mêmes ordres que les flots de la Mer: vos limites sont marquées; vous pénétrerez jusqu'à la Rétine; mais vous y resterez, y voltigeant sans cesse tour à tour, sans jamais aller plus loin! Un Hercule moderne a fierement planté au fond de l'œil les Colonnes inébranlables de son système, & ces colonnes sont vôtre *nec plus ultra*.

MAIS le moyen de ne pas admirer Tralles, surtout lorsqu'enchanté à juste titre des surprenantes merveilles dont le Globe de l'œil contient un monde, il ne peut se refuser à son aspect à une sorte d'Enthousiasme! Disons avec lui; „ouï, sans doute, ce bel Organe contient quelque chose de „plus que tout ce qu'on nomme corps & matière, quelque „chose de furnaturel & de divin.“ On n'ose pas en faire le siège de l'Ame, cela seroit trop nouveau; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la dernière main à ce merveilleux ouvrage. Il se peut d'ailleurs que, comme une Salamandre qui se métamorphoseroit en Sylphe, elle ait volontiers quitté le feu du Cerveau, pour venir de tems en tems prendre le frais dans l'air de l'œil, où si elle n'a pas tout purifié, comme un autre Socrate, elle a du moins laissé en sortant des traces éternelles de la Divinité dont elle fait portion. *Et vera incessu patuit Dea.*

L'Ouïe répond à la Vision, & se fait de même. Le Nerf Acoustique, ou auditif, ayant pénétré dans l'oreille, s'y dilate

en une toile, ou membrane également fine, suivant en cela cette constante Uniformité que la Nature montre partout. Cette Toile qui revêt & tapisse les Canaux demi-circulaires, est le siège de l'Ouïe, ainsi que la Rétine est celui de la Vue. Tel est le Centre, où vont aboutir tous les rayons sonores. L'air mis en mouvement par quelque cause que ce soit, communique un léger frémissement au Tympan; celui-ci aux petits osselets de l'Ouïe, qui mettent en branle l'Air interne, lequel enfin frappe l'Expansion infiniment molle & délicate dont j'ai parlé. Cette Tunique a à peine faiblement tremblé, que l'Ame a déjà entendu. C'est elle qui voit, qui entend dans l'Oiseau, comme dans le Géometre & le Métaphysicien. Il n'y a que les Poissons, qui ne soient pas soumis au même Mécanisme; ils entendent fort bien sans le secours d'un Organe pareil à celui des autres Animaux. L'eau ébranlée par le son, porte par la communication du mouvement qui se propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même sensation à leur *sensorium commune*, peut-être par le seul toucher. Comme les sourds ont leurs oreilles en quelque sorte dans leurs yeux, qui en semblent meilleurs; & les aveugles, leurs yeux dans leur Tact, qui n'est cependant pas toujours aussi exquis chez les uns, que chez les autres; (car quelle différence de celui de Saouderfon, au toucher de nos Quinze-vingt!) la Nature n'a pas voulu sans doute priver les Poissons de ce même dédommagement de l'Organe de l'Ouïe, quoique ce qui le remplace, ce qui précisément constitue leur Ouïe, ne soit pas connu.

LE Spectacle & la Considération des Corps animés nous
offrent

offrent à chaque pas tant de prodiges, que la seule fabrique de l'Ame pouvoit les expliquer.

I^o UNE aussi petite masse que celle du Cerveau, fût-elle conçue étendue en une surface cent fois plus mince que la plus légère feuille d'or, ne peut être, selon Tralles, le rendez-vous de cette multitude inombrable d'images & de sons, que l'on veut y être propagée & mise en dépôt. C'est une Galerie qui ne peut contenir tant de Tableaux.

II^o QUEL seroit le langage des Animaux, muet, ou non, s'exprimant par des Paroles, ou par des Gestes! Quelle Confusion! Quand je pense au seul Catalogue des Connoissances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des Pages qu'il occupe dans Tralles qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui, que comme tant de Peintures ne peuvent former qu'un Cahos, ou un *Amphigouri*, d'Images dans les meilleures têtes; tant de sons entrés dans le Cerveau, n'en peuvent sortir que pêle-mêle, avec la confusion des langues de la Tour de Babel, & comme en une espèce de déroute.

Si l'Ame n'eût eu la puissance de voir & d'entendre au loin par elle même, pour se rappeler ensuite les sons & les images au premier Acte de sa Volonté; si elle n'eût pris sur elle de juger des Corps, indépendamment des sens soumis à leur Action, & sans aucun rapport de ces vils *Commis*; plus de clarté, plus de triage, plus de distinction d'Idées: Impossibilité de donner à l'une la préférence sur l'autre. Comment les contempler, les séparer, les rapprocher, les combiner? Où sont, s'écrie merveilleusement nôtre Docte Commentateur, où sont les Tiroirs, & le Commode assez vaste, pour mettre l'Idée,

ou la représentation de chaque chose en un tel ordre, si bien en son lieu & sa vraie place, qu'elle soit facile à trouver. Le Cerveau, Magasin, Arsenal, ou Répertoire de toutes nos Idées! eh! si; si donc encore une fois! Il ne manque plus que de définir ainsi la Mémoire, pour donner dans tous les travers du Matérialisme. Mais je veux que l'Impression des Objets externes passe jusqu'au Cerveau; qu'on me dise donc quelle place un son, quelle place une image occupent dans ce Vis-cère; comment une simple Machine peut s'accoutumer à distinguer les voix entr'elles, celles des animaux, de l'homme, de la femme, (& par elles, leurs différens âges,) & de cet Amphibie sans barbe, qui n'est ni homme, ni femme, qui n'a de sexe, que l'ombre du sien, & de talens, que celui de chanter. Que tous nos savans *Machinistes* nous disent, par quelle Mécanique ce je ne sai quel ressort sentant qu'on met dans la substance, qui elle-même le compose, se souvient d'une voix qu'on n'a entendue qu'une seule fois, & il y a vingt ans! Enfin qu'on réponde à St. Augustin, (j'ai droit de l'exiger,) lorsqu'il objecte avec Tralles & autres, plus solidement peut-être que ceux qui ont lû Locke & Condillac ne se l'imaginent: „Par „quel sens des Idées toutes spirituelles, celle de la pensée, par „exemple, & celle de l'être, seroient-elles entrées dans l'Entendement? Sont-elles lumineuses, ou colorées, pour être „entrées par la vue? D'un son grave, ou aigu, pour être entrées par l'Ouïe? D'une bonne, ou mauvaise odeur, pour être entrées par l'Odorat? D'un bon, ou d'un mauvais goût, „pour être entrées par le gout? Froides, ou chaudes, pour être entrées par l'attouchement? Que si on ne peut rien répondre

„pondre qui ne soit déraisonnable; il faut avouer que toutes
„nos Idées spirituelles ne tirent en aucune sorte leur Origine
„des sens; mais que nôtre Ame a la faculté de les former de
„soi-même.”

DEMANDONS moins; qu'on nous dise seulement qu'elle
est la Couleur ou l'Image d'un son; quelle est cette Peinture,
qui de la Rétine, se propage au Cerveau; quelle est enfin cette
trace des Esprits Animaux, par laquelle tout s'explique si com-
modément. Et si on ne peut satisfaire une juste Curiosité,
nous serons en droit d'admettre un Etre dans le Corps, di-
stinct essentiellement du corps, Etre qui du moins donne des
Raisons *spirituelles* de tous les Phénomènes du Règne pensant.

CHIMÈRES donc à jamais répudiées, à jamais réleguées
chez les Philosophes non Chrétiens, toutes ces traces, ces
Vestiges, ces Impressions des Corps dans le Cerveau! Car
comme tout ce que j'ai dit des sens nobles, s'applique tres
bien aux *Roturiers*, parmi lesquels rien de si ignoble, rien de si
bourgeois, me semble, que le Tact, il s'ensuit que l'Odorat à
plus forte raison n'aura pas plus de privilège, que l'Ouïe & la
Vue. Ainsi l'Impression des odeurs aura ordre de ne point
pénétrer au de là de ce nerf des Narines, tenu frais par la fine
membrane de Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri
des injures de l'air, & l'empêcher de se racornir. En effet
l'Ame qui entend sans oreille, tandis que le Corps n'entend
point avec deux, n'a pas besoin de nez, pour sentir de loin
ces Corpuscules volatils, qui se font un jeu de la rappeler
de la foiblesse à la force, & de la Mort à la Vie.

MAIS où s'arrêtent ces *Effluvia* de Boyle? Quel nouveau
Tral-

Tralles marquera leur limites? Qui nous dira jusqu'où s'exhale l'évaporation des Corps odoriférans? Qui osera décider, si la *Quintessence* des Anciens, ou l'*Esprit Recteur* des Modernes s'arrête à la première, ou a la force de monter jusqu'à la *seconde Région* du Cerveau, semblable à ces rayons qui s'éteignent, en entrant par la cornée, avant que d'avoir passé à la *Chambre postérieure de l'oeil*; à moins cependant que le plus fin Tabac d'Espagne, qui ne peut se faire jour au travers des petits trous de l'Os Ethmoïde exactement remplis par les filamens du Nerf olfactif, ne résolut ce grand Problème?

QUE d'embaras! que d'incertitude par tout! Qui fixera encore le point, où s'arrête la progression du mouvement imprimé par le Toucher? Qui dira jusqu'où le Tact fait monter les Esprits Animaux dans le thermometre des Nerfs? Se dépouilleroient-ils de leur sensation? Perdroient-ils la nouvelle modification qu'ils ont reçue, avant que de percer le Crâne, comme les Artères Vertébrales & Carotides quittent une partie de leur Tunique musculeuse; ceux-là, pour faire honneur à l'Ame, qui du bout du doigt peut juger des Corps, comme on le voit dans les aveugles; celles-ci, pour ne pas troubler la raison par une élasticité insupportable, qui nous eût peut-être tous rendus fous.

CELA accordé au Docteur Tralles, c'est sans fondement qu'on s'est imaginé que les sensations se portoient jusqu'au Cerveau, où elles ne faisoient que passer, plus vite que l'Eclair, au travers du crible des Organes des sens; & même que le Principe sensitif, ou l'Ame, ne recevoit aucune sensation, si elle ne pénétrait jusqu'au Cerveau, qui est prouvé par tant d'Expériences

riences & d'observations incontestables, être le siège de cette divine substance.

NE dissimulons cependant rien; il est des Hypothèses favorables à la propagation ultérieure des sons, des images, en un mot des sensations. Je vais les exposer.

LES Objets sont représentés au fond de l'oeil sur la Rétine; cette membrane est l'expansion du Nerf Optique; ce Nerf part de la moëlle du Cerveau; il est composé de fibres circulairement arrangées, qui forment une cavité imperceptible, dans laquelle coulent des Esprits animaux, aussi invisibles que cette cavité. Or on conçoit aisément dans ce tube nerveux, autant de petites fibres, qu'il y a de points dans l'Image de l'objet, de sorte que chacune étant ébranlée par l'action des rayons qui forment cette Image, semble pouvoir porter au Cerveau, qui doit le rendre à l'Ame, un ébranlement toujours diminutivement proportionel, à mesure qu'il se propage, au point coloré, ou à l'impression qu'elle a reçue.

TEL est le premier Système, qui n'est peut-être *solide*, que du nom des parties qu'on met en jeu, pour expliquer ce Phénomène.

Voici le second. Ce n'est plus l'ondulation des fibres nerveuses, qui produit les sensations dans le Cerveau; c'est le reflux des Esprits, comme effarouchés. Globuleux, ils roulent en tous sens avec facilité; ils peuvent reculer & avancer; tous à la file, dans une seule fibrille, comme les Carosses du Cours dans une allée, (je ne trouve point de comparaison plus sensible,) les premiers sont à peine mis en branle, qu'ils rétrogradent, pressent les seconds, ceux-ci les troisièmes; & ainsi toujours

suite, comme à la Mer retirante, dont ils font la très subtile Image, jusqu'à ce qu'enfin toutes les files ou séries d'Esprits parviennent à cette partie du Cerveau, que personne n'a jamais vüe, si ce n'est feu Mr. de la Peyronie; ou qu'on a vüe, sans la connoître, & que les Medecins nomment *sensorium commune*; lequel *sensorium* a été placé presque dans toutes les parties du Cerveau, mais principalement, (depuis qu'il a été détroné de la glande Pinéale,) dans le corps caleux, & dans ce point où l'on a faussement conjecturé que se rassembloient tous les Nerfs.

A' present fera-ce le Choc du liquide, si étonnement mobile & délié, qui produira la sensation proprement dite? Sera-ce le retour des Esprits refoulés, comme le Jourdain, contre leur origine? Ou fera-ce le mouvement continué le long de la Corde optique solide?

A Dieu ne plaise que nous admettions aucun de ces Systèmes! Nous marchons avec trop de zèle sur les pas du *Pluche* de la Faculté de Breslau. *Quelle Idée aurions-nous de nôtre Ame*, si les sensations qui la déterminent, dépendoient d'un changement proportionel à ce point presque Mathématique dont j'ai parlé; dépendoient d'une division à l'infini de la matière sensitive, laquelle n'est elle-même que le mouvement imprimé au Nerf, mouvement que certains, à cause de sa subtilité, ont cru lui-même immatériel? La belle sensation, qui seroit produite par un seul point coloré, sonore &c. dont l'effet se partageroit à toute une immense suite de globules nerveux! La belle Ame, qui ne sentiroit & ne penseroit, qu'en conséquence d'une Impression qui iroit toujours s'affoiblissant, pour
mourir

enfin à sa dernière retraite! La Nature peut bien reconnoître une si grande simplicité; mais ce qui lui fait honneur, n'en fait point à un Etre incompréhensible, qui est autant au dessus d'elle, que le Ciel l'est de la Terre. *Longo jam proximus intervallo.*

Je ne veux point fermer les yeux sur tout ce qu'on allègue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre Hypothèse. Je conviens que le fardeau d'une Image si infiniment divisée, ne seroit pas plus difficile à porter d'un côté, qu'à recevoir de l'autre; soit dans la supposition du reflux des Esprits, soit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des Organes sensitifs. Je sai qu'il y a une parfaite Analogie qu'on n'a point encore assez fait valoir, entre la Rétine & le Cerveau: Que ces deux substances nous offrent le même spectacle; même blancheur, même mollesse, même délicatesse par tout, tant vasculaire que nerveuse. La branche ressemble au tronc; & le pavillon, ou l'Antichambre, à l'appartement du Maître. J'ajouterai une chose qui ne s'est présentée à aucun Auteur que je sache; c'est que la parfaite Homogénéité, ou similitude que je viens de remarquer, me paroît être la raison probable pour laquelle la Vision se fait toujours sur la Rétine; excepté chès ceux qui, pour mieux voir, ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique, je veux dire, d'absorber les rayons dans la noirceur de la Choroïde.

Que vous dirai-je de plus? Que le Nerf optique ne paroît s'insinuer dans l'orbite & percer l'œil, que pour y venir chercher l'impression des Corps, au devant desquels ce tube

O o :

ner-

nerveux paroît s'avancer; qu'il ne semble embrasser les humeurs de l'oeil ainsi nommées, quoique improprement ou assés mal, que pour réunir plus de rayons rassemblés dans la vaste & mince étendue de sa surface déployée; pour ne rien laisser échaper, ne rien perdre, & tout mieux sentir par sa finesse exquise. Quoi encore? Que les maladies du Nerf optique arrêtent en chemin la matière, ou le mouvement qui alloit faire sentir le Cerveau, & l'Ame dans ce Viscère, comme la pression arrête ou étouffe le son, au lieu même où elle se fait, d'autant plus qu'elle est plus forte.

MAIS voyez, je vous prie, combien dangereuses sont les conséquences de telles Hypothèses! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, I^o. que les Impressions des Corps vont, malgré Tralles, frapper le Cerveau dans la santé, puis qu'il n'y a que les maladies, ou les obstacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux substances, qui puissent s'opposer à cette propagation. II^o. Les mêmes conclusions, si elles n'étoient pas *forcées*, sembleroient donner gain de cause au *pitoyable* Auteur de *l'Homme Machine*, en faisant du Cerveau une espèce de nape blanche, tendue exprés au dedans du Crâne pour recevoir l'image des Objets, du fond de l'oeil; comme la serviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la Lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeler aussi hardiment le Système d'Epicure dans un tems aussi éclairé par la Religion, que le nôtre; Système, qui dans celui de Cicéron, brillant Philosophe, étoit déjà fort décrié, & tourné en ridicule.

CE n'est pas tout; bien d'autres calamités coulent de la même source empoisonnée. Le *sensorium* est dans ce Cerveau,
& l'A-

& l'Ame dans ce *sensorium*, non comme ces boîtes de Nuremberg, mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne sonne pas toujours; il est seulement toujours prêt à sonner, à *interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucrèce, dans un Poëme moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup? Faut-il le répéter? Le choc des fluides rétrogradans, ou des solides, qui ne peuvent être ébranlés, sans ébranler l'Ame, laquelle est, pour ainsi dire, à l'extrémité du Bâton, où, comme on fait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, se fait principalement sentir. Quelle Hypothèse plus malheureuse & plus impie!

LOIN d'ici tous ces agens corporels & grossiers, qui déshonorent les Ames animales par des comparaisons mécaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui sent par soi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaisance d'aller au devant d'elle, pour obvier à une foiblesse de Myope, que ne peut avoir une vue aussi forte que celle de notre Ame. Loin d'ici encore une fois toute Doctrine, qui fait du Cerveau une table originairement rase & polie, sur laquelle rien ne viendrait se dessiner, sans cette ouverture des sens où passe toute la Nature; mais qui ainsi vitrée, pour être magnifiquement ornée, & former un jour la plus belle Galerie de Tableaux, n'attend que les couleurs de la Nature & le ciseau de l'Education. Une telle Doctrine en effet, comme tout ce qui conduit au Matérialisme, devrait être despotiquement bannie, ou plutôt punie.

MAIS que j'aime la Contradiction, ou du moins l'irrésolution

tion dans laquelle, dirai-je le disciple, ou le rival de Boerhaave, & après lui l'admirateur de Haller, fait tomber ce grand homme, lorsqu'au lieu de lui faire simplement exposer les Systèmes, comme il a vraisemblablement fait dans tous les tems, on lui fait expliquer en vacillant la Vision, tantôt par une Hypothèse, & tantôt par une autre! Ce qui fait bien voir, dit-on, quel Labyrinthe sans issue est la Vision, puisqu'un tel homme ne fait quel parti prendre & enseigner. *O Commentatores, doctum Pecus! Savantes Machoires!*

Quoi de plus propre à dégouter des Systèmes! Et que Tralles montre de Jugement, en rejetant ceux-mêmes qui semblent nous forcer d'en choisir un d'entr'eux!

CONCLUONS donc avec ce judicieux Auteur, que le Cerveau a beau attendre, & paroître fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celle des Organes qui la lui transmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'Image; pas le moindre rayon sonore; pas la moindre réflexion de lumière. Le jour est dans l'oeil, & la nuit dans la tête. En conséquence de ce jour là, l'Ame voit cependant. *O prodige! O mystère!* C'est tout ce qu'on fait. Newton, le grand Newton, qui semble avoir passé les bornes de l'Esprit humain, monté, l'optique à la main, sur les épaules quarrées de tous ces Animaux qu'on appelle Anatomistes, n'en savoit pas davantage. Au fait de la chose, il ignoroit le *quo-modo*. Et celui qui a été tout ensemble l'Architecte & le Réformateur d'un Art, dont les Manœuvres que je viens de nommer, lui ont fourni, n'en déplaise à Tralles, presque tous les matériaux, portant cependant devant soi le flambeau d'une toute autre Théorie, que l'immortel

tel Anglois, n'en a pas vû plus loin. „A l'occasion de la peinture des Objets sur la Rétine, disoit-il, l'Ame voit: Je ne fais rien de plus (si ce n'est des Systèmes,) sur tous les sens, dont je me fais gloire d'ignorer l'action ultérieure & immédiate. „

Si telle est la pénétration de l'Esprit humain dans ceux qui l'ont portée le plus loin, ô que l'Homme a bien sujet de s'enorgueillir!

ENFIN peu m'importent tout les Systèmes; il est facile de se consoler d'une ignorance que les seuls ignorans n'avoient point. Je plaide pour l'Ame de mes frères; & pourvû que ce soit elle qui voie, & non le Corps, c'est tout ce que je demande; car ce qui se dit d'un sens, est aussi applicable à tous les autres, que ce qui se dit des Animaux, l'est mutuellement à l'Homme. Or Aristote m'accorde cette grande vérité, lui qui n'est pas accusé de frvoriser le Spiritualisme. Tant mieux! Plus de dispute; j'ai trouvé le point fixe, d'où je vais partir pour dépouiller des Organes injustement élevés sur les débris du Principe qui les anime, & détroner pour jamais le Tyran usurpateur de l'Empire de l'Ame; c'est la *matière*, à laquelle il est tems de faire succéder *l'Esprit*.

Tout le domaine de nôtre vaste entendement vient d'être réduit à un seul principe par un jeune Philosophe que je mets autant au dessus de Locke, que celui-cy au dessus de Descartes, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolff &c. Ce Principe s'appelle Perception, & il naît de la sensation qui se fait dans le Cerveau.

C'EST une chose assés singulière, qu'après avoir nié la propagation de l'impression des sens jusqu'au Cerveau, j'admette
cepen-

cependant ce qui la suppose; mais Tralles vous l'avouëra; nous autres Auteurs, Gens distraits, nous perdons de vue nos Principes; nous accordons ce que nous avons nié; nous nions ce que nous avons accordé; & comme les Astronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieues dans leurs Calculs de la distance des Planetes, suivant Mr. de Fontenelle, une douzaine de contradictions nous semblent une bagatelle, tant l'art est difficile!

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin justice à la vérité, que de s'opiniâtrer, comme un sot, contr'elle? Oûi, le changement que l'action des corps externes occasionne dans les Nerfs des Organes sensitifs, est porté par ces tuyaux au Cerveau, qui éprouve, en conséquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle; & par elle, une nouvelle façon de sentir, à laquelle on a donné le nom de *sensation*. Ce que portent les Nerfs ébranlés, n'en est que la matière, ou la cause matérielle. Otez cette sensation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, est arrêté en chemin, comme par d'insurmontables *Ganglions*; vous n'aurez point de perception, l'Ame n'apercevra pas plus, que ne sentira le Cerveau.

AINSI en faisant l'exposition de cette nouvelle Doctrine, demandons grace pour tant de paroles perduës: à condition cependant qu'il nous sera permis de ne pas dire des choses à l'avenir. Car qui en dit? Dans cette Idée nous suivrons le célèbre Commentateur de Leibnitz.

LES sensations forment ce que Wolf appelle les *Idées matérielles*; les perceptions forment les *Idées sensitives*, Les Idées
maté-

matérielles font naître les idées sensitives, & réciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles là.

TEL sentiment, telle perception répond donc toujours à telle sensation; & telle sensation, à tel sentiment; de sorte que la même disposition physique du Cerveau produit toujours les mêmes idées, ou la même disposition Métaphysique dans l'Ame. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coexistence & identité entre ces deux fabriques d'idées corporelles & incorporelles, est un vrai Matérialisme? Point du tout. Wolff vous assurera que cela n'empêche pas leur distinction essentielle; que les premières sont Enfans de la Chair & du sang; tandis que les secondes plus sublimes, s'élèvent à l'Etre, auquel elles appartiennent, l'Esprit pur. D'où il s'ensuit que les unes ne sont que des causes accidentelles ou occasionnelles, mais nullement essentielles ou absolues, des autres.

MAIS pour former ces idées matérielles, Wolff a dû admettre cette propagation jusqu'au Cerveau, des impressions produites par les corps externes sur les Organes sensitifs; aussi ne s'y est-il pas refusé. Il consent que les Nerfs soient ébranlés jusqu'à leur Origine; & c'est la nouvelle modification produite par cet ébranlement, qu'il a jugé à propos d'appeller *Idees matérielles*: Mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus longtems tracées dans le Viscère de l'Ame, que Tralles, les Images des objets représentés sur la Rétine. Il veut encore que les idées sensitives aient le même sort, qu'elles s'éclipsent, quand l'attention cesse d'être appliquée à ces perceptions; que l'Ame les perde de vue, & ne puisse enfin se les rappeler que par la Mémoire, par l'Imagination, ou par une cause ou dispo-

sition interne corporelle, tout à fait semblable à celle qui avoit originairement occasionné ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, se concevoir. Quoique ces deux genres si différens d'Idées ne soient point *adû*, ni dans le Cerveau, ni dans l'Ame, elles sont cependant *potentiellement*, comme parle nôtre Docteur, dans ces deux substances; de manière que, *positis ponendis*, elles pourront s'exciter & s'engendrer tour à tour. Telle cause externe, je le suppose, aura fait naître telle sensation; telle cause interne corporelle aura ensuite la même vertu; mais la même Idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toujours le même sentiment de l'Ame, qu'elle a une fois produit, comme ce sentiment donne lieu à la sensation dont il est émané. Ce qui est toujours vrai, soit que l'Idée sensitive naisse de l'Idée matérielle, ou des causes incorporelles dont j'ai fait mention.

TEL est ce flux & reflux continuel de mouvemens, de sensations, & de pensées, qui se répondent si parfaitement, qu'un Géomètre ne manqueroit pas de dire qu'il est clair que l'Ame est au corps, ce que le corps est à l'Ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les Idées raisonnables, spirituelles, réfléchies, sont sans doute aussi intimement liées aux sensitives, que celles-ci le sont aux Matérielles. On observe par tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le Cerveau reçoit-il une nouvelle impression? Nouvelle Idée dans l'Ame. Celle-ci s'affecte-t'il d'une nouvelle Idée? Non seulement il en résulte les mêmes mouvemens & les mêmes sensations dans le Corps; mais si cette affection est profonde, l'attention s'en mêle; c'est elle qui la considère, l'examine,

mine, la retourne. Alors elle prend le nom de Réflexion, faculté de l'Ame qui sert à combiner un sentiment & tous ses rapports, avec une infinité d'autres qui se représentent par les causes spirituelles, ou corporelles, dont on a parlé. C'est ainsi que l'Ame n'a qu'à se replier en quelque sorte sur elle-même, pour exercer ses plus brillantes facultés, les étendre, montrer du génie, de la force, de la sagacité; semblable à un rayon qui ne se réfléchit point, sans devenir plus actif; ou, si l'on veut, à une Draperie qu'un heureux pli du Peintre ou du Graveur embellit.

LAISSONS l'Hypothèse des Perceptions Wolffiennes, déjà donnée dans tant d'Ouvrages, & particulièrement en peu de mots dans *l'Histoire Naturelle de l'Ame*. Quelque plaisante qu'elle soit, il sera encore plus agréable, de contempler le merveilleux concert du Corps & de l'Ame dans la mutuelle Génération de leurs goûts & de leurs Idées; & c'est un Apologue Original, de je ne sai quel Auteur badin, qui va nous donner ce petit divertissement Philosophique. Le Cerveau parle le premier, & l'Ame répond.

D. „Comment trouvez-vous le sucre?

R. „Comme vous, doux.

D. „Le Jus de Citron?

R. „Acide.

D. „L'Esprit de Vitriol?

R. „Beaucoup plus acide.

D. „Le Quinquina?

R. „Amer.

D. „Le sel marin? &c.

R. „Sottes questions! Comme vous, encore une fois, & toujours comme vous. Depuis que j'ai perdu les *Idées innées*, & les belles prérogatives dont Descartes & Staahl m'avoient si généreusement gratifiée, êtes-vous à savoir „que je ne reçois rien que de vous, & que vous ne recevez rien que de moi; que je ne me gouverne que par „vos volontés, comme vous ne vous réglez que sur les „miennes. Ainsi donc point de dispute & grand silence, „nous sommes faits pour être toujours d'accord. Les „Préjugés seuls pouvoient mettre le Divorce, où sont „naturellement la complaisance & les mêmes penchans.

RIEN de plus juste, rien de plus sensé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponses de l'Ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux Substances, & la Génération réciproque des Idées de l'Ame par celles du Corps: *Ridendo dicere verum, quid vetat?* En effet chacun n'a qu'à rentrer en soi, pour sentir que l'Ame n'est pas plus contrédite par le Cerveau, tout grossier qu'il paroît, que lui-même ne l'est par l'Ame, beaucoup plus polie. Mêmes sensations, toutes choses égales, mêmes Goûts des deux parts, mêmes Opinions, même façon de sentir & de penser. Si l'Ame en change avec le Corps, le Corps en change avec l'Ame. Enfin l'imitation est si parfaite, qu'on peut dire que c'est une vraie fingerie, ou une vraie Comédie qui se joue dans le Cerveau, soit qu'on rêve, soit qu'on veille, sans qu'on puisse décider lequel du Corps & de l'Ame a été le premier Acteur, ou, si l'on veut, le premier Singe, parce qu'on ne sait lequel des deux a commencé le premier. Et c'est apparemment

ment ce qui aura jetté dans le Matérialisme, tous ces petits Philosophes qui ne jugent que sur l'écorce des choses.

N'OUTRONS rien: quelqu'unis & intimement liés que soient entr'eux l'Ame & le Cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toujours. C'est comme en Mariage; le ménage va mal, quand les coeurs sont mal assortis. Deux Chiens pris ensemble, ne tirent pas plus, chacun de son côté, qu'une pauvre Ame timorée par le scrupule, & des Nerfs, qui, si on les laissoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaisir à le braver. De là, de cette source empoisonnée, toutes ces contrariétés qui ont fait imaginer plusieurs Ames aux Philosophes embarrassés de deviner l'Enigme de l'Homme; de là ces peines & ces combats, si flatteurs pour la Raison & pour la vertu, quand elles peuvent par hazard faire pancher la balance de leur côté & remporter la Victoire.

PLUS l'Education est contraire à la Nature, plus il en résulte dans le courant de la Vie d'incompatibilité entre les deux substances. La vaincre, cette contrariété, c'est le triomphe de l'Homme, qui seul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorsque j'aurai occasion de faire sentir combien l'Homme, tout Animal qu'il est, est cependant au dessus de tous les Animaux. Je ne négligerai pas de dire en passant qu'il y a eu des Philosophes qui ont singulièrement expliqué cette bizarre contradiction de l'Homme avec lui-même; c'est par la méprise des Ames, qui se trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laissent là ceux qui leur étoient destinés. Ce sont ces étourdies, dit-on, qui sont les Gens distraits, ceux qui prennent la femme d'autrui

pour la leur, ceux qui sifflent, chantent, dansent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux questions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'Ame d'un Poète pourroit bien ne pas s'accomoder de ces méprises; elle ne se trouveroit pas à l'aise, ni tranquille, dans un sang bouillant & courageux. Toujours inquiète & en proie aux plus grandes anxiétés, elle n'auroit d'autre ressource que celle des Plantes transplantées; car alors dégénérer, c'est aquérir. Mais le sang auroit-il tant d'influence sur l'Ame? Il n'y a qu'un Médecin qui puisse soutenir ce Paradoxe. *Tres Medici, duo Athei.* Wolff n'a pas été la dupe de leur Matérialisme le mieux masqué.

METTONS un vernis sérieux sur ce badinage; & puisque nous en sommes à l'entrée de l'Ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au Mystère de l'union des Substances, faisons ici quelques questions à ce sujet avec toute la modestie qui nous convient.

L'AME seroit-elle attirée dans les Corps des Animaux, du sein de la Divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la sienne, a voulu qu'elle fût portion? Y seroit-elle attirée, comme une Planète l'est par une autre Planète? Seroit-ce par sa propre impulsion, plutôt que par attraction? Seroit-ce par un mouvement machinal, qu'elle seroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compassion, ou d'humanité qui nous engage à montrer le chemin à un malheureux qui s'égare? Auroit-elle descendu du Ciel sur la Terre, pour nous éclairer dans les ténèbres & les préjugés de la Vie? Hélas! Pour un préjugé, dont elle secoue le joug, elle reçoit les Entraves de cent.

N'AU-

N'AUROI-t-elle pas plus de goût, plus de sympathie à s'unir à telle Machine, qu'à telle autre, afin de compenser des ressorts d'une trop grande vivacité, par le Phlegme de la Raison & du bon sens; & réciproquement la lenteur des roues du corps, par son action & par son feu? La Sympathie que nous éprouvons tous les jours dans les Cercles, & auprès des Tapis verts, rend cette conjecture plausible.

MAIS tout ceci ne touche point encore le but que je me suis proposé. Par quelle sorte d'emboitement, d'Articulation, de Charnière, de contact enfin, l'Ame seroit-elle agencée avec le Cerveau? Surnageroit-elle sur sa superficie, comme l'huile sur l'eau; beaucoup plus active sur le corps, quoique moins nubile à ses particules les plus mobiles & les plus déliées? Cette union vous paroît étrange! Mais le plus précieux des Métaux, l'or ne s'amalgame-t-il pas sans peine avec un vil sèmi-métal? Ainsi le pur Esprit qui nous anime, se fondroit avec quelque point Cortical ou Médullaire du Cerveau. Ainsi le *Mercure* de nos Ames, pour emprunter cette autre comparaison de la Chymie, s'amalgameroit ici avec le *fer* de nos Organes, sans qu'aucunes *Crudités* pussent l'en empêcher.

MAIS non, questions frivoles & puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce sujet! Songeons que ce qui est corps, se lie étroitement à ce qui ne l'est pas; ce qu'on conçoit, à ce dont on n'a aucune ombre d'idée; ce qui n'a point de parties, à ce qui en a: ce qui ne peut être ni vû, ni touché ni soumis en aucune manière à nos sens, à ce qu'il y a de plus sensible, de plus grossier, de plus palpable. Songeons que le,
visible

visible se joint à l'invisible, le matériel au spirituel, l'indivisible au divisible à l'infini. Comment une aussi faible Intelligence que la nôtre, pourroit-elle comprendre l'Ouvrage d'un Dieu, qui pour se jouer de frères Marionettes, a voulu par sa toute Puissance unir deux choses aussi contraires que le feu & l'eau, & serrer d'étroits liens ce qui n'offre aucune prise l'un à l'autre? Hélas! comme dit plaisamment Voltaire, „nous „ignorons comment on fait des Enfans, & nous voulons sa- „voir comment on fait des Idées., L'union de la Cause est aussi incompréhensible, que la Génération de ses effets.

MAIS que dis-je! Pardon, Leibnitziens; vous avez appris à l'Europe étonnée que ce n'est que Métaphysiquement que sont liées les deux substances qui composent l'Homme, & que, quoique l'Âme n'habitât point dans le Corps, elle n'en exerceoit pas moins sur lui un empire harmonique & corrélatif. Ainsi voilà un grand Mystère dévoilé! Quelle sagacité d'avoir senti les inconvéniens de placer l'Âme dans un lieu, où il n'y a que du mouvement, & où elle ne pouvoit agir que par ce mouvement Mécanique!

QUOIQ'IL en soit, comme c'est par la volonté que l'Âme agit, & que c'est elle qui fait sa gloire & son triomphe, nous allons un peu moins légèrement que nous n'avons fait, exposer sa force & son despotisme sur le Corps.

Non seulement il est certain, (& personne n'en peut disconvenir, sans avoir perdu le bon sens,) que le Corps est soumis à la Volonté dans les Animaux, mais on voit qu'elle se fait obéir plus vite que l'éclair ne parcourt; tant elle semble tenir en Souveraine les rênes des Organes qui lui sont
subor-

subordonnés. Figurez vous la Volonté, pour en avoir une belle Image, lançant du haut de la glande Pinéale, ou d'ailleurs, (puisqu'elle en est déchüe, malgré l'autorité de Descartes,) lançant, dis-je, ses Esprits, comme Jupiter lance sa foudre du haut des Nües. Voilà ses Ministres: la Volonté dit, les Esprits volent, & les Muscles obéissent. Or voici comment tout cela se fait.

LA Moëlle Epinière n'est que la Moëlle allongée plus rassemblée, plus compacte; on peut dire que c'est le Cerveau même, qui descend, s'accommode, & se moule au Canal des Vertébres. Combien de Nerfs partent de la Substance médullaire de ce canal! Et que sont-ils eux-mêmes? Une prolongation en forme de petits cordons, de cette Moëlle de l'Epine; de cordons creux, dans la cavité desquels se fait une vraie circulation d'Esprits Animaux, comme de sang dans les vaisseaux sanguins, & de Lymphes dans les vaisseaux Lymphatiques, quoique les yeux armés des plus excellens microscopes n'aient jamais pû voir, ni tonte l'industrie Anatomique découvrir, ni ce subtil fluide, ni le dedans des tuiaux qu'il parcourt avec la vivacité de la lumière. Ces Esprits qu'on admet, quoiqu'invisibles, tandis que tant de *libertins* ne croient point à l'Ame, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens; ces Esprits, dis-je, sont originairement une production du plus pur sang de l'Animal, de celui qui monte au Cerveau, tandis qu'il est nécessaire que le plus épais descende; c'est ce sang vif & mobile qui les donne à filtrer; ils passent de la substance Corticale dans la Médullaire, ensuite dans la Moëlle allongée, dans celle de l'Epine, & enfin dans les Nerfs qui en

Qq

partent,

partent, pour aller, invisiblement gros d'Esprits, porter avec eux le sentiment & la vie dans toutes les parties du Corps.

ARRIVÉS aux Muscles, ces Nerfs s'insinuent dans leur masse, s'y distribuënt par tout, & s'y ramifient, jusqu'à s'y perdre enfin. On ne peut plus les suivre, ils se dérobent aux meilleures loupes, aux plus subtiles injections; il n'y a point d'art connu pour les débrouiller & les découvrir; on ne fait, & vraisemblablement on ignorera toujours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les Animaux sent la moindre piqueure, il est probable que ces Organes du mouvement & du sentiment, ou se changent en fibres grêles musculieuses, (qui alors seroient conséquemment une vraie prolongation des Nerfs, comme les Poils,) ou pénètrent tellement ces fibres, & s'entrelacent si bien avec elles, qu'il n'est pas possible de trouver un seul point dans un muscle, dont le sentiment ne manifeste pas la présence, ou le mélange du Nerf; & c'est aussi à peu près ce que pensent les Anatomistes les plus Sceptiques. Je n'en connois point qui le soient plus que le célèbre Auteur de ces Planches immortelles, qui ont rejeté dans l'oubli celles-là mêmes qu'il en avoit si sagement tirées.

TELLE est la force qui contracte les Muscles, & le chemin que la volonté, & souvent à la vérité la Machine même, lui fait faire. On juge aisément que ce chemin étant libre & ouvert depuis le commencement jusqu'à la fin, on juge, dis-je, que le suc nerveux peut sans nul délai, & même sans aucun intervalle de tems sensible, se rendre, dès que l'Ame commande, aux parties qu'on veut remuer.

CET-

CETTE force, comme on voit, ne peut être soupçonnée d'être inhérente au corps des Muscles, elle leur est tout à fait étrangère, & n'a rien de commun avec celle qui leur est propre; mais l'une sert à exciter l'autre, il ne lui faut qu'un instant pour aller à elle, & voler à son secours.

TELLE est la facilité que les deux puissances du corps ont de se joindre & de se réunir, pour faire, suivant le langage de l'Ecole, un *Aggrégat* de forces composées de celle qui est infiniment mobile, & de celle qui est absolument immobile par rapport aux Parties où elle réside.

RIEN n'étoit plus nécessaire que cette prompte réunion, pour favoriser ce grand Agent des corps animés, cet Archée, (*Archoeus faber*) à qui le sentiment doit son existence, comme au sentiment la pensée, je veux dire le mouvement. Certainement l'une sans l'autre n'eût pu produire tant d'effet, sur tout celle du *Parenchyme*, qui est la plus foible. Effectivement qu'est ce que la Contraction spontanée, sans les secours vitaux? Et ceux-ci à leur tour remueroient-ils si puissamment de telles Machines, s'ils ne les trouvoient toujours prêtes à être mises en branle par cette force motrice, par ce ressort inné, si universellement répandu partout, qu'il est difficile de dire où il n'est pas, & même où il ne se manifeste pas par des effets sensibles, même après la mort, même en des parties détachées du Corps, & coupées par morceaux. Le feu qui fait durer plus longtems la contraction du Cœur de la grenouille, mis sur une Assiette chauffée, seroit-il le principe moteur dont nous parlons? L'Electricité ne rendroit-elle point plausible cette nouvelle conjecture?

Quoiqu'il en soit, pour revenir aux Esprits Animaux, ce fluide imperceptible qui semble émaner de la volonté, comme de sa source, pour être transmis par tant de ruisseaux aux Organes du Mouvement, est prouvé par la nécessité de l'intégrité des Nerfs pour l'usage ou l'exécution des mouvemens volontaires; car si les autres canaux, j'entens ceux qui se rendent aux muscles qu'on veut faire agir, sont liés, coupés, ou bouchés, l'Ame désire & commande vainement; ces Parties sont immobiles, jusqu'à ce que ces tuyaux & leurs sucsoient remis en liberté: mais alors le mouvement, ou le sentiment, ou l'un & l'autre, renaissent sur le champ dans la Partie qui en étoit privée.

Puisqu'il est vraisemblable que chaque dernier filet nerveux s'abouche avec chacune des premières fibres musculuses, dans lesquelles peut-être chaque filet dégénère, on pourroit conclure que les Esprits Animaux passant de cette extrémité du Nerf qui les porte, dans toutes les fibres du muscle, sont eux-mêmes cette force générale de la vie, dont je parle, & qu'en se joignant à celle de chaque partie solide, elle en augmente, comme je l'ai dit, les Ressorts: Ressorts d'autant plus foibles, que la Vie est moins forte, puisqu'ils diminuent & semblent se retirer avec elle.

Vous seriez curieux de savoir par quel Mécanisme un fluide aussi fin, aussi délié, peut venir à bout de rapprocher les Elémens des fibres, de gonfler de si gros muscles, & de contracter vigoureusement de si puissans Corps. J'avoüe que mon Ame se perd, où mes yeux ne voyent goutte; Mais vous avez Bernoulli, Bellini, tant d'autres, & surtout Borelli, qui

qui vous diront, si vous aimez les Romans philosophiques, ce qu'ils ont ingénieusement rêvé à ce sujet.

Pour moi je me contenterai d'observer que la cause Physique de la contraction des muscles n'est d'elle-même que le premier effet d'une cause Métaphysique, qui est la volonté. Le moyen de faire au Cerveau l'honneur de le regarder comme le premier Moteur des Esprits! C'est l'élever sur les débris de l'Ame, & lui faire usurper ses droits. Il y a longtems que le Cœur de Baglivi ne bat plus, si ce n'est dans sa tête. Il faudroit que la dure-mère fût capable de bien autre chose que de coups de Piston. Il n'y a pas jusqu'aux artères du Cerveau, qui ne soyent très peu musculeuses; ce qui fait, comme on l'a insinué, qu'elles ont peu d'élasticité. Et quand elles en auroient davantage, en conscience a-t-on jamais mis l'Ame dans les muscles? Le Cerveau doit tout jusqu'à la sécrétion de ses Esprits, à l'action du Cœur. Voulez-vous que ce soit ce Viscère qui les envoie dans les muscles au gré d'une volonté qu'il n'a pas; car il est décidé par des Sillogismes en forme, malgré Locke, & tous ses partisans, que la matière ne peut vouloir? Tous les mouvemens répondront à la fois à la Systole du Cœur; Il n'y aura plus de distinction entre les volontaires & les involontaires, ils se feront tous ensemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la première espèce; ils seront tous *Spontanés*, comme ceux d'une vraie Machine à ressorts. Or quoi de plus humiliant! Nous ne serions tous que des Machines à figure humaine. Fort bien, Tralles! *optimè arguisti.*

RECONNOISSONS dans la volonté un empire que ne peut

avoir le Cerveau. Celui-ci ne nous offre que boüe, fange, & matière. Celle-là remüe à son gré une infinité de muscles: Elle ouvre, ferme les Sphincters, suspend, accélère, peut-être étouffe la respiration dans ceux qui n'ont point d'autres armes pour se soustraire au trop pesant fardeau de la vie; elle donne des défaillances, des extases, des convulsions, & enfante en un mot tous ces Miracles qu'une Imagination vive & *Follarde* rend plus faciles qu'on ne croit.

LA volonté seroit-elle donc matérielle, parce qu'elle agit ainsi sur une matière aussi déliée que celle des Esprits?

DE tels prodiges pourroient-ils être rejetés sur l'activité d'Elémens aussi grossiers que le sont les plus subtiles molécules de nos Corps? La volonté d'un autre côté, seroit-elle dans le Cerveau, sans lui appartenir, sans en faire partie? Quoiqu'il en soit, elle est tout à fait distincte du viscère qu'elle habite; c'est un illustre étranger dans une vilaine prison.

MAIS voici une preuve nouvelle de la Spiritualité de la moitié de nôtre Etre; je la crois tellement sans réplique, que je défie tous les Matérialistes d'y répondre. Vive Dieu! Quel Dilemme!

IL n'y a dans tous les Corps animés que solides & fluides; les uns se ratissent par des frottemens continuels qui les usent & les consomment. Les autres laissent sans cesse évaporer leurs particules aqueuses, leurs principes les plus mobiles & les plus volatils, avec ceux que la Circulation a détachés des vaisseaux: Tout transpire ensemble, & tout se répare de même, (avec usure, ou surcroît jusqu'à un certain âge,) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

A pré-

A présent, dites-moi, je vous prie, où vous voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui se ratisse, ou dans ce qui s'évapore? La ferez-vous galopper dans nos veines, & courir comme une folle avec nos liqueurs? Direz-vous que tranquillement assise sur son trône médullaire, sans participer en rien à ce qui arrive au Corps, elle voit du haut de sa grandeur les orages se former dans les vaisseaux, comme on entend gronder le tonnerre sous ses pieds du haut des Pyrénées? Vous n'osez soutenir une si étrange opinion! Donc l'Ame est distincte du Corps. Donc elle habite quelque part hors du Corps. Où? Dieu le fait, & les Leibnitziens. C'est ainsi que nous autres Spiritualistes, quoique assez fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la Palinodie,

Non encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Concevez-vous que le Corps, ou quelque partie privilégiée de ce Corps, (que vous connoissez si bien,) puisse tantôt vouloir & tantôt ne pas vouloir? Concevez-vous matériel, ce qui envoie, tantôt plus, & tantôt moins d'Esprits, & tantôt point du tout; ce qui les suspend, les fait marcher, courir, voler, ou s'arrêter au gré de ses desirs? Rendez-vous donc au *Spiritualisme*, à la vue de l'absurdité du Système contraire. Quelle simplicité, pour ne pas dire quelle folie, de croire avec Lucrèce, que rien ne peut agir sur un Corps que ce qui est Corps! La volonté étant une partie de l'Ame, est incontestablement spirituelle, comme son tout; & cependant elle agit visiblement sur ces Corpuscules déliés qui ont la mobilité, non du vif argent, non de la *matière subtile*, mais de l'Ether & du feu. Et il faut bien que cela soit, puisque
c'est

c'est elle qui les détermine, qui les met en 'marche & leur enseigne jusqu'au chemin par où ils doivent passer . . . Mais écoutons nos adversaires.

„COMMENT la volonté peut-elle agir sur le corps?
„Quelle prise a-t-elle sur les Esprits Animaux? Quels sont
„les moyens dont l'Ame se sert pour faire exécuter ses vo-
„lontés?

„POURQUOI le chagrin resserrant le Diamètre des vais-
„seaux, y fait-il croupir la lie des fluides desséchés; d'où nais-
„sent les obstructions de l'Imagination, le délire sans fièvre
„sur un certain objet; les ris, les pleurs, qui se succèdent tour
„à tour, & enfin la plus nombreuse & la plus bizarre cohorte
„d'accidens hypocondriaques; tandis que la joie foïette le
„sang, comme le libre cours de tous les fluides fait circuler
„la joie, non seulement dans les veines de l'homme gai,
„mais la fait passer par communication dans le cercle le plus
„sérieux? Pourquoi les passions si foibles dans les uns, si vio-
„lentes dans les autres, laissent-elles ici le Corps & l'Ame en
„paix, pour les tourmenter là? Pourquoi l'irritation de la *Paire*
„*vague & du Nerf intercostal*, communs aux intestins & au cœur,
„allumant la fièvre, met-elle en si grand désordre le Corps &
„l'Ame? Quel est l'empire des Vésicules séminales trop plei-
„nes! Toute l'œconomie des deux substances en est boule-
„versée. Un coup violent sur la tête jette l'Ame la plus fer-
„me en Apoplexie. Elle ne peut pas plus s'empêcher de
„voir jaune dans l'Ictère, que le Soleil rouge, au travers du
„verre ainsi coloré, fait exprès pour pouvoir impunément re-
„garder ce bel Astre. Enfin, si telle est l'absolue nécessité des
„sens,

„sens, du Cerveau, de telle ou telle autre disposition Physique,
 „pour produire les Idées liées à cet arrangement d'Organes;
 „si ce qui bouleverse la Circulation & le Cerveau, bouleverse
 „l'Ame *quant & quant*, comme dit Montagne; pourquoi re-
 „courir à un Etre, qui paroît *de raison*, pour expliquer ce qui
 „est inexplicable hors du Matérialisme? &c.

RIEN de plus aisé que de répondre, s'il ne l'étoit encore plus d'interroger. Que voulez-vous que je vous dise? Vous savez déjà tout le mystère. Telle est l'union de l'Ame & du Corps, & nous sommes ainsi faits. Voilà toutes les difficultés tranchées d'un seul mot.

MAIS le moyen de ne pas s'écrier avec St. Paul, *O Altitudo!* à la vue de tant d'incompréhensibles merveilles! L'Ame ne participe en rien de la Nature du Corps, ni le Corps, de l'Essence de l'Ame; ils ne se touchent en aucun point; ils ne se poussent & ne s'affectent par aucun mouvement; & cependant la tristesse de l'Ame flétrit les charmes du corps, & l'ulcère au poulmon ôte la gayeté de l'Esprit. Compagnons invisibles & inséparables, ils sont toujours ensemble, ou sains, ou malades. Mais peut-on être sain dans un lieu pestiféré? Peut-on être fort dans les langueurs? N'est-il pas naturel que l'Ame, qui ne fait rien que par le Ministère des sens, se resente de leurs plaisirs, & partage leurs calamités?

MAIS l'Ame que la volupté paroît avoir absorbée, ne lui cède, ne disparoit que pour un tems; elle ne s'étoit éclipsée en quelque sorte, que pour reparoitre, plus ou moins brillante, selon la modération avec laquelle on s'est livré à l'amour. La même chose s'observe dans l'Apoplexie, où tantôt l'Ame

R r

qu'un

qu'un coup de foudre sembloit avoir frappée, reparoit, comme le soleil sur l'horizon, dans toute sa splendeur, & tantôt dépourvue de mémoire & de sagacité, souvent imbécille. Mais alors qu'est-ce autre chose qu'un foible Pinçon, qui a pensé être écrasé dans sa cage; ou qui pressé dans un passage étroit, y a laissé ses plus belles plumes.

LES bornes de l'empire de la volonté étant en raison de l'état du Corps, est-il surprenant que les Organes n'entendent plus, pour ainsi dire, la voix de leur Souveraine, lorsque les chemins de communication sont rompus? Si vous exigez de mon Ame qu'elle lève mon bras, lorsque le *Deltode* ne reçoit plus le sang artériel ou le suc nerveux, exigez donc aussi qu'elle fasse marcher droit un boiteux.

QUOIQUE les Organes les plus soumis à la volonté, lui deviennent nécessairement rebelles, quand les conditions de l'obéissance viennent à manquer, l'Ame s'accoutume cependant peu à peu à cette résistance & à cette immobilité des parties; & si elle est sage, elle se console aisément de la perte d'un Sceptre qu'elle n'avoit que conditionnellement.

RIEN ne relève tant la dignité & la noblesse de l'Ame, que de voir sa force & sa puissance dans un Corps impuissant & perclus. La volonté, la présence d'Esprit, le sang froid, la liberté même ne se soutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat, au travers de tous ces nūages que forment les maladies, les passions, ou l'adversité? Quelle gayeté dans Scarron! Quel courage dans ces Ames sublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obstacles! Au
lieu

lieu de succomber au chagrin qui tue les autres; chez elles, la raison a bientôt fait l'ouvrage du tems.

Si la volonté est esclave, c'est moins du Corps que de la Raison; mais elle ne subit ce joug, que pour faire honneur à notre histoire, & relever la grandeur & la Majesté de l'Homme.

LA Volonté qui commande à tant d'Organes, est en effet quelquefois soumise elle même à la raison, qui lui fait haïr en Mère sage, ce qu'elle désiroit en fille indiscrète.

Quoi de plus beau, que de voir cette puissante Maîtresse, qui semble tenir l'Homme & tous les Animaux par la bride, en reconnoître une à son tour, plus despotique encore & bien plus sage: car c'est elle qui, comme un autre Mentor, lui montre le précipice à côté des fleurs; les regrets & les remords, à la suite de la volupté, & lui fait sentir comme d'un seul regard tout le danger, le vice, ou le crime qu'il y a de vouloir ce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

O Animaux! quoique je sois ici vôtre Apologiste, que je vous trouve inférieurs & subordonnés à l'Espèce humaine? Soumis à une fatalité Stoïque, vôtre Instinct n'a point été redressé, comme le nôtre, changé en raison, comme une terre s'améliore, à force de culture. Vous voulez toujours ce qu'une fois vous avez voulu. Fidèles & constans, vous avez toujours, posées les mêmes circonstances, les mêmes goûts pour les objets qui vous plaisent. C'est qu'un vil plaisir détermine tous vos sentimens, vôtre Ame n'ayant point été élevée à la connoissance de ces heureux principes, qui font rougir les gens bien nés, non seulement d'une volupté, mais d'un

désir, ou même du moindre appétit qui les flatte: C'est que vous n'avez pas la plus légère Idée de cette vertu, qui *tiroit* si joliment l'oreille de Seneque. Semblable à l'enfant courageux qui donne, sans le savoir, des coups de piés à la mère qui le porte & le nourrit, nôtre Ame ne regimbe pas moins dans sa Matrice, avec une agréable conscience, contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'Instinct des Animaux & le Raison humaine? C'est que nous pouvons juger des choses en elles-mêmes; leur Essence & leur mérite nous sont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, esclaves & dupes de leurs illusions; au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que sur un rapport, que le Père Malebranche a décidé toujours trompeur. Comment seroient-elles capables de sentir ce singulier prurit de l'Amour propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous élève au faite de l'Art sur les débris de la Nature? Ce sont de vraies machines, bornées à suivre pas à pas cette Nature, dont le torrent les entraîne irrésistiblement, semblables à de légères chaloupes sans pilote & sans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin faute d'une brillante éducation, dont elles ne sont point susceptibles, elles sont dépourvues de ce raffinement d'Esprit & de Raison, qui nous fait orgueilleusement fuir & haïr ce que nôtre volonté eût naturellement cherché & désiré; qui nous fait siffler & dédaigner ce qu'applaudit & appéte toute la Nature.

JE me suis livré d'autant plus volontiers à ces réflexions, que je n'ai prétendu à aucuns égards mettre les Animaux au
niveau

niveau de l'Homme. Si je leur ai donné la même échelle, c'est avec moins de degrés; en sorte que je n'accorde volontiers que les Animaux montent avec plus de sûreté & d'un pas plus ferme, que pour nier qu'ils s'élèvent aussi haut que nous. Telle est aussi l'opinion de l'Auteur de *l'Homme Plante*, que Tralles propose si plaisamment, comme un Modèle de sagesse & de jugement, à l'Auteur de *l'Homme Machine*; tout Esprit, selon lui, mais souvent sans jugement & sans raisonnement, battant métaphoriquement la campagne, sans rien dire, ni rien prouver.

Il ne vous suffit pas que j'admette en mille endroits de cet ouvrage la supériorité de l'Homme; vous voulez que je vous dise ce que c'est que cette Ame qui nageoit jadis avec les petites anguilles spermatiques, & que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des Animaux. Ah! si je connoissois aussi bien leur Essence, que celle de la plupart des Docteurs qui en traitent! Je ne vous la définirois pas, je vous la dessinerois d'après nature. Mais hélas! mon Ame ne se connoît pas plus elle-même, qu'elle ne connoitroit l'organe qui lui procure le plaisir du spectacle enchanteur de l'Univers, s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle Idée se forger de ce qu'on ne peut se représenter, faute d'image sensible! Pour imaginer, il faut colorer un fond, & détacher de ce fond par abstraction des points d'une couleur qui en soit différente; ce qui se fait avec d'autant moins de fatigue, qu'elle est plus tranchante comme lorsque j'imagine des cartes sur un tapis verd. De là vient que les aveugles n'imaginent point, ils n'ont pas

comme nous besoin d'imagination, pour combiner. De là vient que nous prononçons sans cesse, tous Philosophes que nous sommes, tant de noms dont nous n'avons aucune Idée; tels sont ceux de substance, de supôt, de sujet, (*substratum*,) & autres sur lesquels on s'accorde si peu, que les uns prennent pour Substance, pour Nature, Etre, ou Essence, ce que les autres ne prennent que pour Attribut, ou Mode. *Non semper calamo ludimus*. Voilà de quoi mettre Tralles en fureur.

Quoiqu'il en soit, pour revenir à nos moutons, plus j'examine ce qui se passe dans les Animaux, plus je me persuade qu'ils pourroient bien avoir deux Ames; l'une par laquelle ils sentent, l'autre par laquelle ils pensent. Ce seroit trop simplifier les choses, que d'en rien rabattre. Je sai que Willis qui les a si adroitement fabriquées, ou mises en œuvre, s'est très bien passé de la dernière, (de la plus belle trempe cependant,) pour expliquer non seulement toutes les opérations animales, mais la génération même de nos Idées: La raison en est que ces deux Ames, si distinctes de nom, n'en constituent qu'une seule en effet, de manière qu'il n'est pas surprenant qu'elles se ressemblent plus parfaitement que les deux *Sofies* de Molière, ou les *Menechmes* de Renard.

MAIS ici tout est plein de prodiges; on ne peut s'empêcher d'admirer, de quelque côté qu'on regarde. Quoique l'Ame sensitive & l'Ame raisonnable ne fassent qu'une seule & même substance, plus ou moins éclairée, plus ou moins intelligente selon les corps qu'elle habite, cependant la sensation qui appartient à la première, & la raison qui est le fruit de la secon-

seconde, sont, à ce que 'dit Tralles, absolument différentes l'une de l'autre. *Risum teneatis amici.*

PROUVONS plus que jamais que l'Ame des Animaux est éloignée de celle de l'Homme *toto Cælo*. L'une ne semble occupée que de ce qui peut nourrir son corps; l'autre peut s'élever au sublime du style & des mœurs. Celle-là brille à peine comme l'Anneau de Saturne, ou comme des Etoiles de la dernière grandeur: celle-ci est un vrai Soleil, éclairant l'Univers, sans se consumer; Soleil de justice & d'équité, dont la vérité & la vertu sont l'éternel aliment. L'Ame humaine se montre parmi les Animales, comme un Chêne parmi de foibles arbrisseaux, ou plutôt comme un Homme qui pense, toujours neuf, toujours créateur, parmi ces Gens à mémoire, vils copistes, éternels Echos du Parnasse, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lû ou vû; ou parmi ces Pédans, dont la fade & stérile érudition se perd dans un fumier de citations.

QUELLE merveilleuse docilité n'avons-nous pas? Quelle étonnante aptitude aux sciences! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire; & dix ans encore suffisent au développement de la Raison. Il n'y a que le dépouillement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reste de la vie.

QUELLE différence de l'Homme aux Animaux! Leur instinct est trop précoce, c'est un fruit qui ne peut jamais meurir; Ils ont en venant au monde presque tout l'esprit qu'ils ont dans la force de l'âge; enfin ils n'ont point les organes de la parole: & quand ils les auroient, quel parti pourroient-

roient-ils en tirer, puisque les plus spirituels d'entr'eux & les mieux élevés ne prononcent que des sons qu'ils ne comprennent en aucune manière, & parlent toujours, comme nous parlons souvent, sans s'entendre, à moins que vous ne vouliez excepter le perroquet du Chevalier Temple, que je ne puis voir sans rire aggrégé à l'Humanité, par un Métaphysicien qui croyoit à peine en Dieu.

MAIS soyons justes & impartiaux, & jugeons des Animaux, comme des Hommes. Quand j'en vois qui ne parlent point, on ne me persuadera pas qu'une telle taciturnité soit de l'Esprit, mais aussi je ne pourrois être sûr qu'ils en manquent. Les Animaux ne feroient-ils point de même des gens spéculatifs, plus Raisonnables que Raisonneurs, & aimant beaucoup mieux se taire, que de dire une sottise? Songeons que le plaisir, le bien-être, leur propre conservation est le but constant où tendent tous les ressorts de leur Machine. Peut-être pour obtenir ce but naturel, n'ont-ils pas trop de toutes leurs facultés intellectuelles & de toute la circonspection dont ils sont capables. Je ne fai donc s'ils ne garderoient point intérieurement, comme un trésor dont il n'y a rien à perdre, rien à évaporer, toutes les pensées qui leur passent par la tête. Ce qu'il y a seulement de sûr, c'est que si le langage des Animaux est sans Idées, plus heureux en cela, non que les sots, mais que bien des gens d'Esprit, leur conduite ne lui ressemble pas. Nous faisons le matin, pour ainsi dire, une *toilette d'Esprit*, pour briller dans les festins & dans les Cercles, & le soir nous faisons une démarche, dont nous nous repentons souvent toute nôtre vie. L'Homme, Animal

Imagi-

Imaginatif, seroit-il donc plus fait pour avoir de l'Esprit, que de la Raison?

PASSONS maintenant à la diversité des Ames dans chaque Genre, dans chaque Espece, dans chaque individu; partout là, cette diversité se manifeste clairement tant chez les Brutes, que chez nous. En effet les Ames n'ont pas toutes la même extraction, ni les mêmes talens: Peu de noblesse, beaucoup de roture; beaucoup de bassesse, peu de dignité & de grandeur; voilà ce qui se remarque communément.

Vous croyez détruire la différence individuelle des Ames dans chaque Espèce, parce que l'Anatomie n'en découvre aucune dans les corps qu'elles habitent, à ce que vous dites! mais par la raison même qu'on n'observeroit aucune variété (ce qui n'est pas,) dans les Cerveaux du Singe, du Bœuf, de l'Ane, du Chien, du Chat &c.; plus les Ames de ces Animaux diffèrent par leurs facultés, & plus il s'ensuit qu'elles ne sont point de la même trempe, ou de la même pâte. Du moins, si la même farine a été employée, elle n'a point été pétrie de la même façon, la dose ou la qualité du levain n'a point été partout précisément la même. Pardon, Tralles, si je parle métaphoriquement; je vois que c'est une lumière qui ne se réfléchit point jusqu'aux Commentateurs.

PRENEZ parmi tous les Animaux ceux qui doivent avoir le plus d'Esprit, selon Mr. Arlet, Médecin de Montpellier, qui a poussé plus loin que personne l'Anatomie comparée du Cerveau; & je doute que sur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux Echecs que le Singe dont parle Plin, ou aussi bien de la Guitarre, que celui dont la Motte le Vayer

fait mention, pour l'avoir vû dans Paris. On n'exige pas qu'ils en jouient aussi longtems que Tralles, les plus beaux talens ennuyent enfin.

Nous n'avons pas tous la même industrie, la même docilité, ni la même pénétration. De là, la rareté du génie & la diversité des talens dans toute l'étendue du même Règne. Mais si deux Animaux aussi bien instruits & aussi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrès, il est évident qu'il y a dans les Ames, comme dans les Corps, une variété essentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes succès, si leurs Ames étoient précisément les mêmes. Certes nous serions témoins de bien d'autres prodiges, si l'excellence de la construction & de l'éducation suffisoit pour les opérer; & ceux qui sont chargés de la dernière, n'auroient pas si souvent à se plaindre de la première. Les Esprits les mieux cultivés souvent restent loin en arrière, tandis que ceux qu'on néglige, marchent à pas de géant, se distinguent, & font, comme en jouant, l'admiration des connoisseurs. Le Maître retire alors un honneur dû tout entier à la Nature.

EN général les Esprits vifs ont beau jeu, ils font bien du chemin en peu de tems, & cela est vrai partout.

POUSSONS plus loin la considération de la diversité des Ames, & ne restraignons point aux Bêtes par orgueil, les richesses & la magnificence du Créateur.

QUAND on considère tout le manège de certains végétaux, comme ils se placent, se présentent, s'entortillent aux plantes voisines, pour la conservation & la multiplication réciproque

proque, on n'ose blamer les Anciens d'avoir libéralement accordé aux Végétaux une sorte d'Instinct, qui leur suggère les moyens les plus propres pour se conserver & perpétuer leur espèce. C'est aussi ce que n'ont osé faire quelques savans Botanistes. Pourquoi donc refuser à ces pauvres Plantes ce qui leur est donné par des Gens qui doivent les connoître, puisque ordinairement ils ne connoissent qu'elles?

Non seulement les Plantes ont une Ame, & une Ame de leur fabrique, comme tous les Corps dont les opérations régulières nous étonnent; mais il y a une vraie différence dans les Ames Végétales, ainsi que dans la double classe des Ames Animales. Celui qui nie l'existence des Ames Végétales, n'a qu'à nier aussi celle des Léthargiques.

LES différences essentielles dont il s'agit ici, s'observent & sont plus ou moins grandes dans les Individus de chaque espèce. Relatives aussi dans chaque genre & d'une espèce à l'autre, elles sont si exactement graduées, qu'un Auteur dont l'autorité ne peut être suspecte, car c'est un Ministre du St. Evangile, ne fait pas difficulté de nous révéler que l'Ame humaine est à celle des Bêtes, ce que l'Ame des Anges est à la nôtre. Ainsi, pour laisser *l'Ame du monde*, Dieu, du haut de ce trône de feu, où l'ont placé les Alchymistes & les anciens Hébreux, regardant toutes les substances célestes qui l'environnent, comme l'impertinent Bouhours regarde un Allemand, rit de voir qu'un Ange se croit de l'Esprit, tout Ange qu'il est; comme Voltaire, en lisant les jugemens de l'Abbé des Fontaines & les Vers de la Motte Houdart, de voir l'un s'ériger en Aristarque, & l'autre en Poète.

Qui pourroit nombrer la multitude immense des Ames intermédiaires, qui se trouvent entre celles des plus simples Végétaux, & l'Homme de Génie. Il brille à l'autre extrémité. Apprécions cette étonnante variété, sur celle des Corps; & je ne crois pas qu'à ce compte nous risquions de nous tromper beaucoup.

S'IL y a de l'imbécilité dans l'Espèce humaine, & de l'Esprit parmi les Animaux; si dans le Règne Végétal le bon grain n'est point sans yvraie, le règne minéral n'est pas moins mêlé, pas moins bigaré, que les deux autres. Comme il n'y a pas une feuille d'arbre, pas un grain de sable qui se ressemblent, & que chaque Corps a, pour ainsi dire, sa Physionomie, il n'est point de minéral qui n'ait la sienne, & ne se distingue par quelque chose de celui qui a le plus d'affinité avec lui. Rien n'est pur dans l'Univers, ni le Feu, ni l'Air, ni l'Eau, ni la Terre; comment n'y auroit-il pas beaucoup d'alliage, beaucoup d'ordures & de crudités dans les plus précieux Métaux?

MAIS que dirons-nous de cette action par laquelle certains Fossiles se cherchent & s'attirent pour former, en s'unissant à leurs semblables, les masses les plus homogènes qu'il est possible; & certains se repoussent, & semblent ne pouvoir se souffrir. Qu'on se moque tant qu'on voudra des *qualités occultes*, de la *Sympathie* & de l'*Antipathie*; elles sont ici fortement marquées; les principes similaires & hétérogènes semblent les faire naître à chaque instant. Enfin n'y auroit-il point de Minéraux Parasites? L'Analogie seroit-elle concluante? Cette espèce n'est pas rare parmi nous.

LE moyen de n'être pas disposé après cela, à accorder
une

une Ame, quoique du dernier ordre, à des Corps qui croissent & décroissent, suivant les mêmes loix physiques que ceux des autres Régnes.

Tout est donc plein d'Ames dans l'Univers. Il n'y a pas jusqu'aux huitres qui ne soient attachées aux Rochers pour mieux passer leur vie, selon Mr. de Réaumur, à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmilière dans chaque corps animé, si chacun étoit composé d'autant de petits Animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étendue depuis le bout des doigts jusqu'à l'Ame, que leur mouvement successif avertiroit en rétrogradant de ce qui se passeroit au dehors. Ceux qui sont fort éloignés de croire qu'il soit démontré que la sensation se fasse par les Nerfs, préféreroient-ils cette dernière Hypothèse?

MAIS, dit-on, les Pierres, les Rochers, les Métaux &c., ne paroissent point sentir! Donc ces Corps ne sentent point. Belle conséquence! Dans l'Apoplexie parfaite, le Cerveau & tous les Nerfs brulés, déchirés, sont aussi insensibles que le diamant & le caillou: l'Ame y est encore cependant; ce *bel oiseau* ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par hazard dans les Corps les plus simples un état qui seroit absolument & constamment semblable à celui d'un Apoplectique? Les *Monades* ont des *perceptions secrètes*, dont la Nature a fait confidence aux Leibnitziens.

Je n'ai rien négligé, me semble, pour prouver ma Thèse, si ce n'est l'histoire tant de fois répétée de ces Opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrants scrutateurs de la Nature dont la Terre est couverte . . . Mais je

326 LES ANIMAUX PLUS QUE MACHINES.

me trompe, le plus solide Arcboutant manque à mon petit édifice; j'ai oublié les Sillogismes & les Argumens, dont les *Spiritualistes* se servent pour prouver que la matière est incapable de penser. J'en demande pardon aux gens d'esprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos Frères ne sont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injustement dépouillés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les Animaux avoient une Ame, & une Ame immatérielle? Or c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. J'avoüe que cette frappante Analogie qui se montre de toutes parts entre les Animaux & nous, m'avoit fait trembler. Sans cette consolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions nous, hélas! nous autres bonnes Gens, qui en naissant, voulons bien naître, mais qui en mourant, ne voulons point mourir?

Ridiculum acri

Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

F I N.



DER-

DERNIER
MEMOIRE
POUR SERVIR
À
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
L'HOMME.

SYSTÈ-

DEPT. OF THE INTERIOR

MEMOIRS

OF THE

MISSISSIPPI VALLEY

OF THE

SYSTÈME D'EPICURE.

Quam misera Animalium superbissimi origo!

Pline.

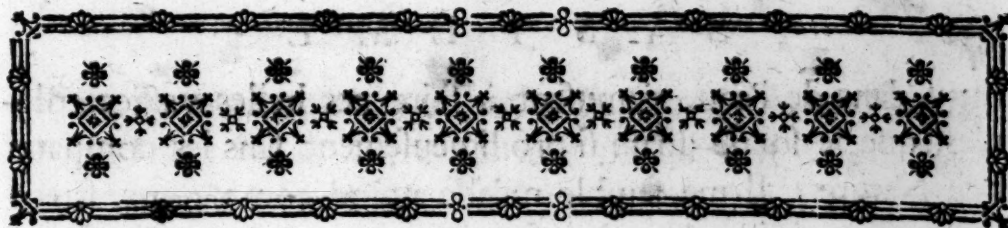
DEPICTURE SYSTEME

CHARTER OF THE INSTITUTION OF THE

1847

1847

1847



SYSTÈME D'ÉPIQUE.



I.

Lorsque je lis dans Virgile, *Georg. L. 2.*
Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
je demande, *quis potuit?* Non, les aîles de nôtre
Génie ne peuvent nous élever jusqu'à la con-
noissance des causes. Le plus ignorant des Hommes est aussi
éclairé à cet égard, que le plus grand Philosophe. Nous
voions tous les objets, tous ce qui se passe dans l'Univers,
comme une belle Décoration d'Opera; dont nous n'aperce-
vons ni les cordes, ni les contrepoids. Dans tous les
Corps, comme dans le nôtre, les premiers ressorts nous
sont cachés, & le seront vraisemblablement toujours. Il est
facile de se consoler d'être privés d'une Science qui ne nous
rendroit, ni meilleurs, ni plus heureux.

II.

Je ne puis voir ces Enfans qui avec une Pipe & du Savon
T t 2 battu

battu dans de l'eau, s'amuse à faire ces belles vessies colorées, que le souffle dilate si prodigieusement, sans les comparer à la Nature. Il me semble qu'elle prend comme eux, sans y songer, les moïens les plus simples pour opérer. Il est vrai qu'elle ne se met pas plus en dépense, pour donner à la Terre un Prince qui doit la faire trembler, que pour faire éclore l'herbe qu'on foule aux pieds. Un peu de bouë, une goutte de morve, forme l'homme & l'insecte; & la plus petite portion de mouvement a suffi pour faire jouer la Machine du Monde.

III.

Les merveilles de tous les Régnes, comme parlent les Chymistes, toutes ces choses que nous admirons, qui nous étonnent si fort, ont été produites, pour ainsi dire, à peu près par le même mélange d'eau & de savon, & comme par la Pipe de nos Enfans.

IV.

Comment *prendre la Nature sur le fait*? Elle ne s'y est jamais prise elle-même. Dénuée de connoissance & de sentiment, elle fait de la soye, comme le *Bourgeois Gentilhomme* fait de la Prose, sans le savoir: aussi aveugle, lorsqu'elle donne la vie; qu'innocente, lorsqu'elle la détruit.

V.

Les Physiciens regardent l'Air, comme le cahos universel de tous les corps. On peut dire qu'il n'est presque qu'une Eau fine, dans laquelle ils nagent, tant qu'ils sont plus légers qu'elle. Lorsque le soutien de cette eau, ce ressort inconnu par lequel nous vivons, & qui constitue, ou est lui même l'Air proprement dit, lors, dis-je, que ce ressort n'a plus la
force

force de porter les graines dispersées dans toute l'Atmosphère, elles tombent sur la Terre par leur propre poids; ou elles sont jettées çà & là par les vents sur sa surface. De là toutes ces productions végétales, qui couvrent souvent tout à coup les fossés, les murailles, les marais, les eaux croupies, qui étoient, il y a peu de tems, sans herbe & sans verdure.

VI.

Que de chenilles & autres insectes viennent aussi quelquefois manger les arbres en fleur, & fondre sur nos jardins! D'où viennent-ils, si ce n'est de l'air?

VII.

Il y a donc dans l'air des graines ou semences, tant animales, que végétales; il y en a eu, & il y en aura toujours. Chaque individu attire à soi celles de son Espèce, ou celles qui lui sont propres; à moins qu'on n'aime mieux que ces semences aillent chercher les corps où elles peuvent mûrir, germer, & se développer.

VIII.

Leur première matrice a donc été l'air, dont la chaleur commence à les préparer. Elles se vivifient davantage dans leur seconde matrice, j'entens les vaisseaux spermatiques, les Testicules, les vésicules séminales; & cela, par les chaleurs, les frottemens, la stagnation d'un grand nombre d'années; car on sait que ce n'est qu'à l'âge de puberté, & par conséquent après une longue digestion dans le corps du mâle, que les Semences viriles deviennent propres à la génération. Leur troisième & dernière matrice, est celle de la femelle, où l'oeuf fécondé, descendu de l'ovaire par les Trompes de Fal-

lope, est en quelque sorte intérieurement couvé, & où il prend facilement racine.

IX.

Les mêmes semences qui produisent tant de sortes d'*Animalcules*, dans les fluides exposés à l'air, & qui passent aussi aisément dans le mâle, par les organes de la respiration & de la déglutition; que du mâle, sous une forme enfin visible, dans la femelle, par le vagin; ces semences, dis-je, qui s'implantent & germent avec tant de facilité dans l'*uterus*, supposent-elles qu'il y eut toujours des Hommes, des hommes faits, & de l'un, & de l'autre Sexe?

X.

Si les Hommes n'ont pas toujours existé, tels que nous les voions aujourd'hui, (eh! le moyen de croire qu'ils soient venus au monde, grands, comme père & mère, & fort en état de procréer leurs semblables!) il faut que la Terre ait servi d'*uterus* à l'Homme; qu'elle ait ouvert son sein aux germes humains, déjà préparés, pour que ce superbe Animal, posées certaines loix, en pût éclore. Pourquoi, je vous le demande, Anti-Epicuriens modernes, pourquoi la Terre, cette commune Mère & nourrice de tous les corps, auroit-elle refusé aux graines animales, ce qu'elle accorde aux végétaux les plus vils, les plus inutiles, les plus pernicioeux? Ils trouvent toujours ses entrailles fécondes; & cette matrice n'a rien au fond de plus surprenant que celle de la femme.

XI.

Mais la Terre n'est plus le berceau de l'Humanité! On ne l'a voit point produire d'Hommes! Ne lui reprochons point

point sa stérilité actuelle; elle a fait sa portée de ce côté là. Vne vieille Poule ne pond plus: une vieille femme ne fait plus d'enfans; c'est à peu près la réponse que Lucrece fait à cette objection.

XII.

Je sens tout l'embarras que produit une pareille origine, & combien il est difficile de l'é luder. Mais comme on ne peut se tirer ici d'une conjecture aussi hardie, que par d'autres, en voici que je soumets au jugement des Philosophes.

XIII.

Les premières Générations ont dû être fort imparfaites. Ici l'Esophage aura manqué; là l'Estomac, la Vulve, les Intestins &c. Il est évident que les seuls Animaux qui auront pû vivre, se conserver, & perpétuer leur espèce, auront été ceux qui se seront trouvés munis de toutes les Pièces nécessaires à la génération, & auxquels en un mot aucune partie essentielle n'aura manqué. Réciproquement ceux qui auront été privés de quelque partie d'une nécessité absolue, seront morts, ou peu de tems après leur naissance, ou du moins sans se reproduire. La Perfection n'a pas plus été l'ouvrage d'un jour pour la Nature, que pour l'Art.

XIV.

J'ai vû cette a) femme sans sexe, animal indéfinissable, tout à fait châtré dans le sein maternel. Elle n'avoit ni Motte, ni Clitoris, ni Tetons, ni Vulve, ni grandes Levres, ni Vagin, ni Matrice, ni Régles; & en voici la preuve. On touchoit par l'Anus la Sonde introduite par l'urètre; le Bistouri profondé-

ment

a) On en a-déjà parlé dans *L'homme machine*.

ment introduit à l'endroit où est toujours la grande fente dans les femmes, ne perçoit que des graisses & des chairs peu vasculieuses qui donnoient peu de sang: il fallut renoncer au projet de lui faire une Vulve, & la démarier après dix ans de mariage avec un Païsan aussi imbécille qu'elle, qui n'étant point au fait, n'avoit eu garde d'instruire la femme de ce qui lui manquoit. Il croioit bonnement que la voie des Selles étoit celle de la Génération, & il agissoit en conséquence, aimant fort sa femme qui l'aimoit aussi beaucoup, & étoit très fâchée que son secret eût été découvert. Mr. le Comte d'Erouville, Lieutenant Général, tous les Medecins & Chirurgiens de Gand, ont vû cette femme manquée, & en ont dressé un Procès verbal. Elle étoit absolument dépourvue de tout sentiment du plaisir vénérien; on avoit beau chatouiller le siège du Clitoris absent, il n'en resultoit aucune sensation agréable. Sa Gorge ne s'enfloît en aucun tems.

XV.

Or si aujourd'hui même, la Nature s'endort jusqu'à ce point; si elle est capable d'une si étonnante erreur, combien de semblables jeux ont-ils été autrefois plus fréquens! Une distraction aussi considérable, pour le dire ainsi, un oubli aussi singulier, aussi extraordinaire, rend, me semble, raison de tous ceux où la Nature a dû nécessairement tomber dans ces tems reculés, dont les générations étoient incertaines, difficiles, mal établies, & plutôt des essais, que des coups de Maître.

XVI.

Par quelle infinité de combinaisons il a fallu que la matière ait passé, ayant que d'arriver à celle-là seule, de laquelle pou-

pouvoit résulter un Animal parfait! Par combien d'autres, avant que les générations soient parvenues au point de perfection qu'elles ont aujourd'hui!

XVII.

Par une conséquence naturelle, ceux-là seuls auront eu la faculté de voir, d'entendre &c, à qui d'heureuses combinaisons auront enfin donné des yeux & des oreilles exactement faits & placés comme les nôtres.

XVIII.

Les Elémens de la Matière, à force de s'agiter & de se mêler entr'eux, étant parvenus à faire des yeux, il a été aussi impossible de ne pas voir, que de ne pas se voir dans un miroir, soit naturel, soit artificiel. L'oeil s'est trouvé le miroir des objets, qui souvent lui en servent à leur tour. La Nature n'a pas plus songé à faire l'oeil pour voir, que l'eau, pour servir de miroir à la simple Bergère. L'eau s'est trouvée propre à renvoyer les images; la Bergère y a vû avec plaisir son joli minois. C'est la pensée de l'Auteur de l'*Homme Machine*.

XIX.

N'y a-t-il pas eu un Peintre, qui ne pouvant représenter à son gré un Cheval écumanant, réussit admirablement, fit la plus belle écume, en jettant de dépit son Pinceau sur la toile?

Le hazard va souvent plus loin que la Prudence.

XX.

Tout ce que les Medecins & les Physiciens ont écrit sur l'usage des Parties des Corps animés, m'a toujours paru sans fondement. Tous leurs raisonnemens sur les causes finales sont si frivoles, qu'il faut que Lucrece ait été aussi mauvais Physicien, que grand Poëte, pour les refuter aussi mal.

XXI.

Les yeux se sont faits, comme la vûe, ou l'ouïe se perd & se recouvre; comme tel corps réfléchit le son, ou la lumière. Il n'a pas fallu plus d'artifice dans la construction de l'œil, ou de l'oreille, que dans la fabrique d'un Echo.

XXII.

S'il y'a un grain de poussière dans le Canal d'Eustachi, on n'entend point; si les Artères de Ridley dans la Rétine, gonflées de sang, ont usurpé une partie du siège qui attend les Raions de lumière, on voit des mouches voler. Si le nerf optique est obstrué, les yeux sont clairs & ne voient point. Un rien déränge l'Optique de la Nature, qu'elle n'a par conséquent pas trouvée tout d'un coup.

XXIII.

Les Tâtonnemens de l'Art pour imiter la Nature, sont juger des siens propres.

XXIV.

Tous les yeux, dit-on, sont optiquement faits, toutes les oreilles mathématiquement! Comment fait-on cela? Parce qu'on a observé la Nature; on a été fort étonné de voir ses productions si égales, & même si supérieures à l'art: on n'a pû s'empêcher de lui supposer quelque but, ou des vûes éclairées. La Nature a donc été avant l'art, il s'est formé sur ses traces; il en est venu, comme un fils vient de sa mère. Et un arrangement fortuit donnant les mêmes privilèges, qu'un arrangement fait exprés avec toute l'industrie possible, a valu à cette commune mère, un honneur que méritent les seules loix du mouvement.

XXV.

XXV.

L'Homme, cet Animal curieux de tout, aime mieux rendre le nœud qu'il veut délier, plus indissoluble, que de ne pas accumuler questions sur questions, dont la dernière rend toujours le problème plus difficile. Si tous les corps sont mus par le feu, qui lui donne son mouvement? L'Ether. Qui le donne à l'Ether? D * * * a raison; notre Philosophie ne vaut pas mieux que celle des Indiens.

XXVI.

Prenons les choses pour ce qu'elles nous semblent; regardons tout autour de nous, cette circonspection n'est pas sans plaisir, le Spectacle est enchanteur; assistons y, en l'admirant, mais sans cette vaine démangeaison de tout concevoir; sans être tourmentés par une curiosité toujours superflue, quand les sens ne la partagent pas avec l'esprit.

XXVII.

Comme, posées certains loix Physiques, il n'étoit pas possible que la mer n'eût son flux & son reflux, de même certaines loix du mouvement ayant existé, elles ont formé des yeux qui ont vû, des oreilles qui ont entendu, des nerfs qui ont senti, une langue tantôt capable & tantôt incapable de parler, suivant son organisation; enfin elles ont fabriqué le Viscère de la Pensée. La Nature a fait dans la machine de l'Homme, une autre machine qui s'est trouvée propre à retenir les idées & à en faire de nouvelles, comme dans la femme, cette matrice, qui d'une goutte de liqueur fait un enfant. Ayant fait, sans voir, des yeux qui voient, elle a fait sans penser, une machine qui pense. Quand on voit un peu de morve pro-

duire une créature vivante, pleine d'esprit & de beauté, capable de s'élever au sublime du style, des mœurs, de la volupté, peut-on être surpris qu'une peu de cervelle de plus ou de moins, constitue le génie, ou l'imbécillité?

XXVIII.

La faculté de penser n'ayant pas une autre source, que celle de voir, d'entendre, de parler, de se reproduire, je ne vois pas quelle absurdité il y auroit à faire venir un Etre intelligent d'une Cause aveugle. Combien d'Enfans extrêmement spirituels, dont les père & mère sont parfaitement stupides & imbécilles!

XXIX.

Mais ô bon Dieu! Dans quels vils insectes n'y'a-t-il pas à peu près autant d'Esprit, que dans ceux qui passent une vie doctement puérile à les observer! Dans quels Animaux les plus inutiles, les plus vénimeux, les plus féroces, & dont on ne peut trop purger la Terre, ne brille pas quelque rayon d'intelligence? Supposons-nous une Cause éclairée, qui donne aux uns un Etre si facile à détruire par les autres; & qui a tellement tout confondu, qu'on ne peut, qu'à force d'expériences fortuites, distinguer le poison de l'Antidote, ni tout ce qui est à rechercher, de ce qui est à fuir? Il me semble, dans l'extrême désordre où sont les choses, qu'il y a une sorte d'impénétrabilité à ne pas tout rejeter sur l'aveuglement de la Nature. Elle seule peut en effet innocemment nuire & servir.

XXX.

Elle se joue davantage de nôtre raison, en nous faisant porter plus loin une vue orgueilleuse, que ceux qui s'amusoient

soient à presser le cerveau de ce Pauvre qui demandoit à Paris l'aumône dans son crâne, ne se joüoient de la sienne.

XXXI.

Laiſſons là

Cette fière raison, dont on fait tant de bruit.

Pour la détruire, il n'est pas besoin de recourir au délire, à la fièvre, à la rage, à tout miasme empoisonné, introduit dans les veines par la plus petite sorte d'inoculation;

Un peu de vin la trouble, un Enfant la séduit.

A force de Raison, on parvient à faire peu de cas de la Raison. C'est un Ressort qui se détraque, comme un autre, & même plus facilement.

XXXII.

Tous les Animaux, & l'homme par conséquent, qu'aucun Sage ne s'avisa jamais de soustraire à leur Catégorie, seroient-ils véritablement fils de la Terre, comme la Fable le dit des Géans? La Mer couvrant peut-être originairement la surface de nôtre Globe, n'auroit-elle point été elle-même le berceau flottant de tous les Etres éternellement enfermés dans son sein? C'est le système de l'auteur de *Telliamed*, qui revient à peu près à celui de Lucrece; car toujours faudroit-il que la mer, absorbée par les pores de la Terre, consumée peu à peu par la chaleur du Soleil & le laps infini des temps, eût été forcée, en se retirant, de laisser l'œuf humain, comme elle fait quelque fois le poisson, à sec sur le rivage. Moyennant quoi, sans autre incubation que celle du Soleil, l'homme & tout autre animal seroient sortis de leur coque, comme certains éclosent encore aujourd'hui dans les pays chauds, &

Un 2

comme

comme font aussi les Poulets dans un fumier chaud par l'art des Physiciens.

XXXIII.

Quoiqu'il en soit, il est probable que les animaux, en tant que moins parfaits que l'homme, auront pû être formés les premiers. Imitateurs les uns des autres, l'homme l'aura été d'eux; car tout leur *Régne* n'est, à dire vrai, qu'un composé de differens singes plus ou moins adroits, à la tête des quels Pope a mis Newton. La *posteriorité* de la naissance, ou du développement de la structure contenue dans le germe de l'homme, n'auroit rien de si surprenant. Par la raison qu'il faudroit plus de tems pour faire un homme, ou un animal doué de tous ses membres & de toutes ses facultés, que pour en faire un imparfait & tronqué, il en faudroit aussi davantage pour donner l'être à un Homme, que pour faire éclore un Animal. On ne donne point *l'antériorité* de la production des Brutes, pour expliquer la précocité de leur instinct, mais pour rendre raison de l'imperfection de leur espèce.

XXXIV.

Il ne faut pas croire qu'il ait été impossible à un fœtus humain, sorti d'un œuf enraciné dans la Terre, de trouver les moyens de vivre. En quelque endroit de ce Globe, & de quelque manière que la Terre ait accouché de l'Homme, les premiers ont dû se nourrir de ce que la Terre produisoit d'elle même & sans culture, comme le prouve la lecture des plus anciens Historiens & Naturalistes. Croiez-vous que le premier nouveau né ait trouvé un Téton, ou un Ruisseau de lait tout prêt pour sa subsistance?

XXXV.

XXXV.

L'Homme nourri des suc's vigoureux de la Terre, durant tout son état d'embryon, pouvoit être plus fort, plus robuste qu'à présent qu'il est énérvé par une suite infinie de générations molles & délicates; en conséquence il pouvoit participer à la précocité de l'instinct animal, qui ne semble venir que de ce que le corps des Animaux qui ont moins de tems à vivre, est plutôt formé. Dailleurs, pour joindre des secours étrangers aux ressources propres à l'Homme, les Animaux, qui, loin d'être sans pitié, en ont souvent montré dans des Spectacles barbares, plus que leurs Ordonnateurs, auront pû lui procurer de meilleurs abris, que ceux où le hazard l'aura fait naître; le transporter, ainsi que leurs Petits, en des lieux, où il aura eu moins à souffrir, des injures de l'air. Peut-être même qu'émus de compassion, à l'aspect de tant d'embarras & de langueurs, ils auront bien voulu prendre soin de l'allaiter, comme plusieurs Ecrivains qui paroissent dignes de foi, assurent que cela arrive quelquefois en Pologne: je parle de ces Ourfes charitables, qui après avoir enlevé, dit-on, des enfans presque nouveaux-nés, laissés sur une porte par une nourrice imprudente, les ont nourris & traités avec autant d'affection & de bonté que leurs propres Petits. Or tous ces soins paternels des Animaux envers l'homme auront vraisemblablement duré, jusqu'à ce que celui-ci devenu plus grand & plus fort, ait pû se trainer à leur exemple, se retirer dans les Bois, dans des troncs d'arbres creux, & vivre enfin d'Herbes comme eux. J'ajoute que si les Hommes ont jamais vécu plus qu'aujourd'hui, ce n'est qu'à cette conduite & à cette nourriture qu'on peut raisonnablement attribuer une si étonnante *Longévité*.

XXXVI.

XXXVI.

Ceci jette, il est vrai, de nouvelles difficultés sur les moïens & la facilité de perpétuer l'Espèce; car si tant d'Hommes, si tant d'Animaux ont eu une vie courte, pour avoir été privés, ici d'une partie, souvent double là; combien auront péri faute des secours dont je viens d'indiquer la possibilité! Mais que deux, sur mille peut-être, se soient conservés, & aient pû procréer leur semblable, c'est tout ce que je demande, soit dans l'hypothèse des générations si difficiles à se perfectionner, soit dans celle de ces Enfans de la Terre qu'il est difficile d'élever; si impossible même, quand on considère que ceux d'aujourd'hui, aussitôt abandonnés que mis au monde, périroient tous vraisemblablement, ou presque tous.

XXXVII.

Il est cependant des faits certains qui nous apprennent qu'on peut faire par nécessité bien des choses, que nos seuls usages, plus que la raison même nous font croire absolument impossibles. L'Auteur du *Traité de l'Ame* en a fait la curieuse récolte. On voit que des Enfans laissés assez jeunes dans un désert, pour avoir perdu toute mémoire, & pour croire n'avoir ni commencement, ni fin; ou égarés pendant bien des années dans des Forêts, inhabitées, à la suite d'un naufrage, ont vécu des mêmes alimens que les bêtes, se sont trainés, comme elles, au lieu de marcher droits, & ne prononcoient que des sons inarticulés, plus ou moins horribles, au lieu d'une prononciation distincte, selon ceux des Animaux qu'ils avoient machinalement imités. L'Homme n'apporte point sa raison en naissant; il est plus bête, qu'aucun Animal; mais

mais plus heureusement organisé pour avoir de la mémoire & de la docilité; si son instinct vient plus tard, ce n'est que pour se changer assez vite en petite raison, qui, comme un corps bien nourri, se fortifie peu à peu par la culture. Laissez cet instinct en friche, la Chenille n'aura point l'honneur de devenir Papillon; l'Homme ne sera qu'un Animal comme un autre.

XXXVIII.

Celui qui a regardé l'homme, comme une Plante, & n'en a guères essentiellement fait plus d'estime, que d'un Chou, n'a pas plus fait de tort à cette belle espèce, que celui qui en a fait une pure Machine. L'Homme croît dans la matrice par végétation, & son corps se dérange & se rétablit, comme une montre, soit par ses propres ressorts, dont le jeu est souvent heureux; soit par l'art de ceux qui les connoissent, non en Horlogers, (les Anatomistes,) mais en Physiciens Chymistes.

XXXIX.

Les Animaux éclos d'une germe éternel, quel qu'il ait été, venus les premiers au monde, à force de se mêler entr'eux, ont, selon quelques Philosophes, produit ce beau monstre qu'on appelle Homme; & celui-ci à son tour par son mélange avec les Animaux auroit fait naître les différens peuples de l'Univers. On fait venir, dit un Auteur qui a tout pensé & n'a pas tout dit, les premiers Rois de Dannemarc du commerce d'une Chienne avec un Homme; les Péguins *se vantent* d'être issus d'un Chien & d'une femme Chinoise que le débris d'un vaisseau exposa dans leur País: les premiers Chinois ont, dit-on, la même origine.

LX.

La différence frappante des physionomies & des caractères des divers Peuples, aura fait imaginer ces étranges congrès, & ces bizarres Amalgames: Et en voyant un homme d'esprit mis au monde par l'opération & le bon plaisir d'un sot, on aura cru que la Génération de l'Homme par les animaux n'avoit rien de plus impossible & de plus étonnant.

XLI.

Tant de Philosophes ont soutenu l'opinion d'Epicure, que j'ai osé mêler ma foible voix à la leur; comme eux au reste, je n'ai fait qu'un Système. Ce qui nous montre dans quel abyme on s'engage, quand voulant percer la nuit des tems, on veut porter de présomptueux regards sur ce qui ne leur offre aucune prise; car admettez la création, ou la rejetez, c'est par tout le même mystère, par tout la même incompréhensibilité. Comment s'est formée cette Terre que j'habite? Est elle la seule Planète habitée? D'où viens-je? Où suis je! Quelle est la nature de ce que je vois? De tous ces brillans phantômes dont j'aime l'illusion? Etois-je, avant que de n'être point? Serai-je, lorsque je ne serai plus? Quel état a précédé le sentiment de mon existence! Quel état suivra la perte de ce sentiment? C'est ce que les plus grands génies ne sauront jamais; ils battront philosophiquement la Campagne, (a) comme j'ai fait, feront sonner l'alarme aux Dévots, & ne nous apprendront rien.

XLII.

Comme la Médecine n'est le plus souvent qu'une Science
de

(a) V. l'Hypothèse nouvelle & ingénieuse de Mr. de Buffon.

de Remedes dont les noms sont admirables, la Philosophie n'est de même qu'une Science de belles paroles; c'est un double bonheur, quand les uns guérissent, & quand les autres signifient quelque chose. Après un tel aveu, comment un tel ouvrage seroit-il dangereux? Il ne peut qu'humilier l'orgueil des Philosophes & les inviter à se soumettre à la foi.

XLIII.

O! qu'un Tableau aussi varié que celui de l'Univers & de ses Habitans, qu'une Scène aussi changeante & dont les décorations sont aussi belles, a de charmes pour un Philosophe! Quoiqu'il ignore les premières causes, (& il s'en fait gloire) du coin du Parterre où il s'est caché; voiant sans être vû; loin du peuple & du bruit, il assiste à un Spectacle, où tout l'enchanté & rien ne le surprend, pas même de s'y voir.

XLIV.

Il lui paroît plaissant de vivre, plaissant d'être le joliet de lui-même, de faire un rôle aussi comique, & de se croire un Personnage important.

XLV.

La Raison pour laquelle rien n'étonne un Philosophe, c'est qu'il sait que la folie & la sagesse, l'instinct & la raison, la grandeur & la petitesse, la puérilité & le bon sens, le vice & la vertu, se touchent d'aussi près dans l'Homme, que l'Adolescence & l'Enfance; que *l'Esprit Recteur* & l'huile dans les Végétaux; enfin que le pur & l'impur dans les fossiles. L'homme dur, mais vrai, il le compare à un Carosse doublé d'une Etoffe précieuse, mal suspendu; le fat n'est à ses yeux, qu'un Paon qui admire sa queue; le foible & l'inconstant, qu'une

Girouëtte qui tourne à tout vent; l'homme violent, qu'une fusée qui s'élève, dès qu'elle a pris feu, ou un lait bouillant, qui passe par dessus les bords de son vase, &c.

XLVI.

Moins délicat en amitié, en amour &c., plus aisé à satisfaire & à vivre, les défauts de confiance dans l'ami, de fidélité dans la femme & la maitresse, ne sont que de légers défauts de l'humanité, pour qui examine tout en Physicien, & le vol même, vû des mêmes yeux, est plutôt un vice, qu'un crime. Savez-vous pourquoi je fais encore quelque cas des Hommes? C'est que je les crois sérieusement des *Machines*. Dans l'hypothèse contraire, j'en connois peu dont la société fût estimable. Le Matérialisme est l'antidote de la Misantropie.

XLVII.

On ne fait point de si sages réflexions, sans en tirer quelque avantage pour soi même; c'est pourquoi le Philosophe, opposant à ses propres vices, la même Egide, qu'à l'adversité, n'est pas plus intérieurement déchiré par la malheureuse nécessité de ses mauvaises qualités, qu'il n'est vain & glorieux de ses bonnes. Si le hazard a voulu qu'il fût aussi bien organisé que la Société peut, & que chaque homme raisonnable doit le souhaiter, le Philosophe s'en félicitera, & même s'en réjouira, mais sans suffisance & sans présomtion. Par la raison contraire, comme il ne s'est pas fait lui-même, si les ressorts de sa Machine jouent mal, il en est fâché, il en gémit en qualité de bon Citoyen; comme Philosophe, il ne s'en croit point responsable. Trop éclairé pour se trouver coupable de pensées & d'actions, qui naissent & se font malgré lui; soupirant
sur

sur la funeste condition de l'homme, il ne se laisse pas ronger par ces Bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation, que l'arbre de la Nature ne porta jamais.

XLVIII.

Nous sommes dans ses mains, comme une Bendule dans celles d'un Horloger; elle nous a pétris, comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu; enfin nous ne sommes pas plus criminels, en suivant l'impression des mouvemens primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'est de ses inondations, & la Mer de ses ravages.

XLIX.

Après avoir parlé de l'Origine des Animaux, je ferai quelques réflexions sur la Mort; elles seront suivies de quelques autres sur la Vie & la Volupté. Les unes & les autres sont proprement un *Projet de Vie & de Mort*, digne de couronner un Systême Epicurien.

L.

La transition de la Vie à la Mort, n'est pas plus violente, que son passage. L'intervalle qui les sépare, n'est qu'un point, soit par rapport à la Nature de la Vie, qui ne tient qu'à un fil, que tant de causes peuvent rompre, soit dans l'immense durée des êtres. Hélas! quisque c'est dans ce point que l'homme s'inquiète, s'agite, & se tourmente sans cesse, on peut bien dire que la Raison n'en a fait qu'un fou.

LI.

Quelle Vie fugitive! Les formes des corps brillent, comme les Vaudevilles se chantent. L'Homme & la Rose paroissent le matin, & ne sont plus le soir. Tout se succède, tout disparoît, & rien ne périt.

LII.

Trembler aux approches de la Mort, c'est ressembler aux enfans, qui ont peur des Spectres & des Esprits. Le pâle Phantôme peut frapper à ma porte, quand il voudra, je n'en serai point épouvanté, Le Philosophe seul est brave, où la plupart des braves ne le sont point.

LIII.

Lorsqu'une feuille d'arbre tombe, quel mal se fait-elle? La Terre la reçoit bénignement dans son sein; & lorsque la chaleur du Soleil en a exalté les principes, ils nagent dans l'air, & sont le jouët des vents.

LIV.

Quelle différence y a-t-il entre un homme & une plante, réduits en poudre? Les cendres animales ne ressemblent-elles pas aux végétales?

LV.

Ceux (a) qui ont défini le froid, une *privation du feu*, ont dit ce que le froid n'est pas, & non ce qu'il est. Il n'en est pas de même de la mort: dire ce qu'elle n'est pas; dire qu'elle est une privation d'air qui fait cesser tout mouvement, toute chaleur, tout sentiment; c'est assés déclarer ce qu'elle est: rien de positif; rien; moins que rien, si on pouvoit le concevoir; non, rien de réel; rien qui nous regarde, rien qui nous appartienne, comme l'a fort bien dit Lucrece. La mort n'est dans la Nature des choses, que ce qu'est le Zéro dans l'Arithmétique.

LVI.

C'est cependant, (qui le croiroit?) c'est ce Zéro, ce chiffre

(a) Boerh. *Elem. chem.* T. 1. de Igne.

chiffre qui ne compte point, qui ne fait point nombre par lui-même; c'est ce chiffre, pour lequel il n'y a rien à paier, qui cause tant d'allarmes & d'inquiétudes; qui fait flotter les uns dans une incertitude cruelle, & fait tellement trembler les autres, que certains n'y peuvent penser sans horreur. Le seul nom de la mort les fait frémir. Le passage de quelque chose à rien, de la vie à la mort, de l'Être au Néant, est-il donc plus inconcevable, que le passage de rien à quelque chose, du Néant à l'Être, ou à la vie? Non, il n'est pas moins naturel; & s'il est plus violent, il est aussi plus nécessaire.

LVII.

Accoutumons-nous à le penser; & nous ne nous affigerons pas plus de nous voir mourir, que de voir la lame user enfin le fourreau; nous ne donnerons point des larmes puériles à ce qui doit indispensablement arriver. Faut-il donc tant de force de raison, pour faire le sacrifice de nous-mêmes, & y être toujours prêts? Quelle autre force nous retient à ce qui nous quitte?

LVIII.

Pour être vraiment sage, il ne suffit pas de savoir vivre heureux dans la médiocrité; il faut savoir tout quitter de sang froid, quand l'heure en est venue. Plus on quitte, plus l'Héroïsme est grand. Le dernier moment est la principale pierre de touche de la sagesse; c'est, pour ainsi dire, dans le creuset de la mort qu'il la faut éprouver.

LIX.

Si vous craignez la mort, si vous êtes trop attaché à la vie, vos derniers soupirs seront affreux; la mort vous servira du plus cruel Bourreau; c'est un supplice, que d'en craindre.

LX.

LX.

Pourquoi ce Guerrier qui s'est acquis tant de gloire dans le champ de Mars, qui s'est tant de fois montré redoutable dans des combats singuliers, malade au lit, ne peut-il soutenir, pour ainsi dire, le duel de la mort?

LXI.

Au lit de mort, il n'est plus question de ce faste, ou de ce bruyant appareil de guerre, qui excitant les esprits, fait machinalement courir aux armes. Ce grand aiguillon des François, le point d'honneur, n'a plus lieu; on n'a point devant soi l'exemple de tant de Camarades, qui braves les uns par les autres, sans doute plus que par eux-mêmes, s'animent mutuellement à la soif du carnage. Plus de spectateurs; plus de fortune; plus de distinction à espérer. Où l'on ne voit que le néant pour récompense de son courage, quel motif soutiendrait l'amour propre?

LXII.

Je ne suis point surpris de voir mourir lâchement au lit, & courageusement dans une action. Le Duc de * * * affrontoit intrépidement le canon sur le revers de la tranchée, & pleuroit à la Garde-robe. Là Héros, ici Poltron; tantôt Achille, tantôt Thersite; tel est l'Homme! Qu'y a-t-il de plus digne de l'inconséquence d'un Esprit aussi bizarre?

LXIII.

Voilà, Dieu-merci, tant de fortes épreuves, par lesquelles j'ai passé, sans trembler, que j'ai lieu de croire que je mourrai de même, en Philosophe. Dans ces violentes crises, où je me suis vu prêt de passer de la vie à la mort; dans ces
momens

momens de foiblesse, où l'Ame s'anéantit avec le corps, momens terribles pour tant de grands Hommes, comment moi, frêle & délicate Machine, ai-je la force de plaisanter, de badiner, de rire?

LXIV.

Je n'ai ni craintes, ni espérances. Nulle empreinte de de ma première éducation : cette foule de préjugés, sucés, pour ainsi dire, avec le lait, a heureusement disparu de bonne heure à la divine clarté de la Philosophie. Cette Substance molle & tendre, sur laquelle le cachet de l'erreur s'étoit si bien imprimé, rase aujourd'hui, n'a conservé aucuns vestiges, ni de mes Collèges, ni de mes Pédans. J'ai eu le courage d'oublier ce que j'avois eu la foiblesse d'apprendre; tout est rayé, (quel bonheur!) tout est effacé, tout est extirpé jusqu'à la racine : & c'est le grand ouvrage de la réflexion & de la Philosophie; elles seules pouvoient arracher l'ivroïe, & semer le bon grain dans les sillons que la mauvaise herbe occupoit.

LXV.

Laissons là cette Epée fatale qui pend sur nos têtes. Si nous ne pouvons l'envisager sans trouble, oublions que ce n'est qu'à un fil qu'elle est suspendue. Vivons tranquilles, pour mourir de même.

LXVI.

Epictète, Antonin, Sénèque, Pétrone, Anacréon, Chaulieu, &c. soiez mes Evangélistes & mes Directeurs dans les derniers momens de ma vie . . . Mais non; vous me serez inutiles; je n'aurai besoin ni de m'aguerrir, ni de me dissiper, ni de m'étourdir. Les yeux voilés, je me précipiterai dans ce fleuve de l'éternel oubli, qui engloutit tout sans retour. La faulx de

la Parque ne sera pas plutôt levée, que déboutonnant moi-même mon col, je serai prêt à recevoir le coup.

LXVII.

La faux! Chimère poétique! La mort n'est point armée d'un instrument tranchant. On diroit, (autant que j'en ai pu juger par ses plus intimes approches,) qu'elle ne fait que passer au col des mourans un rioend coulant, qui serre moins, qu'il n'agit avec une douceur narcotique: c'est l'Opium de la Mort; tout le sang en est enivré, les sens s'émouffent; on se sent mourir, comme on se sent dormir, ou tomber en foiblesse, non sans quelque volupté.

LXVIII.

Combien tranquille en effet, combien douce est une mort qui vient comme pas à pas, qui ne surprend, ni ne blesse! Une mort prévue, où l'on n'a que le sentiment qu'il faut avoir, pour en jouir! Je ne suis point étonné que ces morts-là séduisent par leur flatteuse amorce. Rien de douloureux, rien de violent ne les accompagne; les vaisseaux ne se bouchant que l'un après l'autre, la vie s'en va peu à peu, avec une certaine nonchalance molle; on se sent si doucement tiré d'un côté, qu'à peine daigne-t-on se retourner de l'autre. Il en coûte, il est violent à la Nature, de ne pas succomber à la tentation de mourir, quand le dégoût de la vie fait le plaisir de la mort.

LXIX.

La Mort & l'Amour se consomment par les mêmes moiens, l'expiration. On se reproduit, quand c'est d'amour qu'on meurt; on s'anéantit, quand c'est par le ciseau d'Atropos. Remercions la Nature, qui aiant consacré les plaisirs les plus vifs à la production de nôtre espece, nous en a encore réservés d'affès doux le plus souvent, pour ces momens, où elle ne peut plus nous conserver vivans.

LXX.

LXX.

J'ai vû mourir, triste spectacle! des milliers de Soldats, dans ces grands Hopitaux militaires, qui m'ont été confiés en Flandre durant la dernière Guerre. Les morts agréables, telles que je viens de les peindre, m'ont paru beaucoup moins rares, que les morts douloureuses. Les plus communes sont insensibles. On sort de ce monde, comme on y vient, sans le savoir.

LXXI.

Que risque-t-on à mourir? Et que ne risque-t-on pas à vivre?

LXXII.

La mort est la fin de tout; après elle, je le répète, un abîme, un néant éternel; tout est dit, tout est fait; la somme des Biens, & la somme des Maux est égale: plus de soins, plus d'embarras; plus de personnage à représenter: *la farce est jouée.* (*)

LXXIII.

„Pourquoi n'ai-je pas profité de mes maladies, ou plutôt
„d'une entr'elles, pour finir cette Comédie du monde? Les
„frais de ma mort étoient faits; voilà un ouvrage manqué,
„auquel il faudra toujours revenir. Semblables à une montre
„dont les mouvemens retardés, parcourant toujours le même
„cercle, quoique avec plus de lenteur, remettent cependant
„l'aiguille au point où elle étoit, quand elle a commencé de
„tourner, nous parviendrons tous de même au point que nous
„fuyons: la Médecine la plus éclairée, ou la plus heureuse, ne
„peut que retarder les mouvemens de l'aiguille. A quoi bon
„tant de peines & tant d'efforts! Après avoir courageusement
„monté sur l'Echaffaut, est aussi dupe que lâche, qui en des-

Y y 2

(*) Rabelais.

„cend pour passer de nouveau par les verges & les étrivières de la vie.„ Langage bien digne d'un homme dévoré d'ambition, rongé d'envie, en proie à un amour malheureux, ou poursuivi par d'autres furies!

LXXIV.

Non, je ne serai point le corrupteur du goût inné qu'on a pour la vie; je ne répandrai point le dangereux poison du Stoïcisme sur les beaux jours, & jusques sur la prospérité de nos Lucilius. Je tacherai au contraire d'émousser la pointe des épines de la vie, si je n'en puis diminuer le nombre, afin d'augmenter le plaisir d'en cueillir les Roses: Et ceux qui par un malheur d'organisation déplorable, s'ennuieront au beau spectacle de l'Univers, je les prierai d'y rester; par Religion, s'ils n'ont pas d'Humanité; ou, ce qui est plus grand, par humanité, s'ils n'ont pas de Religion. Je ferai envisager aux simples les grands Biens que la Religion promet à qui aura la patience de supporter ce qu'un grand Homme a nommé *le mal de vivre*; & les tourmens éternels dont elle menace ceux qui ne veulent point rester en proie à la douleur, ou à l'ennui. Les autres, ceux pour qui la Religion n'est que ce qu'elle est, une fable; ne pouvant les retenir par des liens rompus, je tacherai de les séduire par des sentimens généreux; de leur inspirer cette grandeur d'Ame, à qui tout cede; enfin faisant valoir les droits de l'Humanité, qui vont devant tout, je montrerai ces relations chères & sacrées, plus patétiques que les plus éloquens Discours: Je ferai paroître une Epouse, une Maitresse en pleurs; des enfans désolés, que la mort d'un Père va laisser sans éducation sur la face de la Terre. Qui n'entendrait des cris si touchans du bord du tombeau? Qui ne r'ouvriroit une paupière mourante? Quel est le lâche qui refuse

refuse de porter un fardeau utile à plusieurs? Quel est le monstre qui par une douleur d'un moment, s'arrachant à sa famille, à ses Amis, à sa Patrie, n'a pour but que de se délivrer des devoirs les plus sacrés!

LXXV.

Que pourroient contre de tels Argumens, tous ceux d'une Secte, qui, quoiqu'on (*) en dise, n'a fait de grands Hommes, qu'aux dépens de l'Humanité!

LXXVI.

Il est assés indifférent par quel aiguillon on excite les hommes à la vertu. La Religion n'est nécessaire que pour qui n'est pas capable de sentir l'Humanité. Il est certain, (qui n'en fait pas tous les jours l'observation ou l'expérience?) qu'elle est inutile au commerce des honnêtes gens. Mais il n'appartient qu'aux Ames élevées de sentir cette grande vérité. Pour qui donc est fait ce merveilleux Ouvrage de la Politique? Pour des Esprits, qui n'auroient peut-être point eu assés des autres freins; Espece, qui malheureusement constitue le plus grand nombre; Espece imbécille, basse, rampante, dont la Société a cru ne pouvoir tirer parti, qu'en la captivant par le mobile de tous les Esprits, l'intérêt; celui d'un Bonheur chimérique.

LXXVII.

J'ai entrepris de me peindre dans mes Ecrits, comme Montagne a fait dans ses *Essais*. Pourquoi ne pourroit-on pas se traiter soi même? Ce sujet en vaut bien un autre, où l'on voit moins clair: Et lorsqu'on a dit une fois que c'est de soi qu'on a voulu parler, l'excuse est faite, ou plutôt on n'en doit point.

LXXVIII.

Je ne suis point de ces Misantropes, tels que le Vayer, qui

Yy 3

ne

(*) Esprit des Loix. T. I.

ne voudroient point recommencer leur carrière; l'ennui hypocondriaque est trop loin de moi; mais je ne voudrois pas repasser par cette stupide enfance, qui commence, & finit nôtre course. J'attache déjà volontiers, comme parle Montagne, *la queue d'un Philosophe* au plus bel âge de ma vie; mais, pour remplir par l'esprit, autant qu'il est possible, les vuides du coeur; & non pour me repentir de les avoir autrefois comblés d'amour. Je ne voudrois revivre, que comme j'ai vécu; dans la bonne chère, dans la bonne Compagnie, la joie, le Cabinet, la Galanterie; toujours partageant mon tems entre les femmes, cette charmante École des Graces, Hippocrate, & les Muses; toujours aussi ennemi de la débauche, qu'ami de la Volupté; enfin tout entier à ce charmant mélange de sagesse & de folie, qui s'aiguissant l'une par l'autre, rendent la vie plus agréable, & en quelque sorte, plus piquante.

LXXIX.

Gémissez, pauvres Mortels! Qui vous en empêche? Mais que ce soit de la brièveté de vos égaremens; leur délire est d'un prix fort au dessus d'une Raison froide qui déconcerte, glace l'imagination & effarouche les plaisirs.

LXXX.

Au lieu de ces Bourreaux de remords qui nous tourmentent, ne donnons à ce charmant & irréparable tems passé, que les mêmes regrets, qu'il est juste que nous donnions un jour, (modérément,) à nous-mêmes, quand il nous faudra, pour ainsi dire, nous quitter. Regrets raisonnables, je vous adoucrai encore, en jettant des fleurs sur mes derniers pas, & presque sur mon tombeau! Ces fleurs seront la gaiété, le souvenir de mes plaisirs, ceux des jeunes gens qui me rappelleront les miens, la conversation des personnes aimables, la vue de jolies femmes, dont je

veux

veux mourir entouré, pour sortir de ce monde, comme d'un spectacle enchanteur; enfin cette douce amitié, qui ne fait pas tout à fait oublier le tendre amour. Délicieuse réminiscence, Lectures agréables, Vers charmans, Philosophes, Goût des Arts, aimables Amis, vous qui faites parler à la Raison même le langage des Graces, ne me quittez jamais.

LXXXI.

Jouïssons du présent; nous ne sommes que ce qu'il est. Morts d'autant d'années que nous en avons, l'avenir qui n'est point encore, n'est pas plus en nôtre pouvoir, que le passé qui n'est plus. Si nous ne profitons pas des plaisirs qui se présentent, si nous fuïons ceux qui semblent aujourd'hui nous chercher, un jour viendra que nous les chercherons en vain, ils nous fuïront bien plus à leur tour.

LXXXII.

Différer de se réjouir jusqu'à l'hyver de ses ans, c'est attendre dans un festin pour manger, qu'on ait desservi. Nulle autre saison ne succede à celle là. Les froids Aquilons soufflent jusqu'à la fin; & la joie même alors sera plus glacée dans nos coeurs, que nos liquides dans leurs tuyaux.

LXXXIII.

Je ne donnerai point au Couchant de mes jours, la préférence sur leur Midi: si je compare cette dernière partie, où l'on végète, c'est à celle où l'on végeoit. Loin de maudire le passé, m'acquittant envers lui du tribut d'éloges qu'il mérite, je le bénirai dans le bel âge de mes enfans, qui rassurés par ma douceur contre une sévérité apparente, aimeront & chercheront la compagnie d'un bon Père, au lieu de la craindre & de la fuir.

LXXXIV.

Voyez la Terre convertie de neige & de frimats! Des Cristaux de glace font tout l'ornement des arbres dépouillés; d'épais

pais brouillards éclipsent tellement l'astre du jour, que les mortels incertains voient à peine à se conduire. Tout languit, tout est engourdi; les fleuves sont changés en marbre, le feu des corps est éteint, le froid semble avoir enchaîné la Nature. Déplorable image de la vieillesse! La sève de l'Homme manque aux lieux qu'elle arrosoit. Impitoyablement flétrie, reconnoissez-vous cette beauté, à qui vôtre coeur amoureux dressoit autrefois des Autels? Triste, à l'aspect d'un sang glacé dans ses veines, comme les Poètes peignent les Nayades dans le cours arrêté de leurs eaux, combien d'autres raisons de gémir, pour qui la Beauté est le plus grand présent des Dieux! La bouche est dépouillée de son plus bel ornement; une tête chauve succède à ces cheveux blonds naturellement bouclés, qui flottoient, en se jouant, sur une belle gorge qui n'est plus. Changée en espece de tombeau, les plus séduisans appas du sexe semblent s'y être écroulés, & comme ensevelis. Cette peau si douce, si unie, si blanche, n'est plus qu'une foule d'écailles, de plis & de replis hideusement tortueux: la stupide imbecillité habite ces rides jaunes & raboteuses, où l'on croit la Sagesse. Le cerveau affaîlé, tombant chaque jour sur lui-même, laisse à peine passer un raïon d'intelligence; enfin l'Âme abrutie, s'éveille, comme elle s'endort, sans idées. Telle est la dernière enfance de l'Homme. Peut-elle mieux ressembler à la première, & venir d'une cause plus différente?

LXXXVI.

Comment cet âge si vanté l'emporterait-il sur celui d'Hébé? Seroit-ce sous le spécieux prétexte d'une longue expérience, qu'une Raïson chancelante & mal assurée ne peut ordinairement que mal saisir? Il y a de l'ingratitude à mettre la plus dégoûtante partie de notre Être, je ne dis pas au dessus, mais au
niveau

niveau de la plus belle & de la plus florissante. Si l'âge avancé mérite des égards; la jeunesse, la beauté, le génie, la vigueur, méritent des hommages & des Autels. Heureux tems, où vivant sans nulle inquiétude, je ne connoissois d'autres devoirs, que ceux des plaisirs: saison de l'amour & du coeur, âge aimable, âge d'or, qu'êtes vous devenus!

LXXXVII.

Préférer la vieillesse à la jeunesse, c'est commencer à compter le mérite des saisons par l'hiver. C'est moins estimer les présens de Flore, de Cérès, de Pomone, que la neige, la glace & les noirs frimats: les bleds, les raisins, les fruits, & toutes ces fleurs odoriférentes dont l'air est si délicieusement parfumé, que des champs stériles, où il ne croît pas une seule Rose, parmi une infinité de Chardons; c'est moins estimer une belle & riante Campagne, que des Landes tristes & désertes, où le chant des oiseaux qui ont fui, ne se fait plus entendre, & où enfin, au lieu de l'allégresse & des chansons des Moissonneurs & des Vendangeurs, régne la désolation & le silence.

LXXXVIII.

A mesure que le sein glacé de la terre s'ouvre aux douces haleines du Zéphire, les grains semés germent; la Terre se couvre de fleurs & de verdure. Agréable livrée du Printems, tout prend une autre face à ton aspect; toute la Nature se renouvelle; tout est plus gai, plus riant dans l'Univers! L'Homme seul, hélas! ne se renouvelle point; il n'y a pour lui, ni Fontaine de Jouvence; ni Jupiter qui veuille rajeunir nos Titons; ni peut-être d'Aurore qui daigne généreusement l'implorer pour le sien.

LXXXIX.

La plus longue carrière ne doit point allarmer les Gens aimables.

bles. Les Graces ne vieillissent point; elles se trouvent quelquefois parmi les rides & les cheveux blancs; elles font en tout tems badiner la Raison: en tout tems elles empêchent l'esprit d'y croupir. Ainsi par elles on plaît à tout âge; à tout âge, on fait même sentir l'amour, comme l'Abbé Gédoin l'éprouva avec la charmante octogénaire Ninon de Lenclos, qui le lui avoit prédit.

XC.

Lorsque je ne pourrai plus faire qu'un repas par jour avec Comus, j'en ferai encore un par semaine, si je peux, avec Venus, pour conserver cette humeur douce & liante, si non plus agréable, du moins plus nécessaire à la Société, que l'Esprit. On reconnoit ceux qui fréquentent la Déesse, à l'urbanité, à la politesse, à l'agrément de leur commerce. Quand je lui aurai dit, hélas! un éternel adieu dans le culte, je la célébrerai encore dans ces jolies chansons & ces joieux propos, qui applanissent les rides, & attirent encore la brillante jeunesse autour des vieillards rajeunis.

XCI.

Lorsque nous ne pouvons plus goûter les plaisirs, nous les décrions. Pourquoi déconcerter la jeunesse? N'est-ce pas son tour de s'ébattre & de sentir l'amour? Ne les défendons, que comme on faisoit à Sparte, pour en augmenter le charme & la fécondité. Alors vieillards raisonnables, quoique vieux avant la vieillesse, nous serons supportables, & peut-être aimables encore après.

XCII.

Je quitterai l'amour, peut-être plutôt que je ne pense; mais je ne quitterai jamais Thémire. Je n'en ferois pas le sacrifice aux Dieux. Je veux que ses belles mains, qui tant de fois

fois ont amulé mon réveil, me ferment les yeux. Je veux qu'il soit difficile de dire, laquelle aura eu plus de part à ma fin, ou de la Parque, ou de la Volupté. Puissé-je véritablement mourir dans ces beaux bras, où je me suis tant de fois oublié! Et, (pour tenir un langage qui rit à l'imagination, & peint si bien la Nature,) puisse mon Ame errante dans les Champs Elisés, & comme cherchant des yeux sa moitié, la demander à toutes les Ombres; aussi étonnée de ne plus voir le tendre objet qui la tenoit, il n'y a qu'un moment, dans des embrassements si doux; que Thémire, de sentir un froid mortel dans un cœur, qui, par la force dont il battoit, promettoit de battre encore longtems pour elle. Tels sont mes *Projets de vie & de mort*; dans le cours de l'une & jusqu'au dernier soupir, Epicurien voluptueux; Stoïcien ferme, aux approches de l'autre.

XCIII.

Voilà deux sortes de réflexions bien différentes les unes des autres, que j'ai voulu faire entrer dans ce Système Epicurien. Voulez-vous savoir ce que j'en pense moi-même? Les secondes m'ont laissé dans l'Ame un sentiment de Volupté, qui ne m'empêche pas de rire des premières. Quelle folie de mettre en prose, peut-être médiocre, ce qui est à peine supportable en beaux Vers? Et qu'on est dupe, de perdre en de vaines recherches, un tems, hélas! si court, & bien mieux employé à jouir, qu'à connoître!

XCIV.

Je vous salue, heureux Climats, où tout homme qui vit comme les autres, peut penser autrement que les autres; où les Théologiens ne sont pas plus Juges des Philosophes, qu'ils

ne sont faits pour l'être; où la liberté de l'Esprit, le plus bel appanage de l'humanité, n'est point enchaînée par les préjugés; où l'on n'a point honte de dire, ce qu'on ne rougit point de penser; où l'on ne court point risque d'être le Martyre de la Doctrine, dont on est l'Apôtre. Je vous salue, Patrie déjà célébrée par les Philosophes, où tous ceux que la Tyrannie persécute, trouvent, (s'ils ont du mérite & de la probité,) non un asyle assuré, mais un port glorieux; où l'on sent combien les conquêtes de l'Esprit sont au dessus de toutes les autres; où le Philosophe enfin comblé d'honneurs & de Bienfaits, ne passe pour un Monstre, que dans l'Esprit de ceux qui n'en ont point. Puissiez-vous, heureuse Terre, fleurir de plus en plus! Puissiez-vous sentir tout votre bonheur, & vous rendre en tout, s'il se peut, digne du grand Homme que vous avés pour Roi! Muses, Graces, Amours, & Vous, sage Minerve; en couronnant des plus beaux lauriers l'auguste Front du *Julien moderne*, aussi digne de gouverner que l'ancien, aussi Savant, aussi Bel-Esprit, aussi Philosophe,

Vous ne couronnez que votre ouvrage.

F I N.

